

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Mohamed Khider Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Langues Etrangères
Filière de Français



École Doctorale Algéro-française de Français
Antenne de l'Université Mohamed Khider Biskra
Réseau EST

Thèse de Doctorat ès Sciences
pour l'obtention du diplôme de Doctorat de français
Option : sciences des textes littéraires

Présentée et soutenue publiquement par
Nadjette OUAMANE

Titre :

LE BRUISSEMENT INTELLECTUEL
dans l'écriture de la tolérance selon
Le périple de Baldassare d'Amin MAALOUF

Directeur de thèse
Pr. Foudil DAHOU (Algérie)

Jury :

M. Abdelouahab DAKHIA	Professeur, U. Mohamed Khider Biskra	Président
M. Tayeb BOUDERBELLA	Professeur, U. Batna 2	Examineur
M. Chafika FEMMAM	MCA, U. Mohamed Khider Biskra	Examineur
M. Brahim KETIRI	MCA, U. Mohamed Khider Biskra	Examineur
M. Saïd SAÏDI	MCA, U. Batna 2	Examineur
M. Foudil DAHOU	Professeur, U. Kasdi Merbah Ouargla	Rapporteur

Année universitaire : 2017/2018

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Mohamed Khider Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Langues Etrangères
Filière de Français



École Doctorale Algéro-française de Français
Antenne de l'Université Mohamed Khider Biskra
Réseau EST

Thèse de Doctorat ès Sciences
pour l'obtention du diplôme de Doctorat de français
Option : sciences des textes littéraires

Présentée et soutenue publiquement par
Nadjette OUAMANE

LE BRUISSEMENT INTELLECTUEL
dans l'écriture de la tolérance selon
Le périple de Baldassare d'Amin MAALOUF

Dédicace

*Des bouquets de fleurs,
Des faisceaux de lumières,
Des jardins de prières
Aux êtres les plus chers dans mon cœur,
À ma mère & à mon père,
Tourquia & Ammar*

*Qu'Allah accueille leurs âmes
En son vaste paradis
Nadjette*

Remerciements

« Après aimer, remercier est assurément le plus beau verbe dans toutes les langues »

Au terme de ce travail, mes remerciements, particulièrement, à mon directeur de thèse, le Professeur Foudil DAHOU ; ma reconnaissance et ma gratitude lui demeurent inestimables.

Je suis également redevable à M. Noureddine BENDJEDDOU, mon Maître-parrain, pour ses inépuisables encouragements, pour son amicale disponibilité et, surtout, pour ses précieux conseils.

Je remercie aussi l'ensemble de mes professeurs, notamment, le Professeur Abdelouahab DAKHIA, pour sa fraternité et pour sa gentillesse ; comme je remercie tous mes amis et toutes les personnes de bonne volonté, proches et lointaines qui m'ont soutenue.

Mes plus vifs remerciements sont destinés à ma famille, qui m'a gratifiée de son amour et m'a fournie les motivations qui ont permis l'aboutissement de mes études.

Un très grand MERCI à mes sœurs, à mes frères, à mes nièces et à mes neveux !!

Table des matières

Dédicace	3
Remerciements	4
Table des matières	5
Introduction générale.....	7
Chapitre I : Baldassare, une matrice plurielle	15
Introduction.....	16
I.1 Un génois cartésien d'Orient	18
<i>I.1.1 Un Génois d'Orient</i>	<i>19</i>
<i>I.1.2 Un chrétien cartésien.....</i>	<i>28</i>
I.2 Un commerçant en curiosités	35
I.3 Un locuteur plurilingue	49
Conclusion	61
Chapitre II : La descente aux enfers	66
Introduction.....	67
2.1 L'orage apocalyptique.....	69
2.2 L'épisode orphique.....	78
2.3 Le retour à l'Ithaque génoise	84
Conclusion	90
Chapitre III : La tolérance maaloufienne, un processus intellectuel.....	94
Introduction.....	95
3.1 Toute aventure est initiatique	98
<i>3.1.1 Le narrateur diariste</i>	<i>118</i>
<i>3.1.2 Le narrateur témoin.....</i>	<i>121</i>
3.2 Le Moi et l'Autre, une équation de construction croisée	126
<i>3.2.1 L'Autre en mode interne.....</i>	<i>135</i>
<i>3.2.2 L'Autre en mode externe</i>	<i>144</i>
3.2.2.1 Altérité intellectuelle	146

3.2.2.2 Altérité sociale	150
3.2.2.3 Altérité affective.....	154
3.3 La tolérance maaloufienne, un étoilement de la Différence	164
<i>3.3.1 « Je pense, donc j'apprends »</i>	<i>165</i>
<i>3.3.2 De la différence</i>	<i>168</i>
3.3.2.1 L'altérité.....	175
3.3.2.2 Le mouvement.....	177
3.3.2.2.1 La condition individuelle	185
3.3.2.2.2 La condition aventurière	196
Conclusion	217
Conclusion générale.....	222
Références bibliographiques et sitographiques	234
1. <i>Corpus</i>	<i>235</i>
<i>Ouvrages de référence.....</i>	<i>235</i>
2. <i>Dictionnaires.....</i>	<i>244</i>
3. <i>Thèses & Mémoires</i>	<i>245</i>
4. <i>Revue & Articles.....</i>	<i>246</i>
5. <i>Sitographie.....</i>	<i>248</i>

Introduction générale

En continuité avec nos travaux antérieurs, le sujet de la présente recherche reprend en substance la conclusion de notre mémoire de magistère qui traitait également du voyage initiatique.¹ Selon cette dernière, Amine Maalouf, par le biais d'une initiation en mode viatique, confectionne une pratique scripturaire qui met en mots la rencontre croisée et plurielle, notamment entre la rive du Levant et celle du Couchant. Autrement dit, l'accomplissement initiatique s'achève aux fructueux rivages de la diversité et du pluralisme. Ce qui mène à dire que l'expérience de l'altérité ne serait pas forcément d'ordre pernicieux ou antagoniste car, on y rencontrera plutôt le complément dissemblable de l'identité.

Notons que cette altérité est « *appréhendée sous le signe de l'unité et de la multiplicité, du figement et de l'ouverture de soi à l'autre* »², l'idée vers laquelle converge l'expression de Saint-Exupéry, qui s'adresse à l'Autre en disant : « *Si tu diffères de moi mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis.* »³ À cet égard, force est de constater la commune prescription de toutes les sagesse qui « *nous rappellent que [...] c'est la pluralité des cheminements humains qui façonne la commune humanité des hommes.* »⁴ Cette affirmation expose ouvertement la reconnaissance de la distinction des membres (êtres et groupes) d'une part et, d'autre part, l'unité de l'ensemble sous l'égide parental de l'entité humaine.

En revanche, notons par ailleurs que la réunion des dissimilitudes entraîne, dans l'immédiat ou en latence, des situations de crises et de conflits. Le répertoire authentique de la trame existentielle du genre humain témoigne, pour sa part, d'une consécution d'heurts et de collisions, due à l'émiettement social et à la divergence idéologique. De même, en dépit de son avantageuse technicité en matière de communication, l'époque moderne demeure indubitablement prisonnière des vieux carcans et des clichés stéréotypés. En effet, cet état des choses est manifestement reflété par les diverses violences d'origine discriminatoire, renouvelées ici et là, faisant de ce monde « *un village de villageois qui s'ignorent.* »⁵ Dans ces conditions, le meilleur dispositif conciliateur n'est autre que la propagation de

¹ - Pour une lecture du voyage initiatique dans Le Périple de Baldassare, mémoire de magistère, soutenu en juin 2010, université Mohamed Khider de Biskra, Algérie, disponible sur, https://scholar.google.fr/citations?user=_vYVj90AAAAJ&hl=fr.

² - G. OBIN, « L'Autre Jabès, Une lecture de l'altérité dans " Le livre des Questions" », Éd. Annales Besançon, 2002, p. 29.

³ - A. SAINT-EXUPÉRY (de), *Citadelle*, Éd. Gallimard, 2000 (1948), s.p.

⁴ - T. RAMADAN, *L'autre en nous*, Éd. Presse du châtelet, Paris, 2009, p. 12.

⁵ - *Ibid.*, p. 9.

l'idée de la tolérance qui est, selon Voltaire, « *l'apanage de l'humanité, [...], la première loi de la nature.* »⁶

Désignant étymologiquement l'aptitude d'endurer et la constance de supporter, la tolérance dénote en premier lieu, en acte et en esprit, l'indulgence et l'absence des interdictions dogmatiques⁷. En outre, toute attitude manifestant compréhension et respect envers autrui prend conséquemment l'adjectif « *tolérant* ».⁸ Cependant, tout comportement, toute démarche et toute idée, diaprés par la bienveillance et par la xénophilie, sont affiliés à l'insinuation paradigmatique de la pensée de la tolérance, fille légitime du répertoire humaniste. Par ailleurs, l'agissement socio-politique, sous l'effet de l'obsession ethnique, ne cesse de détériorer la nature par la hache des puériles idiosyncrasies. Autrement dit, si la tolérance relève d'un principe de la nature, selon la portée sémantique voltairienne, la barbarie des hommes s'arrange incessamment, en revanche, pour dénaturer cette nature.⁹ C'est la raison pour laquelle intervient Kant qui recommande aux citoyens une certaine « *maturité* »¹⁰ afin de pouvoir édifier un monde assurant de la place, de la dignité et de la liberté pour toutes les particularités ethniques, sociales, idéologiques, etc. Kant précise que « *la nature a pour dessein suprême d'établir [...] une situation cosmopolite universelle comme foyer au sein duquel se développeraient toutes les dispositions originelles de l'espèce humaine.* »¹¹ Par conséquent, la question pertinente s'accroît sur le dispositif opérationnel susceptible de rendre cette ambiance cosmopolite de notre monde en une réalité concrète.

Pour sa part, l'écriture, « *cette gymnastique de la pensée* »¹² selon Balzac, confectionne le relief sur lequel prend corps la construction/reconstitution de l'image perçue. En raison pour laquelle la littérature peut être résumée à cet univers de mots qui « *ne sont pas des objets, mais des désignations d'objets.* »¹³ S'agissant de la thématique de la tolérance, l'écriture littéraire, en tant que « *dévoilement du*

⁶ - Disponible sur <http://www.scribd.com/doc/2284392/Traite-sur-la-tolerance-1763-de-Voltaire>, consulté le, 04.12.2009.

⁷ - D'après A. REY, (sous la dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Éd. Le Robert, Paris, 2012, p. 3675.

⁸ - D'après E. BAUMGARTNER & P. MÉNARD, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Éd. Librairie Générale Française, Paris, 1996, p. 782.

⁹ - D'après S. LOJKINE « *La tolérance voltairienne, une conjuration de spectres* » <http://sites.univ-provence.fr/pictura/Voltaire/VoltaireTolerance.php>, consulté le, 22.10.2010.

¹⁰ - In J. KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Éd. Gallimard, Paris, 1988, p. 252.

¹¹ - E. KANT, « *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite* », in *Œuvres complètes*, Éd. Gallimard, Paris, 1986, p. 192.

¹² - Notes de lecture.

¹³ - J.-P. SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature*, Éd. Gallimard, Paris, 1948, p. 25.

monde »¹⁴, déploie un flux de diverses tendances, relativement fluide et manifestement polychrome, où chacune de ces tendances expose une appréhension propre au positionnement intellectuel de son auteur. D'où, l'aiguille est pointée spécialement sur le maniement de la pratique scripturaire conçue sur la tolérance.

Essentiellement résumée à un agencement pacifique d'une pluralité d'obédiances, la tolérance fonctionne dans une interaction d'association et de complémentarité. D'où, se confine en filigrane le principe élémentaire de la différence que, la tolérance renforce tout en lui attribuant une reconnaissance substantielle. Ce fait invite à ne plus considérer les singularités en tant qu'éléments nocifs mais en tant que variantes de la nature ; leur rencontre ne ferait qu'accroître alors la qualité de notre connaissance, portée à cette nature. Par ailleurs, si « *la pluralité est la loi de la terre* »¹⁵, selon Hannah Arendt, cela ne veut dire en aucun cas une multitude de similarité car, ce qui domine en fait, c'est l'écart distinctif entre les divers éléments du monde. Quant à l'être humain, la différence est d'ordre, à la fois, individuel et collectif, voire communautaire.

Force est d'ajouter que, l'attitude tolérante se distingue nettement de la passivité de concession, de la condescendance et de la complaisance. La tolérance émane tout d'abord d'un état de prise de conscience : cette attitude résulte d'une activité cérébrale, agissant en faveur d'un comportement précis. A cet égard, l'adoption du libre droit d'exprimer sa différence s'avère une distinction intellectuelle, réfléchie, mettant en avant la reconnaissance des droits universels de toute personne appartenant à la famille humaine.

Précisons au demeurant que malgré son attrait envoutant, l'esprit de tolérance déclore une réverbération d'interrogations et de questionnements. Ces derniers orientent spécialement le regard sur la portée de la pratique scripturaire de la tolérance. Autrement dit, entre une disposition utopique de la rencontre et un agencement socio-idéologique, diagonalement défavorable, une polémique dyadique (choc/dialogue) prend naissance et alimente fiévreusement l'entreprise littéraire. À cet égard, une investigation objective, dont l'objet est l'ossature sémantique et fonctionnelle d'une écriture réconciliatrice par excellence, relève d'une pertinente utilité.

¹⁴ - *Ibid*, p. 67.

¹⁵ - In E. TASSIN, (sous la dir.), *Hannah Arendt, L'humaine condition politique*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2001, p. 238.

À cet égard, pour le corpus sur lequel s'établit présentement l'étude, le choix est porté sur une œuvre romanesque, intitulée *Le périple de Baldassare*¹⁶, conçue par la plume libanaise d'Amin Maalouf. Dès son édition en l'an 2000, cette œuvre a été récompensée par le *prix Jacques Audiberti*¹⁷, en reconnaissance à l'invitation scénique pour la rencontre des deux rives de la Méditerranée. Quoique fictionnelle, cette invitation a pour rôle de mettre dans le relief de l'imaginaire l'opportunité de la rencontre et de l'échange, dans le dessein d'accomplir le renforcement et la complémentarité entre l'hémisphère de l'Orient et celle de l'Occident. Pour ce faire, l'auteur aménage, sur une diversité de méandres géographiques, une trame d'aventures et de rencontres, échelonnées sur une série de découvertes et de retrouvailles. Cet ensemble d'agencement, régi dans une atmosphère de combat entre la raison et la déraison, expose une crédible illustration du fait que la différence est une exubérante veine d'enrichissement forgeant, d'une part, l'affirmation de soi, et d'autre part, la reconstruction voire l'extension de la conscience de soi. Ainsi, en terme des contractions avec l'Autre au beau milieu de l'Ailleurs, l'identité n'acquiert son sens positif que si – et seulement si – elle affirme sa consistance plurielle. Bref, c'est la diversité qui sustente substantiellement l'expérience existentielle de la communauté humaine.

Parallèlement aux carences pathologiques des groupes humains, la figuration maaloufienne agence, cependant en filigrane, une procédure de remaniement curatif de l'état de désordre et de conflit vers un autre état, relativement paisible et ordonné. Par un processus d'ascension, via l'endurance et l'épreuve, auxquelles est soumis le héros-voyageur, cette procédure thérapeutique se résume à une mise en réverbération d'un esprit de tolérance dont l'ordre est manifestement cérébral. En d'autres termes, l'auteur semble inscrire le périple baldassarien dans l'orbite d'un plaidoyer pour la rencontre multiple, croisée et plurielle selon la pertinence d'un cheminement intellectuel et de l'accomplissement d'un savoir éclairé et ouvert. Par conséquent, l'étude du refrain, dénoté par le profil intellectuel dans la transcription de l'esprit de la tolérance, est en mesure d'élucider la vision à laquelle nous convie la plume de cet occidental de l'Orient et Oriental de l'Occident, Amin Maalouf.

Quant au questionnement autour duquel gravite la présente étude, il pointe le gouvernail sur le rapport reliant l'activité de l'intellect et l'élaboration crédible

¹⁶ - Éd. Grasset & Fasquelle, Paris, 2000.

¹⁷ - Fondé en 1989, ce prix littéraire de la ville d'Antibes, attribué chaque année, récompense les œuvres d'inspiration méditerranéenne, selon www.audiberti.com, consulté le 31.03.2018.

d'un monde positivement tolérant. Pour sa part, l'auteur semble cerner cette « *élégance morale* »¹⁸ dans la conséquence d'une atmosphère d'instruction intellectuelle et d'ouverture savante sur toutes les particularités d'autrui. Cependant, serait-il plausible d'admettre que « *plus le champ de la pensée s'élargit, plus la patience et la tolérance augmentent* »¹⁹ ? Autrement dit, la tolérance, serait le fruit d'un processus d'initiation et d'apprentissage d'ordre intellectuel, à défaut de quoi, ce fruit ne peut être ni appréhendé, ni cultivé dans un milieu de nescience et d'obscurantisme. Ainsi se déclinerait la problématique de cette étude.

Dans le but d'apporter une réponse à ladite problématique, on avance deux hypothèses. La première s'aligne avec la thèse voltairienne, définissant la tolérance en tant qu'attribut d'ordre qualitatif singulièrement propre à l'Homme. En se demandant : qu'est-ce que la tolérance ? Voltaire précise que : « *c'est l'apanage de l'Humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.* »²⁰ En d'autres termes, on suppose que la tolérance est avant tout un état d'être. Quant à la seconde hypothèse, elle considère la tolérance comme un état de faire : c'est-à-dire, qu'elle est plutôt une action qui se greffe, au fur et à mesure, au comportement. De la sorte, cette hypothèse rime parfaitement avec la sentence rousseauiste, « *l'homme n'est point pour méditer mais pour agir.* »²¹

Pour la mise au point de cette étude, aux essieux desdites hypothèses, on adopte, vis-à-vis du corpus choisi, un positionnement interne, pour ainsi dire, une méthode immanente. Macherey, appuie, pour sa part, cette option et atteste à cet égard qu' : « *Il est [...] inévitable de commencer par où l'œuvre commence : son projet ou encore ses intentions, visibles sur tout son long programme.* »²² De la sorte, c'est le texte qui indique, commande et dirige le mouvement de la lecture. Dès lors, en tenant compte du relief narratif en question et de l'allure d'investigation engagée selon les strates des hypothèses, c'est la démarche interdisciplinaire qui s'avèrerait la plus pertinente. Dans un processus de déconstruire pour en construire/reconstruire de nouvelles significations opérationnelles, s'active une panoplie de théories, composée de plusieurs approches : thématique, psychologique,

¹⁸ - A. MAALOUF, *Les Échelles du Levant*, Éd. Livre de Poche, Paris, 1998. p. 169.

¹⁹ - Notes de lecture.

²⁰ -VOLTAIRE, *La raison par alphabet*, vol. 2, p. 176, disponible sur, <https://www.books.google.dz/books?id=4ZOAAAAQAAJ>, consulté le 2.04.2018.

²¹ - Disponible sur, <http://dicocitation.lemonde.fr/citations-14145.php>, consulté le 2.04.2018.

²² - P. MACHEREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, Éd. Maspero, Paris, 1966, p. 189.

psychanalytique, narratologique, sociocritique, historique, phénoménologique, mythologique et sémiotique.

En ce qui concerne la disposition structurale, la présente étude est segmentée en trois chapitres : les deux premiers chapitres analysent successivement l'*Être* et le *Faire*, alors que le troisième prend en charge l'état du *Devenir* résultant. Plus précisément, le premier chapitre expose la structure matricielle de l'*Être* baldassarien, qui étend un relief de pluralité. Cette dernière s'exprime par des composantes à caractère substantiellement interactif. En premier lieu, c'est l'origine ethnique qui fait contraste avec le lieu où est né, où a grandi et où vit toujours le sujet protagoniste, qui est un Génois d'Orient. De même, sa tendance confessionnelle chrétienne, pareille à ses ancêtres, fait différence à celle de son entourage, à dominance arabo-musulmane. En second lieu, s'impose le commerce comme la pratique professionnelle du héros, qui se présente en tant que négociant en curiosités, selon le vocabulaire de l'époque, précisément la médiane du xvii^e siècle. Laquelle activité évoque ostensiblement le contact, à la fois, quantitatif et qualitatif avec autrui. En dernier lieu, c'est la compétence langagière multiple qui, cultivée et affermie à base des deux précédentes composantes, tonifie singulièrement le calibre de l'aventure viatique. En fin de compte, cette matrice plurielle prédispose déjà l'*Être* à l'attitude tolérante.

Concernant le deuxième chapitre, il explore le *Faire* du héros par le biais de l'analyse de la masse événementielle au prisme de l'élan aventurier. Considérée comme une descente aux enfers, la palette d'épreuves est scindée en trois versants distincts. Le premier versant relève du contexte caractérisé par l'orage apocalyptique qu'annoncent les thèses millénaristes. Le deuxième versant reprend, en revanche, l'épisode orphique qu'endure le héros dans les plis de son périple. Le dernier versant s'attache à l'aventure du voyage baldassarien, dont l'itinéraire trace, en fin de compte, le retour du Génois à son Ithaque, Gênes.

Quant au troisième chapitre, il met en exergue le profil résultant, simultanément, de l'état d'*Être* ainsi que celui du *Faire*, donnant ainsi forme à leur *Devenir*. Cette mise en équation divulgue cependant, selon la conception maaloufienne, la charge sémantique et procédurale de la tolérance qui prend, selon *Le périple de Baldassare*, une allure intellectuelle. Semblable à une entreprise, la tolérance maaloufienne s'affiche effectivement en un processus ostensiblement intellectuel. Cette entreprise structurée d'abord, par l'initiation via l'aventure, aiguisée ensuite, par

la constructive interaction avec autrui et enfin, consolidée par la perception dynamique de la différence,

Chapitre I : Baldassare, une matrice plurielle

Introduction

Certes, dans le texte littéraire, « *rien n'est jamais illisible, rien n'est jamais complètement lisible*. »²³ Néanmoins, certaines composantes structurelles participent, d'une manière synergique, à mettre en relief des réseaux de signification, à défaut de prétendre dire le sens. Selon la narratologie génettienne, toute histoire fictionnelle est l'histoire des personnages dans un repère spatio-temporel déterminé.²⁴ Conceptuellement, le personnage, principal ou secondaire, est un être de fiction, créé par le romancier ou le dramaturge, et « *que l'illusion nous porte abusivement à considérer comme une personne réelle*. »²⁵ Autrement dit, c'est une illusion d'un « moi », tributaire de la médiation de l'instance narrative et des choix du concepteur, l'auteur.²⁶

Étant un élément d'être et d'action, pour Propp, le personnage, *dramatis persona*, présente une fonction définie du point de vue de sa signification pour le développement de la trame narrative dans sa totalité.²⁷ À cet égard, du point de vue structuraliste, ladite notion est avantageusement remplacée par celle de l'*actant* qui, au sens de Greimas, est « *celui qui accomplit ou qui subit l'acte [et qui] recouvre non seulement les êtres humains, mais aussi les animaux, les objets ou les concepts*. »²⁸ Vu sa présence substantiellement structurante dans la construction narrative, le personnage se dote, dans toute progression du discours narratif, d'une épaisseur sémantico-sémiotique, du fait qu'il assure, selon Greimas, un certain nombre de rôles fonctionnels, « *définis à la fois par la position de l'actant dans l'enchaînement logique de la narration [...] et par son investissement modal*. »²⁹ Du coup, plusieurs approches et études littéraires ne cessent d'ausculter la notion du personnage en forgeant diverses pistes de réflexions. À titre d'exemple, il s'agit d'une *fonction* et d'une *sphère d'action* chez les formalistes russes, d'une *logique des actions et des rapports* chez Todorov, d'un *sujet grammatical* chez Barthes. C'est aussi une dimension anthropologique et une *logique des possibles narratifs* chez Brémond, c'est de même une *portée sémiotique* et un *effet pragmatique*,

²³ - P. SOLLERS, *L'écriture et l'expérience des limites*, Éd. Seuil, Paris, 1968, p. 18.

²⁴ - D'après Y. REUTER, *Introduction à l'analyse du roman*, Éd. Nathan/VUEF, Paris, [2000] 2003, p. 51.

²⁵ - J. GARDES-TAMINE, *Dictionnaire de critique littéraire*, Éd. Armand Colin, Paris, [1993] 2002, p. 149.

²⁶ - D'après P. ARON, D. SAINT-JACQUES & A. VIALA, *Le dictionnaire du Littéraire*, Éd. PUF, Paris, 2002, p. 435.

²⁷ - V. PROPP, *Morphologie du conte*, Éd. Seuil, Paris, [1965] 1970, p. 31.

²⁸ - A.-J. GREIMAS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Éd. Hachette, Paris, 1979, p. 3.

²⁹ - *Ibid*, p. 4.

respectivement chez Hamon et Jouve.³⁰ Cela met en exergue que, cet être de papier, n'habitant que l'univers fictionnel, est tout de même « *une unité de signification [...] accessible à l'analyse et la description* »³¹, à la fois, interne et externe, morale et physique, voire psychologique et comportementale.

Pour sa part, Aristote détermine le concept de personnage au moyen de la pensée et du caractère parce que, selon le philosophe Stagirite, « *les caractères sont ce qui nous permet de dire que les personnages en action sont tels ou tels, et la pensée réside dans toute les paroles qu'ils prononcent pour faire une démonstration ou énoncer une maxime.* »³² Bien qu'il soit un être de papier, selon les structuralistes, le personnage expose une composante nodale du récit, à partir de laquelle se délimite pratiquement les vecteurs fondamentaux de l'intérêt romanesque.³³ Mis en interaction avec un contexte spatio-temporel inventé à juste mesure, le personnage, doté d'identité physiologique, psychologique et sociale, acquiert au fur et à mesure de son imbrication une épaisseur indicielle. Cette dernière s'avère proportionnelle avec la sphère actionnelle de la trame narrative. Cependant, les romans se reconnaissent surtout par leurs personnages, notamment leurs protagonistes.

De ce fait, se dicte la pertinence d'analyser la composante du personnage principal dans l'œuvre, *Le périple de Baldassare*, dans le but de déceler le rapport entre la manifestation du bruissement intellectuel avec celle de la tolérance. Dans cette mesure, le présent héros devient l'indice et l'indicateur opératoire du phénomène étudié.

Cité dès le titre, dont la fonction est énonciative et déictique³⁴, Baldassare s'affiche d'emblée comme étant le protagoniste de l'histoire narrée. En outre, il est conjointement, l'élément central de la trame événementielle, d'une part et d'autre part, le diariste rapportant, par le biais de son journal de voyage, le périple baldassarien. En tant que tel, Baldassare amasserait donc une matrice identitaire, d'ordre individuel et social, dont la fonctionnalité s'avère une cheville ouvrière dans l'identification sémantique et sémiologique des différentes strates textuelles. En effet, cette matrice regroupe, d'une part, la strate identitaire et ethnique, et

³⁰ - D'après C. MONTALBETTI, *Le personnage*, Éd. Flammarion, Paris, 2003, p. 43-68.

³¹ - R. BARTHES, K. WOLFGANG et P. HAMMOND, *Poétique du récit*, Éd. Seuil, 1977, p. 125.

³² - ARISTOTE, *Poétique*, Éd. Livre de Poche, Paris, [1990] 2016, p. 93.

³³ - D'après J. VASSEVIERRE et N. TOURSEL, *Littérature : 140 textes théoriques et critiques*, Éd. Armand Colin, Paris, [2011] 2012, p. 156.

³⁴ - R. BARTHES, *L'aventure sémiologique*, Éd. Seuil, Paris, 1985, p. 335.

d'autre part, les habiletés et les compétences cultivées. Le plus intéressant dans cette matrice, c'est qu'elle est ostensiblement dominée par la pluralité. D'abord, Baldassare est un génois quoique vivant en Orient, ensuite, il exerce le négoce, d'où la multiplicité communicationnelle et, en dernier lieu, c'est un polyglotte.

1.1 Un génois cartésien d'Orient

En considérant que toute forme romanesque est un roman d'apprentissage, cela met en exergue le rôle fondamental du personnage en tant que composante substantielle de toute structure narrative. En effet, tel qu'acquiesce Grivel, « *toute situation narrative de base comprend le personnage* »³⁵, où ce dernier expose un parcours d'un état initial vers un autre final. Cet état final n'est, à vrai dire, que la résultante des éventuelles mutations opérées sous l'effet de l'interaction, singulièrement initiatique, avec le paysage environnemental fictionnel dans lequel est implanté cet « *être de papier* ».

Pareillement, l'évolution du personnage en marge du récit expose « *une expérience qui peut être banale mais qui résume pour l'écrivain en une saveur très précise de la vie.* »³⁶ Ainsi, en dépit de la nature fictionnelle de cette expérience, cela n'empêche que le personnage affiche une conscience qui s'affecte et qui réagit selon un certain positionnement, à la fois, intellectuel et affectif. Soufflée par l'auteur et, selon une visée prédéfinie, cette conscience est habillée d'une identité psychologique, physique et sociale. À cet égard, le personnage est une entité pensante, donc porteuse de vision spécifique du monde. D'où émerge la pertinence de l'étude de cette entité en tant que paramètre indiciel sur lequel se focalisent l'intelligence et la sensibilité lors de l'acte de lecture du texte romanesque.³⁷

S'agissant du présent récit maaloufien, c'est le personnage principal qui monopolise l'action aventurière, du fait qu'il est, à la fois, l'aventurier, le voyageur et le narrateur du périple en question. En outre, le texte n'est autre que le journal de voyage du protagoniste génois. En termes de l'approche narratologique, on peut dire que, dans le texte, la voix narrative s'accrole étroitement avec celle du héros. Ce dernier transcrit sur son carnet non seulement l'itinéraire géographique traversé, mais aussi le sinueux itinéraire, mental et affectif, vécu lors des différentes déambulations. Supposé la cheville ouvrière des pérégrinations, cet itinéraire mental expose les diverses vacillations des idées et des états d'âme endurés, à partir

³⁵ - C. GRIVEL, *Production de l'intérêt romanesque*, Éd. Mouton, Paris, 1973, p. 111.

³⁶ - M. MERLEAU-PONTY, *La Prose du monde*, Éd. Gallimard, Paris, [1969] 1992, p. 67.

³⁷ - D'après M. PROUST, *Du côté de chez Swann*, Éd. Gallimard, Paris, 1913, p. 85.

desquelles se décide l'orientation du parcours géographique. De la sorte, on déduit l'apport substantiel du facteur personnage dans le présent récit. De même, on constate qu'à travers la pratique scripturaire, ce personnage fait figure d'un intellectuel tourmenté qui brave tant d'obstacles juste pour affermir des connaissances tangibles et logiques. L'ensemble de ces obstacles bravés construit, en effet, la trame textuelle du périple baldassarien.

De ce fait, la première composante du protagoniste-diariste concerne son identité ethnique ainsi que sa conviction confessionnelle. Selon le contexte de l'époque en question, qui est la médiane du XVII^e siècle, l'identité de l'individu se limite à la branche ethnique à laquelle il s'affilie, voire à l'aire territoriale correspondante ainsi qu'à la tendance spirituelle qu'il embrasse. Dans cette mesure, Baldassare présente, d'une part, un état de croisement entre ses origines, et d'autre part, le lieu dans lequel il vit avec ses des aïeux depuis déjà plusieurs générations. C'est dire que, d'un côté, Baldassare est un des Génois qui habitent l'Orient, précisément à Gibelet, et de l'autre, il est de confession chrétienne, c'est-à-dire, il demeure fidèle à la religion de ses ancêtres.

1.1.1 Un Génois d'Orient

La relation entre L'Orient est l'Occident ne date pas des temps modernes mais elle est finement ourdie depuis déjà de longues ères antérieures. Malgré leurs majeures distinctions géographiques, émanant d'autres démarcations d'ordre politique, économique, ethnique et confessionnel, les terres orientales, particulièrement sous l'étendard islamique, ont toujours offert l'hospitalité pour les diverses communautés. À l'image du texte coranique, le verset 136 de la sourate *La Vache* (Al-Baqarah, n° 2), exprime ouvertement :

(Dites : Nous croyons en Allah et en ce qu'on nous a révélé, et en ce qu'on a fait descendre vers Abraham et Ismaël et Isaac et Jacob et les Tribus, et en ce qui a été donné à Moïse et à Jésus, et en ce qui a été donné aux prophètes, venant de leur seigneurs : nous ne faisons aucune distinction entre eux. Et à Lui nous sommes soumis.)³⁸

La religion musulmane prêche, diligemment et consciencieusement, pour la coexistence paisible entre les communautés musulmane, juive, chrétienne et poly-

³⁸ - M. E.-M. OULD RABAH, *Le Saint Coran et la traduction du sens de ses versets en langue française*, Éd. Dar Al-Coran al- Karim, Beyrouth, 2012, p. 21.

théiste. Pour ce faire, on trouve un dispositif législatif bien ancré dans l'organisation civico-sociale de la cité musulmane. D'ailleurs, La *Sahifah*³⁹, élaborée par le Prophète au lendemain de son installation à Médine, en donne le meilleur exemple. Cette *Sahifah* expose une constitution détaillant les responsabilités de chaque groupe communautaire résidant à Médine, de même que leurs devoirs et droits envers les autres, tout en précisant clairement les restrictions délimitées pour chacun⁴⁰. En termes précis, le sociologue algérien, Chitour, atteste que, « *cette constitution stipulait que tous les habitants de Médine, c'est-à-dire les Musulmans et tous les Juifs, chrétiens et Idolâtres [...] constituaient une seule nation.* »⁴¹ Pour ainsi dire, « *ils étaient tous considérés comme membres et citoyens de Médine, indépendamment de leur race, religion ou lignée* »⁴², ajoute ledit sociologue.

Par conséquent, plusieurs populations latines d'origine occidentale, issues soit des Croisades, de la migration ou de la coopération militaire et économique, ont choisi de s'installer dans diverses régions de l'Orient. La majorité a pris pour adresse des villes côtières alors que d'autres, préférant le voisinage de leurs semblables de même confession religieuse, ont choisi les villes d'intérieur, plutôt peuplées de chrétiens orientaux aux zones anciennement islamisées.⁴³ Foucher de chartres⁴⁴ l'écrivait d'ailleurs dans un long passage de ses chroniques, en disant :

« Considérez, je vous prie, et méditez sur la manière dont Dieu, à notre époque, a transféré l'Occident en Orient. Car nous, qui étions occidentaux, sommes maintenant devenus orientaux. Celui qui était Romain ou Franc est devenu, sur cette terre, Galiléen ou Palestinien. Celui qui était de Reims ou de Chartres est désormais citoyen de Tyr ou d'Antioche. Nous avons déjà oublié nos lieux d'origine ; nombre d'entre nous les ignorent déjà, ou en tout cas n'en parlent plus. Certains possèdent ici des demeures et des serviteurs qu'ils ont reçus par héritage. Certains ont épousé une femme venant non pas de leur peuple, mais de celui des Syriens, ou des Arméniens, ou même de Sarrasins

³⁹ - Connue par la Constitution de Médine qui présente « la charte (mithaq) que le prophète Mohamed ﷺ aurait rédigé à Yathrib (anc. Médine) en vue de donner à la jeune Communauté des Croyants (Oumma islamya) ses premières assises juridiques et philosophiques. L'accent y est mis sur l'égalité entre les croyants, qu'ils soient libres ou serfs, Arabes ou non-Arabes, l'équité face aux avantages et aux inconvénients de la vie, le sort des dhimmis ("Les Protégés", plus particulièrement les Juifs), la récompense qui attend les Croyants dans l'Au-delà, le sens de la solidarité entre Musulmans et l'acquittement scrupuleux de toutes les obligations du Musulman », M. CHEBEL, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éd. Albin Michel, Paris, 1995, pp. 110-111.

⁴⁰ - C.-E. CHITOUR, *l'Islam du XXI^e siècle*, Éd. OPU, Alger, 2013, p. 328.

⁴¹ - *Ibid.*

⁴² - *Ibid.*

⁴³ - D'après B. HEYBERGER, « Histoire des chrétiens d'Orient (XVI^e-XXI^e siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses*, T. 124 (2015-2016), pp. 227-232, disponible sur <http://journals.openedition.org/asr/1622>, consulté le 18.02.2018.

⁴⁴ - Chroniqueur médiéval, ayant vécu entre 1055 et 1127.

ayant reçu la grâce du baptême. Certains ont dans ces peuples des beaux-pères, ou des beaux-fils, ou des fils adoptifs, ou des pères adoptifs. Il y a ici, aussi, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants. L'un cultive la vigne, l'autre les champs. Les expressions et les tournures les plus éloquentes de différentes langues se mêlent dans leur conversation. Des mots pris à chacune sont devenus le patrimoine commun à tous, et ceux qui ignorent leurs origines se trouvent unis dans une même foi. Comme il est dit dans les Écritures, « le lion et le bœuf mangeront de la paille ensemble ». Celui qui est né ailleurs est maintenant presque indigène ; et celui qui était de passage est maintenant un compatriote. »⁴⁵

Notons à cet égard que, l'*orientalisation* de ces occidentaux, d'après cet historien, ne renvoie qu'au lieu, par opposition à leur origine tel que dénote à titre particulier l'expression, « *nous, qui étions occidentaux, sommes maintenant devenus orientaux.* »⁴⁶ Sinon, le témoignage dudit chroniqueur ne fait qu'appuyer cet état de coprésence sociale, pacifique, qui a réellement eu lieu sur le large relief des terres de L'Orient. Ce fait est historiquement authentifié par plusieurs études et sources historiques. Dans son étude sur l'islam à l'heure actuelle, intitulée, *L'Islam du XX^e siècle*⁴⁷, le sociologue, Chitour, évoque, à titre illustratif, une série de faits et d'événements qui, à diverses époques, remettent en surface, le principe indéfectible de la tolérance musulmane envers les différentes sectes communautaires et confessionnelles.

Concernant la présente œuvre étudiée, elle porte particulièrement le zoom sur la partie en bordure de la Méditerranée, lors du xviii^e siècle, où, outre les échanges commerciaux, la force maritime décide des destins des gouvernants et des gouvernés. Le protagoniste de la présente œuvre fait partie de cette population, à la fois d'ici et d'ailleurs, et illustre cependant cette forme d'hospitalité, d'une part, et d'intégration, d'autre part. Issu de la communauté génoise vivant sur le littoral syro-libanais, précisément à Gibelet, Baldassare Embriaco n'éprouvait aucune offense quand ses amis et ses voisins le surnommaient *le génois d'Orient*.⁴⁸ Lui-même affirme d'ailleurs, dès les premières pages de son journal de voyage que : « *Ma famille vient de Gênes, mais il y a très longtemps qu'elle est installée au*

⁴⁵ - F. CHARTES (de) *Recueil des historiens des croisades, historiens occidentaux*, T. III, Éd. Académie des inscriptions et Belles Lettres, 1841, p. 468. La version latine, « *Considera, [...], utique incola factus* », disponible sur, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k51573t/f537.item>. La version en français moderne est prise de la traduction de *The Politically Incorrect Guide to Islam and the Crusades* de Robert SPENCER, disponible sur, <https://gpii.precaution.ch/?p=58#comments>, consultés le, 02.02.2018.

⁴⁶ - *Ibid.*

⁴⁷ - C.-E. CHITOUR, *op. cit.*, Éd. OPU, Alger, 2013, p. 325-348.

⁴⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 47.

Levant »⁴⁹, avec un ton plutôt affable reflétant une attitude nettement intègre. Quant à ses rapports avec ses concitoyens gibelins, Baldassare ajoute, sur le même ton affable, que ses voisins l'envient plus qu'ils le jalouent pour une raison ou pour une autre.⁵⁰ C'est dire que le bon voisinage n'est aucunement dicté par la composante identitaire, mais plutôt par la composante comportementale. Ainsi, la reconnaissance et le respect mutuels, installés par la législation religio-constitutionnelle est manifestement concrétisée.

Géographiquement, Gênes, ville ancestrale du héros du périple, actuellement, la République de Gênes, est une des principales villes italiennes de la côte méditerranéenne ligurienne, comme elle est la Capitale de la mer Ligure, et le chef-lieu de province. C'est aussi une ville antique que Pétrarque⁵¹ surnommait *La Superba*, au sens de l'orgueilleuse car, elle est « *magnifique par ses hommes et ses bâtiments, dont la vision suffit à justifier son nom de dame de la mer.* »⁵² Ouverte sur la Méditerranée, Gênes, avec son inclinaison en arc, s'adosse à une colline alpestre, au nord-ouest de Rome, offrant ainsi une façade méditerranéenne au nord de l'Italie.

Héritière d'une puissante république marchande jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, elle est le premier port maritime pour le commerce italien et le deuxième de l'ensemble de la Méditerranée, après celui de Marseille ; du coup, elle acquiert le titre de « *Maîtresse de la Méditerranée occidentale.* »⁵³ L'origine de sa fondation renvoie à une légende qui l'attribue à la divinité romaine, *Janus*⁵⁴, où se rencontre le sens symbolique de ce dieu avec la signification étymologique de *Genua*, qui veut dire le *débouché* ou le *passage*.⁵⁵ Par ailleurs, les génois sont principalement

⁴⁹ - *Ibid.*, p. 14.

⁵⁰ - *Ibid.*, p. 11.

⁵¹ - Francesco PETRARCA, en français Pétrarque, (1304-1374), est un érudit, poète, et humaniste italien.

⁵² - Disponible sur, <http://presse.louvre.fr/dessiner-la-grandeur%E2%80%8B/>, consulté le 03.02.2018.

⁵³ - D'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/ville/Gênes/121081>, consulté le 18.07.2014.

⁵⁴ - C'est un dieu essentiellement romain et ne figure dans aucune autre mythologie. Connu par *Dieu au double visages*, c'est le dieu des commencements et des fins, des choix, des clés et des portes. Par le fait même, il est aussi le dieu, des départs et des retours, ainsi que de toutes les voies de communication ; et comme on voyage par eau ou par terre, il passe pour avoir inventé la navigation. D'après E. GUIRAND & J. SCHMIDT, *Mythologie et mythes*, Éd. Larousse-Bordas, Paris, 1996, p. 247.

⁵⁵ - *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie*, T. 1, Éd. Humblot, 1777, p. 503, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=1vhaAAAAcAAJ>, consulté le, 03.02.2018.

des marchands, tel que dénote l'expression latine, *Genuensis, ergo mercator*, signifiant « *Génois, donc marchand.* »⁵⁶ C'est une communauté d'aventuriers, de marins, de négociants et d'explorateurs du monde. Ils ont réussi à créer une chaîne de comptoirs le long des principaux axes du commerce méditerranéen et, par conséquent, à servir d'intermédiaires, de porte et de lieu de passage selon la légende, entre l'Orient et l'Occident.⁵⁷

L'histoire de Gênes est marquée par deux épisodes prospères dont le premier, s'étalant de 1284 jusqu'à 1348, durant lequel, la ville se distingue par une force militaire, bien consolidée par le pouvoir politique mis en place. En développant une puissante flotte, elle joue un grand rôle lors de la première Croisade et, du coup, jette les bases de son empire maritime. Quant à la seconde ère d'épanouissement, elle coïncide avec le XVI^e siècle, où la ville rebondit de nouveau en raison du traitement financier des butins et des revenus, suite aux successives expéditions militaires, entreprises par les chrétiens d'Occident régis par l'instigation de la papauté, face à l'expansion des musulmans arabes du IX^e siècle, communément connues par les croisades.⁵⁸

Dans cette ambiance, s'ajoutent les querelles intestines entre Gênes et ses rivales voisines, Venise et Pise. Du coup, Gênes, transformée en république marchande, se lie, d'une part, en alliance inconditionnelle avec l'Espagne, et d'autre part, à défaut d'empêcher les Ottomans d'occuper les comptoirs de l'Égée et de la mer Noire, la *Superba* encourage le commerce avec la pléthore de l'Orient, Constantinople. Ce qui contribue à développer les échanges transméditerranéens et, conséquemment, à assurer l'épanouissement économique dans les deux rives, génoise et ottomane.⁵⁹ Vu leur habilité marchande, les génois deviennent les principaux banquiers de la Couronne d'Espagne. Ce temps de splendeur, assez visible, semble-t-il, est passé en adage populaire, reconnaissant qu'à cette époque : « *l'or naît en Amérique, brille en Espagne et est enterré à Gênes, et retourne vers l'Empire Ottoman.* »⁶⁰ Les documents historiques précisent que lors du siècle, compris entre

⁵⁶ - D'après <http://www.universalis.fr/encyclopedie/genes>, consulté le 18.07.2014.

⁵⁷ - *Ibid.*

⁵⁸ - D'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/ville/Gênes/121081>, consulté le 18.07.2014.

⁵⁹ - D'après P. JOSSERAND & J. TOLAN, *Les relations entre le monde musulman et le monde latin (milieu du X^e - milieu du XIII^e siècle)*, Éd. Bréal, Paris, 2000, p. 14.

⁶⁰ - Disponible sur <https://profidecatholica.com/category/histoire/page/5/>, consulté le 03.02.2018.

1550 et 1650, Gênes avait connu l'apogée de sa distinction et de sa force, au point que certains historiens qualifient parfois cette période de « *le siècle des Génois*. »⁶¹

Notons cependant que malgré l'instabilité aux confins des deux mondes, oriental et occidental, incessamment sujets de conquêtes et de reconquêtes, une diversité de relations s'établit : des échanges commerciaux, des voyages, des pèlerinages élaborant une transmission d'idées, des techniques et des sciences, dont le comble est une fervente activité de traduction d'une large diversité de textes de différentes langues du monde de l'époque.⁶² Tout ceci est authentifié, de nos jours, par plusieurs chroniques, récits de voyage et études historiographiques. Ainsi, Amin Maalouf investie ces faits réels des temps passés en implantant son récit dans cette ambiance, tout en octroyant à son personnage principal, Baldassare, une origine, à la fois, aventurière et marchande, appartenant à une instance de brassage entre le Levant et le Couchant.

Baldassare Embriaco est issu d'une famille de croisés génois, qui ont dû acoster à Tripoli lors de la première croisade (1096-1099), tel qu'il l'écrit dans son journal : « *C'est ici que mes ancêtres ont posé les pieds pour la première fois sur le sol du Levant.* »⁶³ Lors d'un affrontement, les troupes des croisés ont assiégé Tripoli sans toutefois parvenir à la prendre jusqu'à la venue d'un marin génois, *Ansaldo Embriaco*, un des aïeux Embriaci qui, en engageant ses propres navires, réussit à mettre fin à l'état de siège au profit des Francs du Levant. En guise de récompense, ces derniers lui confient le commandement d'une région voisine, celle de la seigneurie de Gibelet. Par affiliation successive, selon l'œuvre, cette ville demeurera l'apanage des génois, particulièrement les *Embriaci*, le long des deux siècles suivants. Ce fait coïncide, historiquement, avec la glorieuse extension des génois au milieu du bassin méditerranéen, en raison de leur habileté maritime, lors de la première période prospère de Gênes.

Une fois que, les troupes musulmanes avaient récupéré la bande côtière syro-libanaise, il fallait quitter les lieux pour retourner à l'origine ancestrale, Gênes, bien que la population de cette époque n'est génoise que par une hérédité de sang. À ce propos, Baldassare reconnaît, en effet, que « *retourner* » n'est pas le terme adéquat du moment que ces gens « *étaient tous nés au Levant, et la plupart n'avait*

⁶¹ - In A.-M. GRAZIANI, *Histoire de Gênes*, Éd. Fayard, Paris, 2009, 4^e page de couverture.

⁶² - D'après P. JOSSERAND & J. TOLAN, *op. cit.*, p. 13.

⁶³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 46.

jamais mis le pied dans leur cité d'origine. »⁶⁴ Néanmoins, si la majorité a dû suivre la rituelle disposition, suite aux conflits des pouvoirs en place, ce n'était pas forcément le cas pour tous. C'est ce qu'illustre l'ancêtre de l'époque du héros, *Bartolomeo*, qui n'a pas admis l'idée du retour parce que cette idée sous-entend le fait de repartir de zéro et, conséquemment, devoir se reconstruire de nouveau, même s'il s'agit de la terre de ses origines. En effet, le fait d'y revenir et d'y relancer une nouvelle carrière familiale résonne beaucoup plus du déclassement que du retour filial ; notamment que, tout au long de deux siècles, les domaines des aïeux Ambriaci sont forcément supplantés par d'autres individus, voire d'autres familles. Alors qu'à Gibelet, il serait possible de maintenir son fief ainsi que son rang social tout en préservant son origine raciale. En ce qui concerne l'aïeul Embriaco, il préserve son identité génoise « *par la langue, l'habit, les coutumes : mais génois d'Orient !* »⁶⁵

En réalité, cet état de figure confirme l'atmosphère singulièrement tolérante envers les minorités, présentant des différences identitaires ou confessionnelles. Notons que cette tolérance, fondamentalement inspirée de la loi coranique, est instaurée par la rigueur institutionnelle régissant la Cité. Par ailleurs, il est tout de même utile de constater que cette tolérance s'est infiltrée dans l'état de penser du sujet musulman. Ce dernier devient tellement xénophile que les étrangers acceptent de s'installer définitivement sur les terres sous le pouvoir musulman.

Plus précisément, cette attraction de la part des non-musulmans est, sans doute, le résultat de la reconnaissance opérationnelle quant à la prescription relative aux *Gens du Livre* qu'assure la *Charia*⁶⁶ musulmane aux fidèles des religions livresques, à savoir le judaïsme et le christianisme. Comparé aux persécutions en raison des différences religieuses dans l'Europe médiévale, les juifs et les chrétiens, dans le territoire musulman, ont le plein droit d'accéder à de hautes fonctions, qui leur assurent, en revanche, un statut libéral. Cet ascension sociale ne dépend, au fait, que des compétences de la personne et non pas de sa croyance. À cet égard, on trouve, au cours de l'histoire de la dynastie musulmane, de nombreux chrétiens

⁶⁴ - *Ibid.*, p. 46.

⁶⁵ - *Ibid.*, p. 47.

⁶⁶ - Selon Averroès, la *Charia* est la loi divine, présentant une série de recommandations ou injonctions coraniques. Cette loi est présentée comme injonction rationnelle d'user de son intellect. D'après A. BENMAKHLOUF, *Le vocabulaire de Averroès*, Éd. Ellipses, Paris, 2007, p. 36.

et juifs assurant des fonctions telles que vizirs, conseillers, secrétaires ou médecins du calife ou du sultan.⁶⁷

C'est ainsi qu'au moment où Gibelet se range sous l'étendard des Ottomans, les génois se réfugiaient dans les divers ports méditerranéens du côté occidental. Certains décidèrent d'élire domicile à la même adresse en dépit du changement du pouvoir régnant. Parmi ces derniers fut l'arrière-grand-père de Baldassare, qui s'arrangea avec les nouvelles autorités pour restituer une partie de son ancien fief en échange de certains services, preuve de dévouement et de loyauté, de part et d'autre. En conséquence, étant, « *en droite ligne mâle, le dix-huitième descendant de l'homme qui conquiert Tripoli* »⁶⁸, Baldassare se retrouve un natif de la bourgade de Gibelet, côtoyant des voisins arabo-musulmans, partageant les mêmes soucis et les mêmes rituels sociaux, sans la moindre trace d'hostilité, de nature raciale ou religieuse.

Cela n'empêche, qu'une fois qu'il a accosté à Gênes, lors de son périple, Baldassare, saisi à l'image de Nietzsche et de Valéry par l'*émotion génoise*⁶⁹, reconnaît vite que seulement sur cette terre *retrouvée*, il ne serait « [...] *plus jamais étranger*. »⁷⁰ Contrairement à son aïeul, le jeune marchand, au cours de son voyage et avant même de mettre les pieds pour la première fois sur Gênes, cultive un attachement assez fervent pour la cité de ses ancêtres. Cet attachement se manifeste au moindre fait ou signe, ayant un rapport direct ou indirect avec cette ville ou avec ses habitants. C'est ce que l'illustre visiblement la séquence où le jeune Embriaco, suite à sa fortuite rencontre avec un juvénile marchand génois, nouvellement installé à Constantinople, avoue que, « *j'ai beau n'avoir jamais mis les pieds dans la cité de mes ancêtres, je ne puis m'empêcher de ressentir de la fierté quand il m'arrive de croiser un compatriote respecté, audacieux et prospère*. »⁷¹ Ce fait exprime l'intimité du lien entre toute personne et son origine au point qu'on ressent de la familiarité avec un étranger juste parce qu'il provient du même pays ou de la même ville dont on est originaire.

L'attrait de Baldassare pour ses origines se consolide plus visiblement au cours de son voyage, notamment après son premier passage par la *Superba* de la Méditerranée. Dès son arrivée à bord du bateau, des bras si généreux l'accueillirent

⁶⁷ - D'après Y. TORAVAL, *Dictionnaire de Civilisation Musulmane*, Éd. Larousse, Paris, 1995, p. 119.

⁶⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 47.

⁶⁹ - D'après A.-M. GRAZIANI, *op. cit.*, 4^e p. de couverture.

⁷⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 308.

⁷¹ - *Ibid.*, p. 138.

par reconnaissance à la notable bravoure des Anciens Embriaci. Ainsi, métaphoriquement dit, la mère reprend enfin, en son sein, l'enfant éloigné par les circonstances de la guerre et les soucis de la vie. Pour son côté, Baldassare acquiesce ses retrouvailles avec la terre natale et ne considère point le port génois de la même manière que les autres relais de son périple car, pour lui, c'est le *chez soi*, l'adresse de retour, fixe et perpétuelle. Après ses diverses mésaventures et malgré ses multiples hésitations en raison des convenances familiales et sociales, Baldassare révèle, à propos de Gênes que, « [...] *c'est seulement là qu'un Embriaco peut se sentir chez lui.* »⁷² Comparaison faite avec Gibelet, ville de son enfance et de sa jeunesse, lieu où reposent les siens, c'est Gênes qui remporte la partie. Le Génois constate, dans son for intérieur, qu'« *à Gibelet je serai toujours étranger* »⁷³, sans nier toutefois l'ambiance paisible de son entourage, ni la tolérance qui y régnait au point que ce Génois reconnaît que : « *Mes voisins m'adulaient plus qu'ils ne me jalouaient.* »⁷⁴ Pendant les moments de crise, cela n'omet pas son statut de minoritaire, de particulier et de différent, pour ainsi dire, d'étranger dans les terres du Levant. À cela, s'ajouterait, aussi et singulièrement, le statut de « *l'infidèle* »⁷⁵, le fait qui installe un perpétuel risque de profonde perturbation, notamment que les poussées superstitieuses se cultivent dans les interstices des sectes religieuses.

Outre son origine, composée de veine occidentale et autre orientale, respectivement, atavique et territoriale, Baldassare affiche, conjointement, un portrait psycho-social, résultant, dans l'ensemble, des circonstances relativement particulières dans lesquelles il a vécu. Tenant compte de ces dernières circonstances, ledit portrait prend, semble-t-il, en plus de sa teneur diaprée, une allure à dominance intellectuelle plus que sensuelle ou émotive. Ce fait est ostensiblement confirmé par le positionnement baldassarien vis-à-vis des échos superstitieux. Au lieu de ne se soucier que de son propre confort et de l'épanouissement de son commerce, Baldassare s'embarque, d'abord, dans l'aventure en raison d'un engagement moral d'ordre universel, celui d'œuvrer pour épargner la famille humaine de son funeste sort.

De la sorte, l'aventureux périple, serait-il le moyen ingénieux pour se mettre en situation initiatique afin de répondre soi-même à ses propres doutes ? Certes, ce n'est pas l'ignorant qui doute de son savoir mais, c'est plutôt le sage qui cherche

⁷² - *Id.*, p. 397.

⁷³ - *Id.*

⁷⁴ - *Id.*, p. 11.

⁷⁵ - *Id.*, p. 171.

perpétuellement à s'en assouvir, du fait que, « *plus on sait, plus on doute.* »⁷⁶ Du coup, on peut dire que le doute est le fils non avoué de la connaissance car, il se développe surtout chez toute personne détentrice d'un capital affirmé de savoir. C'est ce qui explique le profond mobil de ce jeune libraire prospère qui s'engage dans un voyage, hérissé d'écueils et de risques, rien que pour atténuer la tension des doutes par le développement et par l'affermissement des connaissances.

1.1.2 Un chrétien cartésien

Après l'origine et la provenance, l'appartenance religieuse expose le second trait distinctif dont la valeur prime. Notamment lors des temps passés, les minorités communautaires s'identifient de plus en plus par leurs affinités plutôt spirituelles qu'artisanales ou artistiques, au détriment de leurs compétences ou de leurs savoir-faire. À cette identification se déclenche, en contre coup, soit la concession et l'entente, soit la contestation et la méfiance. Malheureusement, cette dernière enfante, dans certaines circonstances d'hérésie, diverses formes de violentes confrontations de part et d'autre. La meilleure illustration est sans doute la longue suite des guerres de religions, qui a férocelement ravagé la population européenne entre les XVI^e et XVII^e siècles. Sous l'étendard de la chrétienté, religion officielle de l'antique dynastie romaine, les excès de particularités réussissent à fragmenter le christianisme en sous-divisions : protestante, catholique et orthodoxe en implantant, notamment entre les deux premières, une hostilité congénitale.

Pourtant, le sens général de la notion de *religion* invite, en premier lieu, à la rencontre et à la communion. Plus exactement, toute religion n'est que la manifestation du rapport de l'homme à l'ordre du divin ou d'une réalité supérieure.⁷⁷ Ce rapport, présentant un ensemble de croyance et de dogmes, s'avère aussi antique que l'existence humaine où durant les siècles antérieurs, chaque cité, chaque ethnie, à différents lieux, se regroupe principalement autour de la même religion. Autrement dit, parmi les caractéristiques majeures qui font d'un groupe humain une *religion*, c'est le fait que ce groupe fonctionne à l'échelle *communautaire*. Comme exemple, on peut citer les juifs qui forment le peuple de l'Alliance avec le Dieu unique, les chrétiens qui se rassemblent autour de l'« Église » (du grec *ekklēsia*, signifiant, *assemblée*), les musulmans qui, depuis l'avènement du message mohamadien, proclament l'union sous l'immense fraternité de l'*umma*, ainsi que les

⁷⁶ - Pie II, (210^e pape de l'Église catholique), in F. MONTREYNAUD, *Dictionnaire de citations du monde*, Éd. Le Robert, p. 199.

⁷⁷ - D'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/religion/87050>, consulté le 27.07.2014.

bouddhistes, dont le noyau monastique des premiers disciples du fondateur prit le nom de « communauté » (*sangha*).⁷⁸

Loin des polémiques philosophiques, les sciences humaines, notamment la sociologie, l'anthropologie et la psychologie, reconnaissent qu'il n'y a aucune société ni aucune culture, même la plus laïque en apparence, qui soit totalement non-religieuse. La tradition sociologique atteste, en outre, que, la croyance religieuse, institution hiérarchique, fixant les principes et les normes de la conduite, présente l'ultime veine alimentant l'ossature du lien social.⁷⁹ Ce fait met en évidence l'état d'attachement bilatéral qui semble inné chez l'être humain, soit dans le sens horizontal, avec ses semblables, soit dans le sens transcendantal, que présente le divin.

Du point de vue étymologique, le terme *religion* provient de l'origine latine, *religio*, qui développe conjointement deux autres : *relegere*, dont la signification gravite autour de *recueillir* ou *rassembler*, et *religare*, qui désigne l'action de *lier* et de *rattacher*. On constate que cette origine est construite par la même racine que celle de *obligare*, qui signifie les obligations de la pratique religieuse et par extension, d'une part, l'obligation des liens d'union entre les hommes et les dieux, et d'autre part, par voie de conséquence, entre les hommes, eux-mêmes.⁸⁰ Ce fait donne à conclure que le terme *religion* se base, principalement, sur un fond sémantique qui tend plutôt à réunir les pluralités en une uniformité de teneur supérieure. Par contre, les pratiques religieuses, œuvres des pratiquants et des adeptes, ne cessent d'émettre les commandements généraux selon des aspirations temporaires et des propensions affectées par des illusions assujetties à l'atmosphère ambiante des époques.

En effet, ce genre de fait s'est hélas réitéré, à titre cyclique ou épisodique, tout au long de l'histoire humaine et continue d'ailleurs, d'émerger quotidiennement, un peu partout dans le monde de nos jours. La laïcité de la société moderne, proclamant l'abstinence de toute référence ou d'invocation religieuse⁸¹, n'est qu'une couverture utopique d'un dispositif beaucoup plus politique que judiciaire, car aucune loi n'est en mesure, ni de privatiser la religion, ni de la supprimer. La

⁷⁸ - *Ibid.*

⁷⁹ - D'après A. CAILLÉ, « *Qu'est-ce que le religieux ?* », *revue du Mauss*, no. 22, 2003, pp. 5-30, disponible sur, <http://www.revuedumauss.com.fr/media/P22.pdf>, consulté le 27.07.2014.

⁸⁰ - L.-M. MORFAUX, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Éd. Armand Colin, Paris, p. 314.

⁸¹ - *Dictionnaire des Notions*, Éd. Encyclopædia Universalis, Paris, 2005, p. 658.

mutation que connaît le lien social, mis sous tensions et sous résistances de la mondialisation, ne signifie nullement la disparition car, elle existe toujours et partout. À titre d'exemple, l'intervention américaine en Irak, sous l'étendard de l'Occident laïque, au nom de la démocratie, outre les intérêts d'ordre géostratégiques, s'enracine implicitement et explicitement dans le fondamentalisme protestant.⁸²

Par analogie formelle, cet excès de foi en la démocratie, notamment selon le modèle occidental, ne présente-t-il pas, lui-même, un trait, relativement modernisé, du fait religieux ? Toutefois, toute croyance et toute foi en quelque chose convoquent automatiquement le paradigme de la religion en tant que manifestation d'un attachement à un ensemble de règles de vie ou de pratiques rituelles, régissant la constitution communautaire d'une collectivité, selon une institution peu ou prou organisée.⁸³ Dans ce sillage, A. Gide évoque ce fait, en usage métaphorique, sous réserve sémantique de croyance, tout en avançant un commentaire sur le communisme de son époque. Il dit alors :

*« C'est en tant que religion, que la doctrine communiste exalte et alimente les ferveurs des jeunes gens d'aujourd'hui. Leur action même implique une croyance ; et s'ils transfèrent leur idéal du ciel sur la terre, [...], ce n'en est pas moins au nom d'un idéal qu'ils luttent et, au besoin, se sacrifient. »*⁸⁴

Ainsi, le sens de la religion, ci-dessus exposé, nous renvoie juste à l'ampleur de fidélité aux idées et aux valeurs de la dite doctrine ; celle-ci est reconnue par sa vision défavorable pour tout ce qui a une relation avec le rapport de l'homme et la dimension divine.

Par ailleurs, la religion est, du point de vue théologique, soit révélée, se fondant donc foncièrement sur la parole de Dieu (Révélation), soit rationnelle, s'appuyant cependant sur la raison et sur l'expérience. Dans le premier cas, la religion se réfère totalement à la source divine par l'intermédiaire de certains messagers, personnes privilégiées par un processus initiatique⁸⁵. En revanche, dans le second cas, la pensée religieuse déploie, tant d'efforts afin d'accéder, par le raisonnement logique, à la connaissance/reconnaissance de l'existence divine et à l'identification de son essence et de ses attributs au prisme du rapport Homme/Dieu. De la sorte, cette seconde s'affine ouvertement avec le déisme que prônent les philosophes des Lumières, à l'image de Voltaire, de Rousseaux, de Hume ainsi que des

⁸² - D'après A. CAILLÉ, *op. cit.*

⁸³ - D'après <http://www.cnrtl.fr/definition/religion/substantif>, consulté le 27.07.2014.

⁸⁴ - A. GIDE, *Journal*, T. 2, Éd. Gallimard, Paris, [1933] 1997, s.p.

⁸⁵ - *Dictionnaire des Notions*, p. 1026.

encyclopédistes. Pour ces derniers, la portée religieuse consiste principalement à connaître Dieu, ses attributs, et conséquemment l'obligation de l'action morale, à la lumière de la pensée et du raisonnement logique, sans faire recours à la révélation.⁸⁶

Par l'une ou par l'autre, c'est-à-dire par la parole divine ou par la parole humaine, qui est construite essentiellement sur la connaissance expérimentale, l'homme est incessamment habité par le besoin d'avoir une assurance pour son être et pour son intellect. Du coup, il a tendance à se réfugier sous l'abri d'une conviction, rassurant ses craintes et répondant, en même temps, à ses questionnements et à ses aspirations, dans le but de construire son propre équilibre intérieur et extérieur, avec le monde et avec la nature. Cette conviction peut se présenter sous diverses formes, allant d'un mythe à une réalité palpable perçue aux limites de l'intelligence humaine. De cette manière, la conviction se rapproche à l'attitude de la croyance et de la foi, notamment que, dans un sens religieux, l'une va dans le même contenu sémantique de l'autre, alors que leur distinction conceptuelle demeure pertinente. La croyance concerne principalement des énoncés ou des formulations, alors que pour la foi, il s'agit d'une attitude de fond, voire d'une relation. Ce sens de la foi va dans la droite ligne de la signification de son origine latine *fides*, qui charrie le sens de l'engagement solennel, de la garantie donnée, du serment, de la loyauté, de la fidélité, de la confiance, de l'authenticité et de l'intime conviction.⁸⁷

Notons par ailleurs que cette croyance, au sens de la foi et de la religion, est de l'ordre de l'esprit ; c'est une idée dont le support concret n'est autre que l'Homme.⁸⁸ Ce fait est explicitement soutenu par l'assertion hégélienne, disant que « *Dans la religion, l'esprit qui se sait lui-même est immédiatement sa propre et pure conscience de soi.* »⁸⁹ Du coup se révèle l'étroite parenté entre la religion et la vertu, du fait que la première assure l'organisation des instincts humains dans une relation fonctionnelle de sorte que ces instincts deviennent disciplinés grâce à un ordre donné. Autrement dit, l'idée de la foi aiguise partiellement la nature instinctive du sujet, à savoir son animalité, dans le dessein de renforcer sa maturité intellectuelle. Par conséquent, l'existence de l'être humain « [...] sera soumise aux dis-

⁸⁶ - L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 314.

⁸⁷ - D'après *Dictionnaire des Notions*, pp. 480-482.

⁸⁸ - M. BENNABI, *Les conditions de la renaissance*, Éd. El Borhane, Alger, 2009, p. 100.

⁸⁹ - HEGEL, (trad. J.-P. Lefebvre), *Phénoménologie de l'esprit*, Éd. Flammarion, Paris, 2012, pp. 555.

positions spirituelles que l'idée religieuse imprime dans son âme au point qu'il évolue, dans cette nouvelle condition selon la loi de l'âme. »⁹⁰ Selon Jung, cette âme est, au fait, de nature religieuse⁹¹ parce qu'elle est « [...] *le vivant en l'homme, ce qui vit par soi-même, ce qui cause la vie ; c'est pourquoi dieu insuffla à Adam son haleine vivante afin qu'il vive.* »⁹² L'âme est aussi, ajoute Jung, « [...] *l'aventure de la vie, car l'âme est un démon dispensateur de vie qui mène son jeu d'elfe au-dessous et au-dessus de l'existence humaine.* »⁹³ D'où, selon Bennabi, l'apport organique de la raison prône l'approvisionnement des excès instinctifs afin d'établir des normes réflexives et comportementales en fonction de l'évolution du processus civilisationnel. En pratiquant cette analyse sur l'époque mecquoise, la religion présente une spiritualité de la logique qui, en effet, était, essentiellement, fille de l'esprit.⁹⁴

Dans la même perspective, Mircea Eliade, considérant la religion comme un système infiniment complexe⁹⁵, conclue ses études sur la production du sacré en reconnaissant que celui-ci est un « *élément dans la structure de la conscience* »⁹⁶. Cette conclusion insinue le pertinent rapport de la composante religieuse dans la construction de la conscience en tant qu'état de savoir et de fonctionnement intellectuel. Étant donné que cette origine est commune, il s'en suit cependant que, « *savoir et éthique se rencontrent comme la science et la philosophie, la science et la religion, la philosophie et la religion* »⁹⁷, pour ainsi dire, le penchant confessionnel est le produit d'une activité de l'esprit et du raisonnement propre à l'individu.

S'agissant de Baldassare, sa sensibilité religieuse présente la seconde composante de son identité en tant que sujet principal de la présente aventure narrée. Ladite sensibilité s'aligne avec l'origine territoriale occidentale, Gênes, affiliée d'emblée à la bannière de la chrétienté. Tel qu'on l'a vu ci-dessus, sur les terres de l'Orient musulman, la reconnaissance officielle des différences confessionnelles, notamment pour les communautés non musulmanes, s'avère un facteur fondamental de rencontre. Cette dernière favorise la présence de la pluralité confessionnelle,

⁹⁰ - M. BENNABI, *op. cit.*, p. 100-101.

⁹¹ - D'après C.-G. JUNG, (trad. R. COHEN et Y. LE LAY), *L'Âme et la vie*, Éd. Le livre de Poche, Paris, 1995, p. 41.

⁹² - *Ibid.*

⁹³ - *Id.*, p. 43.

⁹⁴ - M. BENNABI, *op. cit.*, p. 101.

⁹⁵ - M. ELIADE et I.-P. COULIANO, *Dictionnaire des religions*, Éd. Plon, Paris, 2003, p. 16.

⁹⁶ - In T. RAMADAN, *op. cit.*, p. 51.

⁹⁷ - *Ibid.*, p. 49.

notamment des religions livresques à savoir, le judaïsme et le christianisme. En effet, le bibliothécaire de Gibelet fait figure de cette réalité historique.

À vrai dire, Baldassare est un chrétien par fidélité filiale afin de préserver, d'un côté, la distinction sociale, et de l'autre, l'héritage ancestral et culturel sur une terre étrangère. D'ailleurs, ce n'est pas par ferveur religieuse que ce Génois brise la sécurité de son quotidien et de son entourage familial par le risque d'entretenir l'inconnu et le hasard. En revanche, c'est par la curiosité d'un cartésien qui ne fait confiance qu'à la parole raisonnable et logique. La référence de ses réflexions n'est aucunement la norme religieuse, c'est plutôt la sagesse au sens de savoir éclairé ; Baldassare le dit explicitement : « *Ce n'est pas de piété qu'il s'agit mais de sagesse profane.* »⁹⁸ Cette réflexion dévoile que, l'absence de la ferveur religieuse n'est aucunement un rejet catégorique à l'image de l'athéisme, mais c'est une distanciation par manque d'assiduité rituelle et cultuelle.

Ce trait apparaît lors de la séquence viatique entre la ville d'Alep et la métropole, Constantinople. Le caravanier, présumé musulman, annonce le départ alors que ce jour était une fête religieuse chrétienne. Baldassare réagit violemment contre l'ordre du caravanier et exige à ce que le départ soit reporté pour le lendemain, façon de permettre aux voyageurs de confession chrétienne de passer la journée à la chapelle. En effet, cette disposition a été approuvée par l'ensemble des voyageurs. Pour tout commentaire à cette situation, ce Génois avoue que, « *ce n'est pas pour faire prévaloir ma religion sur celle des autres, mais simplement pour me faire respecter.* »⁹⁹ Ainsi, l'objectif est d'abord de faire preuve de respect envers les partenaires de sensibilités minoritaires, ensuite, Baldassare ne manque pas d'afficher son identité en termes de sa confession religieuse rien que pour rétablir une situation exposant l'absence du respect pour l'Autre, le différent. C'est ce que dénote ouvertement et en détail le passage suivant relevant d'une situation quasi-semblable : « *On aurait cessé de me respecter si j'avais laissé insulté [...] les symboles de ma religion et de ma nation.* »¹⁰⁰ La preuve que, le positionnement du Génois s'insère dans la logique du bon usage, c'est que l'obstination du chrétien avec le caravanier a bien fait bon échos chez l'ensemble des voyageurs présents.

Par ailleurs, tout au long du tumultueux périple, le comportement de Baldassare ne présente aucune partialité démesurée vis-à-vis de ses coreligionnaires.

⁹⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 75.

⁹⁹ - *Ibid.*, p. 78.

¹⁰⁰ - *Id.*, p. 75.

En dépit de l'atmosphère ambiante, dominée par des excès pointus de diverses superstitions religieuses, Baldassare parvient judicieusement à mener sa quête sans glisser dans les entrailles des querelles sectaires ou communautaires. Au contraire, il s'insère dans plusieurs groupes d'origine ethnique diverses, comme il se relie en amitié avec des personnes de sensibilités religieuses tout à fait différentes à la sienne. En guise d'exemple, on cite le juif aleppin, Maïmoun, le persan musulman, Ali Esfahani, et l'athée, Girolamo Durrazi, sans toutefois oublier les nouvelles connaissances de commerçants, de bibliothécaires, de marins et de capitaines de bateaux, diversement rencontrés tout au long des multiples pérégrinations.

D'après une vue d'ensemble, à la fois, linéaire et diagonale, on constate qu'à travers ses actions, ses réactions et ses réflexions, Baldassare dispose d'une posture confessionnelle beaucoup plus sceptique que religieuse. Sans nier son affiliation héritée en tant que génois, donc occidental appartenant à la chrétienté, ce bibliothécaire préserve une distance intellectuelle et morale vis-à-vis des dérives religieuses de son époque. Avec la pratique du négoce des curiosités, entre autres, les manuscrits rares des diverses tendances religieuses, Baldassare ne cesse de développer au fur et à mesure ses connaissances, soit par la lecture des contenus livresques, soit par l'interaction persuasive et argumentée avec sa clientèle. En conséquence à ce fait, le bibliothécaire, plus que tout autre, se prend pour le plus concerné par les prophéties apocalyptiques parce qu'il a eu entre les mains le manuscrit dans lequel se trouve, semble-t-il, le sésame neutralisant. Du coup, il s'embarque à la poursuite de ce sésame, non pas par dévotion religieuse, mais par la curiosité d'un sceptique, « *libre de toute certitude.* »¹⁰¹

Le protagoniste est donc poussé à résoudre le dilemme qu'expose, d'une part, « *un vent d'étrangeté [qui] balaie le monde* »¹⁰², et d'autre part, le manque de savoir raisonnable tangible car, « *Il y a un mystère qui m'échappe.* »¹⁰³ En adoptant le mouvement en dépit de sa nature sédentaire, Baldassare fait figure parlante du sceptique actif qui est, selon Goethe, « *celui qui s'efforce sans cesse de se vaincre lui-même et d'arriver par l'expérience bien réglée à une sorte de relative assurance.* »¹⁰⁴ C'est-à-dire, il se met à l'épreuve de l'expérience du savoir, de la quête et de la construction, afin de pouvoir aboutir à une nouvelle connaissance. Cette connaissance est susceptible d'atténuer l'insécurité du questionnement initial, chose

¹⁰¹ - *Id.*, p. 178.

¹⁰² - *Id.*, p. 218.

¹⁰³ - *Id.*, p. 103.

¹⁰⁴ - J.-W. GOETHE (von), in F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, Éd. Le Robert, p. 630.

qui instaure, conséquemment, de l'affirmation de l'Être. En outre, l'engagement dudit Baldassare dans son aventure viatique est fondamentalement dicté par le vif besoin de savoir, tel que dit Rousseau dans l'*Émile* : « Avec tant de connaissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. »¹⁰⁵ En effet, Baldassare n'est pas qu'un juste revendeur passif mais, c'est un lecteur boulimique dont l'objectif est de reculer les limites de son ignorance car, « il n'est pas de pire faute que l'ignorance »¹⁰⁶, pense-t-il. Cependant, il n'en est nul doute qu'« on n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit ; [Baldassare] sait précisément assez pour vouloir apprendre »¹⁰⁷ encore et encore.

En somme, on peut dire que la composante religieuse chez Baldassare prend une allure ostensiblement intellectuelle. C'est dire que sous l'apparente toge de l'église se dresse une conscience, à la fois, active et avide à tout ce qui nourrit l'esprit et l'intellect. Ce trait se traduit explicitement dans une instance d'invocation, disant : « Puisse-t-Il faire en sorte que l'intelligence triomphe de la superstition. »¹⁰⁸ Ainsi, la faiblesse humaine de Baldassare s'exprime uniquement en faveur de la raison et de l'intelligence mais, nullement en termes de dogmatisme ni d'obscurantisme.

1.2 Un commerçant en curiosités

Du point de vue social, outre son origine génoise, implantée au cœur de l'Orient, l'aventurier-voyageur s'identifie par l'exercice du commerce, particulièrement, le négoce des curiosités. C'est un libraire assurant la revente de vieux livres et manuscrits ainsi que toutes formes rares d'objets d'arts à l'image de *la statuette des amants* ainsi que le livre, intitulé, *Le Centième Nom*, objet de quête et détonateur principal du périple¹⁰⁹. Vu les circonstances spatio-temporelles, le fait que le protagoniste ait un profil de commerçant ne semble aucunement un choix aussi anodin qu'il en a l'air. Hormis son schéma classique, assurant la circulation des biens, le commerce est une profession qui aménage incessamment l'engrenage de la double cheville ouvrière du présent projet aventurier, le mouvement et la rencontre de l'inconnu.

¹⁰⁵ - J.-J. ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Éd. Garnier Frères, Paris, 1954, p. 523.

¹⁰⁶ - A. Maalouf, *id.*, p. 368.

¹⁰⁷ - J.-J. ROUSSEAU, *Ibid.*, pp. 523-524.

¹⁰⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 304.

¹⁰⁹ - D'après A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 31.

Néanmoins, ce mouvement et cette rencontre de l'imprévu sont aussi des paramètres d'importante vigueur dans les divers exercices commerciaux, au sens de déplacements : soit pour approvisionnement ou pour exhibition des biens, soit de confrontation des aléas de faits imprévus ou survenus suite aux interactions avec les clients, à savoir revendeurs ou particuliers. Force est de déduire que, la pratique marchande charrie perpétuellement une structure d'allure aventurière, du fait qu'elle dresse une entreprise en concurrence continue pour l'amplification du gain à l'encontre du grand risque de l'échec. En termes de business, l'échec signifie, sans détour, la ruine de l'entreprise. Dans cette mesure, il va de pair que la redingote du négociant tonifierait, en résonnances particulièrement marchandes, l'épaisseur aventurière du jeune génois.

Conformément à la modalité élémentaire de la pratique commerciale, consistant à l'achat et à la revente de divers genres de marchandises, les éléments moteurs de l'intrigue de la présente trame romanesque appartiennent foncièrement à la sphère marchande. Abstraction faite des artifices narratifs, la dite intrigue se déclenche, dans la boutique du libraire qui, à la suite immédiate de la vente d'un de ses articles, cherche aussitôt à s'en réapproprier. Si, par chance, la première action présentant la vente du livre rare ne prend que le temps du marchandage d'un fidèle client, saisissant la précieuse occasion selon Balzac¹¹⁰, la seconde action, celle de la réappropriation du même livre, se prolonge en revanche plus d'une interminable année. En l'espace de cette dernière s'ourdissent les fils d'une avalanche d'aventures, faisant le corps du texte car, pour Baldassare, endurant une ère d'ébullition apocalyptique, le fait de se procurer un objet, notamment rare, voir unique, ressemble parfois à rechercher une aiguille dans une rivière.

Le récit expose particulièrement une aventure hors du commun pour un sujet sédentaire, dont l'usage quotidien est un continuum d'interactions marchandes avec divers profils de clients, venant des quatre coins du monde. Certes, cette interaction doit obligatoirement exprimer le gain pour les deux partis, vendeur et client : l'épanouissement du revenu pour le premier et la possession de l'utile pour le second. Quant à Baldassare, c'est plutôt le destin qui lui a octroyé ce rang social, relativement prestigieux, lors de l'époque en question. Le jeune Embriaco, qui n'est, ni un artisan –constructeur– de fortune, ni un fervent d'af-

¹¹⁰ - Honoré de BALZAC (1799-1850), « *En commerce, l'occasion est tout* », in P. OSTER, *Le Robert. Dictionnaire de citations françaises*, Éd. SEJER, Paris, 2006 (1993), p. 488.

fares, ce dernier se retrouve, par transmission d'héritage de père en fils, le détenteur d'une fortune ancestrale, construite tout au long des siècles antérieurs. Faisant foi à ses paroles, il affirme que « *nous sommes dans ce commerce depuis quatre générations* »¹¹¹, d'où, la fidélité au même métier révèle le côté immatériel du legs. Quant à la qualité de son commerce, le génois atteste que « *de tous les magasins de curiosités, le nôtre était, depuis cent ans, le mieux fourni et le plus renommé* »¹¹² ; cette assertion en est d'ailleurs la conséquence logique, vu la longue expérience de ses aïeux, à laquelle s'ajoute le réseau des relations construites dans l'espace des années passées permettant l'alimentation, en qualité et en quantité, de la boutique de Gibelet.

Né dans une famille de libraires, Baldassare le devient lui aussi, en y employant toutes ses facultés émotives et intellectuelles. Il met la main à la pâte pour préserver la renommée du patrimoine familial, d'un côté et de l'autre, pour cultiver une source de revenu afin de subvenir à ses besoins. A la lumière des conseils de son père, il réussit progressivement à développer son propre savoir-faire à un point qu'il devient aussi compétent qu'« *habile à subordonner l'origine de l'argent.* »¹¹³ Les compétences du bibliothécaire sont d'ailleurs mises à l'épreuve durant son périple où certaines se sont confirmées et d'autres se sont développées. Notons par l'occasion que la pratique du commerce ne s'est pas réduite juste au sujet étroit de la quête du livre mythique, mais s'est imbriquée aux sillages des divers événements meublant l'aventure baldassarienne. Cela semble tout à fait évident vu le besoin quotidien dudit usage, surtout pour un voyageur, à l'image d'un bourlingueur tel que Baldassare.

Bien que, de nos jours, toute vie en communauté s'identifie par une quelconque activité marchande, ne serait-ce que rudimentaire, on reconnaît néanmoins que le commerce est une invention purement humaine. A l'inverse des temps primitifs, on peut aujourd'hui définir l'homme en tant qu'un être commercial, au sens qu'il est doté de l'esprit du commerce. En effet, si on interroge le vocabulaire commercial, on trouve que, contrairement à ce qu'on plaît à croire, la portée sémantique de l'activité commerciale ne se résume pas à la stricte réalité économique. Déjà, l'origine latine *commerx* se construit principalement par *cum*, signifiant la proposition *avec*, et par *merx*, voire *mercis*, désignant, de manière générique, toutes formes de *marchandises*, immatérielles ou autres. Cette construction

¹¹¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, pp. 13-14.

¹¹² - *Ibid.*

¹¹³ - *Id.*

met en exergue la structure de la contiguïté, avantage assez favorable pour déclencher la mise en exercice interactionnelle. Du coup, le terme *commerce*, active de prime abord la dimension sociale qui s'interprète par l'ouverture automatique sur l'Autre. À cet effet, Montesquieu considère que « *le commerce consiste essentiellement dans l'échange.* »¹¹⁴ L'usage linguistique atteste en effet cette définition du fait que le terme *commerce* hérite, comme sens vieilli de portée particulièrement littéraire, la désignation de toute relation amicale ou affective entre plusieurs personnes.¹¹⁵ Ainsi, le foyer dénotatif se voit s'accroître davantage sur ce phénomène d'échange et d'interaction par lequel se distingue le genre humain faisant règle que « *tout échange est un acte de commerce* »¹¹⁶, ajoute Montesquieu.

En d'autres termes, si le commerce amasse dans son éventail sémantique le sens de la coprésence des individus en termes de fréquentation interactionnelle, il sous-entend, implicitement et explicitement, la modalité des rapports relationnels qu'engendre toute situation de rencontre. Qu'elle soit passagère ou permanente, cette rencontre remet en évidence le trait de sociabilité, construit à base de la matrice dyadique d'intérêt, dont les pôles sont le client et le commerçant. Ainsi, constamment greffé, ce trait opère activement dans la construction d'une trame relationnelle à partir de laquelle s'aménage, avec *enchantement*, la coprésence. Pourquoi l'enchantement ? Cela peut s'expliquer par le type de raisonnement utilisé par tout un chacun à qui on demanderait la raison pour laquelle il s'adresse à un tel marchand et non pas à un autre ; la réponse presque unanime se manifeste par l'expression telle que « *je sais bien que je me rends chez celui-là pour acheter [...], mais quand même j'aime bien discuter avec lui.* »¹¹⁷ L'ethnologue, J. Favret-Saada, atteste que l'usage typique de la formule argumentative, « *je sais bien..., mais quand... même* », confirme davantage la reconnaissance de la dimension symbolique de l'activité marchande ; ce fait entraîne conséquemment l'épanouissement substantiel de toute forme de commerce.¹¹⁸ Précisons, néanmoins, que la portée symbolique est singulièrement focalisée sur la ramure sociale que déploie l'échange commercial.

¹¹⁴ - In P. OSTER, *op. cit.*, p. 257.

¹¹⁵ - D'après www.cnrtl.fr/definition/commerce, consulté le 13.12.2014.

¹¹⁶ - In P. OSTER, *op. cit.*, p. 257.

¹¹⁷ - O. MANNONI, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Éd. Seuil, Paris, 1969, p. 9-33.

¹¹⁸ - D'après J. FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, les sorts*, Éd. Gallimard, Paris, 1977, p. 95.

Or, l'établissement des liens sociaux est une manufacture à long souffle et ne peut, en aucun cas, se faire d'un jour à l'autre. Ces liens se construisent progressivement au fil des comportements des uns envers les autres. En extension à l'idée de l'échange, Le Littré avance, pour sa part, que le commerce est « *absolument, une manière de se comporter à l'égard d'autrui.* »¹¹⁹ Car, c'est à la lumière de la conduite avec ses semblables que se distinguent les profils des individus, d'où les tendances se convergent et les affinités s'identifient. Par extension, Le Littré ajoute au vocable *commerce* la modalité adjectivale dont la signification est la qualification d'une personne agréable ou non par le fait d'être d'un commerce aisé et bon, voire excellent ou dur. De même, le dictionnaire de l'Académie française atteste figurément le sens des rapports, des liaisons et des communications que les personnes ont les unes avec les autres, pour divers objets que ce soit.¹²⁰

Ce fait oriente l'attention vers l'ostensible correspondance entre *le commerce* et *la communication*. Les deux termes se construisent en effet avec la préposition *cum*, signifiant *avec*. Quant au substantif ajouté, notamment pour communication¹²¹, il s'agit de l'origine latine *munus* qui se traduit, au sens contemporain, par le terme *charge*¹²². Pris distinctement, les deux unités significatives, assemblées à la dite préposition, s'alignent sémantiquement sur le même axe ; la *marchandise* du vocable *commerce* n'est qu'un sens spécifique du terme générique *charge*, propre à celui de *communication*. Ainsi, l'éventail sémantique se définit conjointement par le rapport avec l'Autre, où celui-ci prend le rôle de partenaire polaire. Pour cela, le commerce s'intègre foncièrement dans la géométrie de la communication du fait que celle-ci entasse à la fois l'idée de la médiation, reliant entre deux éléments (deux choses ou deux êtres), ainsi que celle du partage par l'accomplissement en commun d'une fonction.

D'ailleurs, pour définir l'homme, Aristote s'appuie sur cette capacité spécifique d'échange, dont est douée l'espèce humaine et qui s'exprime singulièrement par le *logos*, renfermant à la fois, la parole et la raison.¹²³ Le particulier dans cet échange, c'est qu'il n'est pas de structure figée mais plutôt dynamique et interactionnelle, en dépit duquel, la communication se voit comme fondatrice de la communauté et de ces valeurs constitutives, partagées évidemment par l'ensemble des

¹¹⁹ - D'après www.littre.org/definition/commerce, consulté le, 13.12.2014.

¹²⁰ - D'après <http://www.cntrl.fr/definition/academie8/commerce>, consulté le, 13.12.2014.

¹²¹ - Pour *commerce*, voir §2, p. 49.

¹²² - D'après *Dictionnaire des Notions*, p. 206.

¹²³ - D'après *Ibid.*

individus appartenant à ce groupe communautaire.¹²⁴ Bataille ajoute, dans ce sillage que « *la communication est un fait qui ne se surajoute nullement à la réalité-humaine mais la constitue.* »¹²⁵ Autrement dit, ce sont les relations interpersonnelles qui favorisent les diverses formes d'échanges et permettent conséquemment la circulation de l'activité marchande, voire son épanouissement.

Tel que le commerce, la communication se reconnaît par son double aspect, matériel et symbolique. Elle se définit principalement par la diffusion d'informations ainsi que par « *le moyen de faire passer un message* »¹²⁶ ; ce fait engendre ipso facto son caractère actionnel, relationnel et interactionnel. Qu'elle soit verbale, gestuelle, comportementale, morale, technique ou technologique, toute transmission de données présente une activité sémantico-pragmatique dans la mesure qu'elle n'ait de valeur que si elle construit un sens reconnaissable par les agents opérateurs. Merleau-Ponty consolide ce point de vue en affirmant que « *La communication ou la compréhension des gestes s'obtient par la réciprocité de mes intentions et des gestes d'autrui, de mes gestes et des intentions lisibles dans la conduite d'autrui.* »¹²⁷ Du coup, cette conception de sens commun avec l'Autre n'est en réalité qu'un acte de partage, se présentant, selon les propos de Francis Jacques, comme « *un jeu dynamique et interactionnel qui fonde la communication comme dialogique.* »¹²⁸ Certes, cette mise en rapport est principalement prônée par le langage, du fait que l'homme est avant tout un être de langage.¹²⁹

L'encyclopédie de Diderot et d'Alembert constate, en effet, cette figure de correspondance entre la communication et le commerce et qui l'explique par le fait que les deux activités se rencontrent au niveau de leur dénominateur commun, l'échange. Elle accrédite à cet égard que :

« *Chaque chose qui peut être communiquée à un homme par un autre pour son utilité ou son agrément est la matière du commerce ; il est juste de donner un équivalent de ce que l'on reçoit. Telle est l'essence du commerce, qui consiste dans un échange.* »¹³⁰

¹²⁴ - D'après J. HABERMAS, « Théorie de l'agir communicationnel », in *Dictionnaire des Notions*, p. 206.

¹²⁵ - G. BATAILLE, *L'Expérience intérieure*, Éd. Gallimard, Paris, 1943, p. 47.

¹²⁶ - D'après *Dictionnaires des Notions*, p. 206.

¹²⁷ - MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Éd. Gallimard, Paris, 1945, p. 215.

¹²⁸ - In *Dictionnaires des Notions*, p. 207.

¹²⁹ - D'après *Ibid.*

¹³⁰ - *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, T. 3, Éd. B.D.L.D., Paris, p. 691, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=zkkJxqFkC-AC>, consulté le, 14.12.2014.

En d'autres termes, le déplacement d'un individu à un autre de toute forme de contenu ayant une utilité significative, information ou bien, s'inscrit, indubitablement, dans la formule du « donner-recevoir ». Littérairement, Bossuet l'exprime, en disant : « *entrez en commerce avec les pauvres : donnez et vous recevrez.* »¹³¹ Cela s'entend que, c'est cette formule qui caractérise la modalité matérielle et symbolique du commerce ainsi que de la communication. On peut même dire, sans emphase, que leur fond substantiel consiste à ce mouvement de transition et d'interaction, parfois en nœud restreint, ou de plus en plus élargi, à l'image du commerce international et de la communication de masse.

De ce fait, il serait plausible de reprendre cet état de croisement en une formule de chiasme, disant que toute communication est un commerce comme tout commerce est une communication. Outre la strate proprement linguistique, la modalité des deux activités met vivement en exergue l'imbrication opérationnelle de l'une à l'autre. En d'autres termes, il est reconnu que nulle forme communicationnelle ne s'élabore qu'en résultante de rapport, au sens d'un va-et-vient physique ou psychique, avec l'Autre. De même, le commerce ne s'accomplit que par une structure dyadique dans laquelle l'Autre présente, à la fois, le barycentre et la cible, suivant le principe du « donner-recevoir ». C'est-à-dire une sorte de corrélation qui s'interprète en termes d'offre, mise en éventaire du côté des marchands, et de demande, manifestée du côté des clients, appartenant à un seul ou à divers groupes communautaires. C'est d'ailleurs selon ce principe que se définit l'un comme l'autre par le trait social.

La superposition des deux activités dévoile en outre que, si l'échange présente la pierre angulaire des deux activités interactionnelles, c'est bien en raison d'un état de différence caractérisant les différents actants accomplissant l'une ou l'autre. Outre la circulation des biens, la relation sociale se construit par la présentation mutuelle du *soi* qui met en résonance les diverses singularités identitaires. Ce qui mène à constater que pour le commerce, à l'image des autres phénomènes sociaux, c'est la dissemblance qui assiège en arrière-plan son générateur dynamique. En outre, le manque d'information appropriée, comme l'indisponibilité de l'outil au sens de la marchandise congrue, déclenche automatiquement chez les sujets le désir de s'en acquérir. La manifestation serait donc conjointement la communication commerciale ou le commerce communicationnel. À notre époque,

¹³¹ - J.-B., BOSSUET, *Œuvres complètes*, vol. 6, p. 18, disponible sur <https://books.google.dz/books?id=0bdDAAAACAAJ>, consulté le, 28.01.2015.

c'est plutôt le commence qui s'empare de l'égide, non pas par extension d'usage, mais par récupération de terrain par délimitation objective des forces agissantes. La communication, ne s'agit-il pas au fond de la circulation de l'information, où cette dernière désigne bien entendu un savoir, mais avant tout, une opportunité à saisir, une conjoncture commandée par un temps et un lieu déterminés ? C'est-à-dire une action à validité relative.

Ainsi, si ce fait met en lumière, quoique sommairement, l'interdépendante imbrication de la communication et du commerce, il justifie du même coup l'absence de l'usage marchand à l'aube de l'existence humaine. À l'orée de l'époque primitive, considérée comme ère pré-commerciale, nulle forme marchande n'est requise en raison de l'état de similitude qui y règne. Tous les membres du même clan sont dans la plus grande majorité reliés, à différents degrés, par des liens de parentés, soit consanguines ou utérines. Cependant, leurs ressources sont identiques ; quant à leurs besoins, c'est la complémentarité, strictement restreinte, qui assure la gestion. En d'autres termes, c'est à défaut d'informations, à propos des ressources autres que celles déjà connues, que l'éventail des besoins se restreint, car on ne peut désirer quelque chose dont on ignore l'existence. En cette occurrence, l'échange, en dehors des limites communes, s'avère logiquement inenvisageable. Par ailleurs, la multitude des clans cultive de plus en plus le souci sécuritaire, qui s'élargit progressivement en incitant conséquemment les clans du même voisinage à s'allier entre eux, afin de barricader les invasions des étrangers, les razzias.¹³²

Ces invasions, présentant la violence au sens du vol à main armée, furent l'unique moyen, soit en cas de pénurie, soit en cas d'excès de *convoitise humaine*, pour pouvoir se procurer des ustensiles autres que les siens, voire différents de ceux-ci. Dans ces conditions, on constate que l'échange, ainsi régi par le principe de la force brutale, glisse automatiquement vers l'aire sémantique du pillage et de la désertification des régions habitées.¹³³ Ajoutons en revanche que, l'échange marchand est tout à fait à l'opposé car, il désigne essentiellement une relation qui

¹³² - Pour Aristote, le brigandage est une sorte de chasse, d'où il le cite parmi les modes naturels de l'acquisition des biens, tels que l'agriculture, l'élevage, et la pêche. D'après H. DENIS, *Histoire de la pensée économique*, Éd. Presses Universitaires de France, Paris, 1971 [1966], p. 47.

¹³³ - C. J.-M. LETOURNEAU, « Le commerce primitif », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, IVe Série, t. 7, 1896, pp. 204-210, disponible sur, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0301-8644_1896_num_71_5_635, consulté le 13.12.2014.

fonctionne sur l'enchantement mutuel. Dans cette circonstance, l'unique domination permise est celle de l'intérêt qui s'interprète par la satisfaction et le plaisir, manifestés communément chez celui qui a participé au jeu de cet échange.

Non loin de l'idée du plaisir, nos ancêtres pratiquaient en effet l'échange dans une perspective de complaisance sociale. Aux limites de leurs humbles moyens, ils exerçaient *le plaisir d'offrir* en guise d'une tradition démarquant l'entente et l'hospitalité, notamment « *en Orient, [...] la vertu de l'hospitalité est la plus en honneur* »¹³⁴ tel que l'attestent divers témoignages des voyageurs. D'ailleurs, les présents, gages des bonnes intentions, furent les prémices indéniables des rares relations pacifiques entre les différents clans. De même, ils prévenaient en contrepartie une hostilité survenue ou celle du clan adverse. À la longue, cette habitude familière regagne le rang formel du fait que, celui qui reçoit contracte l'obligation morale d'y répondre par le même procédé. De plus en plus, ces dons réciproques, exposant en réalité l'échange au sens d'une communication simple et naïve (le troc), devinrent alors, sous l'effet de l'avènement industriel, une activité cruciale qui devance et aiguise les divers types de pouvoirs dans le monde entier.

Suite à ce restreint patchwork sur l'activité marchande, le protagoniste du périple maaloufien semble réunir, au prisme de sa profession, toutes les strates sémantiques qu'amasse le terme, *commerce*. D'abord, du point de vue relation sociale, on constate que, malgré son origine génoise et sa confession chrétienne, Baldassare ne s'est point privé d'entretenir des rapports d'amitié et de bon voisinage avec l'ensemble de la communauté des cités d'accueil, notamment avec ses confrères, pratiquant le même type de commerce que lui. Semblable à ces aïeux qui, jadis, au lieu de rentrer chez eux à Gênes, ont activement coopéré avec les autorités turques en construisant ensemble de grands édifices au niveau du littoral méditerranéen Est de l'Empire. Certainement, le génois de Gibelet a dû acquérir ce caractère par transmission atavique, comme il a pu aussi le développer de plus en plus au fil de ses interactions quotidiennes. Ainsi, le commerce se définit aisément, tel qu'on vient de le montrer, en tant qu'une communication sociale dans laquelle la compétence se manifeste conjointement par l'adresse comportementale et la maîtrise langagière. Ce fait est attesté par le protagoniste qui classe les commerçants au rang des civilisés en raison de leur pratique du négoce, en avançant

¹³⁴ - JOUBERT, *In Ibid.*

que « ... le négoce est la seule activité respectable, et les marchands sont les seuls êtres civilisés. »¹³⁵

En contextualisant ces propos, on trouve que pendant ladite époque, marquée par les sensibilités sociales, religieuses et politiques, seuls les marchands maintiennent la neutralité de leur attitude vis-à-vis des divers formes de trouble. D'abord, leur statut financier est le résultat immédiat de leur propre labeur sans qu'il ne soit dicté par une quelconque recommandation par le pouvoir, ni politique, ni traditionnel ; ceci rend la pratique marchande une activité à la fois distincte des abus de pouvoir, et autonome des changements conflictuels, tout en lui valant le label du respect, selon le Génois. Quant au trait civilisé que lui attribue ledit Génois, il s'explique par le fait que les membres d'une communauté commerçante, vus en tant que dépositaires de fortune et d'opulence financière, se trouvent généralement ouverts aux diverses actualités des convenances citadines, si ce ne sont pas eux-mêmes la référence du premier usage. Aussi trouve-t-on que, la classe commanditaire est, quasiment, entourée par celle des grands commerçants et des détenteurs de la surabondance matérielle. Tel que illustre précisément l'insertion progressive de la classe bourgeoise dans les entrailles du pouvoir politique, à en devenir, de nos jours, plus qu'opérateur décideur qu'un simple allié ou juste coopérant.¹³⁶

En ce qui concerne le jeune Embriaco, on ne peut nier le profil charismatique propre à sa personne, auquel s'ajoute, directement et indirectement, un apport résiduel de sa pratique de l'activité marchande, cultivé depuis son jeune âge. Ainsi, l'état d'entente marquant quasiment ses aventureuses rencontres pérégrines s'avère une conséquence tangible de sa nature débonnaire, aiguisée par le contact fréquent avec autrui. Cet autrui, de profil assez varié que variant, s'expose en tant que clientèle pour le négociant de Gibelet qui, au prisme de son activité marchande, se rend compte qu'il a « vu défilé dans [s]on magasin toute sorte de personnage. »¹³⁷ À la suite de la modalité de vente et d'achat, il contracte cependant, en tant que clients ou fournisseurs, une pluralité de personnes, dont chacune est distincte, compte tenu de la singularité spécifique de tout individu. Soit, en exposant sa marchandise soit, en plaidant les caractéristiques d'authenticité et d'utilité de ses articles, le libraire s'engage dans des débats, tantôt, par juste courtoisie,

¹³⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 408.

¹³⁶ - D'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/commerce/35477>, consulté le 14.12.2014.

¹³⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 18.

tantôt par soucis de savoir et parfois, par « *ruse de marchand*. »¹³⁸ À la longue, il réussit à se faire construire une trame socio-relationnelle avec ses clients, qu'ils soient habitants de sa ville, de ses alentours ou avec d'autres clients de passage, voire venant de loin à l'image d'Evdokime Nicolaïevitch, le pèlerin de Moscovie.¹³⁹ Étant « *un commerçant honnête et plus que cela un homme de bien* »¹⁴⁰, Baldassare ne fait que suivre l'instruction de Jean Bodin qui insiste à ce que

« Nous aurions à revendre encore [...] à] toujours trafiquer, vendre, acheter, échanger, prêter, voire plutôt donner une partie de nos biens aux étrangers, et même à nos voisins, quand ce ne serait que pour communiquer et entretenir une bonne amitié entre eux et nous. »¹⁴¹

À sa manière, Baldassare ne manque pas de cette habilité qui fait revenir le client, marquant ainsi un acte de fidélité de la part de l'acheteur dont la reconnaissance du marchand se manifesterait par le plus d'égard et de privilège. De ce fait, le magasin du Génois d'Orient, dont la renommée dépasse les alentours de la région gibeletienne, est fréquenté par une large clientèle venant de partout. Dans cet axe, les séquences narratives, relatant la relation de voisinage avec le premier propriétaire du livre recherché, font preuve ; il s'agit dès lors du vieux érudit Idris, homme démuni et détenteur d'anciens livres qui, en raison de son appauvrissement, vend, de temps à autre, certains de ses livres au bibliothécaire. En guise de reconnaissance à l'amabilité de ce dernier, il lui offrit alors le livre, intitulé, *Le Centième Nom*. L'honnêteté du marchand s'est nettement manifestée par le fait qu'au lendemain de la vente dudit livre à l'émissaire de la cour de France, Hugues de Marmontel, et sans la moindre hésitation, Baldassare rapporta la totalité de la grande somme émise par le français à l'humble propriétaire, le vieux Idris, dans l'espoir que cette fortune puisse enfin le délivrer de la misère pour le restant de sa vie. Le destin en décida autrement car, la vie du vieux s'est achevée le soir même.

Par ailleurs, la compétence marchande n'a cessé d'assurer le jeune génois et d'équilibrer son alter-ego raisonneur aux moments critiques de ses aventures, notamment à l'encontre des hautes marées des susceptibilités religieuses, ethniques, et sociales se déferlant un peu partout et à tout instant. Cette compétence s'expose à maintes fois tout au long du relief narratif en aiguisant le gouvernail aventurier vers le bon port. À titre illustratif, on peut citer l'intelligence du marchand génois en matière de négociation, lors de sa mésaventure à l'île de Chio, précisément au

¹³⁸ - *Ibid.*, p. 446.

¹³⁹ - D'après *Id.*, p. 12.

¹⁴⁰ - *Id.*, p. 169.

¹⁴¹ - P. OSTER, *op. cit.*, p. 39.

village Katarraktis. Là où ne règnent que les lois de la contrebande, Baldassare a su faire ménage de l'avidité de son adversaire tout en évitant qu'il en soit lui-même, la proie. Hébété par l'humiliante embûche, l'unique issue pour ce dernier n'était que son habilité en négoce ; il l'évoque en disant « *c'est quand on commence à fixer un prix que je retrouve la parole* »¹⁴², pour ainsi dire la parole marchande et le langage des opportunités des prix et des gains.

On peut, de même, citer la rencontre fortuitement plurielle à bord du bateau Sanctus Dionsius, assurant la liaison maritime entre Gênes et Londres : il s'agit du prince persan, Ali Esfahani, du bourgeois portugais Sebastiao Magalhaes et du vénétien Girolamo Durrazzi. Ces personnages furent ensemble des compagnons de voyage d'une traversée aussi mouvementée par leurs différentes sensibilités que par les lugubres échos des guerres maritimes, particulièrement entre la Hollande et l'Angleterre. Vu l'atmosphère tendue régnant au début de leur voyage, c'est à Baldassare que revenait le rôle de médiateur tolérant du quadruple groupe de passagers, bien que le bibliothécaire avoue lui-même, que « *jamais je n'aurais cru que je deviendrais l'ami d'un vénitien.* »¹⁴³ Cette appréhension s'avère juste une représentation héritée en marge de la vieille concurrence acharnée entre Venise et Gênes, les deux anciennes rivales méditerranéennes. Le bibliothécaire génois réussit même à rassurer le vénitien en lui déclarant que « *La preuve que nous n'avons plus aucun ressentiment contre Venise, c'est que nous nous parlons, toi et moi, comme des amis.* »¹⁴⁴

Il en découle cependant, tel que l'avance Montesquieu que « *le commerce guérit les préjugés destructeurs* »¹⁴⁵ à un point qu'il arrive à atténuer, voire à abolir sans fracas toute forme d'acuité. En réalité, ce pouvoir que prône le commerce, provient principalement de la strate communicationnelle qui assure le soubassement à double vecteur de l'échange, de la portée matérielle et de la portée symbolique (englobant les affinités individuelles et sociales). À cet égard, l'auteur de L'esprit des Lois ajoute, avec un ton presque réglementaire, que « *partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce ; et [...] partout où il y a du commerce, il*

¹⁴² - A. MAALOUF, *Op. Cit.* p. 286.

¹⁴³ - *Ibid.*, p. 339.

¹⁴⁴ - *Id.*, p. 369.

¹⁴⁵ - Charles De Secondat Baron de MONTESQUIEU, in P. OSTER, *op. cit.*, p. 257.

y a des mœurs douces. »¹⁴⁶ Baldassare, commerçant et fils de commerçants, préserve toujours la tradition de ses aïeux, prescrivant à leurs voix : « *nous avons à cœur de ne prononcer aucune parole qui pût froisser les croyances de l'autre.* »¹⁴⁷

Ainsi, on peut déduire que la pratique marchande a initié le bibliothécaire à cultiver une attitude bienveillante à l'égard d'autrui, que ce soit des personnes connues déjà ou inconnues, notamment avec celles ayant des traits confessionnels et intellectuels diagonalement différents des siens. Cependant, si le commerce est une invention humaine, c'est qu'il fonctionne indubitablement selon une structure de fond purement humaine. Nul commerce ne s'effectue hormis l'échange et, aucun échange ne s'élabore en l'absence d'une relation de « *donner-et-recevoir* », formule résumant le trait de sociabilité dont le manifeste est l'étroit attachement de l'un à autrui, pour ainsi dire du *Soi* à l'*Autre*. Conséquemment, le commerce s'avère une entreprise sociétale de forme apparente matérielle. Cette entreprise ne consiste qu'à transposer des fonds et des biens, mais elle s'élabore par des usages finement humains. Au fond, c'est d'abord une relation humaine qui se tisse et se propage au moyen d'un état d'échange, d'où le profit demeure toujours d'ordre humain.

L'aventure baldassarienne nous expose en fin de compte une illustration qui s'aligne parfaitement avec le fond diachronique du terme désignant cette pratique ; Baldassare n'a-t-il pas possédé, à deux reprises, la légitime propriété du livre mythique, *Le Centième Nom*, rien que par reconnaissance à son profil de personne ? Le vieux Idris de Gibelet comme le Chaplin anglais, se sont épris par la correction comportementale du négociant génois, bien que le premier soit un érudit musulman de l'Orient, alors que le second est un médecin catholique de l'Occident. En d'autres termes, le premier maillon du périple ainsi que sa boucle résolvante réactualisent l'usage primitif de l'activité commerciale, dont la dénotation est l'expression du plaisir. Ce dernier s'interprète par le fait d'offrir un objet dont l'utilité manifeste la joie chez le récepteur. Cette conclusion interpelle alors une forme de franche correspondance entre le commerce et la notion de l'école dans le cas où elle est définie, selon Louis Dimier, en tant que « *production continue, gouvernée par un enseignement constant* »¹⁴⁸, à l'image du protagoniste voyageur de la pré-

¹⁴⁶ - *Ibid.*

¹⁴⁷ - *Id.*, 1, p. 13.

¹⁴⁸ - *Dictionnaire des Notions*, p. 369.

sente œuvre. Pour la pratique marchande, c'est une école qui prêche l'accommodation avec la diversité du facteur humain au moyen du respect de la différence et de la compréhension, voire de la tolérance des diverses distinctions d'autrui.

I.3 Un locuteur plurilingue ¹⁴⁹

Le troisième trait distinctif du profil personnel qu'expose le protagoniste voyageur est sa compétence langagière qui se manifeste en plusieurs langues. Cette compétence s'est construite par obligation pour certains motifs mais, son utilité s'est largement mise en valeur tout au long de l'expérience viatique. En raison de son origine génoise et de sa confession différente de celle de la communauté de sa ville natale, Gibelet, Baldassare ouvre les yeux sur une existence de deux linéaments majeurs, dont l'un présente l'essence atavique, l'Occident, et l'autre renvoie au rivage d'accueil, l'Orient. Bien que le débit narratif ne s'attarde pas sur les détails de l'enfance du protagoniste, on en déduit l'état d'intégrité des deux mondes à partir des agissements des aïeux. Ce fait met en évidence les relations de bon voisinage reliant les populations des littoraux méditerranéens, notamment pour les génois de l'époque, où les Embriaci exposent, dans cette perspective, le spécimen le plus positif. Par conséquent, le jeune génois s'est construit une connaissance de soi et du monde au prisme de cette référence culturelle, particulièrement dipolaire, regroupant le même et le différent dans la même unité de conscience de l'être-sujet.

Dans cette ambiance à double ressourcement, l'usage langagier, étant la manifestation humaine la plus vive, se voit manifestement touché par la variété des antécédents héréditaires ainsi que par les compétences postérieurement acquises. Pour le cas de ce Génois d'Orient, le point de départ est un état de bilinguisme, à savoir la langue arabe et l'italien génois de l'époque médiane du XVII^e siècle. Ce fut alors la valeur ajoutée du legs des Embriaci pour leur dernier représentant sur les terres du Levant. Seulement, le jeune Embriaci ne s'est pas limité à préserver intacte son héritage linguistique, mais il l'a cultivé en une pluralité de langue aussi diverses qu'enrichissantes. Du coup, il a ingénieusement réussi à devenir le génois d'Orient *polyglotte*.

¹⁴⁹ - *Plurilingue* et *multilingue* s'appliquent aussi bien aux choses qu'aux personnes. On dira d'un texte écrit en trois langues ou davantage qu'il s'agit d'un texte *multilingue* ou *plurilingue*. Pour l'usage, *multilingue* est plus courant au Canada alors que les autres pays préfèrent *plurilingue*. En outre, les personnes parlant plusieurs langues sont *multilingues*, *plurilingues* ou *polyglottes*, contrairement aux *unilingues* qui ne connaissent qu'une seule langue. D'après, http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_catlog_m&page=90T8SGYwOLm8.html, consulté le 20.08.2015.

À vrai dire, l'énoncé narratif n'expose aucun détail sur la modalité de l'acquisition plurilinguistique du héros, toutefois, le maniement de la langue a pris une égide décisive dans l'acte énonciatif. Le diariste, dans le but de protéger l'intimité de son journal de voyage, « [...] utilise un langage déguisé qui [lui] est propre »¹⁵⁰. À cet égard, il combine différemment l'usage normatif de divers plans de diverses langues dans le but d'établir une sorte de code indéchiffrable pour toute autre personne, supposée comme lecteur espiègle ou intrus. Graphiquement, c'est une écriture dont les lettres sont « des pattes d'encre entrelacées »¹⁵¹, pour dire qu'elles ont un aspect étrangement caricatural car, ajoute l'auteur du journal, l'essentiel est que « personne ne lira »¹⁵² le contenu de ces feuilles.

Baldassare explique ouvertement son procédé rédactionnel auquel revient, reconnaît-il, sa lenteur d'auteur lors de ses séances de décharge scripturaire. Il dit, à ce propos : « J'écris dans ma langue, mais en lettres arabes, et avec le code qui m'est propre, ce qui fait bien des transactions avant que chaque mot ne soit con-signé. »¹⁵³ Certes, ce n'est pas une traduction traditionnelle au sens d'un mouvement normatif à travers les systèmes de langue, c'est plutôt, un mouvement singulier, inventé à dessein particulier et à interprétation strictement secrète, voire, unique. Bref, seul l'auteur est en mesure de lire ce langage et d'accéder au sens visé. Cette ultime confidentialité est mise en scène lors du séjour du Génois chez le Chapelain anglais. En assurant les services d'hospitalité, la maîtresse de la maison, Bess, « [...] s'est attardée un peu à [...] regarder tracer ces lettres mystérieuses, de droite à gauche. »¹⁵⁴ Vu l'intime relation qui le relie à cette Anglaise, ce Génois laisse croire à sa compagne qu'il écrit en langue arabe sans qu'il renonce le moindre du monde à son engagement personnel. Bien au contraire, il renouvelle cet engagement, avec une vive véhémence en disant, « jamais je ne lui révélerai – ni à personne d'autre ! »¹⁵⁵, une décision ferme et maintenue.

Par ailleurs, derrière cet usage masqué s'offre la crédible démonstration du degré avancé, non seulement de l'habileté langagière du diariste, mais aussi de sa pluralité. Du point de vue conceptuel, ce type de compétence se dresse tout en établissant l'embarcadère substantiel de la relation, l'Être et le Soi ainsi que le Soi

¹⁵⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 416.

¹⁵¹ - *Ibid.*, p. 89.

¹⁵² - *Id.*

¹⁵³ - *Id.*, p. 415.

¹⁵⁴ - *Id.*, p. 416.

¹⁵⁵ - *Id.*

et le monde. Quant à l'Autre, il s'insère dans l'entité du monde tout en y présentant une partie vitalement intégrante. De ce fait, la compétence langagière se conçoit principalement comme étant la première ligne de sociabilité. Tout contact et tout échange s'élabore inmanquablement à base de la langue et de l'interaction langagière. Par extension, la pluralité de code langagier serait en mesure d'amplifier, d'une part, le tonus des échanges, et d'autre part, la palette des profils de ces échanges, étant donné que chaque langue charrie une culture, une gamme de valeurs, un angle de vision et une philosophie d'existence.

Du reste, faisant l'objet d'étude des sciences du langage, l'aspect linguistique, monolingue, bilingue ou plurilingue, présente la veine jugulaire de la sociabilité. Du coup, cet aspect s'arrange sommairement sous la casquette des sciences sociales. Singulièrement, il s'identifie sous l'étendard de la sociolinguistique, discipline dérivée de la linguistique saussurienne. Soutenues par la démarche interdisciplinaire, les recherches scientifiques s'entrecroisent et parviennent, conséquemment, à résoudre plusieurs questions. Cependant, avec moins d'impasses, les ambiguïtés se dissipent de plus en plus offrant une relative clarté. Dans cette perspective, c'est principalement la psychologie cognitive, soutenue par les neurosciences, qui se charge du pilotage des différentes problématiques qu'exposent l'usage langagier des sujets.

Concernant le multilinguisme, c'est d'abord une compétence langagière plurielle que manifeste le locuteur. La compétence linguistique comporte, quant à elle, un ensemble d'aptitudes dont le niveau élémentaire est « *la connaissance du système d'une langue que possède tout sujet parlant cette langue* »¹⁵⁶. Selon la conception chomskyenne, cette dernière désigne spécifiquement,

*« la capacité de produire et de reconnaître l'infinité des phrases grammaticalement bien formées, d'interpréter l'infinité des phrases sémantiquement bien formées, d'identifier les phrases ambiguës, de reconnaître les phrases grammaticalement apparentées ainsi que les paragraphes. »*¹⁵⁷

Dans le cas du plurilinguisme, c'est la multiplicité de la même série d'aptitudes dans plusieurs langues, selon le choix et les circonstances du sujet. En d'autres termes, la compétence multilingue du polyglotte se traduit par une aisance d'expression et de compréhension dans plusieurs langues. C'est dire qu'il fait preuve d'une facilité de production (encodage) et de réception (décodage) sans qu'il n'ait

¹⁵⁶ - In *Dictionnaire des Notions*, p. 212.

¹⁵⁷ - In *Ibid*, p. 895.

aucune peine ni interruption au niveau de la locution ni du discernement lors du passage brusque, voire imprévu, d'une langue à une autre. Selon les sciences du langage, on ne qualifie un individu de multilingue que s'il possède plusieurs langues, au sens qu'elles soient apprises l'une comme l'autre en tant que langue maternelle.¹⁵⁸ Si la référence de mesure est la langue maternelle, cela est pour signifier seulement l'amplitude de la performance exigée pour une telle compétence. Loin de causer une quelconque altération au niveau de la strate identitaire du sujet, le plurilinguisme influence positivement la connaissance de chacune des langues concernées, et favorise la capacité d'apprendre d'autres langues avec davantage d'aisance et de rapidité. C'est ce que viennent d'approuver conjointement les approches cognitives de la linguistique et de la psychologie. En termes de témoignages des spécialistes, on cite l'assertion du linguiste Gilbert Dalgalian¹⁵⁹, qui ne cesse de plaider pour un apprentissage précoce de plusieurs langues. Ainsi, il atteste que :

*« Les langues ne sont jamais en concurrence. Plus on apprend et plus cela facilite l'apprentissage de nouvelles langues. Il y a un effet cumulatif. L'apprentissage d'une langue ne nuit pas à l'apprentissage d'une autre langue, c'est tout le contraire. »*¹⁶⁰

C'est dire que, la pluralité de l'outil langagier n'est aucunement nuisible pour quiconque. Bien au contraire, elle active un automatisme cérébral qui met en interaction dynamique les connaissances antérieures et postérieures selon la matrice distinctive du code approprié (langue). Certes, ce n'est pas la modalité de la stricte linéarité qui domine, notamment pour ce genre de compétence mais, c'est surtout un mouvement en zigzag qui est le maître à bord. Le sujet se voit vaciller entre les différents systèmes de langues acquises déjà ou en cours d'acquisition en effectuant une sorte de repérage par analogie ou par contraste. Notons que cette oscillation, non pathologique bien entendu, s'opère dans le sillage de mieux insérer une nouvelle information dans le réseau des connaissances. Ainsi, le stockage des informations selon la grille des ressemblances et des dissemblances facilite mieux la mémorisation. En plus, le mouvement alternatif qu'opère le sujet plurilingue stimule davantage son activité cognitive et favorise de plus en plus l'extension de ses neurones. À cet effet, se développe manifestement la capacité de la mémoire, en

¹⁵⁸ - D'après O. DUCROT & J.-M. SCHAEFFER, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Éd. Seuil, 1995 (1972), p. 141.

¹⁵⁹ - Psycholinguiste français spécialisé dans les apprentissages précoces des langues, ancien directeur pédagogique de l'Alliance Française et expert de l'Unesco en technologies éducatives.

¹⁶⁰ - G. DALGALIAN, *Enfances plurilingues : témoignages pour une éducation bilingue et plurilingue*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2000, sp.

particulier, la mémoire opérationnelle, celle qui retient, traite et actualise les informations. Le maître-mot expliquant ce phénomène est, selon la psychologie cognitive, la plasticité cérébrale¹⁶¹. Cette dernière désigne « *la capacité du cerveau de modifier l'organisation de ses réseaux de neurones (cellules nerveuses) en fonction des expériences vécues.* »¹⁶² Mobilisable tout au long de la vie, cette plasticité expose l'aptitude du cerveau au changement en réaction aux stimulations de l'environnement. À vrai dire, c'est cette flexibilité qui nous permet d'apprendre : plus on apprend, plus notre capacité s'élargit et plus notre aptitude devient plus ample. La règle d'or pour reculer les limites de son ignorance serait alors de déployer plus de tâches cognitives afin de stimuler autant d'activités cérébrales. Proprement dit, « *qui ne bouge n'apprend rien* »¹⁶³, pour ainsi dire, le cerveau ne se perfectionne qu'au fur et à mesure des expériences qu'il endure.

De ce fait, l'idée de la maîtrise de plusieurs langues, supposée jadis comme un génie mythique, cesse d'être un miraculeux prodige réservé seulement à une élite. Au contraire, les scientifiques contemporains affirment solennellement que, tout individu des quatre coins du monde est en mesure d'accroître sa compétence langagière par une multiplicité linguistique de son choix, à la seule condition de suivre une méthodologie d'action raisonnablement organisée.

Du reste, les diverses études scientifiques ajoutent qu'avec l'acquisition d'autres codes linguistique, le sujet consolide de plus en plus sa langue maternelle. De même, il peut facilement améliorer, jusqu'à la performance, sa compétence locutoire, discursive et communicative. Rappelons également qu'une telle compétence est d'une grande acuité pour tout individu, que ce soit sur le plan individuel ou communautaire, parce que tout se passe par et au moyen de la langue. Donc, le fait d'amplifier ses connaissances langagières, en qualité et en quantité, permettrait de mieux se connaître d'abord, et conséquemment, de connaître autrui et le monde, notamment que chaque langue véhicule substantiellement un réseau de valeurs et de représentations. Suite à ce fait de communion de mode linguistique, se déferle indéniablement, un état de rapprochement et de contact qui aboutit conséquemment à une situation de communication et d'échange.

¹⁶¹ - Appelée aussi neuroplasticité ou plasticité neuronale.

¹⁶² - D'après <http://www.psychomedia.qc.ca/lexique/definition/plasticite-du-cerveau>, consulté le 14.08.2015.

¹⁶³ - M. SERRES, *Le Tiers-Instruis*, Éd. François Bourin, 1991, p. 28.

Évidemment, si le plurilinguisme se fonde principalement sur l'outil langagier, le *logos* est reconnu comme la faculté spécifique du genre humain. Il en découle alors que la variété de cet outil serait, sans doute, en faveur de l'ouverture sur d'autres communautés linguistiques, ayant des systèmes de références, de visions, de sensibilités et d'expériences aussi différentes que diversifiées les unes des autres. D'où, on peut judicieusement conclure que la maîtrise plurielle des langues est en mesure de promouvoir, d'établir et de consolider des canaux relationnels et des rapports inter-individus. Si, linguistiquement parlant, « *toutes les langues ont un fondement commun, c'est qu'elles ont toutes pour but de permettre aux hommes de se "signifier", de se faire connaître les uns aux autres leurs pensées* »¹⁶⁴, il s'avère que le caractère de la maîtrise de multiples langues devient une opportunité d'une grande ampleur haussant positivement la qualité communicationnelle des individus des quatre coins du monde. De ce fait, il serait inutile de faire appel à un quelconque intermédiaire, interprète ou traducteur, du moment que l'émetteur comme le récepteur, partageant le même code, se chargent alors, individuellement, de l'émission et de la réception, respectivement, de l'expression et de la compréhension des énoncés. D'où, le risque d'égarer une partie de la charge émotionnelle et sémiotico-sémantique du contenu échangé serait à jamais résolu en raison de l'autonomie des opérateurs, les *usagers polyglottes*.

Dans cette perspective, on trouve qu'au fil de son aventureux périple, Baldassare affiche un niveau relativement avancée de la compétence langagière dans de multiples langues de son époque. Sa performance résonne ostensiblement dans les plis de ses rencontres. Cette performance lui sert avantageusement dans la résolution de maintes situations conflictuelles survenues. Comme « *la route appartient à tous* »¹⁶⁵, sans aucune distinction ethnique ou communautaire, il est fort possible alors de se trouver en compagnie de gens appartenant à des contrées assez diverses et, probablement, assez éloignées. Donc, l'usage linguistique suivra certainement l'amplitude de cette variance où le partage de la même langue s'avère, outre son luxe, d'une fine utilité, fortement recherchée. En effet, l'habilité du jeune génois a fait bon ménage.

À titre illustratif, on peut citer deux situations conflictuelles lors desquelles la clé de voûte a été la multiplicité linguistique du héros. En premier lieu, pendant sa traversée vers la capitale anglaise, à bord du "*Sanctus Dionisius*"¹⁶⁶, Baldassare

¹⁶⁴ - D'après O. DUCROT & J.-M. SCHAEFFER, *op. cit.*, p. 17.

¹⁶⁵ - A. MAALOUF, *Op. Cit.* p. 42.

¹⁶⁶ - *Ibid.*, p. 328.

fait la connaissance d'un groupe de passagers de provenance diverses, et conséquemment de profil linguistique varié. En plus de cette apparente distinction, un amas de sensibilités controverses sépare les éléments de ce groupe. Au milieu d'une ambiance regroupant la vieille rivalité entre les Génois et les Vénitiens, le Génois, par sa compétence plurilingue, réussit à gérer le mieux les affronts des uns vis-à-vis des autres. Ces affronts se résument en : l'héritage rancunier entre les français et les huguenots ainsi que l'antique refrain impérial perse et la faible alliance turque. Plus qu'un interprète, tel qu'il l'avoue en disant : « *C'est donc à moi qu'il incomba de convertir l'italien en arabe, et l'arabe en italien* »¹⁶⁷, il est le compagnon résigné et raisonnable qui tend l'écoute à tous sans manifester pour autant ses impressions subjectives.

En second lieu, il semble que c'est la compétence plurilingue du Génois qui lui a octroyé le mérite d'avoir en fin de compte, l'objet de son aventureux périple, le livre mythique de Mazandarani. Une fois arrivé à Londres, précisément chez le chapelain anglais, Baldassare se voit, d'une part, doublement récompensé car, il y retrouve enfin le livre tant couru, *Le Centième Nom*. D'autre part, ni l'aisance matérielle, ni la ruse du marchand n'ont pris les rênes des négociations de la réappropriation de l'objet mais, c'est plutôt la compétence multilingue qui fut le prix de valeur. En effet, comme le livre est écrit en arabe, le chapelain ne pouvait accéder à son contenu, le rôle du Génois devient alors crucial. Pour sa part, l'Anglais a bien habillé son besoin proprement dit, son inaptitude linguistique plurielle, en proposant à son convive un marché en termes d'une opportunité d'affaires tout à fait équitable pour les deux partis. Avec une formulation concise, il lui dit : « *Vous voulez ce livre, et moi je veux seulement comprendre ce qu'il contient. Lisez-le-moi, de bout en bout, ensuite vous pourrez l'emporter.* »¹⁶⁸ Le dû du marchand serait alors une lecture explicative du livre, tout en effectuant la traduction de l'arabe au latin. Cette tâche n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air, notamment que le livre expose ostensiblement un caractère mystérieux autant que son « *auteur n'a jamais voulu être explicite.* »¹⁶⁹. Seulement, à la différence du chevalier Hugues de Marmontel qui a déboursé « *15 cents [...] en bonnes pièces françaises* »¹⁷⁰, l'offre du prêtre ne semble guère défavorable pour le marchand.

¹⁶⁷ - *Id.*, p. 366.

¹⁶⁸ - *Id.*, p. 395.

¹⁶⁹ - *Id.*, p. 396.

¹⁷⁰ - *Id.*, p. 32.

S'agissant de la traduction requise, cette dernière dépasse de loin le simple décodage linguistique car, elle exige un savoir relativement approfondi en ce qui concerne la mystique musulmane. Bien que, s'ajoutant à sa nature sceptique, et s'agissant d'une confession différente de la sienne, Baldassare s'est ingénieusement débrouillé au moyen des informations apprises lors de ses longs entretiens avec le prince persan, Ali Asfahani. En effet, l'analyse de ce dernier, portant sur l'idée du centième nom du dieu, était tant équilibrée que raisonnable, et s'est étalée conjointement sur la vision musulmane et la vision hébraïque. Mais, ce qui a rendu cet échange possible, et par la suite une réserve de sauvetage, très utile pour le traducteur, c'est bien la polyvalence langagière du héros. Hormis cette dernière, aucune forme de communication ne pouvait avoir lieu, donc, aucun partage, ni d'idées, ni d'informations, ni d'entente. D'ailleurs, la compagnie de ce Persan fut tellement agréable pour Baldassare à un point qu'il affirme que : « *C'est un plaisir de voyager avec un érudit.* »¹⁷¹

Sur la même strate communicationnelle se motive d'emblée la dimension culturelle qui se voit automatiquement diaprée sous l'effet du flux multicolore des langues. Le rapprochement linguistique entraîne un type de dialogue approfondi et manifestement authentique : chacun s'identifie tout en identifiant autrui au prisme du dénominateur commun, la langue. En effet, c'est à bord de cette dernière que s'opère la rencontre, dans sa forme la plus pacifique, du différent au sein de l'unité, du singulier au sein du commun et du particulier au sein de l'ensemble.

Par ailleurs, parler de la langue, c'est évoquer pleinement la culture avec toute l'épaisseur qu'expose le terme-concept. Désignant tout ce qui a rapport, de près ou de loin, dans la formation de l'esprit et de la personnalité de tout individu¹⁷², la culture demeure cette condition sine qua non de l'humain. Plus précisément, tel que l'a définie Lévi-Strauss en 1950, la culture est cet « *ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se place le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion.* »¹⁷³ En examinant cette série d'éléments, on remarque ostensiblement que le langage (la langue) préside l'énumération des composantes structurelles dudit système en raison de la nature spécifique de l'outil langagier et de l'apport qu'il déploie dans la constitution substantielle des autres éléments. En effet, les différentes manifestations d'ordre rituel, commercial, artistique, scientifique et confessionnel ne peuvent être définies,

¹⁷¹ - *Id.*, p. 354.

¹⁷² - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 71.

¹⁷³ - P. ARON, D. SAINT-JACQUES & A. VIALA, *op. cit.*, p. 129.

segmentées, transmises et transmissibles qu'au moyen de la langue. Sinon, à défaut des mots de la langue et des expressions évoquant les idées, il n'y aurait, selon le pronostic Proustien, aucun autre moyen, mis à part la musique, qui ne serait être susceptible d'assurer « la communication des âmes. »¹⁷⁴ Néanmoins, avec le langage musical, la part dénotative du message serait, à fortes probabilités, bien maquillée par l'effet de la lyre orphique ; cette dose dominante de sensibilité subjective altère cependant toute trace des repères cartésiens. Quant à la langue, elle demeure, sans aucun rival, l'unique mode de communication qui assure à la fois la portée subjective ainsi que la portée objective de toute production énonciative.

Outre la transmission de sens à travers des énoncés signifiants, la fonctionnalité de la langue ne se limite pas uniquement à une mise en relation en termes synchroniques mais, elle assure aussi l'entassement en vue d'expansions constructives de ces états en termes diachroniques, proprement connus par la culture dans son acception sociale. À vrai dire, le lien entre la langue et la culture est aussi substantiel que vital, au sens que l'un sustente l'autre et inversement ; toute langue véhicule une culture, et sans la langue, aucune culture ne pourra, ni avoir ni une forme, ni perdurer.

En ce qui concerne le négociant de Gibelet, bien que sa communauté ait vécu paisiblement, depuis plusieurs générations successives, dans la rive opposée à ses terres natales, il ne s'est pas empêché, tout de même, d'acquérir la langue de son origine génoise. Bien entendu, sa langue maternelle lui permet l'accès aux mœurs et aux valeurs de ces ancêtres même s'il mène une vie bien ailleurs et à distance des siens. Cet attachement filial, tout à fait semblable à celui de l'enfant à sa mère, se manifeste ouvertement lors de sa première arrivée à Gênes, où il s'écrie : « *Gênes, ma cité-mère.* »¹⁷⁵ De même, ce lien inné s'est authentiquement manifesté par l'usage masqué de la langue génoise, graphiquement traduite par les lettres arabes. Ce brassage, tenant d'un côté la lignée ancestrale et de l'autre l'insertion dans une atmosphère différente à ses origines, met distinctement en relief une détermination identitaire embellie par une franche ouverture sur la différence de l'Autre, le hôte. En analysant cet état de fait, on trouve que la construction pacifique caractérisant le cas de Baldassare revient en grande partie à sa distinction

¹⁷⁴ - La citation en question « *La musique est peut-être l'exemple unique de ce qu'aurait pu être - s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communication des âmes* », disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/langue/46180/citation>, consulté le 19.08.2015.

¹⁷⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.* p. 275.

de polyglotte. Avec sa maîtrise de l'outil langagier, il a su alors préserver le fil d'attache avec ses racines et tout ce qu'elles présentent comme épaisseur culturelle, tel qu'il le confirme, avec un ton sentencieux : « *Personne n'appartient à Gênes comme lui appartiennent les Génois d'Orient.* »¹⁷⁶ De même, c'est par le biais du partage du même code linguistique, qu'il a réussi, à l'image de ses aïeux, à s'accommoder avec l'usage domestique et quotidien de la communauté d'accueil, la population orientale.

Autant que chaque langue charrie foncièrement et officieusement son potentiel culturel, l'avantage pour Baldassare, c'est qu'il est né en plein bain linguistiquement et culturellement bilingue, voire même plurilingue sans toutefois la moindre hégémonie ni conflit. En plus, l'exercice du métier du négoce et du commerce des antiquités consolide doublement la pluralité de son profil langagier, d'abord, lors de la présentation descriptive des articles dont l'objectif tend purement vers la perspective commerciale. Ensuite, l'originalité des articles rares et singuliers exige une certaine connaissance ethnique, historique, artistique et, évidemment, culturelle afin de pouvoir stimuler la curiosité du client et le convaincre de l'opportunité de posséder l'objet en question. Là, intervient l'apport principal de la compétence langagière comme modalité maîtresse susceptible d'assurer le gain de part et d'autre. Ce gain s'avère paradigmatique parce que du côté client, c'est l'appropriation d'un objet de valeur, et du côté du marchand, c'est la récupération de l'argent en plus d'une marge bénéficiaire. Quant à la pluralité de la compétence langagière, elle amplifie de plus en plus la qualité de la communication marchande en l'enrichissant par des connexions d'ordre transversal, regroupant des liens personnels, sociaux et culturels, au rythme d'un va-et-vient continu allant d'une langue à une autre. De ce fait, une certaine ambiance de spontanéité assez plaisante régnera sur les échanges commerciaux, ce qui favorisera cependant leur épanouissement et leur prolifération.

Pour conclure, on peut dire que la compétence linguistique plurielle, prise en tant que trait caractérisant le personnage principal, présente en effet un élément fonctionnel dans la structure narrative. Autant que chaque région se spécifie généralement par son code langagier, et en raison de la dominance de l'ambiance via-tique qui régit de bout en bout la trame textuelle, autant la pluralité linguistique devient alors l'autre face inhérente de la multitude territoriale parcourue. Notamment que la cartographie du périple de Baldassare retrace un itinéraire reliant des

¹⁷⁶ - *Ibid.*, p. 291.

contrées aussi diverses que variées, appartenant aux deux rives du bassin méditerranéen. De Gibelet à Constantinople, Baldassare enchaîne vers Smyrne ainsi qu'à l'île voisine, Chio, où il fut embarqué contre son gré vers Gênes ; depuis cette ville, il reprend la route vers Londres pour revenir encore une fois à Gênes pour y jeter définitivement les amarres, bien que, les lieux n'expriment aucunement l'unité ethnique du fait qu'ils assurent impérativement l'abri, soit à une seule communauté, soit à un groupe d'une pluralité d'obédiences. Ainsi, le fait de mener une aventure pérégrine, traversant une telle palette de lieux, exigerait une compétence langagière, aussi minime soit-elle, et autant que possible, multiple. D'ailleurs, si on a tendance à rencontrer toute une diversité ethnique juste sur un petit bout de chemin étant donné que la route appartient à tous les usagers¹⁷⁷, le cas du jeune Génois serait quantitativement et qualitativement intéressant, vu la nature et les circonstances de son voyage en plus de l'importante distance parcourue.

Par ailleurs, plus qu'un simple détail du profil intellectuel du protagoniste, cette compétence plurilingue installe au fond de la toile romanesque une assise communicative, pilotée évidemment par la nature débonnaire du jeune génois ainsi que par son attitude interactionnelle. Cependant, ce dernier réussit à construire, tout au long de ses pérégrinations, une sphère de rencontres, aussi polychromes que multiples, au cours desquelles le Génois établit de nouvelles relations d'affaires, d'amitié et de voisinage. En particulier, c'est par le biais de ces séquences conversationnelles que ce dernier a trouvé d'abord un certain réconfort pour l'état du stressant doute qui l'a tourmenté au point de s'engager dans la dite aventure viatique à la recherche du livre mythique. Sans qu'il soit une réponse raisonnable à l'effervescence superstitieuse, le réconfort en question se déploie par la qualité d'échange entrepris avec les personnes qu'il a rencontré lors de ses déplacements. Parmi ces personnes, on cite, à titre particulier, le bijoutier Maîmoun, dont la compagnie a vite débouché sur une confrérie bien affirmée. À ce propos, Baldassare affirme ostensiblement que « *dès notre première conversation, ce sont nos doutes qui nous ont rapprochés l'un de l'autre, et un certain amour de la sagesse et de la raison.* »¹⁷⁸ D'où le partage du même souci et du même objet de quête, la sagesse qui est un facteur de médiation inter-individus de provenance et de profils sociaux divers. Un autre type de coprésence est manifesté par le prince persan, Ali As-

¹⁷⁷ - D'après, *Ibid.*, p. 42.

¹⁷⁸ - *Ibid.*, p. 354.

fahani, dont la compagnie fut tellement fructueuse pour le Génois qu'il avoue ouvertement son grand plaisir de voyager avec un compagnon dont l'érudition est substantiellement affirmée.¹⁷⁹

Également, c'est au moyen de la pluralité de sa maîtrise langagière que le négociant de Gibelet réussit à reconquérir l'objet de sa quête. En effet, ni les grandes sommes d'argent, ni les longues traversées pleines de dangers et d'épreuves n'étaient si considérables aux yeux du chapelain anglais. Par contre, l'habilité de manœuvrer aisément le mouvement entre des langues différentes, à l'instar de l'arabe, du latin et de l'anglais, fut une sorte d'opportunité fortement précieuse. Quant au négociant, c'était plutôt un don sous sa forme la plus généreuse car, le fait de traduire signifie, avant tout, une lecture répétée, minutieuse, et bien réfléchie de la part du lecteur traducteur.

Quant à l'aventure personnelle du héros, portant principalement sur la quête de la raison au milieu des hautes marrées du dogmatisme et de la superstition de l'époque, la part de l'apport de la pluralité langagière du héros se distingue sans ambages tout au long des aventureux déplacements. En effet, cela s'affiche par l'entremise de la qualité pacifique et fructueuse des échanges établis lors des fortuites rencontres. Bien que le sujet en vogue soit celui de la problématique qu'exposent les thèses millénaristes et l'incessante recherche d'une thérapie d'ordre divine, le héros s'est tissé, tout de même, un réseau de relations, d'une part, socio-commerciales au profit de ses affaires de négoce, et d'autre part, purement personnelles, voire, émotionnelles, à l'instar de Bess.

Par ailleurs, en termes des divers échanges à différentes occasions, et selon le fait que « *le développement des connaissances ne saurait se faire sans le développement concomitant des moyens langagiers à travers lesquels ces connaissances sont appropriées* »¹⁸⁰, Baldassare parvient à élargir et à confirmer considérablement, en qualité ainsi qu'en quantité, la gamme de ses savoirs et, du coup, à remplacer ses antérieurs doutes par des certitudes conformes au raisonnement logique et rationnel. En conséquence, ledit Génois raffermi, conjointement à cette interaction diversifiée, son ouverture d'esprit envers tout ce qui lui est différent, inaccoutumé et même étrange. De la sorte, il a particulièrement émoussé ses doutes du

¹⁷⁹ - D'après *Id.*

¹⁸⁰ - Citation de B. SCHENEUWLY, *Note de lecture*.

sceptique qu'il fut au départ comme il a développé de plus en plus son attitude débonnaire vers une tolérance confirmée.

Conclusion

À la lumière de l'analyse des différents traits caractérisant le profil du personnage principal, on constate que le choix de l'auteur, Amin Maalouf, n'est aucunement anodin ni indu. En effet, les différents schèmes, d'ordre individuel ou social, attribués à Baldassare, s'imbriquent mutuellement pour construire une figure finale du héros maaloufien, auteur du périple. Bien que la *carte d'identité* de la présente figure soit relativement restreinte, elle s'avère, néanmoins, appropriée aux égards qu'exposent conjointement la structure événementielle ainsi que le relief contextuel dans lequel est ancré le gisement narratif. Élément cardinal du dispositif romanesque, le personnage est une entité consciente et progressive se distinguant par la manifestation de son état d'*être* et de *faire* tout au long de la trame textuelle.

C'est à travers des instances descriptives, directes ou indirectes, ainsi que par l'agissement émotionnel et comportemental qu'on peut déterminer les composantes de la *carte d'identité* à l'image du nom, de l'âge, du passé, des traits physiques, moraux, sociaux et économiques ainsi que des compétences intellectuelles, entre autres linguistiques et culturelles.¹⁸¹ De ce fait, au fil de la succession des séquences narratives, l'entité du personnage romanesque se distingue progressivement en affichant son profil spécifique. A partir de ce profil, cette entité acquiert de l'épaisseur substantielle, à titre particulier, psychologique et intellectuelle, dont le tonnage raccourcit l'écart fictionnel en renforçant de plus en plus le calibre de la vraisemblance.

Ajoutons que, c'est à base de cette gamme de traits distinctifs, divulguant le paradigme des aptitudes, des sensibilités et des aveux, que s'ourdissent les maillons principaux et secondaires de l'intrigue narrée dans une continuité de faits et d'effets, suscitant tout en étant suscités par un flux d'actions et de réactions. D'ailleurs, le dynamisme de ce flux se détermine par la qualité du rapport du personnage avec son relief environnemental ; sinon, dans le cas d'une pluralité de personnages, cela dépend de la relation des personnages entre eux. C'est dire que cet élément, l'*habitant* de la construction romanesque, fictionnelle par essence, assiège en lui-

¹⁸¹ - D'après C. ACHOUR, *Convergence critique*, Éd. OPU, Alger, 2009, p. 202-204.

même un foyer dynamogène de relations, à la fois, diverses et variées¹⁸², cultivées selon certains paramètres distinctifs accordés par l'architecte de cet édifice, l'auteur.

Pour le cas du présent texte, le protagoniste, en tant que diariste, nous rapporte, à travers son journal de voyage, le récit de son propre périple. Du coup, le texte s'affine intégralement à la typologie d'un journal intime, segmenté en quatre tomes suite aux aléas aventuriers. Comme le narrateur est, lui-même, le protagoniste-voyageur, l'identification textuelle du profil du héros ne s'affiche pas directement par des lots de paragraphes descriptifs mais, elle s'étale sur le long de la trame événementielle et se distingue par des saillies marquant l'agissement que conçoit le héros, soit par des actions accomplies, soit par des réflexions exprimées soit par des spéculations développées.

La présente lecture distingue une caractérisation globale, étayée par trois éléments constructifs. Pour ces derniers, il s'agit de trois critères principaux dont l'un touche le côté spirituel, le second, le côté professionnel et le dernier, le côté purement intellectuel ; quant à l'ensemble, il expose une franche dominance du phénomène de la pluralité. D'abord, l'origine du protagoniste est diaprée simultanément par l'Occident ainsi que par l'Orient, le fait qui le met conséquemment dans un carrefour confessionnel entre deux religions en plein essor, notamment que les terres du Levant sont réputées par leur densité religieuse. Le chapelain anglais fait allusion à cette réalité en reprochant au génois d'avoir quitté une terre mythique pour chercher un livre de vérité prophétique. Ensuite, le héros voyageur est avant tout un commerçant d'une éminente renommée. Cette activité de modalité fortement interactionnelle l'entraîne dans une suite ininterrompue de rencontre plurielle continuellement renouvelée, que ce soit du côté de la clientèle ou du côté de la marchandise.

En effet, Baldassare se présente d'emblée comme un génois d'Orient, où il actualise la page historique, présentant la contribution génoise dans l'édification de la ville de Gibelet sous l'étendard des Turcs. Un certain nombre de Génois décidèrent de s'installer dans cette Seigneurie, notamment que le pouvoir fut légué à leurs compatriotes, en guise de récompense accordée de la part de la Haute-Porte¹⁸³. Baldassare se présente d'ailleurs comme l'un des descendants directs de cette lignée de grands maîtres des mers.

¹⁸² - D'après C. DURVYE, *Le roman et ses personnages*, Éd. Ellipses, Paris, 2007, p. 24.

¹⁸³ - Nom attribué jadis à la ville d'Istanbul en tant que capitale politique du monde musulman.

Conjointement à cette origine, se greffe l'aspiration religieuse du héros, distincte par rapport à celle de la communauté majoritaire de la région. Cette différence s'arrange plutôt sous le titre de la liberté individuelle accordée par la loi ainsi que par la *Chariâa* musulmane. Par ailleurs, ce Génois présente une figure de chrétienté seulement de forme. C'est-à-dire, sans être, ni le pieu, ni le prêtre, il s'aligne plutôt par fidélité filiale à ses ancêtres et à son origine génoise. Quant aux singularités confessionnelles, le négociant de Gibelet expose une attitude de rationnel et de chercheur de vérité au moyen d'un scepticisme qui refuse de ne croire qu'à ses propres doutes. Néanmoins, la série d'épreuves et de mésaventures successives, endurées au cœur des poussées superstitieuses a manifestement modéré son scepticisme pointu. Du coup, il devient plutôt un chrétien jésuite qui tient hardiment à son esprit logique et critique, tout en restant réceptif et veillant envers la volonté de la Divinité céleste.

Toujours en rapport avec les exploits de ses aïeux sur les terres d'Orient, Baldassare hérite la renommée des Embriaci en matière de commerce et se distingue, à la suite d'une lignée de quatre générations successives, dans le négoce des curiosités et des manuscrits rares. À travers cette pratique, il se met en perpétuelle interaction avec une large diversité d'individus affluant pratiquement des quatre coins du monde. À cet égard, le jeune génois s'insère, par le biais de cet éventail d'ordre humain, dans un circuit communicationnel à base d'un échange à profit équitablement partagé entre l'acheteur et le vendeur. La particularité de ce type de communication, c'est que cette dernière engendre une trame de relations sociales et amicales, dont le profil est ouvertement diversifié.

En conséquence à cet état d'échange pacifique se déclenche une forme d'initiation singulièrement humaine. Cette initiation est d'ordre culturel et de trait pluriel en raison de la multitude ethnique avec qui s'élabore le commerce de la part de la clientèle, d'un côté, et de l'autre, de la part des confrères commerçants et fournisseurs.

Par ailleurs, le volet communicationnel est particulièrement cultivé chez Baldassare à travers lequel se manifeste une maîtrise langagière multiple. Cette compétence remet en surface la consistance originaire du héros entre une terre ancestrale, occidentale et, une terre d'accueil, orientale. La dite compétence met, de même, en exergue, le résultat de l'expérience construite de la pratique du négoce en tant qu'une interaction spontanément pacifique. Quant à l'aventure viatique, elle est ostensiblement consolidée par l'aptitude communicationnelle plurielle du

Génois. Celui-ci est, non seulement susceptible à s'intégrer positivement dans diverses situations fortuites mais, surtout, à tirer profit des conjonctures dont la teur est conflictuelle. Bien que le mot profit, pris en mode matériel, soit généralement l'unique visée de tout commerçant, le cas présent est bien différent car, le gain de Baldassare prend plutôt une forme inaltérable. C'est une entreprise d'idées éclairées, d'informations logiques et de connaissances savantes aussi diverses que variées : c'est qu'il avoue lui-même à plusieurs occasions. À titre illustratif, Baldassare dit, à propos de Londres, à la suite d'une entrevue avec la servante du chapelain, Bess qu'« *avant de l'écouter [...] je sais que je ne savais rien.* »¹⁸⁴

En termes récapitulatifs, on constate que les différentes composantes de la carte d'identité du héros véhiculent en filigrane le trait de la pluralité comme un dénominateur commun : une origine plurielle, une profession de modalité plurielle et une compétence communicationnelle aussi plurielle que multiple. Par ailleurs, la pluralité, c'est d'emblée la diversité en pleine multitude, le fait qui installe majestueusement la différence sous un angle bénin, c'est-à-dire sans tension ni offense. C'est aussi la non-similitude au sens de la distinction enrichissante et la variété qualitative. À vrai dire, la pluralité que regroupe le profil du protagoniste est d'ordre substantiel, du fait qu'elle édifie une partie intégrante des éléments constructeurs de sa personnalité. Cette dernière en a subit, par chance, un effet positif du fait qu'elle se charge de plusieurs fragments et de couleurs. La positivité dans ce cas consiste à l'intégration de ces distinctions, voire des écarts dans l'accomplissement d'un tout uni, manifestement équilibré avec soi-même et avec son environnement. La particularité de ce tout réside dans la qualité de sa consistance qui, à l'instar de Baldassare, divulgue un profil plutôt réceptif, débonnaire, sociable et, manifestement, cultivé. Contrairement à Stendhal qui, au terme de ses expériences, constate que « *différence engendre haine* »¹⁸⁵, le voyageur génois avance un spécimen d'entente et de compatibilité.

Par ailleurs, les circonstances dans lesquelles s'est déroulé le périple mettent en franche exergue l'ampleur constructive d'une ambiance marquée par la variété et la différence. D'une part, la variété manifeste une piste d'enrichissement qualitatif, et de l'autre, la différence dénote un renforcement quantitatif qui s'ajoute au déjà-vu et déjà-connu en guise de production humaine. En somme, cette vive in-

¹⁸⁴ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 416.

¹⁸⁵ - STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Ed. Levasseur, Paris, 1830, p. 205, (version électronique).

teraction avec la différence d'autrui installe chez le Génois, conjointement au savoir et au savoir-faire, une teneur de pluralité fonctionnelle, qui débouche sur une réceptivité envers l'étrangeté d'autrui. À vrai dire, cette réceptivité traduit un fond de tolérance envers toute forme de singularité et d'inhabituel chez autrui.

Chapitre II : La descente aux enfers

Introduction

À l'image de toute structure romanesque assiégeant, explicitement ou implicitement, une épreuve à dessein constructif pour le héros ainsi que pour le lecteur, la présente trame narrative expose un processus pérégrin. Annoncé dès le titre, la dite trame semble investir cette modalité dans le but d'accroître l'épaisseur événementielle et, du coup, étendre l'attrait aventurier de l'histoire. En effet, on constate que la contexture se tisse par une fluidité d'entrecroisement du mouvement épisodiquement renouvelé d'une part, et d'autre part, de l'engagement aventurier pour l'action. Ces deux essieux se sustentent mutuellement à la surface comme dans les plis praxiques tout au long de la série des campements et des décampements du protagoniste voyageur. De ce fait, on peut dire que *Le périple de Baldassare* amoncelle de front deux schémas d'envergure actionnelle : d'un côté, l'accomplissement d'un voyage aventurier, et de l'autre, la configuration d'une expérience existentielle.

Par ailleurs, la gestion narrative de cet empilement structurel déclenche une interaction revigorante au niveau des strates paradigmatiques propres à chaque schéma d'action. Cette interaction n'est autre que le substrat initiatique que génère, à titre considérable, la présente superposition : la pratique *viatico-aventurière*. S'affichant comme une tierce composante de la toile figurative, le volet initiatique expose néanmoins la cheville ouvrière autour de laquelle gravitent les différentes strates énonciatives et significatives de l'œuvre. Étant donné que le sujet-protagoniste est intellectuellement instruit, son initiation suggère, de prime abord, juste un remaniement spécifique. En revanche, le tourbillon de doute et de désorientation, auquel s'est confronté le bibliothécaire, à la veille de son départ, expose une carence de fond dont l'unique remède ne serait que la mise en mouvement.

Cependant, à l'encontre de la passivité de la sédentarité, la mouvance s'entend sous son angle de stratégie thérapeutique. C'est ce que dénotent ostensiblement les propos du commerçant génois, disant : « *Je ne peux me résoudre à passer les quatre mois qui viennent, puis les douze mois de l'année fatidique, assis dans ma boutique de marchand à écouter des prédictions, à consigner des signes.* »¹⁸⁶ Ainsi, ni sa lucidité, ni son scepticisme ne réussissent à vaincre l'ampleur de son trouble devant les hautes marrées des prédictions superstitieuses, répandues à chaque lieu. Le jeune Ambriaci affiche son état tiraillé entre la voix émanant du

¹⁸⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 37.

raisonnement logique de son esprit ainsi que, celle provenant de la fragilité de son âme, assurant que :

« Je suis dans la confusion, et rien de ce que j'entends ne me satisfait. [...] je suis constamment en train de me tourner et de me retourner sur moi-même [...] à me demander ce que je dois croire, qui je dois croire, et comment me préparer aux bouleversements qui se s'annoncent. »¹⁸⁷

Le fait de se dire que : « Je ne parviens pas à empêcher ces superstitions de faire leur nid dans mon esprit »¹⁸⁸ insinue qu'en dépit de ses essais de faire entendre raison, il finit par succomber à la viscosité de ses doutes, franchement gagnés par la tumultueuse ambiance de son époque.

À cet égard, il semble de prime abord que, l'agissement de Baldassare s'accorde en amont et en aval avec les assertions du *Tiers-instruit* de M. Serres, à travers lesquelles l'auteur atteste que, d'une part, « qui ne bouge n'apprend rien » et, que d'autre part, « Apprendre lance l'errance. »¹⁸⁹ Pour l'aventure baldassarienne, ces deux formules balisent nettement les lignes de force suivant lesquelles fonctionne la progression motrice du débit narratif. En premier lieu, le périple rapporté par ce dernier débit est principalement dicté par l'urgente quête d'un livre mythique, au sein duquel se trouve un savoir caractéristiquement précis. Ce savoir consiste à la panacée censée de pallier à la présumée annonce fatidique de la fin du monde et à rétablir ainsi l'équilibre et le prolongement de la vie humaine.

En second lieu, et par voie d'intime conséquence au processus de l'apprentissage entrepris, la quête Baldassarienne se déclenche systématiquement par un état de pérégrinations successivement continues, échelonné tout au long de seize mois, précisément du 24 août 1665 au 27 décembre 1666. Durant cette période, le programme viatique, étalé sur les deux rives de la Méditerranée, ne répond à aucun itinéraire préétabli car, les adresses des déplacements se décident au fur et à mesure des données contextuelles et des informations recueillies au relai précédent. Certes, la méconnaissance de l'étape suivante, lors de ce périple, ne signifie pas autant le sens de l'*errance*, selon Serres, mais dénote ostensiblement, en contrepartie, la densité aventurière dans laquelle se trouve le protagoniste. Qu'est-ce que l'aventure, mis à part la mise en un duel continu avec l'imprévisibilité du hasard ?

¹⁸⁷ - *Ibid.*, p. 194.

¹⁸⁸ - *Id.*, p. 350.

¹⁸⁹ - M. SERRES, *op. cit.*, p. 28.

De facto, *Le périple de Baldassare* met en exergue un état de cette figure, une expérience à paradigme substantiellement aventurier.

A titre particulier, le paradigme du présent périple initiatique est segmenté en trois séquences successives. Ces séquences affichent une structure particulièrement conforme au rituel viatique : le départ, le point culminant et l'arrivée ; ces étapes présentent respectivement l'orage apocalyptique, l'épisode orphique et le retour à l'Ithaque génoise.

2.1 L'orage apocalyptique

De prime abord, la présente trame romanesque est implantée dans un repère contextuel singulièrement problématique. Dans ce repère, étalé au voisinage de l'époque médiane du XVII^e siècle, c'est la composante temporelle, « *élément sémantique majeur* »¹⁹⁰, qui génère l'élément perturbateur. Ce dernier est en rapport aux multiples échos annonçant l'approche de l'année de la Bête, présumée pour l'an 1666. Le pire est que la signification d'une telle date représente la fin apocalyptique de la vie et du monde entier. Cependant, c'est un événement qui, dans sa portée dantesque, brise toutes les frontières ethniques et géographiques, en exposant explicitement une envergure d'ordre universel.

Autrement dit, l'atmosphère ambiante de l'époque fait ménage. Les échos des prophéties millénaristes s'accroissent de plus en plus, où, en conséquence directe, un état de tumulte ne tarde pas à s'hypertrophier dans les quatre coins du monde. En dépit de leurs habituelles divergences, le rendez-vous fatidique réussit à ranger les multiples sectes et ethnies sous une seule bannière, celle de la peur et du désarroi. Pour ainsi dire « *comme si un fil invisible reliait, par-delà les mers, ceux qui se passionnent pour les mêmes choses.* »¹⁹¹ Évidemment, ces mêmes dernières ne sont nullement autres choses que les superstitieuses interprétations apocalyptiques. Au milieu de tout cela, Baldassare, avec son scepticisme avoué, s'agite profondément devant ces variantes variations qui génèrent, selon lui, la confusion dans les esprits, le dérèglement dans les attitudes et, vu l'impunité dominante, une universelle irritation.¹⁹²

¹⁹⁰ - P. ARON, *op. cit.*, p. 583.

¹⁹¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 226.

¹⁹² - D'après *Ibid.*, p. 208.

Par ailleurs, ce trouble contextuel atteint son apogée avec l'apparition, à Smyrne, d'un jeune homme, au nom de Sabbataï Tsevi¹⁹³, prétendant être le messie tant attendu par la communauté judaïque, particulièrement le cercle des kabbalistes. Pour sa malchance, Baldassare assiste fortuitement à la cérémonie rituelle de ce messie dans les rues de Smyrne car, cette cérémonie coïncide avec son passage par cette ville, « *la ville où tant de marchands d'Europe aiment à séjourner.* »¹⁹⁴ Non pas une légende racontée ni rapportée dans un manuscrit, cet événement, qualifié de « *scène étrange* »¹⁹⁵, met le marchand devant un optimum de contrariété : « *Tout ce qui se passe me perturbe au plus haut point, je suis constamment en train de [...] me demander [...] comment me préparer aux bouleversements qui s'annoncent.* »¹⁹⁶ Ce trouble s'explique, d'une part, par l'intime rapport entre la soi-disant apparition du messie et les prédictions apocalyptiques. D'autre part, l'absence d'un raisonnement solidement logique qui récuse cette superstitieuse thèse, s'avère un fait révélateur en faveur de la déraison et de l'ignorance. Dès lors, la pertinence de la quête de la panacée livresque s'accroît davantage, alors qu'aucune trace ne semble visible.

Les retentissements de ces prédictions frappent directement à la porte du bibliothécaire génois, à travers l'activité marchande, particulièrement, le négoce des curiosités qu'il exerce. D'ailleurs, sa clientèle de profil à la fois divers et multiple, se met à la recherche de toutes traces écrites à propos dudit rendez-vous. Plus la date funeste approche, plus la demande de tout type de manuscrit s'amplifie de plus belle, à l'instar du pèlerin moscovite qui déclare franchement : « *Je cherche des textes qui puissent m'éclairer.* »¹⁹⁷ L'éclaircissement, sous-entendu par ce moscovite, dépasse le sens commun d'élargir l'étendue des connaissances car, il vise singulièrement une réponse tangible à propos des essais interprétatifs de la date prévue.

À vrai dire, mis à part l'évocation ecclésiastique, précisée dans l'*Apocalypse* de Saint Jean, aucune source référentielle n'authentifie une franche précision pour un tel événement. Néanmoins, la tendance superstitieuse ne cesse d'attiser, de

¹⁹³ - Ayant vécu entre 1626 et 1676, il est à l'origine du mouvement messianique manifesté au XVII^e siècle, le plus important qu'ait connu le judaïsme depuis la destruction du Temple de Jérusalem et la révolte de Bar Kokhba. D'après <http://www.universalis.fr/encyclopedie/sabbatai-tsevi/>, consulté le 08.08.2016.

¹⁹⁴ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 195.

¹⁹⁵ - *Ibid.*, p. 197.

¹⁹⁶ - *Id.*, p. 194

¹⁹⁷ - *Id.*, p. 16.

temps à autre, une atmosphère de crise à l'approche de certaines dates et en raison de diverses coïncidences de faits et de signes. Tel que le constate le bibliothécaire, « *tout devient signe ou présage pour qui est à l'affût.* »¹⁹⁸ Ainsi, basée sur la prophétie de Saint Jean, attestant que « *celui qui a l'intelligence compte le nombre de la Bête* »¹⁹⁹, une interprétation millénariste identifie ce nombre à "666" et, du coup, déclare que « *l'antéchrist apparaîtra, conformément aux Ecritures, en l'an du pape 1666.* »²⁰⁰ Cette conception conjecturale propage, conséquemment, une large enveloppement de panique et de peur.

Aussi tangible que patente, la peur caractérise l'atmosphère ambiante autant que Baldassare en témoigne solennellement : « *j'ai vu la peur, la peur monstrueuse naître et grossir et se répandre.* »²⁰¹ Hélas, l'absence du fondement logique à la dite interprétation n'entrave en rien ni à sa diffusion ni à son influence d'obnubiler les esprits. Au contraire, un brouillard lugubre ne cesse de s'épaissir et de dominer l'atmosphère ambiante. Ainsi, seul le discours de la mort est en vogue. En d'autres termes, le contexte se résume aux glas d'une fatalité universelle dont l'égide est livrée aux grés des marées de la superstition et de l'engouement despotique. La manifeste absence du recours aux explications basées sur le raisonnement logique, amplifie la cadence de la frayeur et, conséquemment, de l'égarement. A mesure que les frénétiques rumeurs se propagent de relais en relais, leurs contenus ne manquent pas de se raffermir au point où la superstition se fait chair et, du coup, elle « [...] *bascule la raison, la piétine, l'humilie, puis la dévore* »²⁰², selon Baldassare.

Par ailleurs, l'intrigue maaloufienne agence en contrepartie, comme antidote à ce trouble universel, un dispositif curatif aménageant l'idée d'un centième nom de dieu. Ce nom, sui generis, est susceptible d'invoquer la clémence divine pour prolonger la vie des êtres humains et du monde. Seulement, ce nom salvateur est quasiment inconnu et n'est divulgué que par l'érudit musulman, Abou-Maher al-Mazandarani, dans son manuscrit intitulé, *Le dévoilement du nom caché*, communément connu par *Le Centième Nom*. Supposé en premier temps comme un ouvrage mythique, l'ascension des troubles contextuels rend, toutefois, ce livre l'objet de quête d'un grand nombre de lettrés, à l'image du pèlerin moscovite, Evdokime Nicolaïevitch et de l'émissaire de la cour de France, le chevalier Hugues

¹⁹⁸ - *Id.*, p. 15.

¹⁹⁹ - P. ARON, *op. cit.*, p. 583.

²⁰⁰ - *Id.*, 197, p. 15.

²⁰¹ - *Id.*, p. 11.

²⁰² - *Id.*

de Marmontel. Quant à Baldassare, sa nature sceptique le met vivement sur ses gardes. D'ailleurs, il constate qu'en marge de son exercice du négoce des curiosités, aucun ouvrage d'auteurs crédibles n'a confirmé explicitement l'existence d'un tel livre.

Seulement, cette certitude s'ébranle en miettes au moment où, en guise de reconnaissance du bon voisinage, le vieux Idris offre au marchand génois ledit livre, *Le Centième Nom*. Certes, c'est le cadeau le plus intéressant qu'on puisse espérer en ces jours de funeste présage, mais pour le scepticisme Baldassarien, il est question d'autres choses. D'une part, l'existence réelle d'un tel ouvrage tonifie certains aspects de la thèse millénariste. D'autre part, l'appropriation de cet exemplaire s'avère l'occasion propice pour décider de la fausseté d'un tel ouvrage car, il est inadmissible que dieu attribue une telle procuration au genre humain. Mais, pour son malheur, le pauvre Génois n'a pas eu le soin, ni de consulter les pages dudit livre, ni de divulguer le mystère de son contenu. Au même moment d'avoir cet ouvrage, le marchand se trouve dans l'obligation de le vendre au plus illustre de ses clients, le Chevalier Hugues de Marmontel, émissaire de la cours de France, moyennant une si importante somme d'argent. Une fois le livre est récupéré par son nouveau propriétaire, le marchand gibelin réalise l'ampleur de son tort. Notamment pour le cartésien qu'il est, Baldassare reconnaît qu'il n'aurait pas dû se séparer si tôt d'un manuscrit susceptible de mettre fin à l'embrouillement qu'attisent les tenants des légendes superstitieuses.

Ainsi, on constate que l'acte de vente, entre le Génois et le Français, expose ostensiblement l'élément perturbateur majeur de la structure narrative puisque, c'est dans son immédiate conséquence que le protagoniste décide d'entreprendre en urgence un périple. « *Il faut le rattraper ! Il faut se mettre en route tout de suite* »²⁰³, dit-il. La visée explicite de ce dernier est de se réappropriier le manuscrit hâtivement vendu. Quant au profond objectif du Génois, il s'agit de trouver une réponse logique et intelligible aux vents de déraison et de dogmatisme. Même s'il affiche une allure sereinement détachée, Baldassare endure un état de vif tiraillement entre la disposition cartésienne de son esprit, ne croyant qu'à ses propres doutes et, entre sa nature humaine, affichant faiblesse et peur devant toute probabilité de danger. Cet état, opposant la raison à la déraison, est qualifié, sur les pages du journal du voyageur, comme un « *combat* ». En évoquant ses propres propos, Baldassare avoue que, même si « *la raison proteste, ricane, s'entête résiste*

²⁰³ - *Id.*, p. 35.

[...] [l]e reste de lucidité me contraint à reconnaître que la déraison me gagne. »²⁰⁴ C'est dire que, malgré ses convictions enracinées de réfuter l'inintelligibilité des discours abscons, sous la tension des bruits qui courent, le marchand ne nie ni la dérive de ses certitudes ni la défaillance de son aptitude réflexive.

De ce fait, le trouble social, propagé dans les quatre coins du monde, se transpose à l'intérieur du négociant génois, singulièrement dans son esprit, affirmant qu'il n'est « [...] *pas sourd à la respiration du monde* »²⁰⁵, où tout devient signe et présage. Ainsi, après la perte du livre salvateur, ce qui a été considéré comme une aliénation superstitieuse regagne le rang d'une croyance à conquérir. Notons que ce changement de posture n'est aucunement au gré du protagoniste, qui s'en veut pour un tel glissement dévalorisant. D'ailleurs, « *ce Baldassare-là, [...], je l'exècre et le méprise et le maudit avec tout ce qu'il me reste d'intelligence et d'honneur* »²⁰⁶, dit-il avec l'amertume d'un intellectuel, déboussolé par l'effet d'une atmosphère dont la référence indiscutable est, hélas, la superstition.²⁰⁷

Plus les relais du périple se succèdent, plus l'orage apocalyptique s'intensifie. Particulièrement, on repère qu'au moment où Baldassare atteint Smyrne, il assiste, en chair et en os, à une cérémonie à l'honneur d'un prétendu messie, connu par Sabbataï Tsevi. Selon l'itinéraire du périple baldassarien, cette rencontre survient à la suite de la mort de l'émissaire français, de Marmomtel et, du coup, la perte de toutes traces du livre perdu. Mais, cette conjoncture fait resurgir de plus belle le discours apocalyptique et, conséquemment, inciter la relance de la quête de l'objet salvateur. Pour Baldassare, c'est le trouble qui perdure, « *je suis dans la confusion, et rien de ce que j'entends ne me satisfait.* »²⁰⁸ Par chance, ce marchand est soutenu par la sérénité de son ami Maïmoun, un bijoutier juif ne prêtant aucune crédibilité aux manifestations messianiques. À son propos, le Génois, avoue que « *ce sont nos doutes qui nous ont rapprochés l'un de l'autre, et un certain amour de la sagesse et de la raison.* »²⁰⁹ En effet, outre leur affinité marchande, les deux amis présentent une ostensible convergence intellectuelle. Quant à la crise de doute qu'endure Baldassare, Aristote affirme explicitement que, « *le doute est le commencement de la*

²⁰⁴ - *Id.*, p. 20.

²⁰⁵ - *Id.*

²⁰⁶ - *Id.*

²⁰⁷ - d'après *Id.*, p. 79.

²⁰⁸ - *Id.*, p. 15.

²⁰⁹ - *Id.*, p. 83.

sagesse. »²¹⁰ Autrement dit, l'état de doute déclenche forcément une quête de vérité, au sens d'un processus de construction d'une nouvelle signification des faits et des choses.

Cependant, tel que l'annonce ouvertement le Génois d'Orient, « [...] *l'apocalypse est à nos portes !* »²¹¹, l'agencement narratif se tisse dans une aire contextuelle, visiblement scandée par les glas dantesques. De ce fait, un relief d'épreuve se greffe substantiellement à la strate événementielle. Ce relief s'expose au prisme de la réaction comportementale et réflexive que manifeste le protagoniste Baldassare. Pour le présent récit, ce protagoniste, opérateur indicel majeur, affiche un profil, à caractère dominant, intellectuel. Du coup, sa réaction envers le trouble de son époque est à l'image du raisonnement de son entendement. L'hégémonie du volet superstitieux sustente, chez ce marchand, des spéculations de doute, déstabilise son positionnement de sceptique et l'entraîne dans un labyrinthe de pathologie réflexive. L'action n'est plus en harmonie avec l'entendement mais à son encontre en raison de son faible tonus.

A vrai dire, c'est cet état de faiblesse qui présente le mobil moteur dudit périple et surtout du drame qu'endure le héros tout au long de ses déambulations, fidèlement transcrites sur les pages de son journal. Du reste, l'épreuve baldassarienne dresse un contraste à deux niveaux de dualité. Le premier niveau est d'ordre externe, celui de la dimension sociétal où toutes les communautés semblent touchées par l'état de panique, suite aux annonces hérétiques. Quant au second niveau, il se limite singulièrement à la dimension individuelle du sujet protagoniste. Au prisme de cette dernière se dévoile conjointement, d'une part, la dégradation contextuelle, et d'autre part, l'endurance qu'accomplit le héros en termes de ses pérégrinations. Sans aucun détour, le mot d'ordre n'est autre que l'initiation.

Agissant en tant qu'homme d'action, le jeune génois refuse de rebrousser chemin et continue à braver le flux des entraves afin d'atteindre l'objectif initial de son périple. Plus l'envergure du risque s'intensifie, plus la résignation de Baldassare s'affirme indomptable. Au beau milieu des excès du dogmatisme superstitieux, le Génois reconnaît, dans son journal de voyage, que le périple n'est aucunement du tourisme, mais plutôt une suite de séquences, de surpassements et d'endurances. L'ingéniosité de ce marchand s'affiche par le fait qu'il considère les mésaventures

²¹⁰ - F. MONTREYNAUD, *Dictionnaire de citations du monde*, Éd. Le Robert, Paris, 2008 (1993), p. 199.

²¹¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 15.

endurées comme des échelons d'expérience. Après chaque anéantissante chute, il rebondit en se disant : « [...] *ce n'est peut-être qu'un obstacle après d'autres, une épreuve après d'autres, que je finirai par franchir.* »²¹²

Outre cette attitude invincible, les propos baldassariens véhiculent, à travers les deux termes « *obstacle* » et « *épreuve* », non pas l'asthénie de l'abattement mais, la vivacité due au vécu réel de la situation. Rappelons à cet égard que, pour avoir de l'expérience, il faut avoir souffert et subir les conséquences de ses choix et de ses actions. Ainsi, l'enseignement rapporté par l'expérience réside dans « *ce rapport étroit entre faire, souffrir et subir* »²¹³, pour ainsi dire l'interaction mutuelle entre le sujet et ses données environnementales. Cependant, en face des difficultés, Baldassare traduit opérationnellement la strate sémantique de l'expérience par un processus d'apprentissage, une suite de leçons. A la suite de ces dernières se revigore progressivement, chez le génois, une attitude de qualité invincible, alimentée au demeurant par le gabarit intellectuel qu'expose le bibliothécaire et l'habile marchand qu'il est. Ces deux composantes lui assurent, tout au long de son voyage, une carapace défensive d'une manifeste utilité à l'encontre des désagréments des déambulations.

Notons néanmoins que le fait d'aller en avant dans l'intention d'acquérir une nouvelle connaissance signifie précisément le sens dénotatif du terme *expérience*²¹⁴. Conceptuellement définie, dans l'*Encyclopédie* de Diderot, par « *la connaissance acquise par un long usage de la vie, jointe aux réflexions que l'on a faites sur ce qu'on a vu, et sur ce qui nous est arrivé de bien et de mal* »²¹⁵, l'expérience amasse à cet égard le paradigme de la vie. Cette dernière ne se résume-t-elle pas, au demeurant, à une série continue d'expériences successivement enchaînées ? Il en découle cependant que, pour avoir de l'expérience, il faut avoir vécu au sens de souffrir et d'endurer les conséquences de ses choix et de ses actions. C'est identiquement l'image de Baldassare qui, en assumant la conséquence de ses doutes s'engage, sans abattement, à corriger, à raffermir et à élargir son savoir par l'action. Cependant, à travers ses déambulations, le génois est passé d'un savoir théorique, accumulé dans le familial décor de chez-lui, vers une connaissance actionnelle, marquée par les carillons de l'endurance et du surpassement.

²¹² - *Ibid.*, p. 404.

²¹³ - J. DEWEY, *op. cit.*, p. 92.

²¹⁴ - D'après A. REY, (dir), *Dictionnaire culturel en langue française, T. 1. Éd.* Le Robert, Paris, 2005, pp. 810.

²¹⁵ - *In Ibid.*

Concernant l'effervescence messianique, c'est seule l'explication apportée par l'orthodoxie musulmane qui porte un raisonnement, à la fois, équilibré et donc convainquant. A la lumière de ses multiples rencontres et investigations, Baldassare parvient, au terme de son périple, à dévoiler la confusion faussement collée à la religion musulmane, en dépit du sournois rapprochement de l'idée des beaux-Noms d'Allah et le prodigieux pouvoir d'un Centième nom de dieu. Le débat partagé avec le prince persan, Al-Asfahani, lors de la traversée menant vers Londres, offre au Génois une analyse lucide rejetant raisonnablement le frimas superstitieux que propagent les tenants du dogmatisme religieux. Quant à l'idée du centième nom de dieu, on trouve que le texte coranique exprime une franche recommandation à invoquer Allah par ses beaux-attributs : « ﴿ C'est à Allah qu'appartiennent les noms les plus beaux. Invoquez-Le par ces noms ﴾ »²¹⁶, (Sourate At-Taubah, verset, 180). Dans ce sillage, l'Exégèse du Coran, élaboré par Ibn Kathîr, ajoute que :

« L'envoyé (ﷺ) rapporte-t-on, a dit : " Dieu a quatre-vingt-dix-neuf noms : cent moins un. Celui qui les récuse entrera au Jardin. Et Il est impair qui aime l'impair. " En outre, les noms les plus beaux ne se limitent pas aux 99 noms. Le Prophète (ﷺ) rapporte-t-on, disait "(Dieu,) je Te fais demande par tout nom à Toi, par lequel Tu nommes toi-même, ou lequel Tu as fait descendre dans le livre, ou lequel Tu enseignes l'un de Tes créés, ou par lequel Tu gardes pour Toi dans le monde du caché", »²¹⁷

Néanmoins, la littérature théologique, sans préciser une particularité de pouvoir pour un nom précis, se limite à l'étude et à l'explication de ces noms. De ce fait, ces Noms s'exposent en tant qu'un enseignement, façon de connaître le commandeur avant le commandement, d'accroître la reconnaissance d'Allah et de se rapprocher de Lui à la lumière de Ses attributs divins, singulièrement et divinement distinctifs.²¹⁸ En outre, Ibn al-'Arab²¹⁹ atteste, explicitement, que le nombre des « *Nom parfaits (al-asmâ al-husnâ) [...] ne saurait épuiser.* »²²⁰ De ce fait, le pouvoir surnaturel attribué au présumé centième nom s'avère une thèse d'ordre

²¹⁶ - M. E.-M. OULD RABAH, *op. cit.*, P. 174.

²¹⁷ - I. IBN KATHÎR, *L'exégèse du Coran*, (Trad. H. ABDOU), Éd. Dar al-Kotob al- Ilmyah, Beyrouth, 2006, p. 507.

²¹⁸ - D'après Dr. R. NABULSI, « Doctrine islamique-Les noms de Dieu, les plus beaux 2008-leçon (100-001 A) préface 1 & 2 », disponible sur, <http://www.nabulsi.com/fr/?id=55&sid=600>, consulté le 10.08.2016.

²¹⁹ - Philosophe de l'islam, ayant vécu entre 1165-1240, il est l'auteur d'une conception mystique de la vie humaine, assimilée à un voyage vers Dieu et en Dieu. Cette philosophie a eu une grande influence sur le soufisme. D'après *Mémo Larousse*, Éd. Larousse, Paris, 1990, p. 825.

²²⁰ - M. IBN'ARABI, *La Sagesse des Prophètes*, (Trad. T. BURCHHARDT), Éd. Albin Michel, Paris, 2008 (1995), p. 21.

purement illusoire, véhiculée, principalement, par un contexte dominé par une certaine somnolence du rationnel. Cette somnolence semble favoriser, par conséquent, l'ascension des « *fausses divinités* »²²¹, dont certaines annoncent un déluge cataclysmique et d'autres y voient la résurrection et la délivrance.²²² Dans les deux cas, c'est de l'ignorance qui s'habille en superstition car, selon Edmund Burke, « *la superstition est la religion des âmes faibles.* »²²³

En effet, l'endurance, menée par Baldassare, étale en filigrane une toile initiatique bien que l'objet de l'aventure soit d'arpenter le pas d'un livre d'ordre mythique aux refrains d'une ère d'ascension eschatologique. D'ailleurs l'épreuve réflexive du héros expose le cadre type d'un conflit cognitif qui se déclenche à la suite d'une incompréhension d'un input. En d'autres termes, ce conflit assiège la résultante d'un état de choc de deux idées antagonistes, à savoir la raison et la déraison. La résolution passe indubitablement par l'élargissement des connaissances et l'acquisition de nouvelles informations. Ce qui est bien le cas de ce Génois qui, aux méandres de ses déplacements et de ses multiples rencontres, finit par se débarrasser de l'objet de sa quête. C'est dire qu'au terme de son expérience pérégrine, Baldassare parvient à regagner l'équilibre de son intellect en émoussant l'effroi de ses doutes dérivants par le raffermissement de son raisonnement logique.

Au demeurant, l'établissement dudit raisonnement s'est explicitement accompli suite à l'élargissement de l'éventail des perceptions par le mouvement et l'affranchissement de l'Ailleurs. Autrement dit, c'est cette strate d'enseignement et d'apprentissage imbriquée dans le paradigme de l'activité viatique qui affine à cette dernière le caractère de l'expérience, l'initiation. Rappelons, néanmoins que, selon Kant, « *l'expérience ne saurait être une simple collection de données, mais suppose une activité de l'esprit.* »²²⁴ Tel que le cas de Baldassare qui, en marge de sa série de campements et de décampements, transfigure un processus initiatique jalonné par diverses formes d'entraves. Le fil conducteur semble assuré par le souffle aventurier qui acquiesce « *Il se passe tant de choses inouïes. [...]. Plus rien ne devrait me surprendre, plus rien.* »²²⁵ Il en découle que, l'aventure s'accomplit clairement aux essieux des épreuves tout à fait conformes au processus initiatique.

²²¹ - A. MAALOUF, *Op. Cit.*, p. 178.

²²² - D'après *Ibid.*, p. 100.

²²³ - F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 662.

²²⁴ - L-M. VAYSSE, *Le vocabulaire de Kant*, Éd. Ellipses, Paris, 1998, p. 362.

²²⁵ - *Id.*, 221, p. 218.

2.2 L'épisode orphique

À vrai dire, le périple entrepris par le marchand génois n'est aucunement restreint à la pratique pérégrine en tant que changement successif des coordonnées topographiques. Outre la quête du savoir et du livre salvateur, ce périple s'ouvre incidemment sur une strate singulièrement orphique. A deux instances différées de temps et d'espace, Baldassare se retrouve être la cible non manquée de la flèche d'Apollon. Comme le statut de voyageur s'affecte par celui du « *page amoureux* »²²⁶, l'ampleur de l'expérience baldassarienne s'épaissit et, du coup, un apport d'initiation s'estompe. D'abord, c'est ce vecteur orphique qui fait étaler, pour un bon bout de temps, le relief de l'aventure pérégrine, à savoir le parcours de Constantinople à Gênes, via Smyrne, Chio et Katraktis. Ensuite, c'est le même vecteur qui prend la forme d'un adjuvant dont le rôle est crucial pour la sécurité du sujet protagoniste. De ce fait, on constate que cette imbrication, à double refrain, condense l'initiation aventurière par une épreuve au goût singulièrement orphique.

Sans doute, l'évocation de l'allure orphique dans un relief à dominance initiatique semble, de prime abord, contestable, notamment que la mémoire collective ne conserve de cette figure mythique que le drame de son bonheur perdu. Mais, une lecture diagonale de la totalité du récit propre à ce mythe, permet de détecter, sur la même texture événementielle, la superposition d'une trame initiatique aux mêmes corsets des méandres dramatiques. Si tout état d'endurance accomplie livre indubitablement un enseignement, communément qualifié d'expérience, l'histoire d'Orphée s'affiche dès lors parmi les textes fondateurs de l'initiation. Rappelons à cet égard que le récit de ce mythe ne s'arrête pas à la triste perte d'Eurydice, mais continue jusqu'à la mort d'Orphée causée par les Ménades, celles-ci jalouses de la légendaire fidélité pour la mémorable épouse. Ainsi, dans l'espace de son deuil, le malheureux époux se redresse en donnant une figure de sublimation. D'abord, il renonce à toutes les femmes. Ensuite, sans renoncer au chant, il se met à parler et à articuler.²²⁷ En d'autres termes, puisque Orphée ne se contente plus des émotions, il s'adresse alors à l'esprit, à l'intelligence et la spiritualité, façon d'atteindre les plus hautes dimensions touchant l'extrême pureté, voire la divinité. Ainsi, après son passage par Hadès, le monde des morts, et après avoir affranchi

²²⁶ - *Id.*, p. 139.

²²⁷ - D'après S. DELORME, « Orphée, cet analyste », *Insistance*, vol. 2, no. 1, 2006, pp. 153-169, disponible sur, <https://www.cairn.info/revue-insistance-2006-1-p-153.htm>, consulté le, 17.03.2016.

plusieurs obstacles grâce à ses chants, Orphée marque le potentiel de ses compétences innées et développées par le passage du mode musical au mode discursif, pour ainsi dire du chant au *logos*.

Du reste, tout *savoir* étend certainement l'éventail du *faire*. Il est cependant plausible de considérer cette extension du mode d'expression comme étant un élargissement du vecteur de l'agissement suite aux enseignements retenus des épreuves endurées. En outre, c'est la formation distinctive du sujet qui, en marge du malheur et de l'échec, réalise l'ascension de la strate émotive à la strate réflexive. Dès lors, Orphée devient, non point seulement le musicien, mais aussi l'orateur d'une âme aussi affligée que consciente de sa destinée. A cet égard, la rupture de son bonheur ne l'anéantit pas car, elle lui attribue un sens ; disons que la complétude ne peut se concevoir pour un mortel, dans un monde imparfait. Ainsi, au sens mythique, l'échec change de dénotation négative et prend une tournure extrêmement positive. Il devient leçon puisqu'il déploie une indication de signifiante et de vérité. Tel que l'exprime romantiquement, à la place d'Orphée, Edouard Schuré, disant qu'« *Eurydice vivante m'eût donné l'ivresse du bonheur ; Eurydice morte me fit trouver la vérité* »²²⁸, un sens qui s'harmonise parfaitement avec le fait que « *Apprendre, c'est se retrouver* »²²⁹, selon Malcolm Chazal.

Dans ce sillage, la rupture se renverse en un détonateur de catalyse changeant la posture euphorique en un processus d'envergure initiatique. Cette envergure est ostensiblement déclarée par la voix orphique qui, sous l'effet de la fervente émotion, ajoute : « *C'est par amour que j'ai revêtu l'habit de lin et me suis voué à la grande initiation de la vie ascétique.* »²³⁰ De leur part, les récits de la mythologie grecque confirment cette dominance initiatique pour le second volet de la vie d'Orphée, à l'instar d'Aristophane, qui atteste que « *c'est Orphée qui nous fait connaître les initiations.* »²³¹ En effet, au fil de ses nombreuses aventures, jusqu'à la perte définitive de son épouse, Orphée se démarque progressivement de sa lyrique candeur. En s'imprégnant consécutivement de chaque séquence d'endurance, il se livre, de tout son *Être*, à une translation, de la phase de l'innocence, du chant et

²²⁸ - In *Ibid.*

²²⁹ - Disponible sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/apprendre/4746/citation>, consulté 17.03.2016.

²³⁰ - E. GRIMARD, *Une échappée sur l'infini : vivre, mourir, revivre*, Éd. Laymarie, Paris, 1889, p. 51, disponible sur [http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54847514/f65.image.r="Eurydice morte me fit trouver la vérité"](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54847514/f65.image.r=), consulté le 28.03.2016.

²³¹ - In S. DELORME, *op. Cit.*

de l'exaltation juvénile, à la phase de l'expérience, de la connaissance et de l'entendement. A titre explicatif, on trouve que, devant la première disparition de la nymphe Eurydice, Orphée, fou de douleur, s'accroche à la bienveillance divine dans une initiative singulièrement unique. De même, l'accord des dieux n'est qu'une faveur amputée par la restriction de l'interdit ; le regard en arrière expose ainsi le péché orphique non négociable. Ce fait pousse ce demi-dieu, fils d'Apollon, le dieu musicien, et de Calliope, la Muse de l'éloquence, à s'orienter vers sa nature humaine, là où la voix magique meurt et où surgît la force de la vie, l'*Eros*²³², selon la théorie freudienne.

C'est ainsi qu'Orphée, l'enfant de Thrace, patrie des Muses et ville natale de la poésie²³³, s'élance dans la restitution de sa nature humaine en « *inaugur[ant] de l'idée même du sujet qui se pense comme unique, capable de penser l'humanité dans son ensemble et de conceptualiser le Un et le Tout.* »²³⁴ A travers de multiples voyages, traversant l'Orient et l'Occident, cette figure mythique acquiert le titre de facilitateur et d'initié, non point de sa lyre musicale, mais aussi de l'étoilement de ses acquisitions et de ses connaissances construites. De ce fait, le mythe d'Orphée devient celui de l'ouverture à la parole, au savoir et du passage de la barbarie à la civilisation.²³⁵

Quant à l'initiation baldassarienne selon le pattern orphique, elle s'expose à la suite du double croisement avec la structure évènementielle du chagrin romantique. Tel un coup de mirage, le Génois rencontre consécutivement, « *la boussole* »²³⁶ de sa vie, Marta, d'un côté, et de l'autre, partage, avec Bess, sa « *détresse originelle.* »²³⁷ Hélas, à la manière d'Eurydice pour Orphée, ni la boussole ne persiste, ni le partage originel ne perdure quand la malchance fait loi. Aussi désempoigné qu'accablé par le choc ainsi que par le chagrin, Baldassare, en remuant le triste cycle de ses malheurs sentimentaux, poursuit, tout de même, son projet déambulatoire. Dès lors, à la manière de R. Barthes, pour qui, « *le mythe [...] surgit directement de la contingence* »²³⁸, se conçoit une forme intégrale de parallélisme avec le récit orphique. D'où, l'épreuve du deuil engendre pour Baldassare une

²³² - Freud désigne les pulsions de vie par le nom d'*Eros*. Pour la tradition grecque, c'est un dieu qui partage la violence de la vie et du destin. D'après P. FEDIDA, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Éd. Larousse, Paris, 1974, p. 119.

²³³ - D'après E. HAMILTON, *La mythologie*, Éd. Marabout, Alleur, 2011.

²³⁴ - In S. DELORME, *op. cit.*

²³⁵ - F. GUIRAND & J. SCHMID, *Mythologie & mythes*, Éd. Larousse-Bordas, Paris, 1996, pp. 789-790.

²³⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 183.

²³⁷ - *Ibid.*, p. 437.

²³⁸ - R. BARTHES, *Mythologie*, éd. Seuil, 1957, p. 210.

trame d'initiation, dont l'ampleur est aussi constructive pour sa personne que pour son projet viatique. Cependant, à travers une expérience émotive dyadique, le Génois parvient à redéfinir les penchants de son cœur tout en se justifiant les écarts distinctifs. Entre Marta et Bess, l'une, intruse dans les haies du périple, l'autre ne présentant qu'un passage fugitif, l'amour change de forme, de signification et de résonance.

Marta, appartenant à son voisinage de Gibelet, réanime, par sa fortuite présence, une ancienne inclinaison remontant à une vingtaine d'années auparavant. Cette inclinaison s'actualise et fait éclater une averse de denses passions. En conséquence au contexte viatique, cet imprévu, de tendance orphique, ordonnance une bifurcation de l'itinéraire de la mouvance ; Marta, *la nouvelle Eurydice*, prend l'égide en guise de « *boussole du voyage*. »²³⁹ De ce fait, Baldassare étend son périple jusqu'au Katarraktis, village à proximité de l'île de Chio, afin d'authentifier le veuvage de sa compagne et, par la suite, de pouvoir valider leur futur mariage. Malgré l'insécurité de cette région, l'intrépide amoureux, n'écoulant que la voix de sa passion, opte alors pour la descente aux enfers tout en se donnant la pleine raison : « *Telle est l'inclinaison de mon cœur, et [...] il serait déraisonnable d'aller à son rencontre*. »²⁴⁰ A défaut de convaincre son "moi- penseur," il adhère à sa passion et reconnaît que « *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* »²⁴¹, suivant les *Pensées* pascaliennes. D'où Baldassare, au départ, un quêteur de Livre, devient, à l'instar des poètes de l'ère romantique, un voyageur amoureux.

Du reste, cette allure orphique n'est que passagère car, à la sortie des enfers, les faits changent. Malheureusement, la fin de cette vague romantique prend, en contrepartie, une tournure de trahison de la part de la bien-aimée, Marta. Le protagoniste secoué par son sort, s'appuie sur sa lucidité, et, résume concisément son aventure, typiquement amourette, par : « *J'ai rêvé d'une femme qui m'a préféré un brigand*. »²⁴² De cette expression, on décèle que la déception de l'amoureux génois est tellement profonde que sa peine prend un ton ouvertement dosé par un amer regret. Ce qui attise de plus en plus l'amertume du Génois, c'est le comportement sournois de sa partenaire une fois qu'elle est en présence de son mari. Du coup, le marchand reconnaît que, pour cette dernière, ce n'était en rien de

²³⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 183.

²⁴⁰ - *Ibid.*, p. 305.

²⁴¹ - B. PASCAL *Pensées*, Éd. Librairie générale, Paris, 1972, p. 134.

²⁴² - *Id.*, 238, p. 495.

l'amour, mais juste une soif charnelle en conséquence de la coprésence et de la contiguïté.

À cet égard, l'origine de la peine provient du sentiment d'être victime d'une duperie de mauvais goût. Seulement, ce qui intensifie l'ampleur chagrine est la part de responsabilité de la présente victime, le « *page amoureux*. »²⁴³ Ce dernier se voit blâmable puisqu'il succomba à l'erreur malgré son âge avancé et sa large expérience intellectuelle et sociale. Conformément à la sentence de Massillon, « *la source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs* »²⁴⁴, pour ainsi dire que, pour le cas de Baldassare, c'est une malchance qui prend sa raison à partir d'une erreur de mesure et de sagacité. Pris à défaut, le drame orphique resurgit encore une fois en entraînant une double dose de douleur. D'un côté, c'est la perte de l'être cher, de l'autre, c'est l'amertume de la trahison. Certes, c'est une forte dose de douleur, néanmoins, « *il est bon d'apprendre à être sage à l'école de la douleur* »²⁴⁵, tel qu'affirme Eschyle dans *Les Euménides*. De ce fait, ladite mésaventure prend une forme accomplie d'une leçon à envergure profondément constructive.

Bess est le prénom de la seconde partenaire féminine, rencontrée à Londres. Elle travaille comme servante à la maison du chapelain anglais, chez qui Baldassare retrouve le livre salutaire : *le centième Nom*. Cette aventure de première allure insignifiante ne prend son ampleur qu'au moment de la séparation et le départ définitif. A l'inverse de Marta, connue depuis une longue date, Bess réduit le temps dans un courageux acte, remarquablement altruiste. Au lieu d'être protégée par son amant, c'est elle, Bess, qui lui assure la sécurité et le refuge lors de l'incendie de Londres. En lui cédant sa place dans le bateau de sauvetage, Bess marque à jamais Baldassare. Selon ses propos, ce dernier atteste qu'elle lui « [...] a donné en quelques jours ce que des êtres bien plus proches ne [lui] donneront pas en toute une vie. »²⁴⁶ A vue d'œil, elle lui donne la preuve que, les sentiments réels, pour qu'ils se raffermissent en une action d'un véritable tuteur, ne demandent, ni des témoignages répétés ni du temps écoulé. Devant le risque fatal, elle prime la sauvegarde de la vie de l'être cher, même loin d'elle, en dépit de le perdre à jamais et sans retour. Le gibelin, par malheur, ne réalise que tardivement la consistance

²⁴³ - *Id.*, p. 139.

²⁴⁴ - Jean-Baptiste MASSILLON, disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/erreur/30846/citation>, consulté 11.08.2016.

²⁴⁵ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 194.

²⁴⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 442.

du sentiment manifesté par cette anglaise. Hélas, une fois de plus, il répète le triste soupir orphique : « *J'ai perdu ma Eurydice.* »²⁴⁷

Manifestement, l'agissement de Bess offre une démonstration palpable d'un état d'altruisme découlant d'un sentiment affirmé. L'impact de ce fait imprègne tellement, du même coup, l'affect et l'intellect du héros à un point qu'il avoue, avec un ton d'une affectueuse gratitude, « *si j'étais Dieu, c'est pour Bess que j'aurais sauvé Londres. L'ayant vu courir, s'inquiéter, risquer sa vie pour sauver un Génois, un inconnu de passage, j'aurais éteint les feux qui cernaient sa maison.* »²⁴⁸ Outre l'expression de la profonde reconnaissance vis-à-vis de l'abnégation témoignée par la servante, les propos du rescapé génois relient, dans la charge significative, les traits de la rencontre qui liguent des éléments d'étrangeté et d'éloignement. Or, ces caractéristiques hétérogènes déploient, en fin de compte, une convergence plutôt salubre et nullement nuisible. De ces entrefaites, il en résulte que la réunion des différences, ne serait-ce que passagère, est en mesure de propulser une nouvelle dimension en matière des relations humaines, la seule variante demeure le degré de l'ouverture vers l'autre. D'ailleurs, c'est la synthèse de l'enseignement entrepris par le marchand gibelin.

En somme, on peut conclure qu'entre les deux aventures orphiques, celle partagée avec l'anglaise détient plus d'envergure, grâce à son apport substantiel, si bien qu'elle garde une place déterminante parmi les souvenirs du voyageur. Par ailleurs, la flamme portée envers Marta s'est vite ternie, non seulement à cause de la mauvaise tournure d'infidélité, mais surtout en raison de la leçon apprise à travers le passage de l'anglaise. Du même sort, les meilleurs ont tendance à supprimer les médiocres, ainsi, les choses prennent des couleurs plus réelles et les définitions deviennent, de plus en plus, substantielles. Sans nier l'état euphorique vécu, tel que l'affirme le protagoniste, constatant que « *cette période, [...] m'avait fait connaître l'amour, et [...] me faisait vivre plus intensément qu'à une autre époque* »²⁴⁹, la peine endurée propulse donc l'ampleur de l'enseignement réalisé. Cette modalité va de pair avec le sens proustien, pour qui « *le bonheur est salubre pour les corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit.* »²⁵⁰

²⁴⁷ - P. BRUNEL, (sous la dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Éd. Rocher, Paris, 1988, p. 1130.

²⁴⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 500.

²⁴⁹ - *Ibid.*, p. 198.

²⁵⁰ - Marcel PROUST, disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/esprit/31059/citation>, consulté le 11.08.2016.

Dans cette mesure, la peine du Génois n'est que le prix légitime de l'élévation du niveau de ses connaissances et de son entendement émotionnel. A l'instar de la structure mythique, Baldassare endosse la leçon de cet épisode orphique et, refusant de rebrousser chemin, poursuit sa quête avec une nouvelle détermination. D'ailleurs, sa ferme décision de renaître, tel qu'il l'affirme, « *il faudrait que je renaisse !* », assiège un indice majeur du processus initiatique. Pour ce qui est de la trame orphique, on trouve qu'après la perte définitive de l'être aimé, Orphée « [...] entraîne derrière lui les animaux et les arbres. »²⁵¹ Ce faire exprime, entre autre, une remise en rapport dynamique avec le monde dans une tolérante continuité. De même que pour le sujet protagoniste, pour qui, si le processus initiatique est déjà emprunté, le fait qu'il soit renouvelé à chaque trébuchement, notamment de type sentimental, met en exergue l'attitude aventurière engagée jusqu'à l'accomplissement total du projet de la quête.

2.3 Le retour à l'Ithaque génoise

Dès sa première annonce, Baldassare conçoit son projet viatique conformément à la formule habituelle d'une telle pratique ; c'est-à-dire un départ vers Constantinople suivi, indubitablement, par un retour vers chez-soi, à Gibelet. A la manière d'une mission à accomplir, il s'agit donc d'un voyage dont la destination et la visée sont, simultanément précises et, scrupuleusement déterminées. Néanmoins, les circonstances des déambulations décident autrement. A chaque relais, les données contextuelles changent, dressant pour le marchand un nouvel état de conjoncture, le fait qui étend, à chaque fois, l'ampleur aventurière du périple. De ce fait, aussitôt arrivé à la destination prévue, l'unique plan d'action préalable s'effondre intégralement dans l'eau. Quelle peine inutile ! La poursuite de Marmontel, l'émissaire français, jusqu'à Constantinople s'achève par le décès en mer de celui-ci. De la sorte qu'au lieu de récupérer le livre salvateur, ou ne serait-ce que le lire, la traversée n'est alors que pour assister aux obsèques du défunt client.

Devant un tel imprévu, Baldassare, bien qu'il se sente quasiment abandonné par son étoile, fait preuve de persévérance et refuse farouchement de céder aux entraves, en répétant qu' : « [...] *il ne s'agit pas de me faire renoncer, bien au contraire.* »²⁵² Ces paroles dénotent explicitement une obstination d'aller en avant dans son projet de quête, comme elles reconnaissent que, une fois le but atteint, il serait temps de rebrousser chemin et de rentrer chez soi, à Gibelet. Rappelons que

²⁵¹- P. BRUNEL, *op. cit.*, p. 1131.

²⁵² - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 119.

cette obstination trouve sa raison d'abord, dans le caractère tenace du marchand, raffermi par une singulière consistance intellectuelle, puis dans la bifurcation orphique que prend le périple. A propos de cette dernière, importunément introduite au fil des pérégrinations, avec le même ton ferme, le Génois ajoute qu'« [...] *il n'est pas question, en tout cas, que je revienne à Gibelet en abandonnant la femme que j'aime.* »²⁵³ Ainsi, il est apparent que le retour au point de départ se comprend comme la fin systématique dudit périple. Ce que confirme ouvertement les propos du diariste, disant solennellement que, « *le jour où je quitterais Smyrne, ce serait pour rentrer chez-moi à Gibelet.* »²⁵⁴ Toutefois, les circonstances des pérégrinations successives aiguisent cette forme standard, préalablement unique et approuvée par le marchand génois, et rendent le retour de celui-ci, non pas vers le lieu de départ, Gibelet, mais vers celui des origines des Ambriaci, Gênes.

En effet, après la disparition de toute trace du manuscrit recherché, Baldassare, en compagnie de sa petite caravane familiale, se dirige vers Smyrne, au sud-ouest de Constantinople. Sans avoir le moindre rapport avec l'imminente apocalypse, cette adresse présente, en revanche, l'enclin du cœur du marchand devenu amoureux de l'« *intruse de [s]on voyage* »²⁵⁵, Martra. De ce fait, en poursuivant les traces de Sayaf, l'ex-mari de cette dernière, Baldassare met les voiles au vent vers l'île de Chio pour aboutir au village Katarraktis. L'objectif de ces deux traversées consiste à régulariser le statut du divorce de sa fiancée afin que, avoue-t-il, « [...] *l'année à venir que l'on dit être celle de la bête et de mille prédites calamités, sera pour moi année de noces.* »²⁵⁶ Hélas, ces vœux se dissipent à jamais, du fait que le mari recherché s'avère un chef de brigands et qui, au grand malheur du Génois, récupère légalement et à jamais, sa femme. En contrepartie, ce dernier, incriminé par les autorités locales, se retrouve expulsé, comme une minable denrée, dans un bateau de passage à destination du port de Gênes. C'est ainsi que le génois d'Orient accoste, à son insu, sur la rive des terres de ces ancêtres, Gênes. Pour la première fois, l'enfant, éloigné de naissance, rencontre sa terre-mère, en s'écriant, « *Gênes, ma cité-mère.* »²⁵⁷

²⁵³ - *Ibid.*, p. 179.

²⁵⁴ - *Id.*, p. 245.

²⁵⁵ - *Id.*, p. 183.

²⁵⁶ - *Id.*, p. 164.

²⁵⁷ - *Id.*, p. 275.

Nonobstant que ce soit le retour aux origines, toutefois, la modalité circonstancielle n'est pas appropriée pour une telle rencontre, aussi singulière que le premier contact d'un enfant avec sa mère, tant éloigné l'un de l'autre. Ce fait met en exergue, d'une part, la dose aventurière que déploie ce négociant qui se voit « ... *ce héros qui avait bravé les lois du Sultan [...] et forcé les lourdes portes de ses geôles* »²⁵⁸, et d'autre part, la dimension initiatique dont il est, lui-même, le sujet. Ses propos sont d'ailleurs si illustratifs, notamment quand il dit « *dépouillé oui, mais comme un nouveau-né retrouvé.* »²⁵⁹ Cette renaissance, débouchant de la gestation de l'épreuve, exprime ostensiblement l'écart de l'expérience acquise, tout au long des sinuosités du parcours effectué jusqu'à lors. Ce parcours amasse, à ce moment-là, le premier tronçon de la quête livresque, greffée par une autre quête d'ordre émotionnelle, respectivement, le livre d'Al-Mazandarani et Sayaf, le mari de Marta. L'ampleur aventurière configure déjà un apport initiatique bien affirmé tel que les propos de Baldassare le démontrent : « [...] *je suis en train de perdre mes doutes.* »²⁶⁰ Bien entendu, rien ne dissipe les doutes qu'une certitude, c'est-à-dire une connaissance construite.

En outre, l'agencement dans lequel se disposent les épisodes événementiels, à l'image de la précédente séquence, affiche une sorte de mise en relief distinctive entre le volet aventurier et le volet initiatique. En raison de la dominance de l'atmosphère aventurière, la transition d'un volet à l'autre se tisse finement, à l'image de la séquence de Katraktis, où la pénible épreuve s'équilibre par les rassurantes retrouvailles avec les racines ancestrales génoises. L'impact émotionnel est tellement vif que le jeune, *revenant* au berceau maternel, la terre génoise, reconnaît que « *Gênes qui ne m'avait jamais connu, m'a reconnu, m'a embrassé, m'a serré contre sa poitrine comme l'enfant prodigue.* »²⁶¹

Notons par ailleurs que, pendant ou avant le périple, l'identification sociale de Baldassare fait toujours référence à son origine occidentale génoise. Parmi ses surnoms, Baldassare est connu aussi par : *le marchand génois*, *le bibliothécaire génois*, etc. Or, la décision de rejoindre la terre de ces aïeux et de s'y installer n'est décidée qu'à la fin du périple. C'est en rentrant de Londres, en compagnie du livre

²⁵⁸ - *Id.*, p. 294.

²⁵⁹ - *Id.*, p. 275.

²⁶⁰ - *Id.*, p. 189.

²⁶¹ - *Id.*, p. 164.

salvateur, que le négociant reconnaît sans scrupule son attachement pour la *Superba*²⁶² en déclarant : « *La vérité, c'est qu'en retrouvant Gênes, j'ai su que je ne retournerais plus à Gibelet. Je me le suis murmuré quelquefois, sans jamais oser l'écrire.* »²⁶³ Ainsi, dès le premier passage, même fortuitement, la pulsion ancestrale, jusqu'à lors mise en inertie, s'est revivifiée. A la manière des effets magnétiques des lieux, le génois, atteste que : « *Personne n'appartient à Gênes comme lui appartiennent les Génois d'Orient. Personne ne sait l'aimer comme ils savent l'aimer.* »²⁶⁴ Pour le cas présent, ce sont alors les racines qui réclament la proximité de leurs branches, d'où s'achève la rencontre qui finit par empreindre le périple par la tournure du retour vers Gênes et non plus vers Gibelet.

Par surcroît, cette manœuvre de retour aux terres ancestrales révèle, en filigrane, le gisement initiatique accompli en marge dudit périple. Mis à part la quête principale de ce dernier, les pérégrinations baldassariennes établissent, à travers les diverses aventures et mésaventures, une sorte de trame d'apprentissage à double dimensions, à la fois, externe et interne. Pour ce qui est de l'apprentissage d'ordre externe, il s'agit de cette renommée que prône l'activité viatique, consistant à la découverte simultanément géographique et ethnique, respectivement de l'Ailleurs et de l'Autre : nouvelles contrées où vivent des communautés méconnues jusqu'à lors. Quant à l'apprentissage de type interne, il consiste à la prise de conscience du voyageur de son propre *être*, de ses capacités, de ses tendances et de ses faiblesses. Si le voyage est vraiment cette école de la vie, c'est parce qu'il octroie, principalement, l'occasion de se connaître, voire se de reconnaître, au moment de l'épreuve endurée en dehors du luxe de son milieu familial.

Xavier Maniguet²⁶⁵ reprend ces deux volets de l'apprentissage en affirmant que : « *Courir le monde de toutes les façons possibles, ce n'est pas seulement la découverte des autres, mais c'est d'abord l'exploration de soi-même, l'excitation de se voir agir et réagir.* »²⁶⁶ En effet, le sens de ces propos est ostensiblement

²⁶² - In *Encyclopédie des gens du monde, Répertoire universel*, T. 12, Éd. Librairie de Truttel & Würtz, 1839, p. 266, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=WIIIAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr#v=one-page&q&f=false>, consulté le 31.05.2016.

²⁶³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 487.

²⁶⁴ - *Ibid.*, p. 291.

²⁶⁵ - Xavier MANIGUET (1946-2009), médecin français, spécialiste de médecine aéronautique, de médecine hyperbare et de médecine du sport. Auteur de *Survivre*, publié en 1988 aux éditions Albin Michel.

²⁶⁶ - Disponible sur <http://www.pensees-citations.com/citation/decouverte-xavier-maniguet-3556/>, consulté le 13.06.2016.

illustré par l'image de voyageur qu'expose le présent protagoniste. Tout au long de ses déplacements, ce dernier ne manque jamais de rapporter sur son carnet de voyage le déroulement de ses journées, tout en précisant les nouvelles informations, fraîchement apprises. A titre illustratif, on évoque sa discussion avec Bess à propos de Londres. Baldassare avoue, en effet, qu'« *avant de l'écouter, je croyais savoir des choses sur ce pays, à présent je sais que je ne savais rien.* »²⁶⁷ Une fois devant son écritoire, il se précipite à reprendre le récit de sa compagne en répétant

Bess. »²⁶⁸ D'ailleurs, l'objectif de l'acte scripturaire est clairement révélé ; c'est « [...] *pour relater, ou pour justifier, ou pour [s]'éclaircir l'esprit comme on éclaircirait la gorge, ou pour ne pas oublier.* »²⁶⁹

De cette manière, la sphère des connaissances et, conséquemment, des réflexions s'élargie visiblement au fur et à mesure du flux des nouvelles informations acquises et des découvertes élaborées. Notons que l'acquisition de ce flux informationnel est, singulièrement, consolidé par l'acte scripturaire car, « *écrire, c'est toujours structurer.* »²⁷⁰ En effet, tout en rapportant sur son journal de voyage, le diariste réorganise, relie et reconstruit les fragments en un ensemble, cohérent et, surtout, signifiant. Baldassare constate, opérationnellement, ce fait et reconnaît, au terme de son voyage, que « *tout a changé autour de moi et en moi.* »²⁷¹ C'est-à-dire que, consécutivement à l'affermissement de ses connaissances, son regard aux faits et aux choses de son environnement n'est plus le même, conformément au sens proustien : « *Le véritable voyage [...] consiste [...] à [...] avoir de nouveaux yeux.* »²⁷²

En effet, tout en recherchant conjointement le livre mythique ainsi que des réponses raisonnables à ses doutes, Baldassare, à travers son entreprise viatique, se met alors, tel que dit Dante, à « *suivre la connaissance comme une étoile.* »²⁷³ Evidemment, la connaissance n'est aucunement une adresse à atteindre car, elle se trouve partout et nulle part. C'est dire que la connaissance se trouve dans toute

²⁶⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 410.

²⁶⁸ - *Ibid.*, p. 411.

²⁶⁹ - *Id.*, p. 471.

²⁷⁰ - Citation de A. LABO ANTUNES, In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 208.

²⁷¹ - *Ibid.*, 1, p. 397.

²⁷² - Disponible sur <http://www.pensees-citations.com/citation/voyage-marcel-proust-2294/>, consulté le 15.06.2016.

²⁷³ - In P. BRUNEL, *op. cit.*, p. 1418.

situation de découverte, d'échange et d'interaction mais, elle n'est discernable que pour un sujet veillant, dont la conscience est constamment, d'une part, sensible devant l'inconnu, et d'autre part, active et agissante vis-à-vis d'autrui. Sinon, pour le sujet non conscient, le savoir n'est que le synonyme du bâtiment de l'école ou d'un savant accompli. Il est apparent que le bibliothécaire, de posture boulimique pour tout ce qui lui est inconnu, expose la figure d'une conscience en vive expérience d'initiation et d'extension de savoir. Conséquemment, le périple baldassarien, étend largement l'aventure au sens de Télémaque, « *je ne peux me rassasier de voyager, je veux boire la vie jusqu'à la lie.* »²⁷⁴ Selon la conduite du voyageur-protagoniste, le voyage s'avère une modalité « *d'apprendre plutôt que de prendre, d'écouter avant de parler, d'observer au lieu de juger.* »²⁷⁵ Autrement dit, par le rapprochement avec l'Autre, le voyage permet d'aiguiser son Moi en restructurant la sensation de l'étrange contre celle du familier.²⁷⁶

Tout en bravant les obstacles lors de son périple, le négociant de Gibelet, aux refrains de ses agissements, s'est mis, en outre, à scruter opérationnellement la teneur de sa personne. A la lumière de ses actions et de ses réactions au beau milieu des imprévus et des circonstances conflictuelles, Baldassare parvient à déferler l'éventail de ses découvertes, jusqu'à lors d'ordre externe, à d'autres nouveaux horizons, de profil singulièrement interne. Parmi ces dernières émerge l'exécution décisive du retour définitif à Gênes. Affirmant que « *depuis mon passage à Gênes, il m'arrive de penser parfois que c'est là que je devrais retourner* »²⁷⁷ et, après maintes instances d'hésitations, « *à peser les inconvénients et les avantages d'un retour rapide à Gibelet* »²⁷⁸, le marchand opte pour « *un pays retrouvé où je ne serais jamais étranger* »²⁷⁹, dit-il. Ainsi, une fois la mission livresque accomplie, le bibliothécaire fait le point de son périple et en conclue que, c'est seulement à Gênes, terre des « *Ancêtres miens* »²⁸⁰, qu'il faut élire domicile car, « *c'est ici qu'à chaque fois je renaïs.* »²⁸¹ A vrai dire, cette attitude s'aligne conformément avec la nature humaine qui s'attache étroitement à la symbolique de l'espace parce que, pastichant Fatos Arapi, où qu'on aille, on est un morceau du paysage de son

²⁷⁴ - In *Ibid.*, p. 1425.

²⁷⁵ - F. MICHEL, *Désirs d'Ailleurs*, Éd. Presse de l'université de Laval, Canada, 2004 (2000), p. 15.

²⁷⁶ - D'après *Ibid.*, p. 8.

²⁷⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 397.

²⁷⁸ - *Ibid.*, p. 328.

²⁷⁹ - *Id.*, p. 308.

²⁸⁰ - *Id.*, p. 462.

²⁸¹ - *Id.*, p. 456.

pays.²⁸² Cependant, le Génois de Gibelet répond à l'appel ancestral par une vive sensibilité envers la pesanteur de la terre natale. Ainsi, c'est à Gênes qu'il s'est senti à l'aise, pour la simple raison qu'il est, simplement et réellement, chez lui. Bref, « *où l'on est bien, là est la patrie.* »²⁸³ De ce fait, en effectuant la quête de l'antidote universel dont le périple est achevé par un retour à la terre des origines, Baldassare réincarne fonctionnellement une bivalente figure mythique, conjointement celle d'Enée et celle d'Ulysse, où « *Enée ne pense qu'à sa mission, Ulysse à son retour.* »²⁸⁴

À cet égard, couronné par le retour des derniers des Ambiaci vers l'origine occidentale, le périple baldassarien achève, à temps différé, l'aller des ancêtres génois vers l'Orient. Aussi mouvementé qu'aventureux, ce voyage semble rimer si fidèlement avec la forme odysseenne qu'il s'achève, lui aussi, par un retour à l'Ithaque génoise. Par ailleurs, selon le parcours topographique de l'activité pérégrine, prenant en compte les divers relais en relief, le périple baldassarien se résume à un aller vers Gênes, seulement par un détour. Explicitement constaté par le diariste qui, une fois les amarres jetées, affirme : « *Sur les traces de ce livre, [...], je n'ai fait qu'aller de Gibelet à Gênes par un détour.* »²⁸⁵ Selon la devise de Dinh Q. Lê, « *le vrai voyage, c'est le retour* »²⁸⁶, on peut dire que le retour de Baldassare remet de nouveau en exergue la dominance motrice de la composante aventurière dans son périple, plutôt dire, son aventureux périple. De même, dans les plis de cette aventure viatique, on aperçoit une ostensible réincarnation du pattern odysseéen où le marchand génois, à l'image d'Ulysse, « *revient riche d'espace et de temps.* »²⁸⁷

Conclusion

En termes de conclusion, on peut dire que, la pratique viatique du négociant génois, émaillée de plusieurs épisodes aventuriers, expose, sans ambage, une toile odysseenne, dont l'envergure est singulièrement initiatique. Semblable à Ulysse, illustre figure aventurière de la mythologie grecque, Baldassare transfigure, tout au long de son périple, une procession d'épreuves couronnée par un retour définitif vers le havre ancestral, Gênes. Seulement, pour atteindre cette dernière, l'*Ithaque baldassarienne*, le négociant endure une multitude d'épreuves, faisant de son

²⁸² - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 503.

²⁸³ - *In Ibid.*, p. 499.

²⁸⁴ - P. BRUNEL, *op. cit.*, p. 1418.

²⁸⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 506.

²⁸⁶ - C. CHORON-BAIX, « Le vrai voyage. L'art de Dinh Q. Lê entre exil et retour », in *Revue des Migrations Internationales*, vol. 25, no. 2, 2009, disponible sur <https://remi.revues.org/4948>, consulté le 18.06.2016.

²⁸⁷ - Ossip MANDELSTAM, In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 733.

voyage une entreprise d'apprentissage. Considérée comme le blason dudit périple, cette entreprise est, en effet, déclarée, dès le départ, par le mobile moteur du projet viatique, la quête d'un savoir spécifique, recelé dans les pages d'un livre légendaire. Par ailleurs, les circonstances, substantiellement conflictuelles, dans lesquelles est élaborée cette recherche, rehaussent d'une manière significative la portée aventureuse du périple baldassarien et, conséquemment, l'ampleur des apprentissages entrepris.

Vu le long itinéraire, joignant de bout en bout l'Orient à l'Occident, parcouru lors d'une époque socialement et politiquement agitée, l'activité pérégrine de ce négociant dresse, parallèlement à la quête, une texture d'expériences tellement emboîtées l'une à l'autre qu'elles apparaissent comme une chaîne consécutive. Malgré leur pénible endurance, l'impact de ces expériences semble avantageux pour le sujet voyageur, qui avoue que : « *seules les circonstances de ce voyage m'ont fait remettre en cause mes méfiances enracinées.* »²⁸⁸ A vrai dire, cette quasi-disparition des soucis n'est en réalité que la conséquence directe d'un état d'élargissement des connaissances conçues, notamment, en marge des situations difficiles vécues lors des déplacements. Sinon, l'ingéniosité du protagoniste s'affiche clairement du fait qu'au lieu de s'abattre sur son sort, il considère plutôt les déboires, subis lors de ses aventures, comme des leçons à valeur constructive. De cette manière, le plus dur dans l'épreuve devient alors juste un niveau relativement élevé de l'expérience acquise, pour ainsi dire, un enseignement, durement arraché. Pour sa part, la sagesse latine appuie ce fait par la locution proverbiale, accréditant que, « *en toute chose, le meilleur maître est l'expérience.* »²⁸⁹

Particulièrement, l'expérience de Baldassare, s'exposant via la modalité viatique, installe une structure initiatique triadiquement composée. Cette composition bifurque des circonstances contextuelles de la quête principale, portant sur la recherche d'un savoir, spécifiquement livresque. Ainsi, dans les plis de cette poursuite viatique, s'agencent trois niveaux d'épreuves dont le profil diffère de l'un à l'autre. Le premier niveau se déclenche, de prime abord, avec la tumultueuse atmosphère régnante, dominée par la poussée du dogmatisme superstitieux. Cependant, vu son esprit cartésien, le Génois, qui « [...] *sai[t] garder raison quand autour de [lui] l'on s'agite* »²⁹⁰, se retrouve embringué dans une turbulence d'ordre intellectuel.

²⁸⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 180.

²⁸⁹ - Disponible sur <http://www.proverbes-francais.fr/proverbes-experience/>, consulté le 28.06.2016.

²⁹⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 20.

Sous l'effet de l'expansion des thèses millénaristes, la peur avilit remarquablement la teneur de la réflexion raisonnable tel que le traduisent les propos du protagoniste qui acquiesce que, « *tout ce qui traverse mon esprit, ne fait qu'ajouter à ma confusion.* »²⁹¹ Pour son malheur, cette confusion l'accompagne tout au long de ses déplacements et de ses traversées où, compte tenu des irrégularités des chemins, il avoue tristement que, « [...] *c'est la contrariété qui me secoue en mer plus que les vagues.* »²⁹²

Quant au second niveau d'épreuve, il assiège une expérience dont le profil relève des entrailles émotionnelles. Tout en cherchant le livre légendaire, Baldassare se voit atteint à deux reprises par la flèche de Cupidon.²⁹³ Il s'agit de la rencontre successive de la voisine Martha ainsi que de l'anglaise Bess. Entre « *la boussole* »²⁹⁴ du voyage, pour la première, et « *l'avant-goût du paradis* »²⁹⁵ pour la seconde, le périple baldassarien projette deux épisodes distincts du drame orphique. En dépit de la douleur d'être abandonné pour un brigand, d'une part et d'autre part, de ne pouvoir préserver l'amour de sa vie, Bess, le marchand saisit, à travers l'acte altruiste de celle-ci, le vrai sens de la passion sentimentale. Ainsi, cette ascension sémantique dénote qu'à la suite de l'endurance, un état d'acquisition d'expérience est accompli. Ce qui revigore qualitativement la besace initiatique.

En ce qui concerne le troisième niveau d'épreuve, il prend une teinture identitaire. Suite aux aléas survenus lors des déplacements du négociant, les circonstances l'ont fait accoster fortuitement à la rive de ses ancêtres, Gênes. Par conséquent, une constellation magnétique s'active et fait joindre l'enfant éloigné, de naissance, à la terre maternelle ; notons d'ailleurs, qu'au début, rien de tel n'était envisagé. Néanmoins, les conjonctures du voyage finissent, après plusieurs fluctuations, par modifier l'adresse du retour, non pas pour le même point de départ, Gibelet, mais pour le berceau originaire, Gênes. De ce fait, ledit périple, déployé pour récupérer un savoir salvateur pour toute l'humanité, s'achève par le retour du dernier des Ambriaci installés aux Échelles d'Orient. Quoique, ce retour soit légitime, il reflète un écart initiatique manifesté par le voyageur. Cette initiation

²⁹¹ - *Ibid.*, p. 475.

²⁹² - *Id.*, p. 331.

²⁹³ - Dieu romain, auxiliaire d'Aphrodite, il présente la personnification du désir amoureux le plus vif. Les poètes et les artistes le représentent communément comme un jeune garçon ailé, perçant de ses flèches le cœur des hommes en attisant dans leurs âmes le flambeau de la passion. D'après F. Guirand & J. Schmid, *op. cit.*, p. 685.

²⁹⁴ - *Id.*, p. 183.

²⁹⁵ - *Id.*, p. 502.

consiste à une prise de conscience de l'affinité identitaire, qui surpasse les coordonnées de temps et d'espace. En outre, c'est le passage par le lieu de ses aïeux que le Génois de Gibelet reconnaît son statut d'étranger, partout en dehors de Gênes.

En fin de compte, on conclut que le périple baldassarien expose réellement une trame événementielle aux reflets, à la fois, odysséens et initiatiques. Poussée en profondeur, l'expérience du voyage, consolidée par les événements vécus en marge du mouvement pérégrin, confectionne une toile diaprée de leçons et d'apprentissage.

Chapitre III : La tolérance maaloufienne, un processus intellectuel

Introduction

D'après la synthèse conclusive des deux chapitres antécédents, on constate l'émergence d'un état de convergence, qui remet en surface la résonance active d'« *un sujet structurant*. »²⁹⁶ Par l'entremise du langage, dont l'objet est d'édifier un circuit d'agencement de séquences de faits et d'effets, le texte configure, en fin de compte, une toile événementielle, gravitant tout autour d'un thème principal, la *tolérance*. Agissant en foyer irradiant, la tolérance dans *Le périple de Baldassare*, se construit à travers des trames d'unités signifiantes, rassemblant divers schèmes et composantes narratifs.

Ainsi, derrière des thèmes de surface, qui ne sont pas forcément secondaires et qui assurent la structure formelle du récit, se configure le thème de la *tolérance* comme un noyau, à double fonction ; ce thème est un potentiel générateur, d'une part, et d'autre part, il est lui-même, une signifiante ciblée. De l'un à l'autre, se distingue le thème-constituant de la constitution thématique, respectivement, en microstructure et en macrostructure. Pour appuyer ce fait, la définition barthésienne en est la référence, notamment qu'elle considère le thème comme « *une notion utile pour désigner ce lieu du discours où le corps s'avance sous sa propre responsabilité*. »²⁹⁷ La même réflexion est manifestée par Claudel, qui nomme ladite notion le « *patron dynamique*. »²⁹⁸ Sinon, le consensus des critiques thématiciens demeure à ce que, dans tout texte, le thème est le point de cristallisation duquel rayonnent toutes les structures et toutes les significations.²⁹⁹

S'agissant de la présente œuvre romanesque, la manifestation thématique n'est aucunement littérale, elle s'affine plutôt à « *une dissémination, le long des programmes et parcours narratifs, des valeurs [...] par la sémantique narratives*. »³⁰⁰ En s'exposant dans les plis des actants et des actions, le thème de la *tolérance* est investi dans un étalement syntagmatique, dont le vecteur opérateur est d'orientation centrifuge. La détermination des essieux modaux de cette manifestation prendrait, dès lors, un mouvement inverse, c'est-à-dire, centripète. Néanmoins, comme l'acte scripturaire consiste à « [...] *s'enfoncer dans ces profondeurs, y découvrir ce mouvement pétrifié, cette boue d'existence, puis remonter avec elle à sa propre*

²⁹⁶ - J. STAROBINSKI, *La relation critique*, Éd. Gallimard, Paris, 2001 (1970), p. 46.

²⁹⁷ - M. DELCROIX & F. HALLYN, (sous la dir.), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Éd. Duculot, Paris, 1987, p. 98.

²⁹⁸ - J. ROUSSET, *Forme et signification*, Éd. José Corti, Paris, 1964 (1962), p. xv.

²⁹⁹ - D'après J. ROUSSET, *op. cit.*, p. xv.

³⁰⁰ - D'après A. J. GEIMAS, & J. COURTÈS, *op. cit.*, p. 394.

surface et l'y laisser dessécher en une croûte qui constituera la forme parfaite »³⁰¹, l'acte de lecture repose, en revanche, sur le déchiffrement des « rapports différentiels avec les attenants immédiats. »³⁰² De ce fait, la lecture, à la lumière du paramètre thématique, foyer singulièrement actif, tend à dresser un réseau d'associations, fonctionnellement, récurrentes et, manifestement signifiantes.³⁰³

De la sorte, on constate que, dans *Le périple de Baldassare*, la thématique de la *tolérance* se déploie en filigrane, au moyen d'un réseau à caractère non seulement associatif, mais aussi équationnel. En ce qui concerne le trait associatif, la tolérance émerge en conséquence immédiate d'un processus, amassant des composantes qui appartiennent, simultanément, à l'état d'être ainsi qu'aux actions entreprises. Mettant le poids dénotatif sur la teneur du personnage principal, l'auteur du texte, Amin Maalouf, aménage une construction romanesque à répartition thématique pyramidale. Le pinacle de cette dernière, semblable à la partie apparente de l'iceberg, s'avère évidemment la pratique viatique, alors que la base de la pyramide présente la pensée de la *tolérance*. Quant à l'élément porteur, reliant intrinsèquement la base à la cime, il ressort de la pratique réflexive qu'entreprend le héros, meneur capital de l'aventureux périple et rapporteur textuellement référentiel du texte. Autrement dit, la tolérance, au sens maaloufien, expose une construction singulièrement intellectuelle.

À cet égard, la *tolérance*, dans le présent récit, est configurée à travers la composante du personnage, dans le dessein de susciter, selon Vincent Jouve, un effet-personnage, susceptible de rendre la lecture de l'œuvre « une expérience enrichissante sur les plans affectif, intellectuel et fantasmatique. »³⁰⁴ Cet effet semble parfaitement palpable chez Oscar Wilde, notamment avec son explicite aveu, disant : « Une poignée de personnages littéraires ont marqué ma vie de façon plus durable qu'une bonne partie des êtres en chair et en os que j'ai connus. »³⁰⁵ Par ailleurs, le personnage maaloufien fait une figure de tolérance à double versants, dont le premier touche la posture individuelle, tandis que le second se range dans l'axe des actions. Sans la moindre forme de discontinuité, les deux versants agissent

³⁰¹ - D. BERGEZ, (sous la dir.), *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Éd. Dunod, Paris, 1996, p. 117.

³⁰² - J. STAROBINSKI, *op. cit.*, p. 46.

³⁰³ - D'après *Ibid.*, 298, p. 102.

³⁰⁴ - In J. VASSEVIERRE & N. TOURSEL, *op. cit.*, p. 164.

³⁰⁵ - C. DURVYE, *op. cit.*, p. 156.

et réagissent alternativement, sous l'égide d'un esprit éveillé, explorateur et, substantiellement, cartésien.

Tout au long des méandres de son aventureux périple, Baldassare se livre, entièrement, aux diverses aléas de l'Autre et de l'Ailleurs. Entraîné par sa curiosité de sceptique, ce Génois, en marge de son aventure viatique, mène une expérience de construction de son Moi sous l'égide affirmée de l'intellect. Au sens de l'analyse romanesque, « *le personnage s'élabore à chaque moment du texte romanesque en tant que sujet apprenant et sujet d'intérêt.* »³⁰⁶ En effet, la quête baldassarienne n'est guère réduite à la forme matérielle du prétendu livre salvateur, cette quête expose, en revanche, une figuration, aussi parlante que dynamique, d'un processus d'apprentissage. Dans les plis de ce dernier se distingue des séquences de tolérance s'attachant à l'attitude du personnage et à son comportement.

En effet, comme « *les attitudes prédisent les comportements* »³⁰⁷, selon Averroès, Baldassare réagit ingénieusement vis-à-vis des aléas rencontrés, c'est-à-dire, sans toutefois susciter, ni de la querelle, ni de la rancune. Si, par malchance, une situation tourne au conflit, c'est quasiment ce Génois qui se retrouve l'élément sagace, à qui revient la charge d'aménager le trouble de la manière la plus adéquate. Dès lors, par son trait pluriel, du point de vue communautaire, (Génois d'Orient), de pratique commerciale et de compétence langagière multiple, d'une part, et d'autre part, par son ouverture, sa bienveillance et sa compassion comportementales, Baldassare affiche un étalon de *tolérance* dont le calibre est de construction triadique. La première composante de ce calibre consiste à la mise en œuvre de la strate initiatique de l'aventure, dans la mesure où cette dernière prend une envergure d'expérience au sens d'« *instance de passion et d'action.* »³⁰⁸ Par ailleurs, la deuxième composante s'avère l'état de croisement constructif entre le Moi et l'Autre en conséquence de la rencontre avec autrui. Quant à la troisième composante, elle s'attache à la pertinence de la différence en tant que foyer moteur de la construction de la *tolérance*. Force est de constater que les trois composantes sont ostensiblement des processus intellectuels, le fait qui rend, de même, la tolérance une entreprise à caractère singulièrement intellectuel.

³⁰⁶ - J.-P. MIRAUX, *Le personnage de roman (genèse, continuité, rupture)*, Éd. Nathan, Paris, 1997, p. 41.

³⁰⁷ - Note de lecture.

³⁰⁸ - A. OGIER & L. QUÉRÉ, *op. cit.*, p. 39.

3.1 Toute aventure est initiatique

De prime abord, qu'est-ce que l'aventure ? Sinon, c'est l'engagement d'abandonner les attaches du familier pour s'embarquer, sans aucune mesure préalable, dans le mouvement aléatoire de l'éventuel. Plus précisément, c'est « *un évènement qui sort de l'ordinaire, sans être forcément ordinaire* »³⁰⁹, propose Sartre alors que A. Gide, tout en s'émerveillant jovialement par, « *l'aventure !* », la résume à « *ce qui doit advenir. Tout le surprenant qui m'attend.* »³¹⁰ A ce sens, s'aligne aussi la réflexion du philosophe Jankélévitch qui, entre l'ennui et le sérieux, plutôt vécus dans un présent languide, identifie l'aventure par « *le surgissement de l'avenir* »³¹¹, intervenant conséquemment comme un déversoir. En outre, c'est particulièrement, « *[...] le commencement qui est aventureux* »³¹², ajoute le philosophe car, le devenir, au sens de « *ce qui est vécue et passionnément espéré dans l'aventure* »³¹³, s'inscrit dans un intervalle de temps. À défaut d'être réduit, ce devenir serait alors emporté par une sérieuse, voire ennuyeuse, continuation. Chose qui dissiperait le surprenant, donc qui achèverait malheureusement l'aventure.

Cependant, en modalité d'action, s'aventurer s'avère se détacher des amarres de la linéarité du quotidien pour s'embarquer à bord du hasard des coïncidences. C'est, s'engager à affronter l'inconnu et à vivre l'expérience de l'inattendu. C'est, courir le risque du départ, se jeter dans le danger et se contraindre à ne plus dépendre des contraintes du prévu. C'est, franchir le pas, l'œil et l'intellect vers l'imprévisibilité du soi, d'autrui et du monde à l'encontre de l'épreuve. C'est, emprunter l'itinéraire de la quête, émotionnelle, intellectuelle et physique, aux balises de l'imminence. C'est aussi, vivre l'avènement de l'évènement sous l'égide du suspense sans suspension. C'est enfin, rendre l'intrigue une opportunité pour se rétablir, se réanimer et se réinventer à travers la conjecture du risque, du vague et du sort.

Ainsi, l'aventure devient de plus en plus un terme générique, arborant toute situation déclenchée par un quelconque percept ou un engagement au sens d'« *une certaine tension du sentiment vital* »³¹⁴, individuel ou collectif, et dont la fin est d'emblée vouée à l'éventuel inconnu. Pour sa part, Émile Littré, lui consacrant trois

³⁰⁹ - J.P. SARTRE, *La Nausée*, Éd. Gallimard, Paris, 1938, p. 56.

³¹⁰ - A. GIDE, *Les Faux-Monnayeurs*, Éd. Gallimard, Paris, 1925, p. 975.

³¹¹ - V. JANKÉLEVITCH, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Éd. Montaigne, Paris, 1963, p. 7.

³¹² - *Ibid.*

³¹³ - *Id.*

³¹⁴ - G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 82.

pages (775-777), définit l'aventure par « *ce qui advient par cas fortuit* »³¹⁵, en avançant à titre d'illustration que « *la vie est sujette à bien des aventures.* »³¹⁶ Ce qui met en lumière l'implication du sort, voire la confrontation directe et immédiate aux aléas du destin, remplit d'une grande part la contenance sémantique dudit terme. Prise en contrepartie, en sens secondaire, dont le synonyme est toute action ou entreprise hasardeuse³¹⁷, la charge dénotative reprend tout de même que l'aventure est cet évènement entrepris sans le moindre préalable dessein, ni aucune prévision. La démarcation principale de ce fait serait cependant le risque de l'imprévu.³¹⁸ Du coup, toute action (au sens de décision d'un projet, d'une entreprise, etc.), survenue fortuitement, peut alors habiller la toge de l'aventure.

Pour sa part, G. Simmel explique en profondeur la notion de l'aventure en la considérant comme un fait vécu différemment, par rapport au cours ordinaire du quotidien, sans toutefois lui manquer, ni de continuité ni d'intégration. C'est une unité de vie puisque, c'est d'abord un évènement pas forcément brutal, mais distinct du flux enchaîné de tous les jours. La particularité de l'évènement aventurier, est qu'il (re)donne, à tout bout de champ, un sens à l'existence. En ce sens, Meersch le décrit, en constatant que c'est « *une vie plus large, plus libre... On eût dit que [...] c'était la véritable existence, digne d'être vécue.* »³¹⁹ Finalement, cet évènement « *se résout en une alternative entre le gain le plus élevé ou la destruction complète* »³²⁰, voire les coups de chance ou de malchance, du fait qu'il est ouvert dès le départ sur le large horizon de l'éventuel. En tout cas, personne ne provoque l'aventure bien que nous soyons tous happés par elle, parce qu'elle est suscitée par le déclic du sort et du hasard. Sa distinction est due principalement à l'intense dosage de tensions (motivation, passion, stress, doute, peur, etc.) qui, dominant conjointement l'acte aventurier, du point de vue rythme et manière ainsi que du contenu de l'évènement en question.³²¹ Du coup, tout évènement, régit par un bouquet de tensions disparates, devient alors une aventure.

³¹⁵ - E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, T. 1, Éd. Gallimard/Hachette, Paris, 1963 (1873), p. 776.

³¹⁶ - G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 82.

³¹⁷ - D'après *Dictionnaire des synonymes, nuances et contraires*, Éd. Le Robert-SEJER, Paris, 2005, p. 100.

³¹⁸ - D'après J. REY-DEBOVE, *Le Robert, Dictionnaire du français*, Éd. Le Robert & CLE international, Paris, 1999, p. 78.

³¹⁹ - M. V. D. MEERSCH, *Invasion 14*, Éd. Le Livre de Poche, Paris, 1965, sp.

³²⁰ - G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 76.

³²¹ - D'après *Ibid.*, pp. 71-87.

Notons par ailleurs que l'usage du terme « *aventure* » ne relève pas de l'actualité ni d'un domaine restreint car, ce mot figure dans les divers écrits depuis déjà l'Antiquité. Il est cependant fréquemment utilisé dans les essais de tendances philosophiques, tels que ceux d'Alain³²², dans son œuvre, *Aventures du cœur*³²³, et de Merleau-Ponty³²⁴, traitant *Les aventures de la dialectique*.³²⁵ Pour sa part, Hegel³²⁶, dans son étude sur *La phénoménologie de l'esprit*, ne s'est pas empêché d'y insérer un roman d'aventures métaphysiques, dont le titre est *L'odyssée de la conscience*³²⁷ ; l'allure aventurière s'annonce d'emblée par le premier mot du syntagme (*odyssée*). De même, *L'aventure sémiologique*³²⁸ de Roland Barthes³²⁹ intitule le résultat de ses dix années d'étude (de 1963 jusqu'à 1973) par *L'aventure sémiologique*³³⁰, une analyse jusqu'à lors inédite en sciences du langage.

Quant au contenu proprement sémantique, le terme "*aventure*" est emprunté au latin populaire "*adventura*", qui signifie « *ce qui doit arriver* »³³¹, et du participe futur du verbe "*advenir*" qui charrie, lui aussi, relativement le même sens de l'origine latine, l'éventualité de ce qui va se produire. Pour sa part, l'ancien français a dû adopter le sens du "*sort*" ou du "*destin*" du fait que ces deux derniers s'expriment par un avenir complètement habillé par l'inconnu, le hasard et le danger. Ce n'est qu'au XII^e siècle que s'y ajoute l'idée d'action extraordinaire, joignant le plaisir de la découverte à l'éventuel risque du précipice. Cet élargissement du sens se doit principalement à la foisonnante vogue que connaît le roman courtois durant cette époque, prolongée jusqu'à la fin du Moyen-âge³³². Vers le XVII^e siècle, s'accroît l'investissement des qualités de chevalerie dans le tissage narratif des récits d'amours, souvent meublés par des péripéties, rehaussés de merveilleux, et par des

³²² - Pseudonyme d'Emile CHARTIER, Philosophe français (1868-1951), In G. LEGRAND, *Dictionnaire de philosophie*, Éd. Bordas, Paris, 1983, p. 19.

³²³ - Éd. P. Hartmann, Paris, 1945.

³²⁴ - Philosophe français (1908-1961), d'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Merleau-Ponty/132839>, consulté le 18.05.2012.

³²⁵ - Édit. Gallimard, Paris, 1955.

³²⁶ - Philosophe allemand (1770-1831), in G. LEGRAND, *op. cit.*, pp. 130-131.

³²⁷ - D'après J.-Y. TADIE, *Le roman d'aventure*, Éd. P.U.F, Paris, 1955, p. 5.

³²⁸ - Éd. Seuil, Paris, 1955.

³²⁹ - Écrivain, critique et sémiologue français (1915-1980), d'après <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Barthes/107706>, consulté le 18.05.2012.

³³⁰ - Éd. Seuil, Paris, 1985.

³³¹ - E. BAUMGARTNER & P. MENARD, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Éd. Librairie générale française, Paris, 1996, p. 62.

³³² - D'après B. VALLET & G. MATHIEU, *Toute la littérature française du Moyen Âge au XX^e siècle*, Éd. Ellipses, Paris, 2003, pp. 112-113.

voyages imaginaires. L'aventure additionne alors ce modèle en son expansion métonymique pour signifier dès lors, « *une relation amoureuse passagère* »³³³, c'est-à-dire que l'objet n'est autre que l'ambiance du plaisir amoureux.

En outre, l'évolution du français moderne n'a pratiquement omis aucune des anciennes significations. La charge dénotative dudit terme conserve toujours la triade élémentaire, destin, hasard et danger. À partir du XIX^e siècle, le sens glisse singulièrement vers celui du " *danger* " pour insinuer, en vertu de l'expansion des pratiques viatiques pour l'exploration de l'Ailleurs, le « *risque physique par l'imaginaire collectif* ».³³⁴ Cette forme intègre, simultanément dans son paradigme, l'ampleur aventurière ainsi que la forme structurale du voyage, dosé, l'une comme l'autre, par l'intensité des émotions, du hasard, et l'opacité de l'inconnu. En d'autres termes, l'aventure acquiert cependant, sous son étendard, le volet du mouvement qui met en valeur, principalement, le sentiment de liberté envers les attaches internes ou externes du quotidien. Du reste, que veut dire le terme, " *voyager* ", sinon le « *déplacement d'une personne se rendant dans un lieu assez éloigné* »³³⁵, le fait de s'engager dans une aventure dans l'espace d'un temps et d'un lieu délimités. Une mise en mouvement, pour une quelconque visée, s'affiche par le déplacement d'un point de départ vers un autre point d'arrivée, relativement inconnu. Ainsi, c'est cette portion d'un " *aller vers le non dévoilé* " qui installe à juste mesure la portée aventurière dans l'entreprise viatique. Une part, semble-t-il, déterminante du fait qu'elle amoncelle l'amas, traditionnellement hérité, d'incertitude, de crainte et d'hésitation, précédant chaque projet viatique. Au cours de ce dernier, l'aventure l'aménage par la truculence de la curiosité, qui agit en suc appétissant dudit amas ainsi que de la mouvance.

À l'avenant de ce couplage structural, du mode aventurier et de la pratique viatique, (en une interdépendance " *viatico-aventurière* ", intervient la métaphore de L. Febvre³³⁶, attestant sans contredit, que les plus importantes saillies de l'histoire humaine n'ont commencé que lorsque nos lointains ancêtres cédèrent enfin au goût de l'aventure. C'est dire que l'existence humaine n'a pris son sens actif que lorsque le sujet a rompu son rapport de sédentarité, et a affranchi le seuil de sa

³³³ - E. BAUMGARTNER & P. MENARD, *op. cit.*, p. 62.

³³⁴ - *Ibid.*

³³⁵ - *Id.*, p. 842.

³³⁶ - Lucien FEBVRE (1878-1956), historien et critique français.

douillette caverne afin d'atteindre l'au-delà et de pouvoir découvrir conséquemment ce que cèle le lointain horizon.³³⁷ Ainsi, l'aventure s'avère un désir enraciné, si humain qu'il en définit l'Homme. À la suite de cette mobilité, s'est consécutive-ment engendrée, à termes différés, la formation, par-ci par-là, des cités, acro- poles ou métropoles, et des divers bourgs. Pour ainsi dire que tout regroupement com- munautaire est le résultat immédiat ou latent d'un déplacement, à l'origine singu- lier, puis développé plus ou moins en masse, d'un lieu vers un autre. C'est ce que résume en effet la conclusion lapidaire d'A. Maalouf, disant que « *la terre ne s'est remplie que par migrations successives.* »³³⁸

En tenant compte de la précédente réflexion de Febvre, ainsi que de l'asso- ciation faite par Maalouf, on se permettrait de déduire que l'élaboration de toute ville tient sa première origine d'un acte singulièrement *aventurier*. Ce fait alimente une nouvelle strate sémantique pour le terme " *aventure* ", celle du trait nomade. Autrement dit, la posture aventurière empile, en outre sous ses plis, une fine ex- pression de l'attrait qu'exercent les lieux sur l'Homme. Ce qui représente un fer- vent impact que l'Homme traduit par une incessante fougue pour le dynamisme sur différents reliefs, même si la destination s'affiche d'ordre inconnu ou inhabituel. Cependant, c'est pleinement l'aventure sans relâche ni arrêt.

À cet égard, on accoste à la réflexion deleuzienne qui identifie la distinction entre le nomade et le sédentaire par le fait que, pour le premier, l'espace a le sens d'un relais qui n'est occupé que pour être compté. Quant au second, il prend les lieux pour les occuper et finit par s'en approprier.³³⁹ Ce qui mène à déduire que l'espace pour le nomade est, en effet, éminemment ouvert en raison des extensions renouvelées à chaque relais, et dont les confins s'avèrent « *seulement marqué[s] par des traits qui s'effacent et se déplacent avec le trajet.* »³⁴⁰ Par ailleurs, jouissant d'une telle plénitude d'ouverture et de mouvance, le nomade expose conséquem- ment un état accompli d'" *aventure prolongée* ", à tel point que l'aventure prend dès lors, la forme d'un mode de vie, le *nomadisme*. Signalons néanmoins que, l'un ne peut remplacer intégralement l'autre, bien que les caractéristiques des deux

³³⁷ - L. FEBVRE, « *L'homme et l'aventure* », In L.-H. PARIAS (dir.), T. 1, *Histoire universelle des explo- rations*, Éd. Saint'Andréa, Paris, 1955, p. 12.

³³⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 341.

³³⁹ - D'après G. DELEUZE & F. GUATTARI, *Capitalisme et Schizophrénie, Mille Plateaux*, Éd. Minuit, Paris, 1980, page 471.

³⁴⁰ - *Ibid.*

postures, aventurière et nomade, s'affinent d'une grande part à une situation rythmée principalement par la mouvance et par l'affrontement de l'inconnu tout au long des escales.

En marge de cet entrelacs de strates sémantiques, allant de la prise du risque jusqu'à la vie en mode nomade, on se demande, que serait donc l'impact de la pratique aventurière sur le sujet meneur, l'*Aventurier*. Soumis à de multiples tensions en dissonance, livré à lui-même dans la découverte aléatoire de l'inconnu, emporté par les fluctuations pérégrines et nomades, en faisant instantanément front à front aux dangers, au hasard et au destin, ledit Aventurier ne peut en aucun cas préserver sa totale indemnité. La mise à l'épreuve, à laquelle est soumis ce dernier, enclenche, en effet, une situation d'endurance. Cependant, l'aventure, serait-elle une sorte d'échappatoire ou plutôt une occasion pour élargir l'exercice et l'expérimentation ? Pourrait-on déduire que la pratique aventureuse peut entraîner du changement au niveau de l'être du sujet aventurier ? Du coup, elle prend la forme de l'expérience, au sens d'une opportunité pour connaître par l'entraînement du vécu et du senti.

Pour répondre à toutes ces questions, limitons-nous à l'idée que toute aventure se vit en tant qu'une expérience, une séquence de vie ayant un début et une fin. Seulement, cette séquence est particulièrement structurée par le sentiment de l'épreuve, durant laquelle, l'Aventurier étend les limites de son endurance par l'exercice à la diversité, à la relativité, à l'incertitude, à l'instabilité et à l'improbabilité du monde. En outre, les rencontres fortuites avec l'inconnu (personnes, idées, lieux, nature), révèlent de nouvelles visions et suscitent de nouvelles réflexions chez l'Aventurier. Parfois, elles amènent ce dernier à reconsidérer son regard sur les choses, à changer ses modes de conduites et d'expression, pour ainsi dire, à modifier ses schémas de perception et d'interprétation, « *car c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.* »³⁴¹ Ainsi, en face de l'évènement inopiné, le « *hasard fragmentaire* »³⁴², intensifie, chez le sujet aventurier, le sentiment de la vie par la stimulation de la ténacité, en premier lieu, et successivement, par la culture de la capacité de l'endurance. Agissant en engrenage, cette dynamique combinaison en chaîne échafaude, sous l'effet des aléas rencontrés, une aire opérationnelle d'actions et de réactions. À vrai dire, cette aire n'est autre qu'un relief d'initiation et

³⁴¹ - A. MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Éd. Grasset, Paris, 1998, p. 29.

³⁴² - G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 76.

d'apprentissage, dans lequel s'expose, en mode pratique, l'ampleur des connaissances antérieures ou en cours de construction.

Disons cependant qu'en marge du vécu de l'évènement, l'aventure assiège étroitement l'expérience de ne se livrer qu'à soi-même, qu'à son savoir, qu'à son savoir-être et qu'à son savoir-faire, façon de se mesurer et de s'affirmer à la fois. C'est ainsi que s'insère l'idée de l'enseignement dans chaque processus aventurier, pour lequel est conséquemment attribué officiellement le qualificatif initiatique. A cet égard, l'aventure n'est pas forcément un fait brutal, elle est par contre un évènement ordinaire, qui devient aventure dans la mesure où il établit un changement, en certains cas, un bouleversement, qui touche l'essence existentielle de l'Aventurier.

Par la suite, l'aventure s'avère si présente dans le sillage de notre quotidien à un point qu'elle en fait une partie intégrante. Le fait qui explique les multiples adages et proverbes, dans toutes les cultures, dans lesquels le sens plein de la vie embrasse celui de l'aventure, et évoque explicitement le sens de l'école et de la formation de l'être. Ne dit-on pas, à titre d'exemple, que le voyage est une aventure ? Bien qu'il soit fréquemment reconnu, et dans toutes les cultures comme étant, l'école de la vie.

Du côté littéraire, il semble que l'aventure s'est toujours enracinée dans les textes littéraires en leur assurant, explicitement ou en filigrane, outre la forme, une dynamique motrice. Depuis les premiers romans grecs, jusqu'aux romans contemporains, l'aventure, cet « *empire énigmatique des possibles* »³⁴³, comme le dit Jan-kélévitch, se manifeste sous multiples aspects : épopée, chronique historique, roman picaresque ou pseudo-réaliste. Par ailleurs, l'émergence du thème de *l'aventure pour l'aventure*, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, a amplifié son essor dans les différents genres littéraires, particulièrement, le genre romanesque.

Partant de la définition sartrienne, considérant que l'aventure est d'abord « *un évènement qui sort de l'ordinaire, sans être forcément extraordinaire* »³⁴⁴, on peut dire que l'aventure est un fait qui peut d'ailleurs engendrer un ensemble de faits enchaînés par la loi de cause à effet. À cet égard, que s'ajoute-t-il à l'évènement pour qu'il devienne une aventure ? D'une part, Sartre précise que, « *pour que l'évènement le plus banal devienne aventure, il faut et il suffit qu'on se*

³⁴³ - In L. GUILLAND, *L'aventure mystique*, Éd. CEFAL, Liège, 1993, p. 11.

³⁴⁴ - J. P. SARTRE, *op. cit.*, p. 56.

mette à le raconter. »³⁴⁵ Selon la logique du réel où le geste précède l'acte scripturaire, l'épisode aventurier ne peut être que postérieur par rapport au vécu. Ainsi, raconter ce dernier serait une façon de l'extraire du flux de l'ordinaire, tout en le restructurant au moyen du langage dans une manœuvre de tonification aussi sémantique qu'énonciative. Ce rapport substantiel est constaté par J.-P. Laloz³⁴⁶, qui propose, dans une formule sans équivoque, que pour avoir une aventure, il faut qu'il y ait « *toujours quelqu'un pour raconter.* »³⁴⁷ À cet égard, la narration consiste donc à cimenter, par un fil unificateur, un tracé en saillie rassemblant une suite de faits, d'épreuves et d'événements aléatoires. Le récit devient, en fin de compte, cette texture confluant du résultat de l'assemblage de la gamme événementielle vécue en qualité d'une *aventure*. Cette réflexion évoque le fait que, la posture aventurière ne prend forme que par le biais de l'acte narratif, dans la mesure où « *l'aventure est tissée de sa propre narrativité* »³⁴⁸, idée sous laquelle s'arrange ostensiblement et sans exception, semble-t-il, l'ensemble des textes narratifs.

Pour sa part, le critique littéraire, J.-Y. Tadié, en marge de son étude sur le roman d'aventure, affirme que « *l'aventure est l'essence de la fiction.* »³⁴⁹ Une définition qui rehausse encore le rang de la pratique aventurière en la distinguant, en tant que substance jugulaire pour toute œuvre littéraire : la *fiction*. Cette interdépendance, mise en exergue entre la fiction, prise au sens de « *récit littéraire non référentiel* »³⁵⁰, et l'*aventure*, ne fait que légitimer le parrainage entre la fiction comme univers et l'aventure comme action. La résultante se manifeste cependant par le genre romanesque qui se définit, s'alimente et se dresse au beau milieu fictionnel. Étant protéiforme, le roman offre donc, sans ambages, l'opportune fusion de la substance aventurière dans tout agencement fictionnel. Ainsi, déferlant de plus en plus les ailes de son paradigme sémantique, l'aventure se greffe, d'une manière ou d'une autre, à toute fiction narrative.

Cette parenté au littéraire atteint son point d'orgue avec la caractérisation du Nouveau Roman. Par une formulation en chiasme, J. Ricardou avance que, le genre romanesque devient « [...] *moins l'écriture d'une aventure que l'aventure*

³⁴⁵ - *Ibid*, pp. 56-58.

³⁴⁶ - Jean-Pierre LALLOZ, né le 08.06.1954, est un docteur agrégé en philosophie.

³⁴⁷ - J.-P. LALLOZ, « *Élément pour une théorie de l'aventure* », disponible sur : <http://www.philosophie-en-ligne.com/page47.htm>, consulté le, 25.03.2014.

³⁴⁸ - *Ibid*.

³⁴⁹ - J.-Y. TADIÉ, *Le roman d'aventure*, Éd. P.U.F, Paris, 1996, p. 5.

³⁵⁰ - D. COHN, (trad. C. HARY-SCHAEFFER), *Le propre de la fiction*, Éd. Seuil, Paris, 2001, p. 27.

d'une écriture. »³⁵¹ Ainsi, il définit fermement le roman à base de son contenu narratif qui se résume à amasser diversement une série de péripéties. Cependant, qu'est-ce qu'un roman ? Sinon, c'est une histoire au sens d'une aventure d'un ou de plusieurs personnages, un parcours de vie mouvementée en raison de son ouverture sur l'éventualité du destin. Bien qu'il soit par essence fictionnel, ce parcours, avec sa portée illusionniste, s'accorde à point avec le paradigme du cours existentiel, d'où s'accomplit conséquemment l'effet de réel qui, selon Barthes, « [...] revient à titre de signifié de connotation [et qui, ajoute-il] qui forme l'esthétique de toute les œuvres courantes de la modernité. »³⁵² Toujours est-il que, c'est cet effet de vraisemblance qui fascine le plus le lecteur de tout texte de typologie littéraire, particulièrement, romanesque.

Par ailleurs, Ricardou assimile la modalité de l'acte narratif à celle de ce parcours de vie à un tel point où le fait de raconter devient le synonyme de "s'aventurer". L'écart entre les deux actions s'affiche, de prime abord, d'ordre diagonal, tandis que la réflexion, portée sur les strates sémantiques de la notion de "l'aventure", invite plutôt à une sorte de parallélisme procédural. Partant du fait que, la mise en mots des diverses péripéties est une activité principalement cérébrale qui agit, conséquemment, selon une stratégie d'énonciation. Le but ciblé est d'informer au moyen de la manière dans laquelle se construit la trame événementielle. Outre cette dernière, le regard scrutant s'intensifie de plus en plus sur la narration comme la clef de voûte car, elle est l'action génératrice dont tout produit porte un signe, une signification et une signifiante. Du coup, le processus, présentant le fait de *narrer*, s'identifie à l'objet romanesque, quant à l'histoire narrée ainsi que son écriture, modalité substantielle de la narration, elles deviennent simultanément *de l'aventure*.

Toujours selon Ricardou, cette manière de faire, suscitant immanquablement un effet sur tout sujet lecteur, s'inscrit, également, dans le sillage sémantique de l'aventure. En d'autres termes, on peut dire que le fait de raconter devient alors un "faire" typiquement "aventurier" du moment que l'objet est foncièrement aventurier. De même que, sa présentation en mots n'acquiert-elle pas doublement le trait aventurier, en raison de la combinaison élaborée entre le *fait* comme événement et le *fait de parole* rapportant cet événement ? Cela laisse à déduire que l'aventure de l'écriture se greffe pertinemment à la modalité langagière à partir de

³⁵¹ - J. RICARDOU, *Problèmes du Nouveau Roman*, Éd. Seuil, Paris 1967, p. 111.

³⁵² - R. BARTHES, *Le bruissement de la langue*, Éd. Seuil, Paris, 1984, pp. 186-187.

laquelle le texte prend forme et naissance. D'ailleurs, la littérarité du texte, ainsi élaboré, revient principalement à cette modalité tel que l'affirme explicitement Sartre, en disant : « *On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon.* »³⁵³

En outre, n'oublions pas que, la forme romanesque est une production qui se définit par la composante fictionnelle. Ce fait met l'accent sur l'activité cérébrale en tant qu'élément, à la fois, médiateur et organisationnel duquel résulte l'agencement des différents facteurs du tissage narratif jusqu'à l'achèvement du produit, le récit. Cette situation est identique au processus aventurier dans lequel le sujet est appelé à gérer, aux limites de ses sensibilités et de son savoir-faire, un amas conflictuel de faits, d'effets et d'états d'âme. En un mot, c'est l'endurance de la créativité, pour ainsi dire *l'aventure* de la créativité.

D'après cette comparaison, on déduit que, lors de la transcription de l'épisode aventurier, c'est l'écriture, acte de rapporter, de conter et de raconter, qui charrie alors l'ampleur aventurière. Donc, conformément au style des nouveaux romanciers, on peut éventuellement conclure que l'aventure de l'écriture est un projet dans lequel l'écriture, acte scripturaire, prend le rôle du héros. Du reste, le changement du sujet Aventurier, selon le chiasme de Ricardou, n'a point diminué de sa pertinence car, *de* l'objet de l'écriture vers celui de la manière, le glissement n'est que d'ordre exclusivement extensif.

En somme, il est loisible d'admettre que toute trame fictionnelle, pour ainsi dire romanesque est, en fond et en forme, une aventure. Ainsi, chaque roman, classé sous n'importe quel genre, préserve parallèlement sa typologie aventurière, du fait que sa texture est tissée à base d'aventures, menées évidemment par des héros, sujets aventuriers, voire aventureux. Cependant, la diverse gamme des romans ne fait que relater les multiples péripéties de ces héros ; ces péripéties sont, en d'autres termes, la mise en mots des parcours de leurs épreuves, de leurs endurance et, conséquemment, de leurs expériences existentielles. Cependant, la superposition du paradigme de l'aventure avec celui de l'écriture narrative met en valeur la charge initiatique, manifestement sustentée par l'imbrication des deux pratiques, et l'aventure et l'écriture. Singulièrement, c'est ce qui caractérise le cas

³⁵³ - J.-P. SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?*, p. 30.

du présent protagoniste maaloufien, Baldassare qui, en plus de son statut d'aventurier-voyageur, prend le rôle du diariste-narrateur, rapportant toutes les péripéties de son odysséen périple.

Autrement dit, tout en racontant son aventure viatique, ce marchand génois configure parallèlement un processus d'apprentissage suite aux expériences endurées, en premier temps, et racontées, en second temps. À cet égard, il est possible d'affirmer qu'une aventure narrée se range dûment sous l'étiquette de l'initiation accomplie car, en reproduisant les informations en mots, l'esprit s'approprie du flux informationnel et l'intègre dans son propre circuit. Du coup, l'acte scripturaire a tendance, au moyen des morphèmes, à fixer une instance de la dynamique intellectuelle continuellement constructive. Opérationnellement, si le fait de formuler ses idées à haute voix permet de les " voir " autrement, il est également reconnu que, les écrire augmente, ostensiblement, leur cohérence et leur organisation³⁵⁴. Pour sa part, le psychologue soviétique, Lev Vygotsky, affirme que, l'élément de la réflexion est très important dans le langage écrit. Outre que, « *la pensée s'incarne dans la parole, la parole disparaît dans le langage intérieur, donnant naissance à la pensée [qui] [...] tend à unir une chose à une autre* »³⁵⁵, ledit psychologue, ajoute que, « [...] *l'élément de la réflexion est très important dans le langage écrit.* »³⁵⁶ Ainsi, cette pensée, résulte, d'une part, d'un mouvement de construction cognitive, et d'autre part, prend forme par l'expression langagière qui configure la signification ciblée. Tel que l'asserte Delacroix, « *c'est donc vers le langage, comme vers l'instrument universel de l'intelligence, que spontanément s'oriente la pensée. Elle s'installe sur le clavier verbal.* »³⁵⁷ Lequel fait appuie, semble-t-il, le positionnement de la psychologie moderne, qui affecte, notablement, l'écriture au rang intellectuel, parce que « *l'usage du langage et du symbolisme permet d'accroître les pouvoirs de la pensée.* »³⁵⁸ Pour sa part, Vygotsky atteste formellement que « *le langage écrit est la forme du langage la plus prolixe, la plus précise et la plus développée.* »³⁵⁹ À cet égard, il serait plausible d'affirmer que l'acte d'écrire est une modalité pour épurer ses réflexions et affiner ses savoirs. De la sorte, on peut dire, à la manière des maximes proustiennes, qu'*écrire, c'est apprendre !*

³⁵⁴ - D'après A. GIORDAN, *op. cit.*, p. 165.

³⁵⁵ - L. VYGOTSKI, *Pensée & langage*, Éd. La Dispute/SNEDIT, Paris, 1997, p. 499.

³⁵⁶ - *Ibid.*, p. 483.

³⁵⁷ - H. DELACROIX, *Le langage et la pensée*, Éd. Librairie Félix Alcan, Paris, 1924, p. 410.

³⁵⁸ - A. OGIEN, & L. QUÉRÉ, *op. cit.*, p. 119.

³⁵⁹ - *Id.*, 353, p. 481.

Quant à l'Aventurier, il est principalement le protagoniste ou le héros, celui qui prône des réactions actives et positives vis-à-vis des faits marquant son entourage. Il résiste, réagit et prend l'initiative de remédier le trouble survenu. C'est au sujet aventurier que revient, avec ou contre son gré, la mission de mettre en avant un état de changement aux mesures d'un meilleur rétablissement en devenir. Selon la distinction faite par Jankélévitch, l'homme aventureux représenterait « *un véritable style de vie* » au détriment de l'Aventurier qui « *est simplement un bourgeois qui triche [...], qui dérange le jeu bourgeois, qui joue en marge des règles* »³⁶⁰ en se voulant un professionnel des aventures. Non loin de cette réflexion, Suzanne Roth, en cherchant « *les vrais aventuriers* » des faux, a dégagé divers profils du sujet aventurier, tels que les « *aventuriers malgré eux* », « *les para-aventuriers* », ainsi que le cas où se mêlent les uns aux autres.³⁶¹

Devant cette typologie du sujet meneur de l'aventure, J.-M. Belorgey, en revanche, repart de l'idée de l'aventure elle-même. Il met l'accent sur la « *vraie* » aventure qui définira, selon lui, « *l'homme aventureux* » de Jankélévitch. Pour qu'une *vraie* aventure commence, ajoute Belorgey, « *il faut que le souci [...] de commencer, [...], cède la place au désir d'une vraie confrontation, d'un vrai mélange.* »³⁶² Cette réflexion résume, semble-t-il, l'allure aventureuse du fait que la corrélation entre le souci, au sens de l'inquiétude de l'inconnu, et le désir, qui insinue l'appétence de rendre l'inconnu connu, est en effet ce qui attise l'aptitude dans laquelle se trouve tout sujet appelé à l'aventure. De même, selon ces deux éléments, agissant en systole et en diastole, se détermine l'envergure de l'aventure parcourue. Rappelons, néanmoins que, le souci comme le désir, tous les deux, ne sont manifestés, entrepris et conséquemment assumés que par l'artisan de l'entreprise aventureuse : l'*aventureux Aventurier*.

Devant la nuance lexicologique que relèvent ces deux dérivés (aventurier/Aventureux) du mot " aventure ", l'étude sémantique nous révèle plutôt une distinction d'usage. Notons d'abord que le dictionnaire Littré³⁶³ et celui de l'académie française³⁶⁴ attestent la forme substantive à "*Aventurier* " et déclinent

³⁶⁰ - W. JANKÉLÉVITCH, *op. cit.*, p. 9.

³⁶¹ - D'après S. ROTH, *Aventures et aventuriers au XVIII^e siècle : essais de sociologie littéraire*, Éd. Presse Universitaires de Lille, Lille, 1980, p. XIX. L'auteur a résumé l'aventurier du XVIII^e siècle à celui qui avait été « *le parangon* » : Giacomo Casanova.

³⁶² - J.-M. BELORGEY, *La vraie vie est ailleurs, Histoires de ruptures avec l'Occident*, Éd. Lattès, Paris, 1989, pp. 12-13.

³⁶³ - Disponible sur, www.littre.org, consulté le 25.03.2014.

³⁶⁴ - MM. DE WAILLY, *Nouveau Vocabulaire François*, Éd. Rémond et Fils. Paris, 1818, p. 98.

à "*Aventureux*" juste la forme adjectivale, ce qui donne l'origine pour la règle du style faite à cet égard³⁶⁵, alors que le français actuel admet les deux formes pour les deux termes. Quant à la portée dénotative du terme, "*aventurier*", elle est relativement plus étendue en raison d'une variété de sèmes. Ces derniers varient selon le rapport avec l'aventure, passant par l'insistance ou non sur la participation active du sujet, pour arriver en fin de compte à la dimension fantaisiste que charrie principalement ledit vocable, "*Aventurier*".³⁶⁶

En faisant référence au sens étymologique, on retrouve que, lors du xv^e siècle, les deux termes se rencontrent en tant que catégorie substantive. D'une part, l'*aventurier* signifiait celui qui cherche ou court les aventures, alors que l'*aventureux*, devenait, d'autre part, celui qui se lance dans une entreprise risquée. Au début du xvii^e siècle, la portée sémantique du premier s'élargit pour dénoter toute personne qui s'engage volontairement à faire la guerre. Vers la fin du même siècle, l'*aventurier* devient alors celui qui mène une vie régie par les intrigues et le hasard. Par ailleurs, l'usage du substantif "*Aventureux*" est quasiment utilisé pour souligner une singularité d'ordre intellectuel et spirituel pour le sujet et pour l'épisode de l'aventure menée.³⁶⁷

Dans la même perspective, on constate que du côté de l'adjonction affixale, la distinction entre les deux suffixes (*-ier/-eux*) dénote aussi une différence sémantique. Selon *Le bon usage* de Grevisse, le second, (*eux-euse*), provenant de l'origine latine "*osum/osam*", indique particulièrement la *qualité* tout en marquant l'*abondance*. Quant au premier, (*ier-ière*), provenant de l'origine latine "*arium/ariam*", il désigne, outre la *qualité*, une *personne agissante*, un *réceptacle*, un *arbre* et une *machine*³⁶⁸. Ainsi, l'évènement qualifié d'aventure doit être mené, non seulement, par une qualité, même si elle est en abondance, mais plutôt par un agissement propre au sujet en question. Notamment pour un vécu en saillie du paisible quotidien, c'est l'action qui détermine l'acteur autant que c'est le *faire* qui révèle l'*être*, tel que l'avance la philosophie existentialiste.³⁶⁹

³⁶⁵ - D'après http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm, consulté le, 25.03.2014.

³⁶⁶ - D'après http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm, consulté le, 25.03.2014.

³⁶⁷ - D'après http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm, consulté le, 25.03.2014.

³⁶⁸ - M. GREVISSE, *Le bon usage*, Éd. Duculot, Paris-Gembloux, 1980, p. 104.

³⁶⁹ - D'après J.-P. SARTRE, *op. cit.*, p. 235.

Dans le même sens, Robert & Nathan, en étudiant les suffixes ajoutés à des noms, octroient à la forme (*eux-euse*) la valeur de la *qualité* ainsi que le sens de celui " *qui s'occupe de* ", alors qu'ils préconisent à la forme de (*-ier/-eux*), la valeur dénotative de *métier*, de *contenant* et d'*arbre*.³⁷⁰ Ce qui met franchement en relief une sorte d'égard distinctif porté à l'*aventureux* au détriment de l'*aventurier* qui assume l'idée de modalité. Cette dernière comprend diversement l'ordre de l'usage (moyen) ainsi que celui de la fonction (productivité), acquise ou naturelle (à l'image de l'arbre, exemple : citronnier).

De ce fait, on constate clairement que du point de vue du gisement sémantique, la forme " *aventurier/aventurière* ", substantielle ou adjectivale, affiche un sens relativement évasé par rapport à celui de la forme, " *aventureux/aventureuse* ". D'après les diverses strates dénotatives exposées ci-dessus, on peut déduire que, le terme *aventurier*, pris en tant que substantif ou adjectif, amassant ainsi plus de densité et d'étendue, acquiert alors le statut du dénotatif générique. D'où, la qualification de tout sujet, menant hardiment une aventure, portera d'emblée l'étiquette de " *l'Aventurier* " de même que son projet, tout à fait semblables aux figures mythiques telles que " *Énée* " de Virgile³⁷¹ et " *Robinson* " de Daniel Defoe.³⁷²

Pour Baldassare, l'aventure prend une forme viatique. Annoncée d'emblée dès le titre, *Le périple de Baldassare*, un récit qui recèle une série de situations pérégrines, aiguës par l'urgence et le risque, et ouvertes sur les plus improbables éventualités. Outre les déplacements, renouvelés aux maints relais, la palette des lieux parcourus, s'étale de la rive méditerranéenne orientale jusqu'aux profondes terres occidentales, et insère une multitude de circonstances conflictuelles. Ce fait rend conséquemment les données environnementales du périple ainsi que l'atmosphère ambiante marquées par une tension supplémentaire. Le mobil du voyage entrecroise énergétiquement, d'une part, une légitime quête de savoir, et d'autre part, une ambition active d'agir pour la survie de la communauté humaine. Certains événements historiques de cette époque confluent à démarquer cette dernière des tumultueuses pages de l'Histoire humaine, notamment par l'avancée avouée de l'obscurantisme, accompagné par une avalanche démesurée de superstitions.

Selon ces balises circonstanciées, le fait d'entreprendre un voyage s'avère donc susceptible d'amplifier de plus en plus la dimension aventurière, à moins que

³⁷⁰ - D'après *LE ROBERT & NATHAN, Vocabulaire*, Éd. Nathan, Paris, 1995, p. 73.

³⁷¹ - Poète latin, (70-19 av. J.-C.).

³⁷² - Écrivain anglais, (1660-1731).

ce soit une sorte de *folie*, notamment quand il est question de traverser des villes en effervescence et des régions dans lesquelles la guerre bat son plein entre les frères ennemis qui s'acharnent, fiévreusement hélas, les uns contre les autres. Baldassare, le protagoniste de la présente œuvre, manifeste, en effet, ce constat et, l'avance explicitement dès la veille de son départ, en se demandant « *comment a débuté cette folie ?* »³⁷³ L'usage métaphorique de *la folie* insinue indubitablement la dérive, à la fois, hasardeuse et périlleuse à laquelle est voué le périple. Cette observation est d'ailleurs récurrente tout au long des méandres pérégrines, notamment lors des moments de forte contrariété ou de fatigue. Du reste, si l'expression de cet état prend toujours la forme interrogative, ce n'est ni pour son usage normatif, ni pour soulever une incompréhension, ni pour chercher, par conséquent, une réponse. C'est surtout pour mettre expressément en relief, plus allusif que dénotatif, le niveau de désarroi dans lequel se trouve le héros voyageur. Auquel désarroi s'ajoute, à maintes fois, un regret assez apparent, tel que l'atteste, entre autres, le passage disant : « *Quelle folie m'a poussé à voyager ?* »³⁷⁴ Cependant, on peut dire que la structure interrogative assure le rôle d'une figure de style, autant elle attire l'attention par la situation de problème, autant elle divulgue l'état d'âme et d'esprit par le détour implicite de la charge énonciative.

Notons par ailleurs que, la connexion faite entre les aléas rencontrés lors des voyages et le syndrome des troubles altérant l'esprit dévoile que, d'une part, le projet du périple n'est pas issu d'une programmation antérieurement réfléchie et étudiée, mais plutôt hâtive et sans mesures, et que d'autre part, l'ampleur des risques endurés semble atteindre un point culminant. Cependant, l'état, résultant de la décision précipitée et de la multitude des écueils, expose la mise en scène renouvelée des situations d'épreuves et de faits imprévus, caractéristiques du menu aventurier. De ce fait, il en résulte que la structure événementielle initiale du périple baldassarien se base singulièrement sur un comportement aventurier qui déchaîne, conséquemment, une suite d'actions et de réactions, faisant de la réappropriation d'un livre rare, un voyage de découverte, de conquête, de reconquête et de retour aux terres ancestrales. Ainsi, l'aller et le retour, supposés la veille du périple, s'avèrent plutôt un aller sans retour au sens de partir sans ne plus revenir. Ce changement catégorique entre le plan envisagé au début du périple et l'état des

³⁷³ - A. MAALOUF, *Le périple de Baldassare*, p. 11.

³⁷⁴ - *Ibid.*, p. 181.

choses auquel ce périple a, en fin de compte, atterrit, met en exergue la fonctionnalité active et dominante de la composante aventurière tout au long du déroulement du périple.

Par ailleurs, qu'est-ce que le voyage ? Qu'est-ce que cette pratique de forme tautologique, se manifestant inmanquablement par un aller d'un quelque part et une arrivée vers un autre quelque part ? À vrai dire, si le voyage se résume structuralement par le mouvement, physique ou intellectuel, d'un état vers un autre, à temps continu ou différé, il déferle, conjointement, un amas de postures dont la modalité demeure unique, la mobilité. Du point de vue purement sémantique, le terme *voyage*, provenant de l'origine latine *aticum*, se compose par l'unité affixale *age*. Cette unité lexicale marque, selon Grevisse, la collection d'objet de même espèce, voire, une action ou un état résultant.³⁷⁵ En s'assemblant au radical *voy*, qui relève du mot latin *via*, désignant la voie ou le chemin³⁷⁶, le voyage devient une action abritant la multitude. C'est ce que le confirme, sans ambages, l'allure scénique de l'acte pérégrin, qui se déploie par le contact perceptif (physique, émotionnel, intellectuel, etc.) avec les multiples variétés, meublant l'environnement du chemin parcouru. Parallèlement à ses déplacements, le voyageur cultive diverses postures et trace conjointement des variations au niveau de son itinéraire comme au niveau de son profil. En d'autres mots, le voyage, essentiellement défini par la mobilité, abrite cependant, dans ces méandres sémantiques, le fait de changer de repères géographiques et de traits distinctifs du profil charismatique.

À cet égard, si l'usage viatique s'avère l'entreprise de la mobilité en quête de lieux lointains, il serait de même le foyer propice de la pratique aventurière en raison de franche ouverture sur l'inconnu, dans une confrontation immédiate, directe et sans aucune issue de rebrousser chemin. En outre, cet ondolement de campement et de décampement, renouvelés périodiquement, assiège une ambiance tendue, dominée par l'inquiétude et l'urgence. Sans nier l'attrait de l'Ailleurs et l'excitation qu'il cultive en chacun de nous, le moment effectif du départ ou le premier pas vers l'extérieur arbore souvent, si ce n'est pas toujours, une instance de fortes émotions et de tensions. Ce trouble, à l'instant de l'affranchissement du seuil de monde restreint, présente, par voie de conséquence immédiate, le dénuement de toute sorte de carapace protectrice, telles que les habitudes et les familiarités antérieures.

³⁷⁵ - M. GREVISSE, *op. cit.*, p. 100.

³⁷⁶ - E. BAUMGARTNER & P. MENARD, *op. cit.*, p. 837.

Du coup, le pas initial du voyageur est la réponse à deux appels diagonalement différents, l'un de l'intérieur et l'autre de l'extérieur. Le premier, d'effet centripète, attire le sujet à rejeter le départ, quant au second, il l'invite à se détacher de l'emprise de la paisible routine quotidienne. Certes, c'est ce dernier qui remporte la partie car, il présente explicitement une invitation aussi polychrome que la palette de l'Ailleurs. Ce fait rend le voyage une activité doublement plurielle parce qu'elle répond, d'une part, à un désir instinctif pluriel, celui de tout ce qui nous est autre et externe. D'où, l'Ailleurs devient, selon M. Le Bris, une multitude de lieux, groupés sous l'étiquette du "*dehors*".³⁷⁷ Et d'autre part, le voyage devient lui-même une pratique plurielle vu la dominance des variétés qui le structurent. Par ailleurs, tout voyage, défini en tant que déplacement entre un point de départ et un point d'arrivée, plus ou moins éloigné, s'avère une manœuvre dyadique, vacillant entre une extraction suivie impérativement par une intrusion, affichant respectivement le début et la fin de la séquence pérégrine.

Dans ce sens, l'idée du voyage se résume alors au mouvement qui nous mène d'un lieu vers un autre, plus au moins éloigné soit-il, mais particulièrement inconnu ; d'une manière générale disons, d'un point de départ vers un point d'arrivée, forcément différent, comme d'ailleurs d'un état de fait, d'âme et de perception vers un autre, pertinemment *nouveau*. D'une part, cette manœuvre d'extraction est suivie consécutivement par une intrusion, d'autre part, la dite manœuvre n'est en aucun cas anodine du fait qu'elle met en évidence l'élaboration d'un changement aussi interne qu'externe. Néanmoins, on ne peut atteindre aucun lieu sans affranchir ses propres limites. Pour le cas du voyage, il s'agit d'autant plus d'étendre ses limites aux confins des bouts du monde.³⁷⁸ Quant au changement, la mise en mouvement, au détriment de la fixité, déclenche plus d'attention et d'ouverture, rendant ainsi la vie plus excitante.

En d'autres termes, la vie est changeante par nature. Du coup, la vie, lors du voyage, s'approche relativement d'un état de nomadisme dans lequel le sujet ne s'attache à aucun lieu et que son unique abri n'est autre que la route. Certes, le nomade est une figure extrême du pattern viatique chez qui, l'inquiétude et l'urgence deviennent des ingrédients proprement habituels et même pertinents pour son quotidien, autant qu'il a pris le pli du mouvement. Par contre, la pratique viatique pour un non-nomade, non habitué, le voyage constitue un évènement

³⁷⁷ - In F. MICHEL, *op. cit.*, p. 6.

³⁷⁸ - Selon l'expression de Jean-Didier URBAIN « *Le monde est plein de bouts de monde* », In F. MICHEL, *Désirs d'Ailleurs*, p. 9.

d'importante envergure, parce qu'il s'accompagne toujours par un écart de changement au niveau de l'être, de l'affect et de l'intellect du sujet voyageur. C'est pour cette raison que l'adage populaire nous rappelle qu'on part avec une idée mais on revient avec une autre, pour ainsi dire, se « *rendre autre* »³⁷⁹, au sens de devenir relativement aussi différent qu'une autre personne. C'est ce qui arrive à juste titre au voyageur génois, qui constate ouvertement ce fait, lors de ses péripéties, et révèle cependant que « *tout a changé autour de moi et en moi.* »³⁸⁰

Cet écart est principalement dû à l'interaction avec l'Autre et l'Ailleurs à laquelle se soumet le voyageur dès qu'il franchit le seuil de son univers familier. Ainsi, le voyage, outre le mouvement entre les lieux pour juste changer ses coordonnées topographiques, c'est aussi et avant tout, une « *affaire de conscience et de sens.* »³⁸¹ C'est-à-dire qu'on ne peut entreprendre un voyage sans qu'il n'y ait une intention décisive : c'est ce que présente d'ailleurs la résignation du sujet-voyageur. Étant d'ordre du *faire*, chez Baldassare, se développe, conséquemment et conjointement à cette résignation, une portée significative car, on n'agit guère juste pour agir mais plutôt dans le but d'un dessein préétabli, qu'il soit psychologique, moral ou physique.

Pour Baldassare qui affirme ostensiblement : « *Il faut le rattraper ..., il faut se mettre en route tout de suite.* »³⁸², la décision est aussi ferme que la résignation. On comprend alors qu'il y a la contrainte de récupérer un objet de valeur d'où se déclenche l'impératif du voyage. Ce qui présente, en effet, la dyade intrinsèque du profil consciencieux et sémantique du projet viatique de ce génois. La décision est renouvelée à deux reprises, particulièrement par une forme verbale en mode actif, où le protagoniste répète « *je partirai !* »³⁸³, comme s'il veut se donner constance, notamment à l'approche du jour de départ.

À ce propos, ce jour qui annonce le plus l'acte aventureux est un moment de tension optimale pour chaque voyageur et ce, lors de chacun de ses voyages car, c'est le premier pas vers le dehors et le commencement d'une séquence de vie, générée par le mouvement. Pour cela, Lao-Tseu souligne la particularité de cette étape en disant que le voyage de mille lieues commence toujours par un premier

³⁷⁹ - J.-D. URBIN, In F. MICHEL, *Ibid.*, p. 8.

³⁸⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 8.

³⁸¹ - *Ibid.*, p. 8.

³⁸² - *Id.*, p. 10.

³⁸³ - *Id.*

pas.³⁸⁴ En faisant un pas en plus vers l'extérieur, c'est l'abandon effectif du confort du familial et l'affranchissement d'un ailleurs meublé du hasard, du risque et de l'inattendu.

Concernant ce premier pas, le même état de choses est constaté lors du projet aventurier, au point où Jankélévitch ne qualifie d'aventure que cette étape, en disant : « *C'est le commencement qui est aventureux.* »³⁸⁵ Quant à la suite, elle s'arrange sous l'étendard de la consécutive conséquence. Le même cas est pour l'aventure qui est une instance de détachement du carcan journalier ; c'est aussi une délivrance de la pesanteur de ses habitudes et de ses propres chaînes pour s'exposer aux aléas de tout ce qui est en dehors de la routine. Par analogie, on peut dire donc que l'aventure se déclenche par le même état de circonstance que le départ lors d'un voyage.

Bien que le périple baldassarien soit dicté principalement par l'obligation morale, cela ne prime pas non plus l'attraction de Baldassare pour le mouvement car, « *l'acte de partir est et restera toujours un acte noble dès lors qu'il s'agira d'interroger le monde ou, mieux encore, le repenser à l'aune d'une humanité meilleure.* »³⁸⁶ Baldassare se rend déjà compte que le fait de rester dans le confort familial de son chez soi, ne lui octroie aucune opportunité ; ainsi, il ne peut ni se réapproprier le livre vendu par inadvertance, ni accroître ses connaissances afin d'atténuer le tiraillement de ses doutes. C'est ainsi qu'il s'embarque, contre ses hésitations et ses peurs, dans un voyage sans mesures préalables afin de retrouver l'entité saine de son raisonnement, soit par le biais du contenu de l'œuvre d'al-Mazandarani, soit par la rencontre et l'interaction d'autres personnes instruites à propos de ce sujet. Cette décision se justifie louablement par Montaigne, auteur des *Essais*, dont la devise est la suivante : « *Il faut voyager pour froter et limer sa cervelle contre celle d'autrui.* »³⁸⁷ Autrement dit, le voyage est cette occasion propice pour affirmer, d'une part, la consistance de ses connaissances, et d'autre part, pour élargir, par le contact et l'interaction, la portée de ses représentations avec d'autres personnes de profil ethnique et social différents du sien.

³⁸⁴ - Note de lecture.

³⁸⁵ - JANKELIVITCH, *op. cit.*, p. 7

³⁸⁶ - *Ibid.*, sp.

³⁸⁷ - M. DE MONTAIGNE, *Les Essais*, T. 1, Éd. Gallimard & Librairie Générale Française, Paris, 1965, p. 191.

Ainsi, la visée exprimée métaphoriquement par « *frotter et limer* » n'est autre que le fait d'*apprendre*, dont la signification à la fois étymologique et moderne est, saisir par l'esprit et acquérir des connaissances.³⁸⁸ Quant à la modalité, la pratique viatique affiche par excellence un apprentissage à deux essieux : la découverte empirique et l'échange vif et instantané. Selon la plume du diariste, ce dernier « [...] voyageait [...] pour observer le monde, et pour se mettre des choses étranges qui s'y produisent »³⁸⁹, pour ainsi dire, acquérir par l'expérience et la pratique. Rappelons à cet égard que le voyage assiège une entreprise plurielle qui, par sa mouvance, offre la proximité d'une palette de profils, de visions et de sensibilités aussi diverses que multiples. C'est au sein de l'activité viatique que s'assurent et l'abri et le voisinage pacifiques pour une telle multitude.

Du coup, à la suite de cette conjoncture de contact direct se déclenche, aussi naturellement que possible, une acquisition spontanée et un apprentissage motivé. Dans cette perspective, l'apprentissage évoque un processus d'exposition et de correction (façon de *limer*) lors de la mise en contraste des singularités. De ce fait résulte une construction mutuelle à la fois paisible et authentique. Quant à l'acquisition, elle émerge de la sensibilité de la coprésence, donc au *frottement* duquel génère le partage. On peut déduire que la manifeste conséquence de la pratique ambulante est la consolidation du tonnage des connaissances conformément à la formule fabuliste, dans *L'hirondelle et les petits oiseaux*, « *quiconque a beaucoup vu/Peut avoir beaucoup retenu.* »³⁹⁰ C'est dire que, devant un paysage nouveau, singulièrement mouvementé par l'inhabituel tel que le cas de Baldassare, une fluidité perceptive sera donc activée, et du coup, la conscience s'avère avantageusement approvisionnée.

Tout en effectuant sa quête pour le livre salvateur, ledit Baldassare se retrouve figurant de deux postures aussi aventurières qu'initiatiques. En s'engageant à transcrire ses diverses péripéties, le marchand acquiert le statut du diariste, qui raconte le périple au prisme de sa propre sensibilité et de sa subjective vision des choses. Par ailleurs, tout en traversant diverses contrées, notamment lors d'une tumultueuse époque, ce Génois devient un témoin de valeur des grands événements enregistrés lors de la durée du périple. Ainsi, entre un auteur de texte, rapportant réflexivement les faits et un témoin, ayant vécu et enduré de près le fait, l'aventure baldassarienne se consolide par une charge d'initiation dyadique. Cette

³⁸⁸ - E. BAUMGARTNER & P. MENARD, *op. cit.*, p. 41

³⁸⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, pp. 347-348.

³⁹⁰ - J. DE LA FONTAINE, *Fables*, T. 2, Éd. Nouvelle Librairie de France, Paris, 1999, p. 133.

charge s'établit simultanément à partir de la posture du *diariste* ainsi que de celle du *témoin*.

3.1.1 Le narrateur diariste

Précisons de prime abord que, la signification présentement ciblée par le terme *narrateur*³⁹¹ n'est pas pour autant la dénotation conceptuelle forgée par la narratologie génettienne. C'est juste l'emploi du nom d'agent dérivant du verbe "*narrer*", et qui désigne la personne qui raconte quelque chose. Laquelle fonction évoque, en effet, le narrateur génettien qui, appartenant aux *objets* narratifs, « *n'est pas un élément du texte mais une construction mentale fondée sur l'ensemble du texte.* »³⁹² À vrai dire, le présent usage se justifie par le fait que, dans la dite œuvre, le débit narratif se présente sous forme de carnets de voyage qu'élabore le protagoniste-voyageur, les qualifiant cependant par « *ma prose intime.* »³⁹³ De ce fait, du point de vue forme textuelle, l'histoire du périple s'étale tout au long des quatre carnets de route dont chacun présente une étape, voire une traversée, du périple baldassarien. Cette quadruple segmentation n'est guère intentionnée, mais plutôt due aux sinuosités aventurières qui caractérisent la pratique pérégrine du Génois. D'ailleurs, chaque nouveau carnet signifie la perte de son précédent en conséquence d'un moment de risque ultime d'une expérience vécue.

À cet égard, on constate que, outre son statut de protagoniste, Baldassare assure lui-même la narration de ses aventures et de ses mésaventures lors de ce périple. A la manière d'un compte rendu, comme le dit, « *je m'étais appliqué à rendre de tout ce qui m'arrivait* »³⁹⁴, il y rapporte quotidiennement les événements marquants de ses journées ainsi que toutes les idées et réflexions ayant traversé son esprit. Selon sa situation contextuelle où les réflexions ne gravitent qu'autour de l'imminente fin dantesque, le Génois affirme que « *je songe chaque jour à écrire pour raconter mon voyage, pour rendre compte de mes sentiments qui hésitent sans arrêt entre le découragement et l'exubérance.* »³⁹⁵ Ce passage donne à entendre une décision de ton si ferme que, malgré les carnets égarés, elle

³⁹¹ - « La narration suppose la présence d'un narrateur (qui n'est pas nécessairement identifiable à l'auteur) ; ce narrateur organise les éléments dont il fait état, il les met en " intrigue ", ce qui revient à dire qu'il établit des liens (chronologiques ou logiques) et donc impose, au sens strict du terme, un " point de vue " sur ce qu'il raconte. », In P. ARON, D. SAINT-JACQUES, & A. VIALA, *op. cit.*, p. 392.

³⁹² - G. GENETTE, *Nouveau discours du récit*, Éd. Seuil, Paris, 1983, p. 94.

³⁹³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 175.

³⁹⁴ - *Ibid.*, p. 435.

³⁹⁵ - *Id.*, p. 275.

demeure maintenue tout au long des multiples pérégrinations. Pour le reste, ce sont les pages de ces carnets qui échafaudent la forme substantielle de l'expérience via-tique entreprise, le texte. Dans ce sillage, Baldassare ajoute : « *Ces pages sont la chair de mes jours.* »³⁹⁶

Néanmoins, cet acte de narration n'est point singulier car, il est dédoublé par celui de l'écriture, le fait qui amplifie considérablement la portée initiatique pour le sujet voyageur, d'une part, et diariste, d'autre part. Ajoutons que, l'écriture baldassarienne n'est pas du genre hâtif, résumé et rigoureusement segmenté en une simple prise de note. En revanche, c'est une rédaction à plein souffle, mettant en mots juxtaposés le déroulement des aventures, les rencontres multiples ainsi que les états d'âme de joie et de détresse endurés. À titre illustratif : « *Je vais donc raconter cette mésaventure qui se termine au mieux* »³⁹⁷, ce passage est écrit à la suite de la traversée entre l'île de Chio et la ville de Gênes, où la quête prend un détour purement orphique ; Baldassare œuvre à régulariser le divorce de sa Maîtresse Marta de son mari volage.

Plus qu'une rédaction passagère dont l'objet est de faire passer l'interminable temps des trajets, le négociant, à l'image des voyageurs et des chroniqueurs du passé, se consacre entièrement à ses séances d'écriture. En compagnie de son écritoire, ledit négociant retrouve la lucidité de son esprit ainsi que l'endurance de ses forces mentales et physiques. Au milieu des rageuses montées d'obscurantisme de son époque, Baldassare rétablit son équilibre au moyen des mots qu'il consigne sur les pages de son cahier et avoue sans détour que « *Pour avoir écrit ces lignes, je retrouve mon calme.* »³⁹⁸ En paraphrasant J. Grenier, écrire consiste alors à mettre en ordre ses doutes, ses peurs et ses réflexions.³⁹⁹ Les dites pages deviennent cependant une arène purement intellectuelle au niveau de laquelle se regagne le triomphe de l'esprit et du raisonnement logique, quand partout dans le monde, c'est la déraison qui guide et commande.

³⁹⁶ - *Id.*, p. 384.

³⁹⁷ - *Id.*, p. 385.

³⁹⁸ - *Id.*, p. 49.

³⁹⁹ - John Grenier disait : « *Ecrire, c'est mettre en mot ses obsessions* », disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ecrire/27737/citation>, consulté le 15.08.2016.

Dans cette perspective, le Géois, en affirmant qu' « *il faut que les mots que j'écris éteignent ma mélancolie* »⁴⁰⁰, confirme l'apport consolidant de l'acte scripturaire dans l'endurance du déraillement dogmatique de son époque. Quant à la symptomatique mélancolie, elle prend son origine dans la contrariété que ce Géois trouve entre son esprit cartésien, d'une part et d'autre part, dans le cours avilissant de la logique par rapport à l'exaltation croissante de la démence et de l'aveuglement. Par ailleurs, la pratique de l'écriture ne peut se restreindre qu'au fait de raconter des événements, bien que la mise en mots de ces derniers est, singulièrement, la meilleure modalité pour assurer leur perpétuité dans la mémoire individuelle et collective. Cette finalité fait, sans ambages, le consensus des hommes de Lettres. D'une part, le poète égyptien, Farouk Choucha⁴⁰¹ affirme que le texte perdure alors que son auteur est voué à l'absence⁴⁰². D'autre part, le nobéliste, Le Clézio, accrédite que « *l'écriture, c'est la seule forme parfaite de temps*. »⁴⁰³

Ainsi, il en ressort que par le biais de l'activité scripturaire, on surmonte d'abord l'oubli, jugé comme défaillance de la mémoire, de même, on parvient à aménager l'absence qui est, selon La Fontaine, « *le plus grand des maux*. »⁴⁰⁴ Étant « *d'abord une attitude d'esprit* »⁴⁰⁵, l'écriture s'affiche, en outre, comme une pratique opératrice dans la gestion mentale. Quant aux psychologues, ils supposent l'acte scripturaire une sorte de *dynamisme cérébral* du fait que :

« *Toute pensée tend à unir une chose à une autre, à établir un rapport entre des choses. Toute pensée a un mouvement, un déroulement, un développement, bref toute pensée remplit une certaine fonction, effectue un certain travail, résout un certain problème.* »⁴⁰⁶

Ce dynamisme, consistant à la mise en unités signifiantes, exige pertinemment une connexion active entre la strate sémantique du signe linguistique et les variantes significatives maîtrisées et ciblées par le sujet scripteur. De cette manière, ce dernier doit, avant d'écrire, d'abord, réfléchir, autrement dit, accomplir l'association des différents essieux cérébraux et affectifs car, « *on ne peut rien écrire dans*

⁴⁰⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 276.

⁴⁰¹ - Farouk Mohammed CHOUCHA, (1936-2016), écrivain et poète égyptien.

⁴⁰² - Note de lecture.

⁴⁰³ - J. M. G. LE CLÉZIO, *L'extase Matérielle*, Éd. Gallimard, Paris, 1969, p. 106.

⁴⁰⁴ - J. DE LA FONTAINE, *Fables*, T. 2, Éd. Nouvelle Librairie de France, Paris, 1999, p. 105.

⁴⁰⁵ - J.-P. SARTRE, *op. cit.*, p. 26.

⁴⁰⁶ - L. VYGOTSKI, *op. cit.*, pp. 438-439.

l'indifférence »⁴⁰⁷, précise S. De Beauvoir. En conséquence, cette activité est en mesure de tonifier l'activité intellectuelle et affective par l'activation globale des multiples réseaux mentaux (mémoire, souvenirs, compétences langagière et scripturale, etc.).

De ce fait, les cahiers de Baldassare exposent, outre la forme textuelle du périple, le processus intellectuel et émotionnel par lequel le protagoniste accomplit l'expérience du voyage. Tout au long de cette dernière, la prose intime de Baldassare présente, en premier lieu, la besace de ses acquis informationnels, « *il faut que je consigne sur-le-champ ce que j'ai appris de Bess avant que je ne l'oublie* »⁴⁰⁸, ensuite, un refuge pour son âme orphique affligée, « *Les mots que l'on prononce laissent des marques dans les cœurs, ceux qu'on écrit s'enterrent et refroidissent* »⁴⁰⁹, enfin, un coin confessionnel, « *je trempe la pointe de mon calame dans l'encre comme d'autres soupirent, ou protestent, ou prient.* »⁴¹⁰ Plus encore, les feuilles blanches s'avèrent un espace au sein duquel se manifestent l'endurance et la ténacité tel que confirme cette explicite déclaration du marchand génois, disant : « *Il faut que ma plume se lève et marche, en dépit de tout. Que ce cahier survive ou qu'il brûle, j'écirai, j'écirai.* »⁴¹¹ À cet égard, il est question donc de considérer que le narrateur-diariste, exposé par le personnage-voyageur, est un élément de première envergure dans l'entreprise de construction et de reconstruction, élaborée et maintenue lors des différentes étapes et traversées dudit périple.

3.1.2 Le narrateur témoin

Encore une fois, on attire l'attention que le terme « *narrateur* » est utilisé dans la même acception que pour le narrateur diariste ci-dessus, désignant cependant la personne qui raconte un événement quelconque. Cette fois-ci, le narrateur, Baldassare, prend la casquette de témoin de son contexte spatio-temporel. C'est-à-dire un informateur des situations auxquelles il a assisté. À la différence du narrateur-témoin qui, selon la focalisation⁴¹² génettienne, n'est qu'un médiateur, passif

⁴⁰⁷ - In R. COLLAS, *Pensées graves et burlesques*. vol. 3 : *Pensées d'autrui*, Éd. Publibook, Paris, 2015, p. 110.

⁴⁰⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 411.

⁴⁰⁹ - *Ibid.*, p. 202.

⁴¹⁰ - *Ibid.*, p. 268.

⁴¹¹ - *Id.*, p. 436.

⁴¹² - Ce concept est utilisé par Gérard GENETTE dans son étude du texte stendhalien dans *Figures II*, (p. 185). Quant à la définition de ce concept, Genette affirme, dans *Nouveau discours du récit* (p. 49), que « *Par focalisation, j'entends (...) bien une restriction du "champs", c'est-*

mais objectif, d'un univers que nous ignorons, le cas de Baldassare joint partiellement la subjectivité du héros-narrateur où l'histoire est, principalement, agencée selon sa mobilité actionnelle. En plus, le témoignage baldassarien s'inaugure d'emblée dès la deuxième page du corps textuel, où le protagoniste prend la parole à travers le « je » en assertant explicitement sa décision d'élaborer, soit un simple récit de faits, soit un journal intime, soit un carnet de route, soit un testament⁴¹³. L'hésitation n'est que formelle, quant à la détermination, elle est résolument irrévocable « *je ne sais pas encore de quelle manière je vais rendre compte des événements qui se sont produits, ni de ceux qui déjà s'annoncent.* »⁴¹⁴

Il en découle que, dans l'intention de ne manquer aucun détail de l'expérience viatique, le projet du périple est dédoublé par celui de l'écriture d'un journal. Seule la trace écrite, semble-t-il, est en mesure de maintenir l'instance temporelle par la suspension du langage. Cette instance en mots devient cependant un corps référentiel pour les temps à venir, à savoir un témoignage. Cette idée est ostensiblement appuyé par l'auteur nomade, Le Clézio qui, lors du discours de réception du prix Nobel de littérature en 2008, affirme que « *écrire, si ça sert à quelque chose ce doit être à ça, à témoigner.* »⁴¹⁵ Autrement dit, le fait de porter témoignage s'insère dans le paradigme de l'acte d'Écrire car, « *nous sommes dans le langage comme dans notre corps [...] véhiculant] par le mot vécu, et le mot rencontré.* »⁴¹⁶ à tout instant, sensibilité et conscience.

Il s'en suit conséquemment que l'auteur du témoignage est forcément un témoin, au sens dénotatif du terme. C'est-à-dire qu'une personne, ayant assisté involontairement à un événement, est en mesure de certifier de ce qu'elle a vu et entendu⁴¹⁷. De cette manière, le marchand génois transfigure amplement la figure de témoin, simultanément, par son journal de voyage et, surtout, par son initiative positive à l'égard de la communauté humaine. Cependant, le statut de témoin, qu'acquiert le Génois, se résume par le fait de sa multiple présence, enregistrée en plusieurs endroits des terres d'Orient comme celles d'Occident également. Comme

à-dire en fait une sélection de l'information narrative (...). L'instrument de cette (...) sélection est un foyer situé, c'est-à-dire une sorte de goulot d'information, qui n'en laisse passer que ce qu'autorise sa situation. »

⁴¹³ - D'après A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 12.

⁴¹⁴ - *Ibid.*

⁴¹⁵ - *Le Robert illustré & son dictionnaire internet 2015*, Éd. Le Robert-SEJER, Paris, 2014, p. 1886.

⁴¹⁶ - J.-P. SARTRE, *op. cit.*, p. 26.

⁴¹⁷ - D'après <http://www.cnrtl.fr/definition/Temoin>, consulté le, 26.02.2018.

sa présence concorde d'une manière propice vis-à-vis des sinuosités des événements, Baldassare constate sa posture de témoin. Il l'avoue cependant ouvertement, en disant : « *Je ressens comme un privilège d'être ainsi témoin de si graves bouleversements.* »⁴¹⁸

À vrai dire, le témoignage de Baldassare commence avant qu'il n'entreprenne son voyage, exactement dès la perte du livre mythique quelque heures après son appropriation, par don, de la part du vieux Idriss. Juste une manœuvre commerciale à temps importun qui débride tout un flux de nouvelles données quasiment différentes et qui requière en conséquence un agencement d'ordre aventurier, le périple. Autrement dit, en ayant entre les mains le Centième Nom, Baldassare devient un témoin de l'existence d'un tel livre. Aussi, le fait de vendre ce dernier, avant même de le lire ni d'affirmer l'authenticité de son contenu, rend le projet de la quête aussi motivé que motivant ?

Par ailleurs, l'itinéraire parcouru, menant de la ville libanaise, Gibelet, jusqu'à la capitale anglaise, Londres, offre au Génois l'opportunité d'assister à certains événements d'envergure saillante. D'abord et sans la moindre planification antérieure, Baldassare, en se dirigeant vers Constantinople, marque un court passage par Alep, lequel coïncide avec la première manifestation cérémoniale de Sabataï Tsevi, prétendant être le messie ardemment attendu par la communauté juive. Vu le rapport de l'arrivée de celui-ci avec la funeste fin et, par voie de conséquence, avec le remède livresque, la présence du Génois renforce cependant le tonus du projet viatique. Quoique le versant superstitieux se voit vraisemblablement gagner du terrain, la pertinence de la quête s'attise de plus belle. Nul autre moyen pour empêcher le désastre que le Centième Nom de Dieu.

Ensuite, en route par mer vers Londres, le Gibelin prend part à l'affrontement maritime entre l'Angleterre et la Hollande. Étant à bord du Sanctus Dionisius⁴¹⁹, il se trouve subitement pris en position de prisonnier enchaîné par les soldats hollandais. L'épouvantable dans cette épreuve réside au fait que Baldassare atteint le pays où la liberté de l'esprit est constitutionnellement affirmée, le pays de ses rêves, la Hollande, non pas en tant que notable commerçant, mais en tant que minable captif, épuisé par ses chaînes. Bref, il se retrouve malheureusement « *...prisonnier au pays des hommes libres.* »⁴²⁰ Néanmoins, ce passage d'allure décevante,

⁴¹⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 189.

⁴¹⁹ - *Ibid.*, p. 328.

⁴²⁰ - *Id.*, p. 386.

contribue à instruire le voyageur conformément à la maxime de Musset, « *voir, c'est savoir*. »⁴²¹ En d'autres termes, cette séquence aventureuse divulgue, d'une part, l'ampleur des conflits qui altèrent les relations entre certains pays, et d'autre part, la nuisible conséquence de ces troubles majeurs sur le vécu et sur le sort des individus. Quant aux circonstances de son départ précipité de Londres, le lendemain de l'historique incendie de celle-ci, elles reflètent l'ascension des subtilités religieuses, issue principalement d'un état de dogmatisme et d'obscurantisme généralisés. Enfin, c'est en marge de sa mésaventure orphique à l'île de Chio et, après avoir dépensé tant d'argent, que Baldassare apprend, en premier lieu, l'existence en chair et en os du mari de sa maîtresse Marta, Sayef. En second lieu, Baldassare se rend compte de l'activité de la contrebande, notamment en matière de mastic, sur l'axe de la dite île et de Gênes, tel que lui a raconté autrefois son père. De ce fait, malgré la peine endossée, la présence du Génois à Chio assiège un témoignage d'ordre individuel, du moment que sa présence dans les dits lieux lui sert de source d'information, tant recherchée auparavant. De même, c'est une occasion pour qu'il raffermisse ses connaissances antérieures par l'action : être sur les lieux et voir de près. Cela mène à déduire que le sujet témoin expose immanquablement une posture vivement initiatique.

En somme, on peut dire qu'en marge de ses déplacements successifs, Baldassare, sous réserve de son esprit sceptique, expose une figure d'observateur averti. Sans s'attarder sur les déboires de ses traversées, il préserve une attitude plutôt d'un lecteur d'indices et non pas de quelqu'un qui est pris à défaut dans une galère à la poursuite d'un livre chimérique. De la sorte, la présence de ce Génois lors des événements, cités ci-dessus, n'est aucunement passive. Au contraire, elle est singulièrement productive parce qu'elle est la source indubitable du journal baldassarien, référence substantielle de la trame narrative. Avant de passer à l'acte scripturaire, cette présence manifeste des interrogations à propos des faits et des phénomènes survenus. Pour toute modalité, ces interrogations s'élaborent évidemment à la lumière des multiples interactions qu'entreprend le protagoniste-voyageur avec son entourage tout au long de ses pérégrinations. L'objectif est de saisir une piste de raisonnement logique à partir du fil de causalité entre l'antériorité et l'actualité des états de choses, dans le but de déceler la tendance selon laquelle avancent les représentations des communautés des diverses contrées par rapport aux troubles et aux conflits de l'époque.

⁴²¹ - A. MUSSET, *Œuvres complètes*, T. 3, « *Comédies I* », Éd. Charpentier, Paris, 1888, p. 391.

Notons néanmoins que, la posture de témoin que transfigure le bibliothécaire repose sur deux assises dont chacune assure distinctivement le rôle de témoignage. De prime abord, le fait d'assister à un événement s'affine au vécu d'une expérience. Ce fait offre au témoignage la vitalité d'un vécu enduré sans omettre la teneur de l'authenticité du contenu rapporté. Après coup, le produit du diariste, à l'image de Baldassare s'arrime sous l'étiquette d'un témoignage au sens plein du terme. C'est-à-dire une écriture enfantée de l'urgence de raconter l'événement ainsi que sa propre expérience d'avoir enduré celui-ci. Selon cette logique, on comprend aisément l'interdépendance entre l'acte scripturaire et l'instance historique. R. Barthes appuie cette étroite relation en reconnaissant, dans *Le degré zéro de l'écriture*, que « *ce serait [...] aux écrivains à porter témoignage.* »⁴²²

Cependant, la texture viatico-aventurière, prise en tant qu'évènement vécu ou histoire narrée, peut être judicieusement assimilée à une expérience, autant que celle-ci désigne « *l'ensemble constitué par l'action et ses conséquences.* »⁴²³ Cette définition est aussi valable pour l'une que pour l'autre. Néanmoins, afin qu'il y ait de l'expérience, il faut que l'action soit vécue et que ses conséquences répercussions soient également subites et assumées. Autrement dit, c'est la confrontation, volontaire ou non, du moi avec le monde⁴²⁴, rendant cependant toute expérience un résultat établi d'une situation d'épreuve et d'endurance. Le cas est identique pour l'action aventurière qui se déclenche aussitôt par un état de mise en exercice de ses propres facultés, façon de tonifier son savoir par l'acte opérationnel.

Toutefois, cette mise en épreuve assiège immanquablement une acquisition de savoir soit, par les sens soit, par l'intelligence soit, par les deux. De la sorte, une fois achevé, le projet aventurier, en termes de l'interaction entre le sujet aventurier et son environnement, devient un répertoire d'expériences singulières, voire multiples, amassant une diversité d'enseignements et d'apprentissages. D'ailleurs, l'expérience se définit, communément, par le fait d'acquérir ou de développer une connaissance des êtres et des choses⁴²⁵ ; plus généralement, c'est un savoir empirique acquis au moyen de la confrontation, relativement longue, de soi avec le monde. Proprement dit, selon le vocabulaire de Kant, « *l'expérience ne saurait être*

⁴²² - R. BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, Éd. Seuil, Paris, 1972 (1953), p. 59.

⁴²³ - J. DEWEY, « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no. 9, 2005, pp. 83-91, disponible sur, <http://journals.openedition.org/traces/204>, consulté le 30.03.2014.

⁴²⁴ - *Ibid.*

⁴²⁵ - D'après <http://www.cnrtl.fr/definition/Experience>, consulté le, 22.02.2018.

une simple collection de données, mais suppose une activité de l'esprit »⁴²⁶ car, tel que l'explique Descartes, toute forme d'expérience expose « *ce que l'esprit tire à titre exclusif de sa relation [...] à un objet.* »⁴²⁷

Ainsi, est expérience toute épreuve dont on tire une leçon, voire une connaissance. Dans ce sillage, dans sa *Phénoménologie de l'esprit*, considérée " science de l'expérience de la conscience ", Hegel qualifie d'expérience toute instance qui interpelle l'intervention factuelle du sujet afin d'admettre la véracité d'un contenu avant de l'intégrer à la conscience de soi.⁴²⁸ Selon cette logique, on peut déduire que, la conscience transforme chaque expérience, en savoir. En effet, c'est ce que signifie la racine latine, *experientia*, désignant les capacités acquises de l'homme, au sens de « *la connaissance du particulier en tant que tel, à la différence du technè, qui est le savoir du général.* »⁴²⁹ Ce qui est semblable à Baldassare, qui s'engage dans une odysséenne aventure, rien que pour confirmer et affirmer ses connaissances livresques par le toucher tactile et la vision directe, sans le moindre rapporteur ni intermédiaire. Certes, le parcours est laborieux mais, tel que dit Eschyle, à la voix d'Agamemnon, « *il y a des choses qu'on n'apprend qu'en souffrant.* »⁴³⁰

Compte tenu des facteurs meublant l'agencement dans lequel s'effectue le périple du génois Baldassare, on peut à cet égard, affirmer que le projet aventurier de ce dernier installe un processus de construction et de reconstruction. Ce processus, ne s'affichant qu'en filigrane, arbore néanmoins les pôles substantiels de la trame narrative. Le fonctionnement de ces pôles déploie, d'une certaine manière un engrenage dynamique assurant d'un côté, l'incessante cadence rythmique de la batterie aventurière, de l'autre, il régularise les sinuosités de la progression événementielle en l'occurrence de l'activité réflexive du protagoniste. Ainsi, sur une interface de mouvance, au sens de mobilité dans l'espace topographique, se greffe une mobilité d'ordre purement intellectuelle, qui s'active instantanément à l'encontre de tout ce qui est énigmatique, contradictoire et complexe.

3.2 Le Moi et l'Autre, une équation de construction croisée

De prime abord, la combinaison du *Moi* et de l'*Autre* ne fait que remettre en surface la nature inhérente au genre humain, sa sociabilité. À l'inverse des autres

⁴²⁶ - J.-M. VAYSSE, *op. cit.*, p. 20.

⁴²⁷ - F. BUSON, & D. KAMBOUCHNER, *Le vocabulaire de Descartes*, éd. Ellipses, Paris, 2002, P. 26.

⁴²⁸ - D'après *Dictionnaire des Notions*, p. 456.

⁴²⁹ - D'après *Ibid.*, p. 455.

⁴³⁰ - D'après *Id.*

créatures qui, dès leur naissance, s'autonomisent en peu de temps, voire en quelques heures après la naissance, alors que l'être humain affiche, en revanche, une dépendance totale. Laquelle dépendance ne se dissipe que progressivement. Par conséquent, l'autonomie chez le sujet humain ne se manifeste qu'après avoir atteint l'âge adulte⁴³¹, l'étape où s'achève le processus de croissance organique, physiologique et psychique.⁴³² Cet âge, appelé aussi celui de la maturité, dénote la construction affirmée de la singularité du Moi. Désignant l'ensemble des divers éléments constituant l'individualité de tout un chacun, le Moi est cette instance qui, au sens jungien, s'interprète comme le sujet de conscience. En termes propres du théoricien de la psychologie analytique, « *la conscience n'est jamais que la conscience du moi.* »⁴³³

Cependant, le processus de l'affirmation du Moi s'opère sous le parrainage de l'agent tuteur, qui n'est que l'Autre. Notons que, le produit de ce processus n'est aucunement une inféconde duplication mais plutôt, une singularité individuelle, pour ainsi dire, semblable mais pas identique. D'ailleurs, c'est à partir de cette distinction que s'identifie l'individu parmi les membres de son groupe social. Ce groupe se distingue à son tour des autres groupes, à savoir, les diverses ethnies et communautés de la masse sociale. Au prisme de la sociologie, « *le moi social constitue l'expression non pas tant de la société abstraite, que de "l'autre", du compagnon.* »⁴³⁴ C'est dire que, d'une part, la caractérisation des traits communautaires repose à l'aune de la combinaison du Moi et de l'Autre, prise en tant qu'unité primaire. D'autre part, l'identification, à l'échelle sociétale, reprend aussi la dite combinaison, dans laquelle chaque élément (le Moi ou l'Autre) est considéré en termes de collectivité (société). Cependant, c'est la singularité qui s'affirme, simultanément, au plan des individus ainsi qu'au plan collectif. Selon Todorov, c'est « *la diversité des peuples et l'unité de l'espèce humaine.* »⁴³⁵

Néanmoins, le couple (le Moi/l'Autre), base élémentaire de toute formation sociale, assiège, depuis les Sophistes, une problématique en ce qui concerne la modalité de sa structure bipolaire. La distinction entre les deux pôles se réfère à l'écart

⁴³¹ - Issu de l'origine latine latin "*adultus*" qui, en parlant de l'homme, signifie le fait d'être « parvenu au terme de l'enfance ». D'après www.cntrl.fr/definition/adulte, consulté le 05.3.2017.

⁴³² - D'après C. MAREAU & A. VANEX DREYFUS, *L'indispensable de la psychologie*, Éd. Studyrama, Paris, 2015, p. 137.

⁴³³ - C. G. JUNG, *op. cit.*, p. 137.

⁴³⁴ - ROCHBLAVE-SPENLÉ, In Y. AÏSSANI, *Psychologie sociale*, Éd. Armand Colin, Paris, 2003, p. 53.

⁴³⁵ - T. TODOROV, *Nous et les autres-la réflexion française sur la diversité humaine*, Éd. Seuil, Paris, 1989, 4^e page de couverture.

que présente l'un par rapport à l'autre. Ainsi, à l'aune du Moi, l'Autre serait tout sauf ce que le Moi ne l'est. Mais la distinction de cet Autre n'est aucunement passive car, elle fait partie du monde du non-moi. Donc elle s'intègre, d'une manière interactionnelle, dans le rapport du Moi et le monde. Heidegger décrit cette interaction en considérant la dimension du non-moi en tant qu'un ustensile de la possibilité d'être du Moi et de son projet d'existence⁴³⁶. Ce fait mène à déduire que malgré leur nature dichotomique, les deux pôles dudit couple se fondent en une relation d'interdépendance. Il serait alors pertinent de déceler comment s'élabore ce rapport reliant deux constituants dont l'un se définit *par* et *selon* l'autre ?

Avant de discuter le rapport, vérifions, en premier temps, la charge sémantique des deux termes. Pour sa part, la portée étymologique atteste, selon Le Robert, que, c'est seulement vers la fin du XVI^e siècle (précisément en 1581) que le terme, *Moi*, pronom personnel jusqu'à lors, apparaît comme substantif avec le sens de « *ce qui constitue la personnalité [et] l'individualité de l'être humain.* »⁴³⁷ Lequel sens se spécifie, lors du XVII^e siècle, pour désigner la « *personnalité dans sa tendance à ne considérer que soi et à ne connaître que soi.* »⁴³⁸ En dépit du *Moi* haïssable pascalien, ledit terme se tonifie avec le cogito cartésien, et affirme, dès lors, sa dimension philosophique, dénotant « *sujet pensant.* »⁴³⁹ Au début du XX^e siècle, le *Moi* s'illustre davantage avec la psychanalyse en assumant l'une des trois instances psychiques avec le *Ça* et le *Surmoi*.⁴⁴⁰

Ainsi, d'un humble outil grammatical, mis au service de la substitution pour la première personne du singulier, le *Moi* glisse au rang du substantif qui lui afflue un tonnage dénotatif de plus en plus affirmé. Le sens de ce dernier, paradoxalement élargi, affiche, néanmoins, une rigoureuse précision car, il réussit à charrier substantiellement l'entité de l'individualité de la personne, tout en préservant son substrat intellectuel ainsi que son fond psychique. Seulement, l'idée de l'individualité ne se manifeste que par rapport à une *autre* individualité distincte, celle de l'*Autre*.

⁴³⁶ - In P. COLIN, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, 2001/1, no 9, disponible sur, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2001-1-page-52.htm>, consulté le 06.03.2017.

⁴³⁷ - A. REY, (sous la dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, T. 2, Éd. Le Robert, Paris, 2012, p. 2135.

⁴³⁸ - *Ibid.*

⁴³⁹ - *Id.*

⁴⁴⁰ - D'après *Id.*

Étymologiquement parlant, le vocable, *Autre*, de même que *autrui*, provient de l'origine latine *alter*. Pris d'abord pour pronom, ledit vocable se fixe, au ^{xv}^e siècle, au sens de *prochain*. En revanche, dès le ^X^e siècle, la forme adjectivale signifie le « *différent*. »⁴⁴¹ Par ailleurs, on trouve que, depuis le ^{XIII}^e siècle, le terme *altérité* n'est que la forme développée d'un emprunt philosophique au bas latin, *altéritas*. Cette origine latine, dérivée depuis le ^{IX}^e siècle, de la racine *alter*, désigne la « *différence par changement* »⁴⁴², au sens de diversité et d'altération. L'usage du terme *altérité* s'éclipse aussitôt et ne réapparaît qu'avec Bossuet, en 1697, pour désigner, dès lors, le « *caractère de celui qui est autre* »⁴⁴³, c'est-à-dire le différent de ce qui est Moi. C'est à l'orée du ^{XIX}^e siècle que l'emploi de cette dénotation devient plus fréquent, notamment dans le domaine de la philosophie, précisément à propos des rapports humains.

Toutefois, on constate que le fond sémantique de la gamme lexicale, *Autre*, *autrui* et *altérité* s'irrigue, substantiellement, ab ovo, par le sens de la dissemblance et de la non-similitude. L'acception philosophique moderne des deux termes, *Autre* et *Altérité*, confirme ce fait. L'usage contemporain du terme *Altérité* maintient l'entité de la charge dénotative, héritée déjà de la philosophie antique. Quant au vocable *Autre*, il désigne, par opposition au même, « *la catégorie de l'être et de la pensée qualifiant l'hétérogène, le divers, le multiple*. »⁴⁴⁴ Dans l'absence d'une tierce instance, à part les deux éléments polaires (Moi et Autre), la définition de l'Autre, « *le moi qui n'est pas moi* »⁴⁴⁵, se réfère ostensiblement à l'Autre de l'Autre, pour ainsi dire, le Moi.

De ce fait, cette brève mise en revue sémantique met en relief un croisement substantiel reliant réciproquement le Moi à l'Autre. Ne se limitant pas à une seule strate, ce croisement se prolonge à tous les niveaux que divulgue la dyade Moi/Autre, à commencer par le même/le différent, l'idem/l'alter, pour terminer par, l'identité/l'altérité. D'ailleurs, que serait le Moi sinon le même, l'idem et l'identité au sens large ? Ceci est pareil pour l'Autre qui propulse le différent, l'alter et l'altérité. En empruntant le langage des mathématiques, on peut dire que l'un est une individualité mise en facteur par rapport à l'autre, d'où, on écrirait que :

⁴⁴¹ - *Id.*, p. 247.

⁴⁴² - *Ibid.*

⁴⁴³ - *Id.*

⁴⁴⁴ - *Le petit Larousse Illustré 2016*, Éd. Larousse, Paris, 2015, p. 122.

⁴⁴⁵ - J.-P. SARTRE, *L'Être et le Néant*, Éd. Gallimard, 1976 (1943), p. 172, (version électronique).

le Moi = X (Autre), de même que l'Autre = Y (Moi). Le X et le Y sont des paramètres qui illustrent la singularité de chacun.

À cet égard, le débat sur l'identité enclenche systématiquement, en amont ou en aval, celui de l'altérité. A l'heure actuelle, ce débat s'accroît de plus belle en étendant l'éventail en dehors de la philosophie. Sous les hautes pulsions de la technologie moderne, les distances n'existent presque plus. *Le village planétaire*⁴⁴⁶ des années 70 devient, de nos jours, un petit écran transportable sur lequel figurent, instantanément, toute l'actualité des quatre coins du monde ainsi que toutes les bibliothèques du monde. Devant cet essor de démocratisation d'usage, non seulement c'est l'exclusivité de l'information qui s'accroît mais, c'est aussi la multiplication des rencontres plurielles qui dénote, inéluctablement, la proximité des écarts. À cet égard, le couple du *Moi/Autre* se trouve donc partout et à tout moment. Dans ce cas, la problématique de l'identité à l'encontre de celle de l'altérité, n'est plus le propre du rayon philosophique. Elle émerge pertinemment dans le discours de diverses disciplines, à savoir la psychologie, la sociologie, la politique, l'économie et, à titre particulier, la littérature.

Pour la présente étude, on aborde la dichotomie du *Moi/Autre* selon le sillage de la critique littéraire, qui s'abreuve principalement de la source philosophique, conformément à l'assertion de Starobinski, affirmant que « *la critique est une philosophie de la littérature*. »⁴⁴⁷ De ce fait, on évoque la dite dichotomie selon la portée sémantique développée par Paul Ricœur. D'après le vocabulaire de ce dernier, l'identité est un concept polysémique dont le trait fondamental bifurque sur la permanence et sur l'*Altérité*. La première exprime la *mêmeté*, au sens de l'immutabilité, ce qui veut dire rester le même, alors que la seconde, consistant à « *Ce qui fait un être est lui-même et non pas autre chose* »⁴⁴⁸, évoque, la réflexivité de l'*ipse*⁴⁴⁹, qui signifie la *mienneté*.⁴⁵⁰

Par ailleurs, sans s'enfoncer dans les sinuosités philosophiques, on peut relever que l'idée de la permanence s'attache avec l'axe du temps, en tant que référence déterminante. Or, vis-à-vis du temps, rien n'est résistant ni immuable. Ce

⁴⁴⁶ - En anglais « *Global village* », expression parue en 1967 dans *The Medium is the Message*, ouvrage du philosophe et sociologue anglais Marshall McLuhan.

⁴⁴⁷ - J. STAROBINSKI, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁴⁸ - *Le petit Larousse Illustré 2016*, Éd. Larousse, Paris, 2015, p. 633.

⁴⁴⁹ - " *Ipse* " signifie soi-même, d'après L.-M. MORFAUX, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Éd. Armand Colin, Paris, 1980, p. 183.

⁴⁵⁰ - O. ABEL & J. PORÉE, *Le vocabulaire de Paul Ricœur*, Éd. Ellipse, Paris, 2007, p. 38.

principe est ostensiblement vérifié pour l'identité dont la particularité réside dans le fait qu'elle évolue continuellement au fur et à mesure de l'expérience du vécu. En face des divers épisodes du quotidien s'élaborent, en guise d'action et de réaction, des états momentanés, issus de l'union dialectique de l'ipséité⁴⁵¹ et de la mêmeté. A la longue, l'ensemble des séquences de cette union construit substantiellement l'*ipse* de l'identité. En d'autres termes, on œuvre toujours pour être ce qu'on pense soi-même, dans le plus profond de son être car, l'accomplissement d'un individu, selon Jung, serait l'accomplissement du Soi en lui-même. Rappelons que, dans le lexique psychologique, le Soi désigne « *la conscience que le sujet cherche à prendre de son unité et de sa continuité.* »⁴⁵² De ce fait, on peut déduire que, le Moi est la transfiguration d'un processus de formation pour un devenir optimal, celui du meilleur de Soi. Cela résonne harmonieusement avec le concept de l'individuation qui prône la singularité au sein du collectif. C'est, affirme Jung, « *devenir individu et, dans la mesure où nous comprenons par l'individualité notre caractère unique, incomparable, dernier, venir à son propre moi* »⁴⁵³, pour ainsi dire, raffermir la consistance de sa personnalité afin de s'adapter avec le monde extérieur.

Il en découle que, étant sujet à des changements successifs, sans manquer toutefois sa singulière individualité, le Moi, dans sa dimension interne, s'altère. Il devient un *Autre*. Cette déduction semble justifier phénoménologiquement la fameuse assertion Rimboldienne, « *le Je est un autre.* »⁴⁵⁴ Par ailleurs, cette individualité distinctive du Moi ne peut prendre forme qu'au milieu d'une diversité environnante qui suscite, par la force des faits, des rapports interactionnels avec *autrui*. Ainsi, la singularité du Moi, appelée *identité*, contracte celle de l'Autre, dite *altérité* en mettant en surface le second plan du couple Moi/Autre, qui est, bien entendu celui de l' "*identité/altérité* ". À ce niveau, l'Autre se manifeste en dehors de l'entité du Moi, donnant figure à une altérité d'ordre externe, sans toutefois rompre de rapport avec le Moi. Leur lien est continuellement maintenu au moyen d'une résonnance mutuelle, issue de la nature sociale du genre humain.

⁴⁵¹ - " *Ipséité* " désigne le fait pour un individu d'être lui-même et distinct de tout autre, d'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 183.

⁴⁵² - L.-M. MORFAUX, *Ibid.*, p. 336.

⁴⁵³ - *Ibid.*, p. 168.

⁴⁵⁴ - Ce fameux ver figure dans la lettre d'Arthur Rimbaud, adressée à Paul Demney à Douai, le 15 mai 1971, disponible sur, http://www.toutelapoesie.com/poemes/rimbaud/la_lettre_du_voyant.htm, consulté le 18.03.2017.

D'ailleurs, la dépendance quasi-totale de l'homme en bas-âge estampille chez lui la greffe de l'Autre, ne serait-ce que par le biais du lait maternel. Pour nourrir un nouveau-né, ne faut-il pas « [...] *du lait et une mère, du lait et des mots, du lait et des représentations, du lait et des pensées qui nous relient aux autres* »⁴⁵⁵ et au monde. Ainsi, tout en développant le calibre corporel, la formation de la conscience du sujet est déjà entamée et s'accélère progressivement au fur et à mesure des phases développementales postérieures. Lors de ces dernières, la présence de l'Autre s'avère un facteur primordial car, l'état de conscience consiste à « [...] *percevoir et reconnaître le monde extérieur ainsi que soi-même dans ses relations avec ce monde extérieur.* »⁴⁵⁶ De ce fait, l'appartenance au même genre n'exclut point la singularité du sujet dans son propre groupe. Au demeurant, la sociabilité, que déclenche la présence du groupe, échafaude la proximité du Moi avec l'Autre, où celui-ci est un semblable et, nullement, un idem.

Cette coprésence, du Moi et de l'Autre, assiège la continuité du rapport qui semble organique, du fait que, selon la psychanalyse jungienne, « *pour être conscient de moi-même, il faut que je me distingue des autres.* »⁴⁵⁷ À cet égard, l'Autre expose la composante charnière du monde extérieur pour le sujet, c'est-à-dire, pour son Moi et, plus exactement, pour la formation de sa conscience. Cette formation s'effectue en conséquence instantanée de la sensible perception sensorielle qui, à son tour, stimule instantanément, l'activité réflexive. Tariq Ramadan, philosophe contemporain, décrit succinctement ce phénomène en disant que, « *la présence de l'autre me parle. Elle parle à mon intelligence, à mon cœur, à mes émotions.* »⁴⁵⁸ Ainsi, la proximité en relief déchaîne la consolidation de l'ossature consciente de l'individu qui, suivant les propos de Montaigne, se trame en fonction du commerce des hommes où se frotte et se lime la cervelle avec celle d'autrui.⁴⁵⁹

Néanmoins, le rapport entre le Moi et l'Autre au niveau " en-dehors " du Moi nous renvoie directement à l'altérité dans son acception sociale. Dans cette perspective, l'altérité est substantiellement définie par le caractère de ce qui est

⁴⁵⁵ - M. R. MORO, « Éloge de l'altérité. Nourrir, penser et agir », *L'Autre* 2000/1, vol. 1, p. 5-9, disponible sur, <http://www.cairn.info/revue-l-autre-2000-1-page-5.htm>, consulté le, 05.07.2017.

⁴⁵⁶ - Carl Gustave JUNG, In L. BEAUBIEN, *L'expérience mystique selon C. G. Jung, La voie de de l'individuation du Soi*, Thèse de doctorat (Ph.D) en Philosophie, Université Laval, Québec, 2009, p. 28, disponible sur, www.theses.ulaval.ca/2009/26182/26182.pdf, consulté le 5.07.2017.

⁴⁵⁷ - C. G. JUNG, *op. cit.*, p. 126.

⁴⁵⁸ - T. RAMADAN, *op. cit.*, p. 68.

⁴⁵⁹ - M. DE MONTAIGNE, *op. cit.*, p. 191.

autre ; plus particulièrement, elle évoque « *la qualité essentielle de l'Autre comme autre* »⁴⁶⁰ selon les sciences psychologique et sociale. C'est pourquoi, d'ailleurs que, l'altérité s'oppose fondamentalement à la notion de l'identité. Au prisme de la philosophie de la conscience, (Moi/Autre), on trouve que l'idée de l'altérité rime avec celle de l'extériorité, où cette dernière est segmentée en trois paliers, à savoir « *le monde extérieur (y compris son propre corps), autrui et l'inconscient.* »⁴⁶¹ Chacun de ces paliers expose une figure de confrontation du Moi avec l'Autre, dans laquelle celui-ci est singulièrement caractérisé par la différence.

Ainsi, le couple Moi/Autre abrite une expérience tridimensionnelle d'altérité pour la conscience, dont le but, est de se comprendre et de s'élever au savoir absolu, selon *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Quant à Max Scheler, il confirme cette dualité en lui accordant un rang existentiel, tel qu'attestent ses propos : « *c'est " avec autrui " que je me saisis comme existant, c'est immédiatement que l'appréhende l'existence de l'autre.* »⁴⁶² Également, la posture du père de l'existentialisme converge au voisinage de celles des deux philosophes ci-cités. Pour Sartre, la présence de l'Autre est vitale pour le Moi car, dit-il, « *autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même.* »⁴⁶³ Cette assertion confirme, d'une part, la circularité du rapport Moi/Autre, et d'autre part, le dynamisme opérationnel qu'instaure l'Autre, notamment qu'il est pris en tant qu'élément de médiation entre deux instances consécutives du Moi. Cette médiation amasse toutes les formes que peut prendre l'expérience de l'altérité, qu'elle soit d'allure positive ou négative, pour ainsi dire, pacifique ou conflictuelle.

En effet, la proximité de l'Autre déclenche une interaction qui stimule, à la fois, l'affect et l'intellect du sujet. Rappelons qu'outre sa différence, l'Autre expose également l'inconnu et l'étrangeté, le fait qui ajoute à toute expérience d'altérité une teinte aventurière. Seulement, la portée initiatique s'avère de plus en plus dense, fortifiante et, particulièrement constructive. C'est la raison, peut-être, pour laquelle Sartre affirme explicitement : « *j'ai besoin d'autrui pour saisir à plein toutes les structures de mon être* »⁴⁶⁴, et, cependant, il qualifie de " besoin " le contact avec l'autre. Loin d'être juste un accessoire de démarcation, ce besoin est plutôt substantiel parce qu'il sustente la conscience du sujet par la connaissance de son

⁴⁶⁰ - L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 55.

⁴⁶¹ - *Dictionnaire des Notions*, p. 49.

⁴⁶² - *Ibid.*, p. 100.

⁴⁶³ - J.-P. SARTRE, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁶⁴ - *Ibid.*, p. 167.

propre Être. À travers la rencontre et le heurt avec autrui s'active, sous l'effet de la différence distinctive, l'urgente articulation de nouvelles possibilités de sens. De telle manière, l'éventail initiatique se trame instantanément, du fait que l'homme est avant tout, ajoute Sartre, une « *substance pensante*. »⁴⁶⁵

Sur ces entrefaites, la présence d'autrui regagne un ordre organique en raison de son apport, d'un côté, catalyseur, et de l'autre, vivifiant. C'est dire que l'identité serait forcément passive dans l'absence d'une diversité plurielle. Dans ce sens, on comprend alors l'épaisseur sémantique qu'évoque le poète palestinien, Mahmoud Darwich, en disant poétiquement « *l'identité est ouverte au multiple ; elle n'est ni citadelle ni tranchée*. »⁴⁶⁶ À travers ses *Maximes*, La Rochefoucauld semble joindre ce point de vue, quand il atteste que, « *c'est une grande folie de vouloir être sage tout seul*. »⁴⁶⁷ En effet, que signifie la sagesse sinon un raffermissement des connaissances qui se traduit par une habileté de distinguer le vrai et le bien à base de la raison et de l'expérience. Toutefois, que ce soit pour la raison ou pour l'expérience, les deux relèvent conceptuellement du rayon opérationnel de la conscience et de la construction conscientiel du Moi.

Cependant, il est plausible de dire que, *autrui* propulse un processus de structuration-restructuration continu du Moi. De même que toute affirmation identitaire ne peut s'élaborer dans l'absence de la composante dynamisante que propulse l'altérité (*autrui*, *Autre*), qui se manifeste, communément, par l'expérience de la rencontre et de l'interaction. C'est ce que résume Sartre, pour sa part, en reconnaissant que, « *pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi*. »⁴⁶⁸ Avec son éloquence pointue de philosophe littéraire, le maître de l'existentialisme élucide le principe de base de la dite expérience de l'altérité. En d'autres termes, Sartre confirme la circularité du rapport entre les deux pôles du couple, Moi/Autre, également celui de l'identité/altérité. En outre, cette circularité n'est aucunement figée ou stérile car, elle déclenche une dynamique interdépendance de construction conscientielle, du fait que toute connaissance du Moi ne s'établit que par un détour via l'Autre. Toujours est-il utile de

⁴⁶⁵ - *Id.*

⁴⁶⁶ - In A. BEKKAT, *Edward Saïd, variation sur un poème*, Éd. Chèvre Feuille étoilée, Montpellier, 2006, p. 19.

⁴⁶⁷ - Maxime n° 231, In C. ALBAN, *1000 Citations littéraires indispensables*, Éd. Ellipses, Paris, 2001, p. 127.

⁴⁶⁸ - J.-P. SARTRE, *L'EXISTENTIALISME est un humanisme*, Éd. Nagel, Paris, 1962, pp. 66-67.

prendre cette connaissance au sens plein du terme, c'est-à-dire, la conscience de l'Être, en soi-même, de soi-même et de son rapport avec le monde.

Donc, la structure dyadique, Moi/Autre, ainsi que sa substantielle extension, identité/altérité, exposent une sorte d'équation manifestement croisée dans laquelle, la singularité de chacun ne fait que déterminer la distinction de l'autre. En outre, cette distinction d'ordre dyadique, formelle et irréductible, aménage potentiellement l'identification de chaque élément de la dyade, pour ainsi dire son propre accomplissement en tant qu'individu appartenant à un groupe social ou ethnique. De la sorte, le rapport reliant le Moi et l'Autre transfigure une relation de construction mutuelle, où l'un forge et cultive l'autre, selon H. C. Mead.⁴⁶⁹

En ce qui concerne la présente œuvre, intitulée *Le périple de Baldassare*, celle-ci expose un éventail de conjectures du Moi et de l'Autre, dont la forme se distingue selon les deux niveaux fonctionnels (interne et externe) qu'engendre le rapport entre les deux dites entités.

3.2.1 L'Autre en mode interne

À commencer par cette portée de l'Autre qui s'incarne dans un devenir du Moi, où d'une instance à une autre, on change tellement à un point que, parfois, on ne se reconnaît plus. Georges Poulet s'arrête devant ce phénomène et en témoigne que, « *l'être humain n'a jamais le temps d'être, il n'a jamais que le temps de devenir.* »⁴⁷⁰ En effet, ce cas de figure est transfiguré par la posture du protagoniste. Ce dernier, à la veille de son périple, ne présente, ni la même consistance, ni l'identique *Être* de celui qui arrive à terme du voyage. Sans altérer son état identitaire, ce bibliothécaire génois de Gibelet pallie la carence de son Moi, envahi par le tumulte de son entourage, par un remaniement individuel en vertu des événements endurés. Lors d'une instance de réflexion, Baldassare reconnaît l'état du changement dont il est sujet, et affirme cependant que, « *seules les circonstances de ce voyage m'ont fait remettre en cause mes méfiances enracinées.* »⁴⁷¹ Parallèlement au flux irrégulier d'imprévus, la modalité pérégrine abrite, au milieu de la non-familiarité de l'environnement, des épisodes de dialogue avec son alter, le miroir raisonneur. À l'image de Baldassare, voyageur malgré lui qui, au fil de ses

⁴⁶⁹ - In D. JODELET, « *Formes et figures de l'altérité* », disponible sur, www.classiques.uqac.ca/contemporains/jodelet_denise/forme_figure_alterite/forme_figure_alterite.pdf, consulté le 19.07.2017.

⁴⁷⁰ - Disponible sur <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/temps/77238/citation>, consulté le, 15.07.2017.

⁴⁷¹ - A. MAALOUF, p. 186.

enseignements étalés tout au long de ces déplacements, parvient à résoudre le conflit attisé par son doute contrariant.

Au demeurant, ce changement se justifie par l'aptitude de réceptivité qu'affiche le protagoniste. À ce propos, ce dernier ne manque pas de signaler « *J'ai mes idées, mes convictions, mais je ne suis pas sourd à la respiration du monde.* »⁴⁷² Cette ouverture dénote, outre le profil intellectuel du sujet, un rapport interactionnel de sensibilité. Selon ce rapport, à base des informations perçues, se raffermir une subjectivité de plus en plus objective. À titre d'illustration, le Génois affirme que « *chaque parole qu'on me dit creuse un sillon dans mon esprit.* »⁴⁷³ Remarquons que, dans ce dernier passage, l'agent locuteur, représentant de cette « *respiration du monde* », n'est autre qu'une forme de l'Autre. Dans ce cas, l'Autre, au sens de différent, apparaît à l'extérieur du Moi, bien que l'intériorité de ce dernier ne semble pas indemne. Au contraire, le Moi baldassarien fait figure d'une relative sujétion au paroxysme superstitieux de son entourage. En effet, cet entourage n'est que l'aire d'action de l'Autre. Ajoutant néanmoins qu'en dépit du trouble que suscite cette sujétion, le résultat s'inscrit dans un processus de construction du Moi, mené par le Moi lui-même. L'état de doute, les maints soucis et questionnements, la voyage à la quête du savoir (livre) présentent une gamme d'indices prouvant l'attitude initiatique qu'expose le marchand génois. Dans sa minutieuse analyse du statut de l'Autre, E. Levinas atteste qu'effectivement :

« *Le Même a affaire à Autrui avant que – à titre quelconque – l'autre apparaisse à une conscience. La subjectivité est structurée comme l'autre dans le même, mais selon un mode différent de celui de la conscience.* »⁴⁷⁴

Aussi, est-il utile d'évoquer la séquence où le voyageur-protagoniste affirme : « *Je ne souhaite pas la fin du monde. Et je n'y crois guerre. Ai-je jamais cru ?* »⁴⁷⁵ On constate que, la forme interrogative du " *Je* " révèle une situation de dialogue, chose qui présume, d'emblée, la présence de deux partenaires. Pour le cas présent, il s'agit du Moi lucide qui s'adresse à ce Moi, qui fut auparavant en carence avec le sens raisonnable. Par ailleurs, cette interrogation de Baldassare avec lui-même, atteste sa propre prise de conscience du phénomène qui se passe dans

⁴⁷² - *Ibid.*, p. 20.

⁴⁷³ - *Id.*, p. 164.

⁴⁷⁴ - E. LEVINAS, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Éd. Martinus Nijhoff, La Haye, 1974, pp. 31-32.

⁴⁷⁵ - *Id.*, 2, p. 481.

les fibres de son *Être*. C'est ainsi qu'il découvre, à l'image de l'Eneide de Virgile, « *combien diffèrent de ce qu'il était !* »⁴⁷⁶

Cette intime interaction entre le Moi et l'Autre, assiégés au sein du même personnage, s'est étalée tout au long de la trame narrative. En résonnance de son entreprise aventurière, amplifiée par le mouvement déambulatoire, le protagoniste se trouve, incessamment, partagé entre le trouble du danger et l'étonnement de la découverte. Cette oscillation, bien entendue non régulière, entre l'agréable et le désagréable, entre la peur et la joie, entre la perte et les retrouvailles, réverbère, ipso facto, certains effets sur la conscience du sujet aventurier. S'agissant de Baldassare, cette réverbération peut être amoncelée en deux foyers générateurs, agissant comme détonateurs principaux. Ces deux foyers présentent les deux saillies de l'aventure baldassarienne : l'état du doute dérisoire et la double épreuve orphique.

Pour la première saillie, Baldassare endure un état de trouble individuel d'ordre intellectuel. Sous la pression des hordes superstitieuses, répandues dans les quatre coins du monde, il se décrit lui-même en disant : « *je suis constamment en train de tourner et de me retourner sur moi-même [...] à me demander ce que je dois croire, qui je dois croire.* »⁴⁷⁷ Ouvertement déstabilisé, le Génois se remue entre les deux voix contradictoires de son Moi. D'un côté, son esprit cartésien rejette catégoriquement le principe superstitieux et, par conséquent, toute la série des thèses millénaires et des prophéties apocalyptiques. De l'autre, la frêle nature humaine, en proie à la probable fatalité, fait abstraction de toute logique et affiche une accablante peur. En conséquence de cette dernière se prescrit, en urgence, l'entreprise du périple en question.

Le sujet-voyageur, ainsi tiraillé, atteste la bipolarité de son Moi en avouant que, « *dans le combat qui oppose en moi la raison à la déraison, cette dernière a marqué des points.* »⁴⁷⁸ Ce passage illustre ostensiblement la composition binaire du Moi, transfigurée par un Moi à dominance intellectuelle et un Autre, à penchant particulièrement affectif. Entre les deux, Baldassare prend la partie de l'intellectuel et affirme tristement que, « *ce qui m'afflige et me fait honte [...c'est] de partager*

⁴⁷⁶ - VIRGILE, *L'Enéide*, Livre II, 274. En latin « *Quantum mutatus ab illo* », disponible sur http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/différent_différente/25442/citation, consulté le 18.03.2017.

⁴⁷⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 194.

⁴⁷⁸ - *Ibid.*, p. 20.

les frayeurs des ignorants. »⁴⁷⁹ Dans son analyse de *L'existence d'autrui*⁴⁸⁰, Sartre explique cette honte par la confirmation de la présence de l'Autre en tant que conscience dotée de la faculté du jugement. À l'image de Baldassare, ce jugement, exposant le dénigrement et la colère vis-à-vis de son propre Moi, le maître de l'existentialisme considère que « *la honte est, par nature, reconnaissance.* »⁴⁸¹ Cette reconnaissance appuie, d'une part, la distinction entre l'état du sujet et celui de son alter, qui est son propre miroir raisonneur, et d'autre part, le rôle de médiation qu'effectue ce dernier.

Néanmoins, l'état conflictuel, exposé par les deux composantes (Moi/Autre) et reflété sur l'état d'être du protagoniste, dénote une unité résultante. C'est-à-dire, les deux composantes se coalisent au sein intime du Moi baldassarien. Sinon, conformément au fait que, pour toute force perturbatrice s'active automatiquement une réaction équilibrante, ledit état conflictuel propulse plutôt la dynamique qui engendre l'action, le périple pour le Génois. Autrement dit, on peut dire que malgré leur distinction, qui peut être une opposition, le Moi et l'Autre œuvrent ensemble dans la construction de l'Être-sujet. La construction, pour Baldassare, consiste dans le fait de délaisser le confort de son univers familier pour s'engager dans un parcours ouvert sur l'inhabituel inconnu.

À vrai dire, un tel agissement exprime une vive volonté pour résoudre le tumulte, pour clarifier le flou et pour mettre fin au suspense. Au lieu de laisser traîner le vacillement ou « *le mépris pour ce faible esprit que je suis devenu* »⁴⁸², le Moi cartésien décide de trancher par l'expérience, parce que, cette dernière est le meilleur moyen pour toute connaissance. Ce cas de fait, mettant en exergue la strate réflexive du sujet, dénote le pertinent apport de connaissance et, conséquemment, de prise de conscience qu'a suscitée l'endurance durant l'expérience vécue.

Une autre forme de l'écart est établie au niveau du Moi baldassarien entre le début et la fin du périple. Cet état est explicitement repéré par l'aveu du protagoniste, Baldassare, témoignant que « *tout a changé en moi et autour de moi.* »⁴⁸³ Le moteur opérateur de ce changement n'est autre que le taux des informations amassées en tout lieu parcouru. D'ailleurs, la réappropriation du livre recherché

⁴⁷⁹ - *Id.*, p. 350.

⁴⁸⁰ - Premier chapitre de l'œuvre, *L'Être et le Néant*.

⁴⁸¹ - J.-P. SARTRE, *L'Être et le Néant*, p. 166.

⁴⁸² - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 201.

⁴⁸³ - *Ibid.*, p. 397.

n'est pas vraiment la source, notamment, de l'assurance développée, chez le Génois, une fois arrivé à son dernier port. La source fut plutôt construite au cours du voyage, tout au long des divers méandres, à l'encontre des événements imprévus et des rencontres de gens inconnus. En effet, ce n'est pas dans le livre du Centième Non que Baldassare trouve enfin la réponse définitive à ces doutes ni aux spéculations portant sur l'imminente apocalypse, c'est plutôt en synthétisant divers points de vue de personnes raisonnables (parfois des érudites), appartenant à différentes ethnies et tendances confessionnelles. D'ailleurs, en ayant le livre sous ses yeux, le Génois ne fait que reformuler les informations retenues lors de ces rencontres tel que le prouve le passage suivant : « *En lisant [...], je me suis souvenu des propos que m'avait tenus, en mer, le prince Ali Esfahani.* »⁴⁸⁴ Néanmoins, ce n'est pas une reformulation figée ou stérile, car, tout en rapportant, Baldassare continue d'« *écouter ce que dit [s]a raison.* »⁴⁸⁵

Ce qu'on peut déduire de ce fragment de la texture narrative, on le segmente en deux versants. D'une part, la mémorisation des propos émis par autrui dénote, premièrement, une sélection réfléchie et, secondairement, un harmonieux accord entre le Moi et L'Autre baldassariens (dialogue interne). La preuve de cet accord est l'approbation et, par la suite, la transmission d'une perception *input*.⁴⁸⁶ D'autre part, le dialogue interne, que transfigure le *Moi baldassarien* avec son *Alter baldassarien*, traduit principalement une visible activité mentale. Ne nous arrive-t-il pas, par moment, de nous parler à nous-même, à haute voix parfois, rien que pour mettre au clair nos pensées confuses ? Dans le cas présent, ledit dialogue débouche sur une synthèse propre à son auteur, le marchand Génois. Ainsi, le Moi s'adresse à son alter en tant que compagnon, agissant en tant que miroir raisonneur afin d'atteindre un état de lucidité plus affirmée du sujet-individu.

Il en découle que, le protagoniste n'est point aveuglément emporté par le courant dogmatiquement superstitieux, dominant son époque. Au contraire, en réaction aux idées fatalistes essaimées à large envergure, Baldassare pèse, trille, vérifie et organise à mesure toutes les données disponibles. Cette action est faite dans le dessein de construire une réponse aussi raisonnable que rigide vis-à-vis de la démesure débordante des calamiteuses absurdités propagées en tout lieu. En effet, ce positionnement au rang de la raison indique, ostensiblement, la portée

⁴⁸⁴ - *Id.*, p. 405.

⁴⁸⁵ - *Id.*, p. 415.

⁴⁸⁶ - Ce terme appartient au langage technologique et signifie l'entrée de données dans un système informatique. D'après, www.cntrl.fr/definition/input, consulté le 18.03.2017.

opérationnelle du processus intellectuel chez le héros, le fait qui dénote une conscience active par la perception et la structuration-restructuration des informations et des savoirs. Ce qui est assuré conjointement par le couple du Moi/Autre.

Quant à la seconde saillie, le Moi baldassarien se retrouve en face d'une aventure de résonance orphique, qui se greffe substantiellement dans le corps du voyage. D'ailleurs, au milieu des contrées étrangères, Baldassare abandonne momentanément la quête du livre mythique en raison de poursuivre les traces de la nouvelle Euripide. Dans la dualité de l'intellect et de l'affect, la partie est toujours du côté de ce dernier du fait que, « *l'intelligence est souvent plus faible que le cœur.* »⁴⁸⁷

Émergée à deux reprises, donc à deux volets distincts, cette expérience offre à Baldassare, non seulement l'occasion de rencontrer la flèche de Cupidon, mais, surtout à déterminer, à juste valeur, la densité qualitative de cette rencontre. Ainsi, il accède du premier niveau, celui de la reconnaissance de la dimension romantique, vers le second niveau, celui de la distinction de la consistance émotionnelle. À partir de deux épisodes intercalés, « *le page amoureux* »⁴⁸⁸ se fixe une éloquente conclusion. Cette dernière n'est aucunement du côté de celui avec qui on partage plusieurs moments agréables ou celui avec qui on apprend à vivre « *plus intensément.* »⁴⁸⁹ C'est plutôt en faveur de celui qui met sa vie en péril pour que son bien-aimé reste en vie et soit en sécurité. Entre l'amour de Martha et celui de Bess, respectivement entre un mirage émotionnel et un jardin éternel, se dresse, pour Baldassare, l'allure spécifique du vrai amour tant recherché, intense et durable.

Force est de constater que, le rôle fonctionnel de cette séquence réside dans la mise à l'épreuve du Moi baldassarien. Malgré sa teneur cartésienne, le jeune Ambiriaco, faisant abstraction de son Moi raisonneur, ne manque pas de suivre l'élan de son Moi affectif, autant que « *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* »⁴⁹⁰, selon les Pensées pascaliennes (n° 277). En termes de changement, Baldassare, dont le souci majeur est une mission d'ordre universelle, devient, par l'aveuglement de son émotion, un vulnérable Orphée, perdu au gré des inconsistances humaines. Cependant, entre un Baldassare, atteint du syndrome orphique,

⁴⁸⁷ - C. G. JUNG, *op. cit.*, p. 281.

⁴⁸⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 139.

⁴⁸⁹ - *Ibid.*, p. 198.

⁴⁹⁰ - B. PASCAL, *Pensées*, Éd. Librairie Générale Française, Paris, 1972, p. 134.

notamment à l'île de Chio, et un Baldassare, habile négociant, s'illustre explicitement le profil d'un Autre du Moi. La meilleure démonstration serait sans doute le témoignage du protagoniste, disant « *je suis amoureux maintenant comme je ne l'avais pas été dans ma jeunesse*. »⁴⁹¹ Ceci dénote que, le sceptique prête ostensiblement la voix au lyrique. Cet état s'aligne harmonieusement avec celui de Rochefoucauld, attestant dans ses Maximes, qu'« *on est quelquefois aussi différent de soi que des autres* »⁴⁹², ceci est d'une part.

D'autre part, aux méandres de son aventure sentimentale, le Génois se heurte contre l'amère réalité : l'amour est parfois éphémère, juste un trompe-l'œil. Devant la manifeste passivité de Martha, « *la boussole du périple* », Baldassare s'engouffre dans l'abîme de l'échec. À ce moment, le Moi cartésien reprend l'égide en œuvrant, d'abord, pour rétablir le profond infarctus, causé par le choc, puis, pour renforcer le tonus du Moi affectif. Pour ce faire, l'ingéniosité baldassarienne, à travers ce moi pensant, restructure l'échec dans le dessein de rendre la mésaventure une sorte d'expérience. De cette manière, la charge négative de la rupture n'est pas seulement réduite, mais plutôt absorbée et, surtout, convertie en une énergie positive, poussant le sujet vers l'avant. Au lendemain de ce fracas émotionnel, Baldassare, tel qu'Aristée⁴⁹³, se ressaisit de sa chimérique euphorie, et affirme ouvertement : « *j'avais l'étrange sensation de commencer une nouvelle vie*. »⁴⁹⁴ Ainsi, sans excès d'abattement, il reprend sa lucide conscience et se relance de nouveau dans le projet principal de son périple, la quête du livre rare.

Ce segment événementiel, affichant une étourderie émotionnelle, met en évidence le rapport solidaire entre le Moi et son Alter, renvoyant respectivement à un Moi affectif et à un Autre intellectuel. Au sein de leur structure binaire, notamment lors des instances orageuses, ces deux instances assiègent, au-delà de leur distinction morphologique, une intime unité fonctionnelle. Si toutefois, l'un s'affecte d'une divergente faiblesse, l'autre intervient instantanément, en manifestant à la mesure du possible, une corrective assistance. Cette dernière s'active, par degré, proportionnellement au capital des acquis appréhendés jusqu'à lors. L'objectif

⁴⁹¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 179.

⁴⁹² - Maxime n° 135, disponible sur, http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/différent_différente/25442/citation, consulté le 18.03.2017.

⁴⁹³ - Figure de la mythologie grecque, Aristée excelle en apiculture. Il causa la mort d'Eurydice et attire ainsi la colère des dieux contre lui. Avec sa ténacité, il parvient à conquérir le pardon des divinités et puis reprend ses activités agrestes qui prospèrent de plus en plus. D'après F. GUIRAND & J. SCHMIDT, *Mythes et mythologie*, Éd. Larousse-Bordas, Paris, 1996, P. 620.

⁴⁹⁴ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 300.

est de préserver l'équilibre de la dyade, donc de l'*Être*, devant les différentes formes d'épreuves, bien que ces dernières soient le facteur catalyseur de tout apprentissage.

En effet, c'est ce qui se passe effectivement au lendemain de la mésaventure de Chio. Une fois accosté à la rive génoise, Baldassare se démarque de la lyre de son émotion étranglée, et recouvre sa redingote d'investigateur à la quête de la raison car, cette dernière s'avère l'unique moyen pour, à la fois, comprendre et remédier les divers troubles survenus. À ce moment, c'est le cartésien qui prend les rênes en main. Il cherche à compléter les maillons qui lui manquent afin de pouvoir faire, en fin de compte, une synthèse objective. Cette synthèse consiste à l'association des informations plausibles, retenues dès lors des expériences antérieures, notamment celles vécues durant ledit périple. Le but projeté par cette manœuvre mentale est de déduire, voire construire, adéquatement, un nouveau savoir.

Néanmoins, ce qui tonifie encore plus ce savoir, d'ordre affectif, consiste au second versant de cet épisode orphique, que présente la rencontre avec l'anglaise, Bess. À la différence de l'aventure avec Marta, l'hasardeuse rencontre avec l'Anglaise configure un amour intense et, surtout, fidèle. Malgré la brièveté du contact, la fidélité de cet amour résonne intensément chez Baldassare, le fait qui remet en surface le rameau affectif affligé récemment par la conduite de la voisine. Ce page amoureux retrouve enfin le baume pour la vive plaie qui lui « *cause toujours de la peine*. »⁴⁹⁵ Devant cette distinction entre une aimante de longue date, mais qui n'est pas fidèle et une autre étrangère, à peine rencontrée, mais qui fait preuve d'une altruiste fidélité, Baldassare distingue expérimentalement la consistance de l'ampleur émotionnelle. Pour Bess, il avoue que son « *passage fugitif dans le jardin de Bess demeurera pour [lui] à jamais, un avant-goût du paradis*. »⁴⁹⁶ Sans oublier que, cette distinction est construite, d'une part, par la sensibilité du moi affectif, et d'autre part, par la catégorisation élaborée par le moi intellectuel. D'ailleurs, quand Baldassare affirme, à propos de Marta, que « *si un jour je l'oublierai, [...] sa trahison m'y aiderai* »⁴⁹⁷, il prend la voix de son Moi intellectuel qui procède à aménager l'affliction du Moi affectif par la mise en résonnance de la trahison de la partenaire, Marta. À la longue, cette résonnance parvient à affaiblir la sensibilité, ce qui engendre progressivement l'oubli.

⁴⁹⁵ - *Ibid.*, p. 502.

⁴⁹⁶ - *Ibid.*, p. 502.

⁴⁹⁷ - *Id.*, p. 484.

D'après cette palette, illustrant l'écart qu'affiche la posture du sujet-protagoniste, il devient visible que, Baldassare, au cours de son périple, passe par différents états d'être. Exposant la résultante de l'interaction interne, celle du Moi pensant et du Moi affectif, ces états se déterminent au fur et à mesure des données contextuelles, en élaborant en fin de compte des écarts significatifs. Ces derniers se répercutent ostensiblement sur la manière de se comporter et d'agir du sujet, à un point de le rendre aussi différent qu'un étranger à lui-même. Jean Cocteau confirme ce phénomène en affirmant que « *de notre naissance à notre mort, nous sommes un cortège d'autres qui sont reliés par un fil ténu.* »⁴⁹⁸ En effet, dans sa définition du temps, Aristote évoque cette idée de succession. Selon lui, le temps est une suite de *maintenants* dont la monade⁴⁹⁹ est l'instant. Ce qui distingue l'un de l'autre, « *le maintenant est en un sens le même [...] quant à l'instant, [...], il est le même en un autre [...] dans la mesure où il réside en ce qui change.* »⁵⁰⁰ De ce fait, on comprend que les instances d'" avant " et d'" après " le "maintenant", (exposant respectivement un maintenant antérieur et un autre postérieur), déploient un écart distinctif. Ce dernier s'explique par le mouvement, allant de la postériorité vers l'antériorité, qui, tout en joignant les deux phases, entraîne indubitablement un état de changement. L'ampleur de ce changement dépend de la teneur interactive dans laquelle se trouve le sujet. En outre, cet écart distinctif met en évidence un processus perceptivo-cognitif dans lequel, l'Autre demeure le produit résultant d'une constitution, dont le " *Je* ", au sens du Moi, est le pionnier incontestable.⁵⁰¹

Pour le Génois de Gibelet, pris par de fortes émotions en plein galère aux refrains fataliste, l'interactivité semble atteindre un taux avancé. En conséquence, le fond sceptique et raisonnable de ce marchand s'impose en surface. Étant donné que la douleur enseigne toujours, Baldassare reconduit son projet viatique en entassant la résultante de la série de l'"Autre" qu'il devient. Celui-ci, l'Autre résultant,

⁴⁹⁸ - J. COCTEAU, *Poésie critique*, Éd. Gallimard, Paris, 1959, sp.

⁴⁹⁹ - En philosophie, notamment « *chez les pythagoriciens, c'est l'unité parfaite qui est le principe des choses matérielles et spirituelles ; chez Leibniz, substance simple, inétendue, indivisible, active, qui constitue l'élément dernier des choses et qui est doué d'appétition et de perception* », disponible sur <http://www.cnrtl.fr/definition/monade>, consulté le 17.07.2017.

⁵⁰⁰ - In P. DUPOND « La Question du temps chez Aristote », disponible sur, www.philopsis.fr/IMG/pdf/temps-aristote-dupond.pdf, consulté le 16.07.2017.

⁵⁰¹ - D'après P. JESSUS, « Autrui-en-moi dans la phénoménologie de l'intersubjectivité : Sartre, Merleau-Ponty, Levinas et la reconnaissance instable », *In Reconnaissance, Identité et intégration sociale*, Éd. Presse Universitaire de Paris Nanterre, Nanterre, 2012, pp. 123-141, disponible sur, <http://books.openedition.org/pupo/738>, consulté le, 10.03.2017.

dénote un processus de changement, qui se greffe substantiellement à l'aventure de la quête du baume livresque, *Le Centième Nom*.

3.2.2 L'Autre en mode externe

Classée avec l'identité, au rang de la nécessité, selon l'Encyclopédie des Lumières, où Diderot atteste que « *l'identité, la diversité ou l'altérité, ne sont pas, les qualités de l'être, mais ce sont les propriétés des concomitants nécessaires à l'existence actuelle* »⁵⁰², l'altérité, avec son indéniable dénotation de diversité et de pluralité, propulse d'emblée un rapport interactionnel dans un environnement social. De ce fait, elle s'insère, étroitement, dans les plis des diverses tendances du bouquet des sciences humaines. En référence à la spéculation platonicienne, considérant que « *ce qui se pose s'oppose en tant qu'il se distingue et rien n'est soi sans être autre que le reste* »⁵⁰³, tout discours sur l'altérité se dédouble par le substrat identitaire. Il semble que ce rapport dialectique s'appuie fondamentalement, d'une part, sur la distinction, ferme et formelle, entre le Moi et l'Autre, et d'autre part, sur l'intime interdépendance entre les deux partenaires. Ces partenaires sont différents certes, mais, chacun ne peut nullement se passer de l'autre, ainsi est l'équation de l'inséparable couple, *altérité/identité*.

Dans cette perspective, le Moi se trouve en face d'une conscience, semblable sans être toutefois identique à la sienne. Ainsi, outre les dissemblances corporelles, ethniques, linguistiques, sociales et culturelles, s'ajoute une différence d'ordre cognitif et intellectuel. Bien entendu, ce dernier ordre peut découler de la conjonction des premières, autant que tout sujet n'est pas la résultante de ses données sociales et environnementales. À vrai dire, la rencontre avec autrui n'est en fait que la rencontre des différences. L'écart qu'exposent ces dernières est supposé varié de la quasi-similitude jusqu'à la plus radicale étrangeté. La différence de l'Autre englobe le paradigme de l'autre-singulier : le dissemblable, le distinct, l'inhabituel, l'étrange, l'inconnu, voire l'adversaire et l'ennemi. C'est dans ce sens que l'altérité prend l'envergure d'une expérience, qui peut prendre une allure positive ou négative, mais dans les deux cas, l'apport demeure pertinemment constructif. D'ailleurs, plus l'écart est important, plus l'activité constructive est, à la fois, dense et forma-

⁵⁰² - D. DIDEROT, « Philosophie des Eclectiques », pp. 670-718, *In Encyclopédie ou dictionnaire raisonnée des sciences, des arts et des métiers, par une Société des gens de lettres*, T. 1, p. 671, disponible sur, <https://books.google.fr/>, consulté le, 21.07.2017.

⁵⁰³ - D'après D. JODELET, *op. cit.*

trice. Paul Ricoeur segmente cet apport, issu du rapport dialectique *altérité/identité*, par la relation intersubjective par laquelle l'Autre affecte la compréhension du Moi⁵⁰⁴, et du coup, sa conscience.

S'effectuant sur un fond de représentations pleinement subjectives, la proximité des écarts différentiels déclenche, sous l'effet des sensibilités, des réseaux de sympathie et d'autres d'antipathie. Définies en tant que « *modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal* »⁵⁰⁵, ces représentations suscitent, par voie de conséquence immédiate, une typologie comportementale, qui est en mesure, soit de réduire la distance avec l'Autre jusqu'à l'intégration, soit de l'exclure en dehors de la sphère sociétale. Dans cette perspective, J. Kristeva considère les instances de rencontre comme le « *Croisement de deux altérités* »⁵⁰⁶, celle du Moi et celle de l'Autre. La résultante est que, d'une certaine manière, chacun d'eux est traversé par l'autre. Autrement dit, « *Il y a toujours un peu de nous en autrui, un peu de l'autre en nous* », tel que le dit Oscar Brenifier.⁵⁰⁷

Au sein de l'œuvre, *Le périple de Baldassare*, la manifestation sociale du rapport, Moi/Autre, étale une expérience de large éventail, transfigurant différents niveaux de la forme multiple de l'Altérité. En vertu de son activité viatique, Baldassare traverse diverses contrées et croise, conséquemment, plusieurs gens avec qui, il élabore des interactions dont certaines le démarquent du fait que, « *la proximité physique apparaît [...] comme un des éléments incitateurs dans l'établissement des liens avec autrui.* »⁵⁰⁸ Ainsi, le Génois, avec son caractère débonnaire, établit plusieurs rencontres avec des individus appartenant à divers profils ethniques, sociaux et intellectuels. Sommairement, ces rencontres se segmentent selon deux versants : le premier expose une altérité positive, au sens d'une rencontre pacifique, et le second, une altérité négative, présentant une rencontre conflictuelle.

En guise d'une illustration explicative, on évoque l'expérience baldassarienne selon un axe de graduation allant de l'extrême positivité à l'extrême négativité. À base des traits dominants, la partie exposant l'expérience au sens positif,

⁵⁰⁴ - *In Ibid.*

⁵⁰⁵ - Définition de Denise JODELET, « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie », *In* S. MOSCOVICI, (sous la dir.), *Psychologie sociale*, Éd. PUF, Paris, 1997, p. 365.

⁵⁰⁶ - J. KRISTEVA, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁰⁷ - Note de lecture.

⁵⁰⁸ - G.-N. FISCHER, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Éd. Dunod, Paris, 1996 (1987), p. 37.

est découpée en trois sections, dont chacune présente, par ordre décroissant, une altérité intellectuelle, une altérité sociale et une altérité affective. Quant au pôle, présentant l'altérité au sens négatif, il regroupe une diversité d'individus rencontrés tout au long des pérégrinations successives. On n'en cite que les cas dont la teneur du rapport est fonctionnellement signifiante.

3.2.2.1 Altérité intellectuelle

Cette forme caractérise les rencontres dont l'interaction prend un profil réflexif et, du coup, intellectuel. En d'autres termes, le rapport du couple, Moi/Autre, se voit focalisé sur l'activité cognitive, que stimule la proximité de l'Autre, soit en émetteur, soit en récepteur. Ainsi, une réciprocité, semblable au fonctionnement commercial actuel, s'installe paisiblement ; seulement, le fond échangé est versé au compte des pensées et des connaissances. La positivité, dans ce cas, se manifeste doublement. D'une part, par une sorte de satisfaction qui émerge suite à la découverte d'une compagnie, étrangère mais plaisante. D'autre part, par un partage d'informations et de points de vue qui permet d'atténuer le capital de l'étrangeté initiale, et surtout d'élargir l'étendue perceptuelle de chacun des deux partenaires.

Étant le voyageur à la quête d'une réponse à ses doutes, Baldassare illustre cette situation d'altérité, de catégorie intellectuelle, par trois échantillons de rencontres. Embarqué par son désarroi, Baldassare, se trouve soutenu par la compagnie différée de personnes, affichant un refus affirmé de la déviance superstitieuse. Du coup, le contact s'avère intellectuellement tonifiant.

En premier lieu, il s'agit du bijoutier Maïmoun Toleitli, « *dernier complice de ma raison en déroute* »⁵⁰⁹, selon Baldassare. Rencontré fortuitement dans une caravane en route vers Alep, ce bijoutier juif devient, en fraction de quelques instants, un ami, intimement cher, pour le Génois, avouant que « *Nous nous parlions depuis cinq minutes à peine et nous étions déjà frères.* »⁵¹⁰ Plus qu'une amitié, c'est une fraternité qui se tisse spontanément, et dont le soubassement est une harmonie intellectuelle. Ce fait le prouvent les paroles de Baldassare, disant « *dès notre première conversation, ce sont nos doutes qui nous ont rapprochés l'un de l'autre, et un certain amour de la sagesse et de la raison.* »⁵¹¹ Ainsi, chacun des deux amis, fraîchement rencontrés, trouve, chez l'autre, un interlocuteur raisonné et surtout

⁵⁰⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 198.

⁵¹⁰ - *Ibid.*, p. 83.

⁵¹¹ - *Id.*, p. 83.

lucide au moment où, tout le monde semble emporté par le dantesque brouillement des prophéties et de leurs interprétations.

Au prisme du couple Moi/Autre, il est apparent que le rapport entre Baldassare et son ami Maïmoun est d'ordre de l'intellect, du fait que leur dénominateur commun n'est autre que la raison et la pensée fondée sur le questionnement et le raisonnement logique. À cet égard, la présence du bijoutier offre au marchand l'opportunité de se voir dans l'image de l'Autre (Maïmoun). En apercevant la solide sérénité de ce dernier vis-à-vis du tumulte messianique, Baldassare reconnaît son propre profil de sceptique, auparavant libre de toute forme de dogmatisme, mais devient, hélas, troublé par le doute et paralysé par les griffes de la peur. Ce fait est explicitement exprimé par le voyageur, qui, en marge d'un débat, reconnaît dans son for intérieur que « *l'ami que j'ai retrouvé aujourd'hui m'a tenu le discours que j'aurais tenu moi-même il y a quelques mois, et que j'ai eu honte de le contredire les yeux dans les yeux, lui révélant ainsi la faiblesse de mon esprit.* »⁵¹² Cette reconnaissance de sa propre défaillance dénote principalement une activité cognitive ostensiblement dynamique.

En outre, la comparaison élaborée traduit une perception aiguisée par la présence de l'Autre. Ainsi, cette dernière renforce le fond de lucidité du négociant Baldassare, et le met face-à-face avec sa faiblesse, l'origine de son trouble. Cette faiblesse trouve sa raison dans l'absence d'un renfort externe (Autre) dans le voisinage à Gibelet ; le Moi Baldassarien se débat : « *Je ne peux plus m'enfermer jour et nuit dans la citadelle de la raison, les yeux fermés, les paumes pressées sur mes oreilles, à me répéter que tout cela est faux, que le monde entier se trompe* »⁵¹³, d'où le périple s'avère l'unique alternative pour pouvoir sortir de cet embarras. Avec Maïmoun, Baldassare semble tomber sur un miroir à travers lequel, il se voit lui-même, tout en acquiesçant ses égarements ainsi que ses facultés de discernement.

Sous l'effet de l'entente amicale, le bibliothécaire et le bijoutier passent de longs moments ensemble en abordant divers sujets tel que l'atteste le premier : « *Je parle et parle à Maïmoun pendant des heures chaque jour* »⁵¹⁴ car, « *il y avait dans nos chuchotements cette connivence d'esprit.* »⁵¹⁵ Ainsi, en cette qualité de

⁵¹² - *Id.*, p. 196.

⁵¹³ - *Id.*, p. 194.

⁵¹⁴ - *Id.*, p. 82.

⁵¹⁵ - *Id.*, p. 78.

présence où l'intellect contracte l'autre intellect, Baldassare œuvre, à travers les causeries amicales, à reconquérir sa lucidité de sceptique, libre de toute forme de dogmatisme. Cependant, son esprit n'est aucunement un récepteur passif, il passe, plutôt, au crible en scrutant, trillant et argumentant dans le dessein de construire un savoir aussi raisonnable qu'inébranlable. D'ailleurs, en décrivant son attitude d'auditeur, Baldassare précise : « J'observe, je me délecte des choses que j'apprends, je note en moi-même les réactions des uns et des autres. »⁵¹⁶ Cette manière confirme, d'une part, la situation initiatique qu'affiche le protagoniste dès le début de son aventure viatique, et d'autre part, le rôle de l'Autre dans la stimulation cognitive et, du coup, la construction du savoir du Moi.

Une autre séquence montre que les échanges discursifs avec le bijoutier exposent des instances particulièrement régies par l'activité réflexive à l'image du passage suivant, où Baldassare réplique à son ami : « *Tes propos me surprennent... Je ne sais pas encore si je dois te donner raison ou tort, il faut que je réfléchisse.* »⁵¹⁷ En dépit de l'étonnement que propulse la teneur de l'inconnu, charriée par cet Autre, on constate que le Moi baldassarien demeure perspicace et ne manque pas de se questionner lui-même, de raisonner et de chercher réponse avant d'accepter ou refuser la nouvelle information. C'est ce qu'on appelle en psychologie le conflit cognitif qui attaque de façon dynamique la structure cognitive en créant les conditions propices à une "décentration intellectuelle", desquelles émergent des progrès cognitifs.⁵¹⁸

Du reste, cette forme d'Altérité, habillée en amitié d'allure intellectuelle, s'aligne avec le sens de Merleau-Ponty, affirmant dans *La phénoménologie de la perception*, que « *nous sommes l'un pour l'autre collaborateurs dans une réciprocité parfaite, nos perspectives glissent l'une dans l'autre, nous coexistons à travers un même monde.* »⁵¹⁹ Ainsi, le rapport du Moi et de l'autre s'avère une réciprocité qui échafaude toute forme de coprésence, pour ainsi dire une coexistence.

En second lieu, c'est la figure d'Ali Esfahani, un persan musulman, surnommé « *le prince.* » Rencontré pendant la traversée maritime de Gênes à Amsterdam, ce passager persan affiche, en plus de l'allure gracieuse des nobles, une brillante consistance savante à un point qu'il attise la curiosité du Génois dérouté.

⁵¹⁶ - *Id.*, p. 103.

⁵¹⁷ - *Id.*, p. 91.

⁵¹⁸ - D'après A. GIORDAN, *op. cit.*, p. 182.

⁵¹⁹ - M. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 407.

Celui-ci, assoiffé de savoir, saisit la balle à la volée et, outre leurs longues discussions, se décide à « [...] l'interroger, car il sait, j'en suis sûr, infiniment plus de choses qu'il m'en a appris. »⁵²⁰ Cette érudition semble affirmée car, ce prince ne voyage pas « [...] pour affaires ou au sens où on l'entend d'ordinaire, mais pour observer le monde, et pour se mettre au fait des choses qui s'y produisent. »⁵²¹ C'est dire que ce dernier procède à un enseignement par l'expérience du mouvement et de la vision afin de confirmer ses connaissances livresques conformément à la maxime mussetienne, « *Voire, c'est savoir.* »⁵²²

En effet, ce capital de connaissances, diversement construites, s'avère l'assise sur laquelle se trame, entre les deux passagers, une singulière entente, teintée de rapprochement intellectuel. Ce rapprochement s'établit par une réciprocité d'échange que traduit la séquence où, au milieu d'une longue explication de la thèse du Centième Nom de dieu, Baldassare avance une question qui dénote beaucoup d'intelligence. Cela attire l'attention du prince qui réplique, avec émotion, « *c'est un plaisir, [...], c'est un plaisir de voyager en compagnie d'un érudit.* »⁵²³ En d'autres termes, on peut dire que, le Moi et l'Autre se sustentent mutuellement.

La dernière figure, exposant une altérité intellectuelle, est le Chapelain anglais. Après son service dans l'armée anglaise en tant qu'aumônier, cet « *homme de Dieu* »⁵²⁴ se voue à l'activité sociale, notamment lors de la désastreuse peste de 1665. C'est chez ce religieux chrétien que Baldassare retrouve enfin le livre recherché. Seulement, ce propriétaire n'est pas un simple collectionneur de curiosités, mais c'est quelqu'un de soucieux à propos des prophéties propagées. À cet égard, il s'intéresse au traité d'al-Mazandarani, présumé penseur philologue musulman. Quant à l'apport dégagé de la rencontre de ce chapelain et du marchand génois, il réside dans l'intervention traductrice qu'assure ce dernier. En traduisant le rare manuscrit de l'arabe à l'anglais, Baldassare effectue donc une lecture minutieuse et réfléchie du livre pour qui, il a dû traverser tant de villes et de pays tout au long d'une longue année, marquée de suspens et de stress.

Par ailleurs, l'interaction positive, issue de cette rencontre, consiste à l'opportunité de l'acte de la lecture, à travers lequel, Baldassare élabore une synthèse de tout ce qu'il a pu apprendre, soit de ses interactions de commerçant, soit de ses

⁵²⁰ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 357.

⁵²¹ - *Ibid.*, p. 348.

⁵²² - A. DE MUSSET, *op. cit.*, p. 391.

⁵²³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 316.

⁵²⁴ - *Ibid.*, p. 392.

découvertes de voyageur. Ainsi, à chaque séance de lecture, Baldassare brave l'ambiguïté de l'auteur par une cohérente reproduction de l'explication du prince persan, inspirée de la pensée musulmane. De la sorte, le génois réussit, non seulement à lire le livre énigmatique, mais surtout à (re)construire un raisonnement tangible et raisonnable loin des affluents perturbateurs de la superstition. Autrement dit, c'est l'affermissement du Moi (Baldassare) par la mise à l'épreuve, dont le commanditaire est l'Autre (le chapelain) ; bien que la construction soit croisée, elle est indubitablement partagée entre les deux.

3.2.2.2 Altérité sociale

S'identifiant par la sociabilité, caractère distinctif du genre humain, cette forme d'altérité met l'index sur le rapport positif qu'entreprend le sujet avec certains individus de son entourage. Émergeant du contexte dans lequel se trouvent les partenaires, ce rapport, régit par des normes de conduite, met en exergue une sorte de dynamique, soit d'attraction, soit de besoin susceptible de s'étendre pour devenir des réseaux de parenté ou d'amitié.

Vu son caractère intègre et débonnaire, Baldassare, ne cesse d'être entouré par cette forme d'altérité, avant et pendant son périple. Pour ce qui relève d'avant son voyage, c'est l'entourage de Gibelet, qui présente l'Autre pour Baldassare, notamment qu'il est singulièrement connu par ses origines génoises. En plus de l'Imam et des voisins aimables, c'est le hajj Idriss qui perçoit. En guise de reconnaissance à la bienveillance que lui manifeste le marchand, ce vieux, pauvre et sans famille, offre, à Baldassare, le livre mythique que tout le monde convoite. Cet acte, à base d'échange d'intérêt, met en relief un contact dont l'épaisseur reflète une teinture d'altérité.

Quant au négociant en curiosités, il a l'habitude de vendre les livres (rares et anciens) que lui apporte le vieux Idriss. Le revenu de cette vente revient intégralement au propriétaire des livres. Par ce faire, le négociant génois se charge d'assurer une petite rente pour ledit vieux, d'origine inconnue, qui vit seul et qui ne parle presque à personne. C'est ce que dénote les propos de Baldassare, disant « *je ne cherchais qu'à préserver la dignité de ce pauvre homme en le traitant en fournisseur plutôt qu'en quémendeur !* »⁵²⁵ Cette initiative s'inscrit, sans ambages, dans le sillage d'une gentillesse humaniste à l'égard d'un sujet démun et en détresse. En contrepartie, pour le vieux Idriss, qui avoue à Baldassare, « *je tiens à vous*

⁵²⁵ - *Id.*, pp. 25-26.

*l'offrir, à vous et à personne d'autre !*⁵²⁶, le don d'un livre d'une telle envergure affiche l'expression d'un profond remerciement, qui se trouve hélas limité par une épineuse pauvreté. Démuni d'autres moyens à part une série de livres, le hajj Idriss reconnaissant, offre le meilleur de ce qu'il possède : le livre le plus recherché à son époque.

Force est de constater que cette séquence expose une figure d'altérité, socialement positive du fait que, les deux partenaires sont étrangers l'un pour l'autre. Mais, sous l'effet de la proximité ainsi que du contact, basé sur le commerce des livres, les deux personnes finissent par développer, conjointement, un rapport de bon voisinage. Le marchand ne cache pas sa surprise en s'exclamant : « *Voilà que cet homme que je connais à peine m'en fait cadeau !* »⁵²⁷ Outre la joie de posséder le livre légendaire, Baldassare confirme que la distance entre les individus ne dépend pas que des similitudes (ethnique et confessionnelle), mais de la qualité du réseau d'actions-réactions que propulse la situation communicationnelle. Dans ce sillage, on peut évoquer un hadith du prophète Mohammed (ﷺ), disant « *faites-vous des cadeaux, alors vous vous aimeriez.* »⁵²⁸ Autrement dit, les dons peuvent générer et accroître l'amour entre les individus. Au demeurant, l'initiative d'offrir ou d'échanger des cadeaux dénote un rapprochement positif, comme elle suscite, évidemment, un raffermissement des liens sociaux, qu'ils soient familiaux, amicaux ou même professionnels.

Quant aux figures rencontrées pendant le périple, on distingue deux cas. Le premier est Grégorio Mangiavacca, un grand commerçant de Gênes, quant au second, il s'agit de Domenico, le capitaine du navire " Charybdos ", à bord duquel, le héros, effectue deux traversées, singulièrement aventureuses. Malgré la distinction de leur agencement spatio-temporel, ces deux formes d'altérité affichent une similitude par rapport aux composantes et, conséquemment, au rapport résultant. En premier lieu, les deux sujets en question, Grégorio et Domenico, sont préalablement étrangers pour Baldassare, toutefois, leurs rencontres avec celui-ci ressort d'une représentation positive à son égard.

Pour le commerçant, c'est en reconnaissance à la vieille coopération commerciale avec les aïeux Embriaci, qu'il assure à Baldassare une protection parentale

⁵²⁶ - *Id.*, p. 26.

⁵²⁷ - *Id.*, p. 26.

⁵²⁸ - Rapporté par AL-BOUKHARI *In Al-Adab Al-Moufrad*, n° 594 et authentifié par cheikh ALBANI dans *Sahih Al-Adab Al-Moufrad* n° 462, disponible sur, http://www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-Faites-vous-des-cadeaux_1808.asp, consulté le 07.08.2017.

à Gênes. À l'instant de son arrivée, pour la première fois à sa ville ancestrale, à la suite de l'humiliante mésaventure à Katarraktis, le bibliothécaire de Gibelet rencontre Grégorio qui l'accueille chaleureusement, et lui offre, dès lors, une assistance dévouée. En guise de témoignage, Baldassare atteste que « *cet homme n'est que mémoire, et que fidélité [...]. Il m'a installé dans sa maison comme si elle était mienne, et comme s'il devait à mes ancêtres tout ce qu'il possède et tout ce qu'il est devenu.* »⁵²⁹ Quant à Domenico, il est le capitaine du brigantin qui, sous les instructions du commissaire chiotte, transporte Baldassare du village de Katarraktis (Chio) jusqu'à Gênes. Étant témoin des modalités de l'expulsion du marchand du dit bourg, le capitaine, « [...] *se prit d'affection pour moi au point de me raconter ses rapines* »⁵³⁰, constate déjà Baldassare, lors de leur première traversée. Cependant, ce capitaine calabrais passe plusieurs moments en compagnie du Génois de Gibelet, lui racontant ses aventures maritimes et les risques de la contrebande qu'il exerce avec son équipage. Toujours à propos de ce capitaine, Baldassare ajoute que, « *parfois, lorsqu'il parlait des milles ruses auxquelles recourent les paysans pour échapper aux lois ottomanes, le capitaine m'apprenait des choses.* »⁵³¹ C'est dire qu'en dépit de son abattement affectif, Baldassare recueille, en marge de cette présence, un savoir détaillé à propos des usages commerciaux que pratiquent les gens entre les îles et les côtes méditerranéennes.

En second lieu, ces deux nouveaux amis manifestent au marchand de Gibelet, chacun de son côté, un soutien considérable. D'une part, le riche Mangiavacca lui assure un parrainage financier afin de rétablir la carrière de marchand, mise à néant à Chio. De ce fait, Baldassare, dans un coup de théâtre, relance pleinement son commerce, en fredonnant « *la Fortune*⁵³² *qui m'a abandonné d'une main m'a rattrapé de l'autre.* »⁵³³ Au lendemain de son arrivée à Gênes, outre le statut de commerçant, un si important fond de bourse est désormais entre ses mains. Le bibliothécaire avoue que, le régisseur de ce rebondissement en affaires et de cette affluence des gains sur une terre nouvelle n'est autre que son hôte et son bienfaiteur, le sieur Grégorio Mangiavacca. En termes de reconnaissance filiale, Baldassare

⁵²⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 294.

⁵³⁰ - *Ibid.*, p. 287.

⁵³¹ - *Id.*, p. 287.

⁵³² - Allusion à la divinité Fortune (*Fortuna*) qui représente le destin avec tous ses inconnus. D'après F. GUIRAND & J. SCHMIDT, *op. cit.*, p. 259.

⁵³³ - *Id.*, 1, p. 275.

écrit dans son carnet de voyage : « *Je suis arrivé dans cette ville comme le fils prodigue, ruiné, perdu, désespéré, et c'est lui qui m'a accueilli comme un père.* »⁵³⁴

D'autre part, étant témoin de l'humiliante séquence de l'expulsion - du Génois - de Katarraktis, et de ses conséquences d'abattement émotionnel, le capitaine Domenico invite l'amoureux déchu à faire un saut à Katarraktis afin de mettre fin aux maints soucis illusoire à propos de Marta et de son enfant, présumé appartenant à la lignée des Embriaci. Pour Baldassare, l'idée d'y aller est juste un projet en instance de réalisation, « *un jour, je partirais [...] et je m'arrangerai à lui [Marta] parler.* »⁵³⁵ Mais pour le capitaine, l'action prime, du coup « *j'appareille dans trois jours [...] sache que tu es le bienvenu à bord, et que je ferai tout pour t'aider* »⁵³⁶, propose-t-il à Baldassare. Autrement dit, le projet est déjà en phase d'exécution. Ni les risques, ni la perte de temps avec l'absence de toute forme de gain n'affaiblissent l'engagement de Domenico. Malheureusement, l'aventureuse manœuvre amplifie la déception du page amoureux. Le soutien amical du capitaine dépasse les compétences maritimes et se poursuit en une assistance psychologique, façon d'apaiser l'ampleur dépressive suite à la double trahison de Marta. Dans l'absence de cette dernière et de son amour, le capitaine, contrebandier mais brave, rappelle à Baldassare : « *Je suis ton ami et j'ai fait pour toi ce que ton propre père n'aurait pas fait* »⁵³⁷, faisant allusion à ce que, l'amour est parfois un mirage chimérique, l'essentiel est, par contre, ce qui dure, se préserve et s'interprète par les actions et par les preuves palpables.

Une telle attitude traduit clairement un calibre interactionnel de haute positivité. En effet, cette positivité est explicitement apparente à travers la résonnance des paroles du téméraire Domenico sur le Génois. Celui-ci affirme sans scrupules, « *je repense toujours aux paroles de Domenico.* »⁵³⁸ Lesquelles paroles étalent les désastreuses conséquences du projet orphique de Baldassare. En d'autres termes, le rapport avec ce capitaine parvient tout de même à susciter la réflexion et le bon sens du bibliothécaire, afin que ce dernier se soulève de son deuil et se ressaisisse, promptement, de sa défaite affective.

⁵³⁴ - *Id.*, p. 295.

⁵³⁵ - *Id.*, p. 456.

⁵³⁶ - *Id.*

⁵³⁷ - *Id.*, p. 482.

⁵³⁸ - *Id.*, p. 484.

À cet égard, cette forme d'altérité, dite sociale, expose une figure de rapprochement entre étrangers, rencontrés fortuitement, mais qui ne tardent pas à développer une fine affinité, qui devient aussitôt, une amitié de valeur. Notons par ailleurs qu'une telle présence est loin d'être niée en raison des profils différents qui caractérisent les partenaires en question. La résultante entre, d'une part, un prestigieux bibliothécaire, ne contractant que les livres et les écrits des érudits, et d'autre part, un grand commerçant, dont l'unique souci est de proliférer l'affluence de sa fortune, et de surcroît, un capitaine marin, téméraire trafiquant, mais brave et complaisant avec ses amis et ses compatriotes ; cette résultante affiche un rapport de bienveillance et de solidarité. Une telle conjoncture affirme que le contact avec l'Autre est une opportunité d'enrichissement du lien social, du moment que la rencontre « *accueille l'étranger sans le fixer, ouvrant l'hôte à son visiteur sans l'engager.* »⁵³⁹ Dans cette mesure, on constate ostensiblement que pour le cas de Baldassare, le Moi fait l'expérience de l'élargissement du monde par autrui (l'Autre), où celui-ci l'accueille, l'assiste et le soutient.

3.2.2.3 Altérité affective

Cette forme d'altérité peut être considérée comme un cas particulier de la forme sociale, du fait qu'elle gravite autour du rapport entre le Moi et l'Autre selon le trait de sociabilité, caractéristique au genre humain. Ce rapport résulte, indubitablement, d'un système d'interactions ; ces dernières s'expriment par trois besoins fondamentaux, à savoir, le besoin d'inclusion, le besoin de contrôle et le besoin d'affection.⁵⁴⁰ Pour le cas présent, on ne retient que ce dernier besoin parce qu'il s'insère comme assise à l'altérité *affective*.

Dans *Le périple de Baldassare*, l'altérité affective est transfigurée par le personnage de Bess, la maîtresse de la maison du chapelain anglais. D'abord, c'est son état d'étrangère, par rapport à celui de Marta, la voisine, que cette anglaise acquiert le statut de l'Autre. Ensuite, ce qui caractérise cette séquence narrative c'est l'exposition d'une brève rencontre amoureuse, dont l'impact ne cesse, néanmoins, de résonner dans l'esprit du sceptique amoureux, Baldassare. Même après son second passage à Chio, où Baldassare rencontre pour la dernière fois Marta, c'est toujours l'image de la rousse anglaise qui dénote la profonde passion. Le soupirant

⁵³⁹ - J. KRISTEVA, *op. cit.*, pp. 21-22.

⁵⁴⁰ - D'après G.-N. FISCHER, *op. cit.*, pp. 35-36.

diariste l'exprime explicitement en révélant : « aucune ne m'inspire autant de tendresse que Bess. »⁵⁴¹ Ainsi, au prisme de son amour pour cette dernière, le Génois détermine clairement l'ampleur de sa passion pour son ex-voisine, qui se révèle, en fin de compte, juste un mélange de mensonge et de trahison. Une triste fin qui couronne hélas un ancien amour, renouvelé en fougue. À cet égard, la conclusion, d'ordre affectif, émise par Baldassare, ressort à ce que Marta est « une blessure qui ne se refermera que lentement. Tandis que mon passage furtif dans le jardin de Bess demeurera pour moi, à jamais, un avant-goût du paradis. »⁵⁴² Donc, nul doute que le détonateur de cette distinction de posture n'est autre que la différence qu'expose la présence de l'Autre, Bess.

Au demeurant, on constate que l'aventure affective, en tant que rapport avec l'Autre, appartient, néanmoins, au paradigme de l'expérience de l'altérité. Dans ce cas, cette dernière prend une allure positive car, selon Merleau-Ponty, « le sujet de la sensation n'est ni un penseur qui note une qualité, ni un milieu inerte qui serait affecté ou modifié par elle, il est une puissance qui co-naît à un certain milieu d'existence. »⁵⁴³ En effet, l'attraction, est une énergie partagée dans une équation de coprésence, bienveillante de part et d'autre. Quant à la marge constructive, elle demeure inhérente à l'image de toute forme de rapport avec l'Autre même si la strate émotionnelle semble dominante parce que, « [...] l'expérience des passions humaines se déroule dans le cadre de la conscience. »⁵⁴⁴ Pour ainsi dire que, être amoureux, s'engager dans l'aventure pour récupérer son amour, distinguer entre une émotion passagère et un amour dense et profond sont de précieuses leçons pour le Moi baldassarien ainsi que les diverses figures de son partenaire, l'Autre.

S'agissant du second pôle de l'axe, représentant l'expérience de l'altérité du bibliothécaire de Gibelet, prise au sens négatif, on constate que l'épaisseur de ce tronçon n'est pas aussi dense ni diversifié telle que la portée positive, étayée ci-dessus. Toujours, est-il pertinent d'analyser certains cas de figure, exposant un comportement de tendance arrosée de violence. Cette violence trouve son origine dans la représentation que développe chaque individu par rapport à l'autre, et qui interprète la non-similitude par la " non-conformité à la règle ". Ce fait invite alors, le conflit interactionnel qui peut s'étendre jusqu'à l'exclusion catégorique. D'où

⁵⁴¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 502.

⁵⁴² - *Ibid.*, p. 502.

⁵⁴³ - M. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 245.

⁵⁴⁴ - C. G. JUNG, *op. cit.*, p. 222.

l'Autre, en raison de sa différence et de sa distinction, se voit classé dans une zone étroitement marginale, étiquetée péjorativement par "l'étranger".

En termes d'altérité conflictuelles, Baldassare se heurte avec quatre profils principaux, à savoir, Morched Agha à Constantinople, Sayaf, (le mari de Marta khanum), à Katarraktis, le commissaire turc à Chio et Démitro avec un groupe de passagers, lors d'une traversée maritime de Gênes à Amsterdam. Appartenant tous à la gamme d'*étranger*, chacun affiche une allure distincte, allant de l'escroquerie, à la rivalité, et aux excessives sensibilités ethniques.

Particulièrement, le notable Morched Agha, faisant une apparence d'un prestigieux bienfaiteur, aimable et loyale, n'est en réalité qu'un vilain escroc. Usant sournoisement du statut de commerçant étranger que présente Baldassare, ce « *caïd de bas-quartier* »⁵⁴⁵, trouve une opportunité pour se faire frauduleusement fortune. Ainsi, cet arnaqueur notable investit, sournoisement, la présence du marchand génois en l'induisant dans un guet-apens. Ce dernier consiste à mettre en chantage la situation de détresse du Génois contre une grande somme d'argent. D'ailleurs, ce genre de tour n'arrive qu'aux gens qui ne sont pas de la ville, pour ainsi dire, les étrangers.

Quant à Sayaf, il affiche une féroce adversité envers le bibliothécaire. En raison de leur relation de voisinage à Gibelet, ce mari volage, devenu le chef d'une troupe de pirates dans le rayon de Chio, cultive davantage son outrecuidante attitude, d'autant plus que le compagnon de voyage de sa femme, depuis Gibelet, n'est autre que son rival génois. Ce fait met en évidence la négativité du rapport, qui devient visiblement sustenté d'une over dose par la jalousie traditionnelle des conjoints. Par ailleurs, la dénonciation, présentée par Baldassare, au niveau des autorités ottomanes, à l'encontre de ce brigand, ainsi que l'humiliante pression qu'exerce sur lui le capitaine Girolamo, sous l'impulsion de Baldassare, attisent une sorte de vengeance mutuelle, perpétuellement renouvelée. Rappelons que, c'est à cause d'une sournoise manœuvre de la part de ce truand que, le Génois tombe dans les viscères des janissaires turcs en tant que coupable de fausse accusation ; en somme, « *l'honnête commerçant [...] était dans l'erreur, tandis que le voyou et ses sbires étaient dans leur droit.* »⁵⁴⁶

⁵⁴⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 163.

⁵⁴⁶ - *Ibid.*, p. 277.

Sur un tel relief se singularise, cependant, un rapport de dualité, manifestement agressif, où chacun des adversaires se voit dans l'obligation d'agir afin de préserver sa propre dignité vis-à-vis de soi-même et d'autrui. Seulement, cette dignité n'expose pas la même portée sémantique pour un vilain corsaire, menant une vie de brigandage, et un négociant solidement instruit, renommé en matière de commerce des curiosités et des livres. Le premier livre un combat contre l'agression de son honneur de pirate, quant au second, il se débat pour récupérer l'amour de sa vie, égaré par inadvertance. Ainsi, l'intelligence des nobles décline, parfois, devant le risque de briser le statut reconnu parmi les siens.

Concernant l'attitude manifestée par le commissaire turc ainsi que le passager vénitien, cette dernière s'inscrit sous l'étiquette des représentations sociales de tendance, évidemment, négative. Cette représentation, que ce soit pour le Turc ou pour le Vénitien, prend son origine conflictuelle à partir des vicissitudes des rivalités entre Gênes, Venise et, Constantinople, sous le pouvoir turc. Le bassin méditerranéen fût, aux temps des croisades, l'arène à de farouches affrontements navals entre les trois grandes forces, présentant les trois dites métropoles. En une alternance différée de guerres, parfois forcées, et de trêves, fréquemment transgressées avant terme, les communautés de ces états belligérants cultivent, en conséquence à cette ambiance de tension, une hostilité de masse, qui se transmet d'une génération à une autre. Au moment où les pouvoirs convoitent le contrôle des mers et des détroits, les populations nourrissent l'image de l'ennemi, même si ce dernier est un voisin ou un ami d'auparavant.

C'est par cette allure contextuelle que s'explique l'aigreur comportementale de l'officier turc envers le marchand génois. Poussé par la rage causée par la fausse accusation contre Sayaf, le janissaire se donne raison. Ainsi, ce dernier, pour humilier le Génois, déferle, dans une longue tirade, le ressentiment turc vis-à-vis de Gênes et de la communauté génoise,

« tu m'as fait perdre la face, chien de Génois, et c'est maintenant à moi de t'humilier ! Tu m'as menti, tu t'es servi de moi et de mes hommes ! [...] Toi et les tiens, vous vous croyez toujours tous permis, vous êtes persuadés qu'il ne vous arrivera rien parce qu'au dernier moment votre consul viendra vous sauver. Eh bien, pas cette fois ! D'entre mes mains, aucun consul ne te sauvera ! Quand finirez-vous par comprendre que cette île n'est plus à vous, et qu'elle appartient désormais, et pour toujours, au sultan padishah notre maître ? »⁵⁴⁷

⁵⁴⁷ - *Ibid.*, pp. 284-285.

Ces propos traduisent clairement un fond d'animosité, qui s'est corroboré tout au long des siècles, suite aux divers duels d'offensives et de ripostes entre les différentes forces maritimes du voisinage, à savoir les flottes, turques, génoises et vénitiennes. À cet égard, les communautés, sujettes à ces conflits perpétuellement renouvelés, développent entre elles une pernicieuse susceptibilité allant jusqu'à l'adversité au sens plein du terme. C'est ce que transfigure, d'ailleurs, le comportement haineux du janissaire, qui s'adresse au bibliothécaire non pas comme un concitoyen, qui a abusé des services des autorités, mais comme un vieil ennemi, appartenant à un département opposant.

Du côté vénitien, l'interaction avec ledit passager s'inscrit dans le même contexte de l'héritage historique, bien qu'elle semble de tension singulièrement amoindrie. Toutefois, du point de vue traditionnel, « *les génois préfèrent les turcs au vénitiens.* »⁵⁴⁸ Certes, le statut de passager en pleine traversée maritime n'est pas un échantillon exemplaire, ni comparable, également, à celui du janissaire, représentant emblématique du pouvoir, notamment au niveau des régions frontalières, à l'image de l'île Chio. Sinon, les pages de l'Histoire confirment beaucoup plus la féroce rivalité entre les deux voisines occidentales, Gênes et Venise, suscitant, entre leurs communautés respectives génoise et vénitienne, une représentation, meublée de rancune et de haine affirmées.

Le bibliothécaire semble préserver tellement cette portion de l'héritage social génois envers les vénitiens, vieux ennemis à son affiliation ethnique. Son approbation apparaît palpable avec son discret aveu : « *je me demande si mon père n'avait pas raison, après tout, de détester les Vénitiens, de les dire arrogants et fourbes.* »⁵⁴⁹ En plus, à bord du *Sanctus Dionisius*, au milieu d'un groupe de passagers d'origines diverses, c'est Girolamo, le vénitien, qui détecte le substrat d'hostilité chez l'attitude du marchand génois, en révélant à ce dernier que, « *chaque fois que tu me saluais, tu regardais autour de toi pour t'assurer qu'aucun autre Génois ne t'avait vu.* »⁵⁵⁰ Pour sa part, Baldassare ne nie pas vraiment cette attitude car, il pense toujours à ces ancêtres à chaque fois qu'il s'adresse au vénitien : « *peut-être n'a-t-il pas tort. Sauf que je regardais moins autour de moi que vers le Ciel, où sont*

⁵⁴⁸ - *Id.*, p. 363.

⁵⁴⁹ - *Id.*, p. 366.

⁵⁵⁰ - *Id.*, p. 363.

censés se trouver mes ancêtres. »⁵⁵¹ Pour ainsi dire que, son comportement est aussi enraciné que ces propres origines.

En somme, on constate que, dans les plis de ces mésaventures, le contacte avec l'Autre détrône une diversité d'états conflictuels. Si on renvoie les tumultes rencontrés à l'élément de différence, caractérisant la situation du marchand, on finit par s'accorder entièrement avec la sentence de Stendhal, décrétant que, partout et à toute époque « *la différence engendre la haine.* »⁵⁵² Néanmoins, les réactions de Baldassare sillonnent une piste neutralisante, rendant les querelleuses divergences, juste des incidents de disproportion, à différentes échelles, du statut intellectuel, social et, parfois, géographique, notamment à l'image du pirate Sayef et du janissaire turc. Irriguée par des courants de convictions, de jugements, d'usages et d'événements, cette disproportion ensemence des images représentatives dans l'inconscient collectif des groupes sociaux. Avec le temps, ces images mentales acquièrent de l'épaisseur et deviennent aussi fermes qu'immuables. En effet, c'est ce qui arrive au Génois, soit en face de sa propre susceptibilité en réponse à la proximité d'une présence vénitienne, soit à l'encontre de la convoitise malsaine dudit Agha, abusant de tout terrain de fortune. De la sorte, il en découle, lors des rencontres plurielles, des échecs de communication et des agressivités, dont la principale cause n'est en réalité qu'une incompréhension mutuelle.

En explorant de près les réactions de Baldassare, on constate qu'il gère les instances de tension par des tournures amortissantes, plus ou moins adéquates. Vu son attitude, à la fois débonnaire mais surtout pensif et réceptif, ce marchand réussit à rendre ses mésaventures en relief de réflexion et d'initiation. Dans ce sens, on évoque la déception émotive qu'a subit Baldassare qui ne manque pas d'écouter les conseils de ses alliés, le capitaine ainsi que son commis, Hatem, respectivement pour l'affaire avec le pirate, et celle avec Morched Agha. En fin de compte, Baldassare abandonne résolument la poursuite de la périlleuse investigation, bien qu'il soit en plein apogée de sa riposte contre ses adversaires.

Une résolution de même allure est manifestée à l'égard de la méchanceté de l'officier turc. Faisant preuve de la corruption administrative, celui-ci met le Génois entre les entrailles d'un dur chantage, entre la perpétuité dans des geôles turques, ou la totalité de la bourse du marchand. Sans défaut, ce dernier saisit

⁵⁵¹ - *Id.*

⁵⁵² - STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Éd. Levasseur, Paris, 1830. p. 222, (version électronique).

l'opportunité, notamment que le langage devient celui du commerce, propre domaine du négociant, tel qu'il le dit : « *C'est quand on commence à fixer un prix que je retrouve la parole [...]. Dieu m'a fait riche dans une terre d'injustice, je suscite l'avidité des puissants mais j'ai aussi de quoi l'apaiser.* »⁵⁵³

Toujours dans le dessein de rasséréner les tensions, Baldassare parvient également à dissiper la brumeuse présomption du passager vénitien, en lui lançant, non sans hypocrisie, « *la preuve que nous n'avons plus aucun ressentiment contre Venise, c'est que nous nous parlons, toi et moi, comme des amis.* »⁵⁵⁴ La voix de la raison semble primer sur celles des sensibilités éphémères des folies de la dissension car, sa décision finale est qu'« *il faut que je tourne le dos à ma vie passée, et que je regarde devant moi, devant moi.* »⁵⁵⁵

En d'autres termes, par suite à ses malencontres, Baldassare, attestant que « *je ne suis pas de ceux qui se complaisent dans l'adversité* »⁵⁵⁶ ni « *[...] de ceux qui se nourrissent de l'adversité* »⁵⁵⁷, déduit que, tout ce qui se rapporte à l'adversité induit au sectarisme et aux tourments ; en revanche, la bienveillance invite à la rencontre et à la fortifiante assistance. Ainsi, ne serait-il pas mieux de vivre soutenu réciproquement, dans une atmosphère d'amabilité et d'amitié, du moment que, seul le présent compte, un présent substantiellement ouvert sur le futur ?

Une telle synthèse dénote, qu'au milieu des contraignantes marées de son périple, le Génois de Gibelet fait preuve d'une conscience avisée du fait qu'il considère les traverses rencontrées non pas comme des obstacles infranchissables, mais au contraire, comme des occasions de remises en question de ses propres convictions, de ses certitudes et de ses connaissances. On peut même dire qu'avec cette manière d'agir, en pensée et en action, ledit Génois parvient, cependant, à rendre la négativité de l'expérience de l'altérité un relief de restructuration et de consolidation de son Moi. De la sorte, le volet conflictuel du rapport avec l'Autre s'avère plutôt une aire d'initiation et d'apprentissage, pour ainsi élaborer la confirmation du Moi.

En fin de compte, le rapport du Moi/Autre expose une interaction productive tout au long du relief narratif de ce périple baldassarien. Renforcé par l'activité

⁵⁵³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 286.

⁵⁵⁴ - *Ibid.*, p. 363.

⁵⁵⁵ - *Id.*, p. 485.

⁵⁵⁶ - *Id.*, p. 481.

⁵⁵⁷ - *Id.*, p. 72.

viatique qui, conjointement au mouvement, dresse, d'emblée, une multitude de modalités et de qualités de rencontres. Chacune de ces rencontres dresse, selon l'ampleur interactionnelle, une strate instructive, dont la forme est directe et instantanée, ou bien indirecte et latente. En rencontrant l'Autre, avec la distinction de son Être, la dissemblance de ses manières, la particularité de ses pensées et la diversité de ses usages, le Moi se déstabilise pour se stabiliser plus amplement aussitôt. Ledit déséquilibre surgit en raison du flux des différences constatées, alors que l'équilibre se réalise par réaction cognitive, traitant les éléments nouveaux, inhabituels et étrangers comme une découverte de l'inconnu.

En effet, ne se limitant pas au constat passif de sa singularité par rapport à celle de l'Autre, Baldassare brave le terrain de celui-ci par le biais du dialogue, pris en tant que « *lieu d'une expérience de l'altérité [...] tendue vers l'horizon d'une possible résolution.* »⁵⁵⁸ À commencer par aborder d'abord les similitudes, à partir desquelles on peut dresser des ponts d'éventuelles convergences, Baldassare se justifie en disant « *[...] pourquoi insister sur ce qui nous distingue quand lui-même [l'Autre : Maîmoun] ne cesse de mettre en avant ce qui nous rapprochent.* »⁵⁵⁹ En outre, avec la communication interpersonnelle, prenant la forme d'un échange verbal, un va-et-vient d'informations entre des interlocuteurs, la situation dialogique met en scène un état effectif, à la fois, actif et instantané de l'interaction du Moi avec l'Autre. Cette interaction, consistant à une modalité d'ouverture pour le Moi par la confrontation avec l'Autre, débouche sur une sorte de dualité, non agressive mais plutôt, constructive.

Au demeurant, lors de ses instances discursives avec autrui, Baldassare précise que, « *chaque parole qu'on me dit creuse un sillon dans mon esprit.* »⁵⁶⁰ Cela met en exergue, d'une part, son attitude réceptive pour les réflexions qui se répandent autour de lui, et d'autre part, sa disposition cognitive à traiter et à discuter les différents avis ainsi que les points de vue, émanant des diverses tendances ou classes intellectuelles, confessionnelles ou sociales. Par ailleurs, par l'entremise des discussions entreprises avec ses compagnons de voyages et ses nouveaux amis et connaissances, le marchand Génois réussit à récolter plusieurs nouvelles informations, notamment à propos du funeste événement apocalyptique. Du coup, à la manière d'une école buissonnière, il rehausse, en qualité, le capital de son savoir.

⁵⁵⁸ - *Dictionnaire des Notions*, p. 320.

⁵⁵⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 98.

⁵⁶⁰ - *Ibid.*, p. 164.

Pour sa part, Merleau-Ponty décortique la situation du dialogue entre le Moi et l'Autre, et affirme à ce propos que :

« Dans le dialogue présent, les pensées d'autrui sont bien des pensées siennes, ce n'est pas moi qui les forme, bien que je les saisisse aussitôt nées [...], et même, l'objection que me fait l'interlocuteur m'arrache des pensées que je ne savais pas posséder, de sorte que si je lui prête des pensées, il me fait penser en retour. »⁵⁶¹

C'est dire que, lors de l'instance d'échange verbal entre interlocuteurs, il y a une transmission de sens. Cette transmission s'effectue conformément au schéma élémentaire de la communication, c'est-à-dire, à partir d'un émetteur pour arriver à un récepteur et vice versa. Quant au sens, il est également, à tour de rôle, construit par l'émetteur, qui est l'auteur, et reconstruit, lors de la réception, par le récepteur. Ce va-et-vient de sens, plutôt de constructions et de reconstructions, à la fois, alternatives et successives, divulgue une vive productivité d'idées qui, tout en échangeant, tend à s'élargir de plus en plus. Parfois, lors de longues discussions, certaines idées émergent, tout à fait différentes de leurs prémices, et qui s'avèrent particulièrement inédites jusqu'à lors. Cette situation est généralement rencontrée dans le cas des débats à thèse. Ainsi, à l'encontre d'une contrariété ou d'une incompréhension de la part de l'interlocuteur, (l'*Autre*), l'esprit, (le *Moi*) effectue de nouvelles connexions. Ces dernières donnent, conséquemment, une structure différente, et du coup, une composition distincte de ce qui existe déjà, pour ainsi dire, la naissance d'une nouvelle forme d'idée. Une telle communication offre le modèle d'une interaction intellectuellement dynamique, parce qu'elle stimule la réflexion, dont l'indice est la gestation et l'enfantement des pensées de la part des deux partenaires, émetteur et récepteur.

De la sorte, ce qu'annonce Merleau-Ponty par « *si je lui prête des pensées, il me fait penser en retour* »⁵⁶² signifie qu'en parlant, on pense forcément, chose que confirme Bonald, attestant que « *nous ne pouvons parler sans penser* »⁵⁶³. Aussi, est-il une mise en œuvre de la conscience qui convoque l'exercice de toutes les facultés de l'esprit afin de pouvoir, en premier lieu, concevoir des idées et, conjointement, en second lieu, être en mesure de percevoir et de comprendre celles, reçues de l'Autre. Cet état d'enrichissement à travers la causerie et le débat,

⁵⁶¹ - M. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 407.

⁵⁶² - M. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p.407.

⁵⁶³ - L.-A. V. DE BONALD, *Essais analytiques sur les lois naturelles de l'ordre social*, Éd. Bibliothèque Impériale, Paris, 1800, p. 224, disponible sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56844327/f229.image> consulté le 24.02.2018.

entre le Moi et l'Autre, est joliment illustré par Bernard Shaw qui précise : « *Si tu as une pomme, que j'ai une pomme, et que l'on échange nos pommes, nous aurons chacun une pomme. Mais si tu as une idée, que j'ai une idée et que l'on échange nos idées, nous aurons chacun deux idées.* »⁵⁶⁴ C'est dire que, la pratique dialogique, anime et réanime l'activité conscientielle qui ne fait qu'affirmer, condenser et élargir le rayon des savoirs individuels dans une perspective de coopération et de partage.

À cet égard, l'agir baldassarien s'inscrit explicitement dans ce sillage de productivité réflexive, soit avec ses partenaires de posture intellectuelle affirmée, tels que Maïmoun et Ali Asfahani, soit avec ses compagnons de route ou lors de ses rencontres occasionnelles, à l'image du capitaine, de Bess et du Chapelain anglais. Par ailleurs, Baldassare renforce sa pratique réflexive, stimulée par l'interaction externe (*l'Autre externe*) et par une autre qu'il effectue avec son Alter-égo (*l'Autre interne*). Cette dernière prend lieu lors de ses séances de rédaction de son journal de voyage. En compagnie de son écritoire, Baldassare reprend, dans un exposé, à la fois synthétique et éclaircissant, le fil de ses découvertes et de ses nouvelles connaissances. Étant donné que l'écriture est « *une gymnastique cérébrale* »⁵⁶⁵, le Génois semble s'y appliquer tellement, tel que le témoigne son aveu : « *j'écris pour relater, pour justifier ou pour m'éclaircir l'esprit.* »⁵⁶⁶ Ainsi, ses feuilles s'avèrent l'arène scripturaire de son combat purement intellectuel.

Pour conclure, on peut dire que, dans *Le périple de Baldassare*, le rapport du Moi/Autre prend une allure équationnelle dont la teneur est substantiellement constructive pour les deux pôles. En dépit de leur singulière distinction, le Moi et l'Autre tissent une fine interdépendance qui les met dans une sphère de convergence à titre complétif. C'est-à-dire, ils se complètent et se déterminent, tout en préservant, respectivement, leur entité distinctive. De ce fait, cette interdépendance traduit une équation de construction croisée, où l'ensemble des termes (le Moi et l'Autre) édifie l'affirmation d'un être conscient de lui-même, du monde et de son rapport interactionnel avec toutes les composantes du monde.

L'état de ce croisement est quasi semblable à celui du couple Yin/Yang qui, à base de son opposition dyadique, présente, via une permanente interaction, une

⁵⁶⁴ - Disponible sur <http://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-11111.php>, consulté le 18.08.2017.

⁵⁶⁵ - Note de lecture.

⁵⁶⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 164.

déterminante complémentarité. D'ailleurs, la représentation graphique de ce couple confirme ostensiblement le rapprochement fonctionnel avec le couple du Moi/Autre. La dite représentation est constituée d'un cercle, dont l'intérieur est équitablement divisé par une courbe et une contre-courbe, faisant ainsi deux parties, dont l'une est claire et l'autre est obscure ; les deux s'interpénètrent et s'engendrent mutuellement⁵⁶⁷. Les deux points centraux, l'un obscure dans la partie claire et l'autre clair dans la partie obscure, indiquent que le Yang et le yin ne sont jamais l'un sans l'autre⁵⁶⁸. Parallèlement pour le Moi et l'Autre, cette présence en grain de l'un dans l'autre évoque, tel que c'est démontré ci-dessus, la présence de l'Autre en Moi et inversement la présence du Moi dans l'Autre.

Bref, au prisme des aventures baldassarienne, le Moi et l'Autre configure un processus d'apprentissage, à la fois multiple et pluriel, généré au rythme des découvertes via les interactions avec l'Autre et l'Ailleurs. L'élément moteur de cet apprentissage relève singulièrement de l'aptitude intellectuelle, réceptive et réflexive, du sujet protagoniste. De ce fait, il est plausible de déduire que le rapport entre le Moi et l'Autre s'élabore principalement sur un fond de bruissement intellectuel car seul « *l'homme qu'anime l'esprit n'achoppe pas les barrières et les différences ; elles le stimulent plutôt* »⁵⁶⁹, disait Novalis.

3.3 La tolérance maaloufienne, un étoilement de la Différence

D'après les sections précédentes, il serait plausible d'avancer que, la trame narrative, rapportant le périple du Génois, Baldassare, expose, par l'entremise des diverses aventures, une toile de fond à dominance initiatique. Cette initiation s'annonce d'emblée par la pratique viatique qui exprime, dans la tradition culturelle, une métaphore substantielle de l'apprentissage à l'encontre de l'Ailleurs. Tout en régissant la macrostructure événementielle, le voyage déferle, pour ledit Baldassare, un éventail de formations à double foyer générateur. D'une part, le fil continu des aléas de la route, pimentés par les contre-courants, cuirasse la consistance des épreuves endurées ; ce fait amplifie, en fin de compte, l'envergure aventurière du périple baldassarien et rehausse, conséquemment, l'activité de la strate initiatique. D'autre part, cette situation d'épreuve, à l'encontre de l'inhabituel inconnu, s'avère un stimulus détonateur de la fonction cognitive chez le sujet voyageur.

⁵⁶⁷ - D'après *Dictionnaire des Notions*, p. 1240.

⁵⁶⁸ - D'après R. GUÉNOM, *La grande triade*, Éd. Gallimard, Paris, 1957, pp. 43-44.

⁵⁶⁹ - Disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/différence/25435?q=différence#25316>, consulté sur, 28.12.2017.

Notamment que, la présente entreprise viatique est mise en œuvre à partir d'un souci d'ordre principalement intellectuel. Autrement dit, *Le périple de Baldassare* s'impose comme l'action-remède à un état d'affairement dérisoire d'une conscience, prise à défaut de son équilibre rationnel.

3.3.1 « Je pense, donc j'apprends »

En effet, c'est dans cette perspective de redressement de sa faculté réflexive que s'embarque Baldassare à la quête d'une réponse, intelligible, raisonnable et, surtout, logique. De ce fait, la part cognitive, au sens de mettre en exercice sa pensée, semble diligenter, diagonalement, l'agencement des diverses circonstances aventurières. Ainsi, le gouvernail des pérégrinations baldassariennes est sous l'égide des sinuosités des états de jugement du marchand-voyageur. Notons à cet égard que, porter un jugement signifie le fait d'élaborer une réflexion construite à partir du capital des connaissances antérieures dont dispose le sujet. Cette signification s'accorde minutieusement avec celle du verbe "*penser*", dont l'origine latine, "*pen-sare*", désignant « *peser, apprécier et examiner* », préserve, ostensiblement, une vive alliance avec le sens de *juger*⁵⁷⁰. D'ailleurs, au sens kantien, « *penser, c'est juger.* »⁵⁷¹

Dans cette perspective, Baldassare, pour mieux agir lors de ses péripéties, divulgue sa stratégie de tergiversation, en disant : « *je dois attendre, observer, réfléchir, en gardant l'esprit en éveil.* »⁵⁷² C'est dire qu'il ne se comporte pas d'une manière hâtive, sans vision claire ni mesure préalable des éventuelles conséquences. Une telle conduite reflète la résonance d'une conscience consciemment heuristique. Au sens ricœurien, cette conscience a « *la capacité d'ouvrir et de déployer de nouvelles dimensions de réalité.* »⁵⁷³ En effet, en assemblant l'attente, l'observation et la réflexion sous le commandement d'un esprit éveillé, Baldassare fait preuve de patience, d'agent perceptif et, du coup, réflexif. En mode actif, cette combinaison peut se lire de la manière suivante : tout en prenant son temps à décerner son entourage, Baldassare, au prisme de sa sensibilité sensorielle, forme sa propre reproduction des données extérieures. Cette reproduction est la construction d'une représentation aux limites des éléments perçus.

⁵⁷⁰ - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 364.

⁵⁷¹ - In K. JASPERS, *Les grands philosophes. 3/Kant*, (Trad. par JEANNE HERSCH), Éd. Plon, Paris, 1990, p. 39.

⁵⁷² - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 336.

⁵⁷³ - P. RICŒUR, *Du texte à l'action*, Éd. Seuil, Paris, 1986, p. 246.

Ce fait conduit, indéniablement, à l'élaboration d'une réflexion au sens d'une productivité intellectuelle, du fait que, « *dans toute perception, l'entendement est [...] déjà impliqué.* »⁵⁷⁴ Par ailleurs, la perception est « *cet acte qui crée d'un seul coup, avec les constellations des données, le sens qui les relie, - qui non seulement découvre le sens qu'elles ont mais encore fait qu'elles aient un sens.* »⁵⁷⁵ Cependant, la démarche baldassarienne consiste à construire un sens à partir des relations, parfois nouvelles et inédites, entre les divers éléments perçus. Cette opération, proprement intellectuelle et rationnelle, constitue l'acte de penser. Karl Jaspers définit, succinctement, ce dernier acte en affirmant que, « *penser, c'est [...] toujours séparer et relier [...] unifier des représentations dans l'unité d'une conscience.* »⁵⁷⁶ La forme accomplie de cette entreprise d'assemblage/désassemblage est une pensée, susceptible de résoudre, pertinemment, un souci circonstanciel.

À cet égard, à l'encontre des prophéties apocalyptiques ainsi que les imprévus des pérégrinations, le comportement de Baldassare affiche une dynamique intellectuelle. Cette dynamique se justifie, d'une part, par la poussée de ses troublants doutes et, d'autre part, par son inlassable quête pour toute forme de connaissance, susceptible de répondre raisonnablement à la tumultueuse effervescence superstitieuse. En empruntant le langage cartésien, le sujet pensant, à l'image du Génois, est celui « *qui doute, qui affirme, qui nie, qui connaît peu de choses, qui en ignore beaucoup, qui aime, qui hait, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine et qui sent.* »⁵⁷⁷ En effet, tout au long d'une stressante année, présumée celle de la finitude, Baldassare configure ces différentes dichotomies, à savoir, de doute et de conviction, de connaissance et d'ignorance, d'amour et de haine, de vouloir et d'abstinence, ainsi que de perception et de sensation.

En guise d'illustration, on constate que, par moment, le jeune Embriaco vacille entre « *la monstrueuse peur* »⁵⁷⁸, et la « *honte de partager la frayeur des ignorants* »⁵⁷⁹ et finit par se ressaisir, en affirmant : « *Je sais garder raison quand autour de moi l'on s'agite.* »⁵⁸⁰ Quant au savoir, ce Génois, en dépit de sa longue expérience en matière de livre, affiche une boulimie à toute information éclairante.

⁵⁷⁴ - K. JASPERS, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁷⁵ - M. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁷⁶ - K. JASPERS, *Ibid.*, p. 39.

⁵⁷⁷ - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 364.

⁵⁷⁸ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 11.

⁵⁷⁹ - *Ibid.*, p. 350.

⁵⁸⁰ - *Id.*, p. 20.

Dans ce sillage, il déclare « *je cherche des textes qui puissent m'éclairer.* »⁵⁸¹ Toutefois, il ne manque pas de prêter tant d'attention aux échanges discursifs, autant que, précise-il, « *chaque parole qu'on me dit creuse un sillon dans mon esprit.* »⁵⁸² Du coup, partant de sa conviction « *il n'est pas de pire faute que l'ignorance* »⁵⁸³, ledit Baldassare ne se prive pas d'utiliser toute modalité disponible, pourvu qu'il parvienne à contrebalancer son ignorance par de nouvelles connaissances de pointe et de références approuvées. Dans le cas où plusieurs informations semblent divergentes, le Bibliothécaire leur consacre plus de temps de réflexion en rédigeant son journal de voyage, son « *ultime compagnon.* »⁵⁸⁴ En plus, Baldassare affirme explicitement que, pour « *y consigner mes projets, [...], mes impressions des villes et des hommes, quelques brins [...] de sagesse* »⁵⁸⁵, ce journal, « *m'aide à clarifier mes pensées* ainsi que mes souvenirs »⁵⁸⁶, parce que « *les mots que j'écris éteignent ma mélancolie* »⁵⁸⁷, notamment que, ajoute-t-il, « *je suis dans la confusion, et rien de ce que j'entends ne me satisfait.* »⁵⁸⁸

De la sorte, l'agissement du marchand génois expose, visiblement, un relief de multiples expériences, dont le soubassement s'inscrit dans un sillage d'ordre intellectuel. En plus de l'attitude sceptique de ce protagoniste, sa crise de doute cartésien s'avère l'éperon principal de son entreprise viatique. Pour sa part, Merleau-Ponty atteste que, « *le doute n'est pas un anéantissement de ma pensée, (...car) mon acte de douter établit lui-même la possibilité d'une certitude.* »⁵⁸⁹ Ce qui veut dire que, le doute est le signe d'une conscience active. En doutant, cette dernière déclenche ses potentialités de perception, de raisonnement et de jugement afin d'établir, voire de rétablir, de la certitude. Par ailleurs, avec la pratique de diariste, le Génois tonifie de plus en plus sa réflexion pour l'affermir en guise de pensée réfléchie, raisonnée et, finalement, approuvée. Cette approbation, affirmée par l'acte scripturaire, dénote l'ajout de la pensée (r)établie au stock individuel des connaissances, consécutivement, construites et acquises. En d'autres termes, on peut dire que, pour traiter ses doutes, le bibliothécaire pratique le *co-gito* cartésien au sens de " *je doute, donc j'apprends* ". Plus les connaissances se

⁵⁸¹ - *Id.*, p. 16.

⁵⁸² - *Id.*, p. 164.

⁵⁸³ - *Id.*, p. 368.

⁵⁸⁴ - *Id.*, p. 384.

⁵⁸⁵ - *Id.*, p. 435.

⁵⁸⁶ - *Id.*, p. 68.

⁵⁸⁷ - *Id.*

⁵⁸⁸ - *Id.*, p. 435.

⁵⁸⁹ - MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 457.

multiplient, plus les convictions s'aiguisent et, conséquemment, les certitudes s'affermissent. En réfléchissant à propos de tous les phénomènes perçus, Baldassare acquiert avec entendement, du fait que ce dernier « [...] contribue activement et efficacement à la construction de toute réalité objective qui pourrait se présenter. »⁵⁹⁰

3.3.2 De la différence

Au fil des événements enchevêtrés, l'activité cognitive, chez Baldassare, se voit intimement soutenue par l'interaction avec autrui. Le rapport avec l'Autre traverse diagonalement les diverses séquences aventurières, et expose, par conséquent, une composante substantielle de la matrice C'est dire qu'en dépit des malheurs rencontrés, l'expérience de l'altérité prend globalement un rendement positif. Si ce n'est que pour *le Centième Nom*, ardemment recherché, Baldassare ne le trouve guère dans le creux du livre mythique d'al-Mazandarani, mais plutôt dans les nombreuses discussions, engagées avec des gens, rencontrés lors de ses multiples péripéties.

Particulièrement, c'est avec le bijoutier juif, Maïmoun Toleitli, que Baldassare reconnaît le tort de ses doutes en faveur des poussées superstitieuses. Ainsi, tout « *en pestant contre la superstition, les computs et les prétendus signes* »⁵⁹¹, « *la faiblesse de mon esprit* »⁵⁹², affirme ledit Génois, est l'unique cause à ce que « *la citadelle de la raison s'est ébranlée.* »⁵⁹³ À cet égard, la compagnie de Maïmoun atténue ce paroxysme à un point où les deux amis se rendent compte qu'en réalité, l'objectif principal de leurs périple respectifs n'est que pour assister la déviance de leurs proches suite aux échos apocalyptiques. Dans cette optique, le bijoutier atteste, au regard de Baldassare, que « *nous sommes, toi et moi, victimes de la déraison de nos proches.* »⁵⁹⁴ Notons que, tout au long de son périple, le marchand génois poursuit son combat d'ordre intellectuel en prenant le parti de la logique et de la réflexion raisonnable. Même en présence des phénomènes bizarroïdes tels que les manifestations du faux messie, Sabbatāi Tsevi, Baldassare répète intensément « *que l'intelligence triomphe de la superstition.* »⁵⁹⁵

⁵⁹⁰ - In K. JASPERS, *op. cit.*, p. 38.

⁵⁹¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 95.

⁵⁹² - *Ibid.*, p. 196.

⁵⁹³ - *Id.*, p. 68.

⁵⁹⁴ - *Id.*, p. 95.

⁵⁹⁵ - *Id.*, p. 304.

En outre, ce n'est pas au moyen de l'interaction avec les sources livresques que le diariste-voyageur parvient à résoudre l'énigme du Centième Nom de dieu ; c'est plutôt la rencontre avec l'Autre, à l'image du prince al-Asfahani, érudit musulman, que le sceptique marchand appréhende, d'une manière intelligible le non-sens des prophéties millénaires. En effet, en expliquant le positionnement de la réflexion musulmane, par rapport à la thèse du centième nom de dieu et, de son prodigieux pouvoir, ledit prince parvient, par son discours lucide, à dissiper la dense épaisseur de peur et de contrariété que manifeste Baldassare. La lucidité de ce prince érudit se justifie par la maîtrise d'un large éventail des connaissances, comme en témoigne le Génois, en disant : « *Il sait, j'en suis sûr, infiniment plus de choses qu'il ne m'en a appris.* »⁵⁹⁶ Ce témoignage confirme, d'une part, la densité savante d'al-Esfahani, et d'autre part, pour le marchand, la séquence d'apprentissage, déclenchée instantanément lors de leurs causeries dont l'une a duré « *trois heures entière.* »⁵⁹⁷ Cet apprentissage est confirmé par l'acte scripturaire du diariste-protagoniste, qui atteste d'« *avoir reproduit assez fidèlement les propos d'Esfahani, du moins l'essentiel.* »⁵⁹⁸ En d'autres termes, l'acquisition s'accomplit par la reformulation des informations reçues sur le carnet de voyage du protagoniste. Au sens vygotkien, c'est « *la décomposition de la pensée et de la reconstitution de celle-ci dans les mots* »⁵⁹⁹ car, seule la trace écrite est en mesure de préserver la charge énonciative contre les aléas de l'oubli.

À cet égard, l'agissement de Baldassare semble s'affiner avec le raisonnement sartrien qui, sans nier le cogito cartésien, insiste sur le fait que, la présence de l'Autre est d'ordre crucial pour le développement et l'affirmation de la conscience. Dans *l'Être et le Néant*, Sartre requiert, résolument, un rapport fonctionnel avec autrui, en raison de la co-construction structurelle qui en résulte automatiquement. Ce rapport se justifie, d'une part, par le « [...] *besoin d'autrui pour saisir à plein toutes les structures de [s]on être* »⁶⁰⁰, au sens de se reconnaître et de délimiter l'agencement des saillies de sa propre singularité, vis-à-vis de l'Autre. J. Kristeva appuie, pour sa part, cette strate sémantique en attestant que, « *c'est de l'autre que le moi se soutient et crédite.* »⁶⁰¹ D'autre part, ajoute Sartre : « *Autrui ne m'a pas seulement révélé ce que j'étais : il m'a constitué sur un type d'être nouveau qui*

⁵⁹⁶ - *Id.*, p. 357.

⁵⁹⁷ - *Id.*, p. 357.

⁵⁹⁸ - *Id.*, p. 357.

⁵⁹⁹ - L. VYGOTSKY, *op. cit.*, p. 502.

⁶⁰⁰ - J.-P. SARTRE, *op. cit.*, p. 167.

⁶⁰¹ - J. KRISTEVA, *op. cit.*, p. 174.

doit supporter des qualifications nouvelles. »⁶⁰² C'est-à-dire qu'en termes de nos relations avec autrui, nous sommes dans un processus de structuration/restructuration continue, le fait qui rend l'Altérité un carrefour paradigmatique de *devenir*. Ajoutons que, ledit processus est d'ordre conscientiel, du fait que, « *la conscience ne peut pas exister seule ; elle est relation, rapport avec ce qui n'est pas elle, ou bien elle n'est pas.* »⁶⁰³ Autrement dit, sans le rapport avec autrui, le sujet se maintient cloîtré dans la sphère restreinte de son individuelle individualité qui, discontinue avec celles d'autrui, s'avère, à la fois, stérile, inerte et floue. Poétiquement dit, « *mon être est ma prison/ car je demeure, hélas! ma cause et ma raison* »⁶⁰⁴, le déclamaient concisément, Mihaly Babits, dans son *Épilogue*, (édité en 1908).

S'agissant du présent relief textuel, le rapport avec l'Autre expose la pierre angulaire de la trame narrative du périple baldassarien. De ce fait, l'étude prend, ouvertement, l'adresse du phénomène de l'altérité, qui s'interpelle à toute mise en scène de l'interaction avec l'Autre. Néanmoins, la forme d'altérité, que présente *Le périple de Baldassare*, s'évoque sous la toge de la *différence*. Annoncé par la pratique pérégrine, ledit débit narratif édifie une toile aventurière, gravitant tout autour d'une diversité de mise en altérité dont l'objectif est une quête d'un savoir spécifique. Les méandres de cette quête mettent en exergue un éventail, substantiellement polychrome, du rapport avec autrui. D'ailleurs, une pluralité d'illustrations est déjà exposée dans la section ci-dessus (*Le Moi et l'Autre : une équation de construction croisée*). Dès lors, l'aventure de l'altérité pour le marchand génois dresse en filigrane une expérience d'*être* et d'*agir* à l'encontre de la Différence. La différence des lieux, notoirement renforcée par celle d'autrui, diversement rencontrée, offre une palette de patterns, dont l'écart des uns et des autres aiguise, visiblement, la progression événementielle. En affectant la strate actionnelle, le calibre des effets, répercutés sur le protagoniste, notamment sur sa conscience, se voit prescrire, globalement, la matrice opérationnelle des agissements. De la sorte, la différence s'avère le régisseur principal du processus initiatique qui se greffe étroitement au cycle aventurier du protagoniste.

Cependant, étayons d'abord comment la différence anime-t-elle un processus initiatique ? D'une part, on reconnaît d'emblée que, l'esprit ne s'émeut que de

⁶⁰² - J.-P. SARTRE, *Ibid.*, 4, pp. 166-167.

⁶⁰³ - D. GUILLON-LEGEAY, « Jean-Paul Sartre : Conscience de soi et conscience d'autrui », disponible sur, <http://iphilo.fr/2016/12/03/jeanpaul-sartre-conscience-de-soi-et-conscience-dautrui-daniel-guillon-legeay/>, consulté le 11.09.2017.

⁶⁰⁴ - Disponible sur, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/moi/52005/citation>, consulté le 11.09.2017.

ce qui lui est étrange et non habituel. Devant l'inconnu, la conscience s'agite en cherchant, aux limites des connaissances antérieures, une explication au phénomène perçu. En un mot, c'est le fait de réfléchir qui, au sens des psycho-cognitivistes, permet d'établir des connexions, voire de nouvelles connexions, entre diverses informations auparavant acquises. D'autre part, cette étrangeté inhabituelle, jusqu'à lors inconnue, n'est qu'un état d'écart de ce qui est déjà appréhendé. Cet écart, présentant l'unité élémentaire de la différence, invite à réfléchir afin de déterminer les traits distinctifs de ce qui est perçu.

Du reste, Deleuze atteste que « *dans son essence, la différence est objet d'affirmation.* »⁶⁰⁵ La signification deleuzienne de la *différence* semble graviter tout autour de l'identification distinctive du sujet (objet, personne ou phénomène) parmi tant d'autres sujets, semblables mais pas identiques. Ce qui rime également avec la corroboration de la singularité dudit sujet à partir de laquelle s'édifie, évidemment, son *identité*. Pour ainsi conclure que, c'est en termes de différences que se construit, substantiellement, toute forme d'identité. Pour Aristote, la définition caractéristique s'élabore par genre prochain et différence spécifique.⁶⁰⁶ D'où, ledit philosophe grec recommande, solennellement, la démarche « *de différence en différence* », afin de parvenir à la différence infinitésimale, qui livre, en fin de compte, la fine singularité de l'« *essence* » en question.⁶⁰⁷ D'ailleurs, en abordant la pensée de l'altérité au prisme de l'écart, François Jullien, philosophe contemporain, met la différence et l'identité dans le même syntagme fonctionnel, du fait que, « *la finalité même de la différence est d'identifier.* »⁶⁰⁸

De nos jours, la Différence se considère, de plus en plus, comme un fond fonctionnel, à pulsion intellectuellement énergétique, en vertu de son effet à susciter la pensée et l'activité cognitive. Par ailleurs, une réflexion pluridisciplinaire sur la *Différence* met en exergue la fécondité de cette notion-concept qui trône la métaphore non factice de l'enrichissement. Que ce soient les sciences sociales, biologiques ou physiques, toutes se mettent en accord sur ce point. Ainsi, en dépit de sa tendance à diviser par son blason distinctif, la *Différence* abrite l'opportunité d'intégrer en vue de rassembler. L'affirmation des différences invite, généralement,

⁶⁰⁵ - G. DELLEUZE, *Différence et répétition*, Éd. PUF, 1993 [1968], Paris, p. 74.

⁶⁰⁶ - D'après *Dictionnaire culturel en langue française*, T. 2, p. 65.

⁶⁰⁷ - D'après F. JULLIEN, « L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », *FMSH-WP-2012-03*, février 2012, disponible sur, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232/document>, consulté le, 25.08.2017.

⁶⁰⁸ - *Ibid.*

à composer, voire, à penser autrement. Ce fait mène, conséquemment, à l'innovation d'autres combinaisons et de nouvelles structures. Ces dernières permettent, d'une part, de se libérer de la rigidité des typologies héritées, et d'autre part, la production factuelle et incessante d'autres catégories, nouvelles et, à chaque fois, actualisées.

À cet égard, J. Derrida, prend l'initiative de mettre en valeur cet élan productif, en adoptant la graphie "*différance*". Par ce graphème, ne présentant qu'une variante de signifiant, ledit philosophe désigne la distinction du « [...] *dynamisme de l'action séparatrice qui crée l'écart.* »⁶⁰⁹ Dans une conférence prononcée à la société française de philosophie, le 27 janvier 1968, Derrida précise que celle-ci, « *désigne la causalité constituante, productrice et originaire, le processus de scission et de division dont les différents ou les différences seraient les produits ou les effets constitués.* »⁶¹⁰ Pour sa part, F. Jullien explique que, faire l'écart, « *c'est faire sortir de la norme, procéder de façon incongrue, opérer quelques déplacements vis-à-vis de l'attendu et du convenu ; bref, briser le cadre imparti et se risquer ailleurs, parce que craignant, ici, de s'enliser.* »⁶¹¹ On constate que, cette explication s'affine étroitement avec la structure qu'expose la situation du protagoniste, Baldassare. Celui-ci transgresse la normativité de son quotidien de commerçant sédentaire et prospère, pour embrasser, sous l'égide de l'urgence, un nomadisme, amplement voué à l'aventure. Pour justifier cet écart comportemental, notamment lors des séquences à grand risque, ce Génois répète, à haute voix « *je ne peux me résoudre à passer les quatre mois qui viennent, puis les douze mois de l'année fatidique, assis dans ma boutique de marchand à écouter des prédictions, à consigner des signes.* »⁶¹²

En d'autres termes, on peut dire que, la dissemblance d'agir qu'opère Baldassare, ainsi que le significatif écartement, qu'il réalise, par rapport au cours ordinaire de ses habitudes, exposent une sorte de thérapie envisagée, contextuellement, la plus adéquate. À titre illustratif, on constate que, l'attitude sédentaire, bien ancrée, mais qui devient, subitement, un engouement pour le mouvement, expose un écart dont l'ampleur frôle la métamorphose. D'ailleurs, le passage précédent exprime l'ultime besoin de la mouvance, façon de rompre la constance et la passivité de la fixité. Dans ce contexte, Baldassare ajoute : « *J'étais prêt à aller*

⁶⁰⁹ - *Dictionnaire culturel en langue française*, t. 2, p. 64.

⁶¹⁰ - « La différence », In J. DERRIDA, *Marges de la philosophie*, Éd. Minuit, Paris, 1972, p. 9.

⁶¹¹ - F. JULLIEN, *op. cit.*

⁶¹² - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 37.

n'importe où »⁶¹³, alors que, d'habitude, ses derniers déplacements datent depuis son enfance.

Aussi, est-il possible de joindre l'idée de la mouvance aventurière baldassarienne à l'encontre de son trouble interne et environnemental à la *différance* derridienne ? Dans le sens de cette dernière, Baldassare, suite aux nouvelles informations perçues, discutées et appréhendées, déconstruit, conjointement, sa peur et son désarroi par le changement du calibre sémantique de ces deux derniers. D'où, s'établi une manœuvre de déchargement/rechargement au profit d'un nouvel état d'équilibre du Moi baldassarien, qui demeure, évidemment, la même personne, mais différente de celle qui était auparavant. En langage pascalien, « *il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même, dans les divers temps* »⁶¹⁴, pour ainsi dire, dans les diverses circonstances. À cet égard, émerge la "différance" derridienne, qui s'avère, cependant, ce « *travail des forces* »⁶¹⁵, entraînant la non-fixité et le mouvement ouvert sur le devenir car, « *la pensée de la différence ne peut ni se dispenser d'une topique ni accepter les représentations courantes de l'espace* ».⁶¹⁶ Ce devenir semble entièrement détaché de l'éventail du présumé et du possible.

Du côté de l'agir baldassarien, ledit Génois décrit ses habitudes comportementales lors des instances discursives auxquelles il fait part, et avoue que,

*« quand une discussion se déroule autour de moi, je suis curieux de voir où elle va aboutir, qui reconnaîtra son erreur, comment chacun va répondre – ou éviter de répondre – aux arguments de l'autre. J'observe, je me délecte des choses que j'apprends, je note en moi-même les réactions des uns et des autres, sans éprouver pour autant l'envie irrépressible d'exprimer à voix haute mon opinion. »*⁶¹⁷

Notons exclusivement que, ce qui anime les débats n'est en aucun cas les états de similitude, ni des informations, ni des points de vue. En revanche, c'est immanquablement la distinction des uns des autres. Quant à Baldassare, son attitude d'écoute attentive, guettant la moindre information, illustre, ouvertement, une séquence scénique d'apprentissage. Autrement dit, sans prendre part opérationnellement dans les débats, Baldassare entreprend, par sa présence, une réception sélective des informations et des représentations échangées. Donc, il manifeste

⁶¹³ - *Ibid.*, p. 171.

⁶¹⁴ - *Dictionnaire culturel en langue française*, p. 64.

⁶¹⁵ - J. DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Éd. Seuil, Paris, 1967, p. 299.

⁶¹⁶ - *Ibid.*, p. 304.

⁶¹⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, pp. 102-103.

un récepteur avisé, du fait que « [...] la signification du mot est à la fois phénomène verbale et intellectuelle. »⁶¹⁸ En outre, il procède à une investigation, à la fois, psychologique et intellectuelle des intervenants à travers une minutieuse observation de leurs comportements et de leurs manœuvres argumentatives.

À cet égard, pour Baldassare, la somme des connaissances retenues s'avère relativement importante. Son importance se justifie, d'abord, par le débit informationnel qui afflue directement vers le potentiel des connaissances, voué perpétuellement à l'enrichissement. Ensuite, c'est par l'attitude psycho-cognitive qu'affichent les intervenants lors des instances d'interactions discursives, à savoir l'usage et la gestion des outils et des stratégies argumentatives. Bref, sous l'œil investigateur dudit Génois, tout est objet de questionnement car, tout est signe et, donc, porteur de sens et de signification. Toujours est-il utile de préciser que, seule la Différence est l'instigateur principal de cette situation d'interaction et d'échange. Sans agir d'une manière directe, la Différence, au moyen de son dynamisme potentiel, instaure, pour le Génois, une conjoncture d'initiation par l'exploitation du gisement des écarts et des variantes variations.

Mis au diapason lexical, le terme Différence, (*diaphora* en grec), est issu du substantif latin, *differentia*, provenant de la forme verbale, *differre*⁶¹⁹. Cette dernière recèle deux strates sémantiques, dont l'une dénote le fait d'être distingué par des traits caractéristiques. Quant à l'autre strate, elle découle de la composition de *di* et de *ferre*, qui désignent, respectivement, *espacement* et *porter*. Leur assemblage donne, alors, le verbe *différer*, qui, en usage transitif, reprend l'acte de retarder ou de remettre à plus tard, tandis qu'en emploi intransitif, ledit verbe marque l'écart, au sens de varier par le fait d'exposer des dissemblances⁶²⁰. En somme, la dérivation sémantique montre que, le terme, *différence*, expose un noyau vital autour duquel gravitent potentiellement deux orbites conceptuelles, à savoir, l'altérité et le mouvement.

⁶¹⁸ - L. VYGOTSKI, *op. cit.*, p. 428.

⁶¹⁹ - D'après E. BAUMGARTNER & P. MÉNARD, *op. cit.*, p. 244.

⁶²⁰ - D'après *Le Littré*, disponible sur <https://www.littre.org/definition/différer>, consulté le 20.08.2017.

3.3.2.1 L'altérité

En ce qui concerne l'altérité, la différence intervient comme l'élément pulsateur. Au moyen de son substantiel instigateur, l'écart, la différence perturbe l'identique, l'altère et le rend *Autre*. Ce fait ouvre nettement le Même à l'Autre, de telle sorte que ce dernier (l'Autre) dénote, précisément, le différent. En outre, la définition aristotélicienne de "*diaphora*" prend pour substrat la signification de l'altérité. En termes propres, le différent, pour Aristote, se révèle à « *ce qui est autre tout étant le même à certain égard : non seulement le même numérique, mais en espace, en genre, en analogie.* »⁶²¹ On en déduit qu'au fond, le différent se compose essentiellement par des fragments du Même et d'autres du non-Même, ce qui veut dire, respectivement, de l'identité et de l'altérité.

En d'autres termes, ce différent aristotélicien est, à la base, un Même auquel s'ajoutent quelques écarts. D'ailleurs, ce non-Même est, foncièrement, identifié par rapport au Même, quant à leur distinction, elle est déterminée suite à la présence/absence de certains éléments, fonctionnellement sémantiques, communément appelés, traits distinctifs. Cela mène à souligner que, le générateur de cet Autre, distinct du Moi (le Même), n'est autre que le "*travail*" des écarts, qui désigne conceptuellement, la *différence*. Pour expliquer ce *travail*, on suppose l'existence de deux entités, entièrement similaires à l'image de deux gouttes d'eau. Mais, une fois qu'une quelconque forme d'écart se manifeste, au moins au niveau d'une seule entité, l'état de *mêmeté* est instantanément rompu et les deux entités ne sont plus identiques.

Cependant, partant de la *mêmeté*, où le taux d'écart est strictement nul, la différence est, par conséquent, totalement absente. C'est plutôt le cas de la similitude intégrale. Quant à la différence, elle déchaîne aussitôt, avec le moindre changement perceptible, créant ipso facto, un écart distinctif. Plus l'écart se multiplie, plus se défigure la similarité et s'éloigne en cédant la place à la non-similitude, dont la forme optimale est l'opposition. À vrai dire, le sens de l'opposition est endogène pour la Différence, puisque la dérivation nominale du verbe "*différer*" donne le substantif "*différend*", qui dénote, ouvertement, le désaccord et l'opposition⁶²². En termes d'écart, le degré de l'opposition affiche la situation où l'écart, écrasant

⁶²¹ - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 84.

⁶²² - D'après *Dictionnaire culturel en langue française*, p. 65.

toute trace de similitude, prend la totalité de sa possible ampleur. Cependant, l'intervalle entre l'état de mêmeté et celui de l'opposition présente l'aire de l'état de Différence.

À l'image de Gilles Deleuze, qui utilisa le calcul différentiel pour illustrer la *vice-diction*⁶²³, on peut dire que la Différence est une fonction $f(x)$, dont la variation dépend de l'ampleur de l'écart. Celui-ci présente alors le facteur différentiel (dx) de ladite fonction. À cet égard, le calcul différentiel de cette dernière prendrait alors la forme suivante : $\int_M^O f(x) * d(x) = F(x)$, avec (M) et (O) présentant respectivement la Mêmeté et l'Opposition. Quant à la fonction résultante, $F(x)$, elle présente, belle est bien, l'aire où s'opère la Différence, prise en tant que ce qui est Autre, ou proprement dit, l'Altérité.

Notons, par ailleurs, que cette aire, exposant les divers degrés et formes de la Différence, n'assiege pas potentiellement que du conflit et de la discorde. Au contraire, c'est un espace d'interaction, particulièrement dynamique en raison du contact des éléments non-semblables, voire, hétérogènes. Que ce soit pour la matière ou pour les êtres vivants, la coprésence d'éléments différents porte toujours les prémices d'un phénomène (sujet/fait) nouveau. En guise d'exemple, on peut citer le cas de la graine qui ne peut devenir un arbre ni donner des fruits qu'en présence simultanée de l'eau, de la terre, et éventuellement de l'air. Notons que la nature et la composition de ces facteurs sont diagonalement différentes bien que l'eau, la terre et l'air contiennent certaines similitudes, parfois des éléments en commun, en ce qui concerne leurs composants élémentaires. De même, le lumineux rayon du matin printanier est la rencontre d'un amas de flux lumineux d'amplitudes diverses. Cette multitude se fragmente, à l'encontre des gouttes d'eau, et apparaît sous forme d'un joli arc multicolore en plein ciel, juste à la suite d'une courte averse. Cependant, à l'inverse des similitudes qui n'engendrent que l'identique, en amont et en aval, le contact des disparités s'avère, décidément, incontestablement prolifique. Diverses manières d'assemblage, multiples dosages, donnant conséquemment différentes réactions, s'alignent tous, en tant qu'ineffable richesse, incessamment ouverte sur un éventuel possible, pour ainsi dire, un Autre en devenir.

Quant aux êtres humains, l'aire des différences abrite une sorte d'institution car, dans tous leurs cas, même les plus conflictuels, soient-ils, elles sont formatrices.

⁶²³ - G. DELLEUZE, *op. cit.*, pp. 66-71.

Étroitement greffée au rapport de l'altérité, la Différence sustente considérablement l'expérience de l'altérité. Elle rehausse cette dernière d'une simple rencontre, passagère et sans impact, à une instance d'échange, de partage et, par conséquent, de formation. Pour Paul Valéry, cette formation est, singulièrement, intellectuelle car, selon lui « *l'esprit vit de différence.* »⁶²⁴ La sagesse ancestrale appuie ce fait et affirme que, « *c'est dans la différence que se cultive l'esprit.* »⁶²⁵ Cela veut dire que, la conscience ne cille pas trop sur un relief de similarité, par contre, elle papillote, énergétiquement, devant un contraste d'hétérogénéité. Autrement dit, la détermination de l'Identique ne se prolonge pas en raison de sa permanence. Dans l'absence de l'écart, le Même perdure et demeure toujours le Même ; sa fonction est alors constante. Du point de vue cognitif et réflexif, l'activité est momentanée ; la conscience détermine le sujet, le réduit à l'Un et le classe, automatiquement, en tant qu'une seule typologie, contrairement pour le cas de la Différence dont la caractérisation exige plus d'activité intellectuelle. D'emblée, c'est la pluralité qui s'impose en conséquence des infimes espacements entre les écarts. Devant un tel relief, pluriel et gouverné par la multitude de la variété et de la diversité, l'esprit fait preuve alors d'une activité intense parce que « *l'écart s'explore et s'exploite.* »⁶²⁶ Cependant, la conscience se met à lier et relier, à classer et reclasser, à caractériser et re-caractériser, afin de déterminer et re-déterminer. En somme, c'est ainsi que l'esprit se développe et s'élargit, c'est-à-dire en pensant et en réfléchissant.

3.3.2.2 Le mouvement

Au sujet du mouvement, on peut déduire que, suite à ce dynamisme intellectuel que suscite la différence, et en référence à la définition aristotélicienne de la Différence, citée ci-dessus, la résonance de la Différence sur le mouvement semble passer par l'altérité. Étant conceptuellement distinct l'un de l'autre, l'altérité et le mouvement confectionnent un fonctionnement intrinsèquement lié de part et d'autre. D'abord, tel qu'il est exposé dans le paragraphe précédent, ce bruissement intellectuel qui se déclenche à l'encontre du différent, n'est, en réalité, qu'une forme de mouvance. Consécutivement au « *mouvement du percevoir* »⁶²⁷, qui s'avère, éventuellement, aussi irrégulier que les sujets perçus, la conscience engage un processus de détermination, suivi de construction/reconstruction de sens.

⁶²⁴ - D. WEIS, *Fragments de sagesse*, Éd. Publibook, Paris, 2010, p. 214.

⁶²⁵ - Note de lecture.

⁶²⁶ - F. JULLIEN, *op. cit.*,

⁶²⁷ - HEGEL, *op. cit.*, p. 154.

Ce processus représente le mécanisme élémentaire de l'apprentissage qui commence par la réception consciente de nouvelles informations (savoirs), et se termine par l'intégration de la sève appréhendée à la structure pensante existante car, « *le cerveau déchire en permanence ses souvenirs pour les réorganiser en temps réel.* »⁶²⁸ Ce qui signifie, en un mot, *apprendre*.

Selon la psychopédagogie, l'acte d'*apprendre* signifie l'« *acquisition d'un nouveau comportement grâce à un entraînement spécifique à chaque situation.* »⁶²⁹ C'est dire que, toute acquisition entraîne, conséquemment un état de changement perceptible. Pour sa part, Aristote définit le changement par « *le passage d'un contraire à l'autre* »⁶³⁰, pour ainsi dire, le mouvement d'un état initial (A) à un autre final (B). Il en découle, bien entendu, que ce dernier soit strictement différent du premier. Ainsi, à partir de ces deux définitions, prises comme prémices, respectivement, majeure est mineure, on se retrouve devant le syllogisme suivant : *apprendre* mène au *changement* ; le *changement* est un *mouvement* ; donc, *apprendre* est un *mouvement*. Cependant, par l'apprentissage, d'une part, on rehausse le capital de ses connaissances, chose qui permet de s'éloigner de son ignorance, et d'autre part, on marque un pas en avant vers la connaissance. En effet, c'est un déplacement qui achemine un état de transformation structurelle. Cette transformation dont l'amplitude varie de la *non-connaissance* jusqu'à la *connaissance*, ne fait, à vrai dire, qu'étalage d'une figure de différence. Ce qui confirme ledit syllogisme et, du coup, le valide.

D'une autre manière, on peut exposer ledit syllogisme par une simple substitution au niveau de l'élément du "changement". Celui-ci, tout en étant un mouvement, expose une variation par rapport à un état ultérieur, ce qui équivaut à dire que, finalement, ce qui résulte du changement opéré n'est qu'un état initial mais, altéré. L'altération exprime, présentement, la présence de l'écart, (voire des écarts), par rapport à un temps antérieur. Ainsi, en termes d'écart et par transitivité, l'altération s'avère le propre de la Différence. Dans cette mesure, le précédent syllogisme devient comme suit : *apprendre* déclenche la *mouvance* ; la *mouvance* entraîne la *différence* ; donc, *apprendre* est une *différence*. En d'autres termes, disons plutôt, à la manière aphoristique, qu'apprendre, c'est devenir *différent*.

⁶²⁸ - A. GIORDAN, *op. cit.*, p. 125.

⁶²⁹ - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 23.

⁶³⁰ - *Ibid.*, p. 45.

Par ailleurs, dans *Le Tiers-Instruit*, le philosophe français, Michel Serres, corrobore, ouvertement, le lien entre le mouvement et l'acquisition de nouveaux savoirs, et atteste, dans une formule lapidaire : « *Qui ne bouge n'apprend rien.* »⁶³¹ Ce qui équivaut à dire que, pour s'instruire, il est impératif de se mettre en mouvance. Outre le dynamisme perturbant les anciennes connexions cérébrales, en raison de la règle dictant que, « *pour apprendre, il faut être perturbé dans ses certitudes* »⁶³², la mouvance, selon Serres, s'étend aux déplacements physiques dans l'espace. Ces déplacements peuvent, éventuellement, prendre la forme viatique, qui s'avère singulièrement pertinente, notamment que, « *aucun apprentissage n'évite le voyage* »⁶³³, ajoute ledit auteur. En effet, au sens de l'expression proverbiale, « *le voyage est l'école de la vie* », la pratique pérégrine abrite, opérationnellement, une entreprise d'initiation multidisciplinaire, en mode buissonnier. Toutefois, on peut déceler que, le foyer opérateur de cette structure initiatique réside dans la matrice triadique qu'installe le voyage, l'Imprévu, l'Autre et l'Ailleurs. De ce fait, l'apprentissage devient une activité, non seulement, continue, mais aussi et, surtout, multimodale.

Dès lors, ledit philosophe ne manque pas de délibérer en quoi consistent les composantes de l'attitude résultante. Pour ce faire, il segmente le mouvement selon les strates de l'apprentissage accompli, voire acquis. Aussi concise que précise, la segmentation de Serres tranche solennellement : « *Partir. Sortir. [...]. Devenir plusieurs, braver l'extérieur, bifurquer ailleurs.* »⁶³⁴ En d'autres termes, la mise en mouvement enclenche, automatiquement, la pluralité qui se développe, en osmose, via la contraction avec la différence de l'Autre et de l'Ailleurs. Cette contraction vient à la suite de l'affranchissement de leur sphère, l'extérieur. Ce fait met le sujet en action de défi, d'une part, vis-à-vis de la pesanteur de son propre univers familier, et d'autre part, à l'encontre des lisières de l'Ailleurs inconnu. Débouchant ainsi sur un engrenage d'affrontement, la mouvance se voit échafauder, conjointement au processus initiatique, les différentes formes de l'altérité.

En outre, on constate que, le dérivé nominal "*différend*", véhicule, simultanément à la dénotation du désaccord, le sens de la mouvance. Cette mouvance se déclare en réverbération du trouble qui domine potentiellement le contexte de la contestation, issu du *différend*. Propulsant une situation de non-similitude dans

⁶³¹ - M. SERRES, *op. cit.*, p. 28.

⁶³² - A. GIORDAN, *op. cit.*, p. 129.

⁶³³ - M. SERRES, *op. cit.*, p. 28.

⁶³⁴ - *Ibid.*

laquelle l'écart prend une valeur optimale, le différend déchaîne, d'une part, une vivacité d'affrontement, et d'autre part, une distinction -au sens d'inférieur ou supérieur- de niveau. Dans ces deux cas, la fixité est, ouvertement exclue, cédant la place au mouvement qui émerge des discordances et des incompatibilités.

Néanmoins, cette situation de mésentente n'est pas une étroite zone de querelles stériles ni une sorte de classification discriminatoire. Au contraire, c'est une aubaine d'interaction et d'échange, notamment du côté intellectuel. Plus l'envergure du différend est dense, plus le rapport est animé et plus l'impact est prolifique. En guise d'exemple, prenons la relation amicale, résultat d'une entente issue d'une rencontre, généralement, fortuite. Seulement, dans le cas d'une quasi-similitude entre les partenaires, cette relation prend une cadence, à la fois, monotone et indigente, ce qui devient, à long terme, nuisible à l'esprit et source de rupture. Par contre, en présence des dissemblances, la relation amicale cimente la carrure. Au lieu de diverger selon les méandreuses distinctions, les amis se soutiennent mutuellement, en renforçant les interstices que propulsent les écarts par le débat et la négociation. Sur le relief de l'entente, l'esprit s'active soit à trouver une convergence, soit à ouvrir, d'emblée, de nouvelles pistes d'appréhension et de raisonnement. Dans cette mesure, la différence, à travers le différend, acquiert de l'essor, du fait qu'elle sustente, intellectuellement, l'amitié, prestigieuse vertu humaine. Aussi, n'est-il pas culturellement reconnu que, plus les amitiés surmontent les différends, plus elles se consolident et se raffermissent ?

En termes de mouvement, on se permet de dire qu'en effet, le différend cause du trouble, tandis que son aménagement entraîne de la mouvance intellectuelle dans l'intention de recouvrir un nouvel état de non-trouble. Marc Fisher reprend cette instance en avançant la portée positive qui en résulte :

« Devant chaque conflit, devant chaque contrariété, [...], il faut s'habituer à se poser la question : « Qu'est-ce que cette situation, qu'est-ce que cet être est venu m'apprendre ? Pourquoi est-il sur ma route à ce moment de ma vie ? » Et lorsqu'on trouve la réponse, une nouvelle leçon est apprise, une nouvelle marche est gravie dans l'escalier infini de la sagesse. »⁶³⁵

En effet, en présence des variations et des variantes, de l'hétérogénéité et de la discordance, on ressent une sorte de pression psychologique et intellectuelle. La meilleure façon pour dissiper celles-ci s'avère l'attitude de l'"élève" ou de l'"apprenant", selon la terminologie contemporaine. Il s'agit donc d'établir une petite

⁶³⁵ - Disponible sur, <http://www.evolution-101.com/pensees-sur-les-conflits/>, consulté le, 07.10.2017.

manœuvre, d'ordre intellectuel, rendant l'appréhension négative qu'amorce ladite pression, une aptitude de questionnement et de curiosité. Du coup, l'abattement et le conflit que provoquent les mésententes des dissemblances se voient épargnés par une brèche, impartie et neutre ; cette brèche est celle de la connaissance et de la croissance du savoir. De cette manière, la rencontre du différent affiche plutôt l'opportunité d'une séquence d'apprentissage. De facto, derrière nos certitudes figées et nos représentations héritées, germent nos ignorances qui ne sont, en réalité, que des limites imposées inconsciemment par nos propres usages au possible de notre esprit. De ce fait, le différent serait, éventuellement, juste une autre façon de percevoir les choses, voire une autre manière de nous-même, parce que nous sommes ce que nous percevons.

Cela mène à dire que, le différent n'est aucunement un antagoniste, instigateur de divers dissentiments. Il est plutôt, à juste titre, une forme du paradigme de l'Être humain car, selon Montaigne, « *chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition*. »⁶³⁶ Ainsi, le dynamisme, résultant des situations conflictuelles en raison des quelconques différends, étale en surface la figure de diversité. Cette dernière affiche, d'une part, l'instance d'un renforcement intellectuel partagé de part et d'autre entre les partenaires, et d'autre part, le label, potentiellement singulier, de la richesse substantielle que véhicule la Différence. Cet état de renforcement intellectuel n'est, à vrai dire, qu'un élargissement de l'état de conscience du sujet qui, tout en s'ouvrant à la différence du monde et d'autrui, fait reculer les limites de sa propre ignorance. Ce qui génère une extension au niveau des sensibilités, auparavant restreints aux confins étroits de ses connaissances antérieures. Dans cette mesure, l'austérité du Même se voit s'étendre, avec bienveillance, vers l'opulente diversité du Différent. La résultante interaction amasse, sur ses entre-faites, une figuration d'une visible entente, voire d'une tolérance affirmée. Cependant, ledit renforcement intellectuel, favorisant la positive ouverture envers le non-similaire, modifie le statut péjoratif de la différence en le hissant du rang de l'atteinte et de la transgression de l'uniformité du *Même* au rang de la foisonnante diversité et de la multitude.

Finalement, l'analyse de la Différence selon ses deux strates, l'altérité et le mouvement, à la fois substantiels et opérants, montre explicitement, d'une part, que chacune des strates enclenche, en filigrane, un processus d'apprentissage.

⁶³⁶ - M. DE MONTAIGNE, *Les Essais*, T. 3, Éd. Gallimard & Librairie Générale Française, Paris, 1965. p. 25.

D'autre part, ledit processus amasse, au demeurant, la résultante de l'imbrication réciproque de l'altérité et du mouvement. Sur ces entrefaites, l'état de différence qu'expose l'altérité s'avère aménagé par le mouvement vers l'Autre. De même, on trouve qu'en cas de mouvance, on retombe plutôt sur un agencement d'altérité. Dans ce cas, le calibre initiatique, doublement alimenté, dresse une entreprise de construction, au sens d'une minutieuse formation à la tolérance. Cette tolérance dénote, exclusivement, une réaction non-conflictuelle vis-à-vis de la différence. Plus précisément, c'est le cas où cette dernière est appréhendée selon son pléthorique profil de diversité et de multitude, le fait qui sous-entend l'ouverture et l'extension. En d'autres termes, cette ouverture et cette extension composent le dispositif modal par lequel se déploie l'état de tolérance. Cet état s'avère, cependant, l'aboutissement d'un procédé de construction, dont l'objet est l'aptitude à entreprendre un commerce d'informations, de réflexions et de conduites avec celui qui nous est différent. En un mot, c'est investir les écarts par l'établissement d'un pont d'échange duquel se réduisent les interstices.

Toujours est-il utile d'aviser qu'étant issue singulièrement de la rencontre des écarts, ce processus initiatique s'installe subséquemment à l'endurance des diverses situations où le conflit émerge, principalement, à cause d'un quelconque état de différence. Le plus important est de savoir que la charge initiatique ne s'attache point au facteur passif de la différence, mais plutôt à la réaction que suscite ce dernier. Par son aphorisme énonçant formellement que, « *apprendre, c'est interagir* »⁶³⁷, Philippe Perrenoud soutient explicitement ce rapport substantiel entre l'initiation et la réaction positive.

Néanmoins, si cette réaction manifeste une figure de refus catégorique des écarts distinctifs, avec une ferme exigence de la stricte uniformité avec le Même, ce serait alors le cas de la rupture au sens de la brisure, de la séparation et de la non-continuité. Outre l'omission de toute ombre initiatique, cette occurrence érige, hélas, une ambiance d'hostilité. Sous le poids des préjugés hérités ainsi que les représentations stéréotypes⁶³⁸ à l'égard du dissemblable, toute tentative de communication, voire de surpassement, se voit condamnée à l'abolition. Ainsi, le statut de la différence est explicitement rejeté entre un préjugé, prônant « *une*

⁶³⁷ - P. PERRENOUD, « Qu'est-ce que apprendre ? », *Enfance & Psy*, no. 24, 2004, Éd. ERES, Toulouse, pp. 9-17.

⁶³⁸ - Ce terme est créé par Lippmann en 1922.

discrimination mentale qui peut déboucher sur une discrimination comportementale »⁶³⁹, et un stéréotype, désignant « *ces images dans nos têtes* »⁶⁴⁰, construites par notre subjective perception de la réalité.

Par contre, dans le cas où la réaction à l'encontre de la Différence aménage une conjoncture de découverte, il en découle, instantanément, une situation initiatique en marge du dialogue, sensiblement continu et consistant, avec le non-semblable. Ce dernier est pris en tant qu'une entité, reconnue en tant que telle, toutefois, son allure demeure inconnue. Cette instance de dialogue exprime, en termes d'action, un mouvement centrifuge, allant du Moi vers l'Autre, également, du Même vers le Différent. Lequel mouvement n'est autre que la modalité d'un « *échange réciproque de pensées par lequel s'opère la communication des consciences*. »⁶⁴¹ Ainsi, cette situation communicationnelle, d'ordre mental, avance une initiative affirmée de mise en commun en dépit des apparentes distinctions. D'une part, c'est une reconnaissance, positivement réfléchie, du statut de la Différence. D'autre part, c'est un rapprochement en vue de négocier les écarts, dans la mesure de passer à une coprésence fortifiante. Une telle coprésence est une forme standard d'une invitation à l'échange et au partage, le fait qui évoque sans faute l'initiation sous l'étendard de la tolérance.

Quant à la visée de ce dialogue, elle consiste à saisir la consistance de cet Autre, le Différent, afin de déterminer la matrice sémantique et fonctionnelle de la gamme des écarts qu'il expose. Le point de départ de ce procédé se réfère, bien entendu, aux éléments communs qui découlent, conjointement, de la nature et de l'origine commune, du fait que toute instance de dialogue s'agence, systématiquement, au sein d'un contexte communicationnel. Au fur et à mesure, le dialogue, qui paraît préalablement passager ou accidentel, dresse une sorte d'interaction continue. Cette continuité renforce la teneur interactionnelle en établissant, progressivement, une texture relationnelle. Seulement, le terme de relation se comprend ici selon deux volets distincts. Le premier volet affiche un caractère social en évoquant la mise en rapport dynamique avec autrui. À cet égard, le dialogue propulse une condensation relationnelle, qui peut promouvoir un élargissement du rayon de sociabilité au niveau du groupe social en question.

⁶³⁹ - G.-N. FISCHER, *op. cit.*, p. 113.

⁶⁴⁰ - *Ibid.*

⁶⁴¹ - L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 83.

Quant au second volet, il s'attache au rang intellectuel en signifiant le fait de penser car, selon Renouvier, « *qu'est-ce penser, sinon poser des relations.* »⁶⁴² Ainsi, dans le cas d'un contexte dominé par la Différence, la mise en relation s'avère le procédé le plus pertinent pour la construction de sens de part et d'autre. De cette manière, les écarts distinctifs ne posent aucunement de conflits puisqu'ils exigent seulement plus de relations, tels que les cas des dialectiques et des incompatibilités qui finissent par se résoudre. La résolution est opérée par cet échange de propos, surtout de manière de voir, dont le résultat est de rendre l'inconnu connu. De ce fait, on peut déduire que la mise en dialogue, voire en communication, génère une relation qui, parraine une manœuvre d'élargissement des connaissances. Donc, la classe s'installe d'emblée et la cloche annonce, conséquemment, la séquence d'un double apprentissage, dont l'un est l'information savante, et l'autre est le comportement tolérant.

À propos du relief narratif, rapportant le périple baldassarien, la Différence semble détenir une estimable part dans la structure profonde de l'agencement des différents éléments fictionnels. Étant une aventure relatée par le sujet aventurier lui-même, l'identification de la manifestation de la Différence et de ses aires influentes va logiquement porter sur les deux composantes, de l'*Être* et du *Faire*, qu'exposent simultanément le génois, Baldassare, en tant que *protagoniste-aventurier*. En outre, la typologie viatique, qui caractérise le récit baldassarien, immerge l'aventure narrée dans une sphère dont le modulateur est la Différence. Ce fait se justifie par la définition élémentaire du voyage qui consiste à sortir du milieu familier vers l'aire de l'inhabituel. Autrement dit, c'est partir du Même, le semblable, vers l'autre, le Différent. Ainsi s'ajoute la charge de la Différence, issue de cette modalité qui articule, sans ambages, le couple de l'altérité et du mouvement. Cette charge se répercute étroitement sur le comportement du protagoniste qui, tout en agissant ne fait que réagir, d'une manière ou d'une autre, à l'ensemble des données contextuelles. Donc, pour illustrer l'ampleur opérationnelle de la différence, on pointe le gouvernail vers le sujet principal de cette aventure odysséenne, Baldassare.

D'après le débit narratif de ladite œuvre, vu au prisme de la manifestation de la Différence, on peut segmenter l'aventurier du périple selon deux foyers fondamentaux, qui se rapportent, en effet, à l'*Être* et au *Faire* baldassariens. Les traits

⁶⁴² - In L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 312.

de ces foyers s'attachent, respectivement, à la condition individuelle et à la condition aventurière.

3.3.2.2.1 La condition individuelle

Cette condition individuelle présente la matrice, au sein de laquelle se regroupent les différentes composantes de l'identité - ethnique, sociale et professionnelle - du protagoniste, Baldassare. En effet, cette matrice, à l'allure kaléidoscopique, présente une palette de différences, dont chaque trait se manifeste d'une manière distinctement typique. Cela mène à dire que le contraste de ladite palette exhibe, ouvertement, la présence dominante de la Différence. Cette dernière s'annonce sans ambages par l'origine ethnique du protagoniste par rapport au lieu où il est né et où il vit toujours jusqu'à l'heure de son départ à l'occasion de sa quête pour ledit livre perdu. Tel que rapporte le récit, Baldassare appartient, par affiliation familiale et ethnique, aux Génois d'Orient. Ceux-ci ayant débarqué depuis la première croisade, ont fini par s'installer définitivement au Levant en vertu d'un certain arrangement avec les autorités musulmanes. Même s'ils s'identifient toujours par leur origine génoise, ils bénéficient, toutefois, d'une reconnaissance sociale, religieuse et juridique. C'est dire qu'aucune forme d'oppression n'est exercée sur eux. Par conséquent, au lieu de rentrer à leur cité d'origine, Gênes, ils ont préféré demeurer en Orient à l'image d'Ugo Embriaco, l'arrière-grand-père de Baldassare.

En termes de Différence, Baldassare présente le cas de figure d'un chrétien occidental, vivant dans une belle harmonie au milieu d'une communauté musulmane orientale. En se référant aux données contextuelles où l'identification s'attache, principalement et conjointement, à la provenance ethnique ainsi qu'au penchant confessionnel, la distinction, qu'affiche Baldassare, ne présente point de conflit, notamment au sein de la sphère du pouvoir musulman, qui assure, selon les textes de la Chariâa, l'intégrité des droits des non-musulmans parmi leurs concitoyens musulmans. Ce fait met en exergue l'appréhension positive de la différence de la part de la religion musulmane. En conséquence immédiate à cette appréhension, émerge une conduite de respect, donc de reconnaissance de l'Autre, en tant qu'une entité à part entière, mais seulement différente.

Cette reconnaissance est, d'ailleurs, décrétée officiellement par le texte coranique qui, non seulement reconnaît la Différence d'autrui, mais la considère comme un droit inviolable. Ce statut est ostensiblement exprimé dans la sourate CIX, dénommée Les Dénégateurs, disant :

﴿ Dis : « O dénégateurs (1) je n'adorerai pas ce que vous adorez (2) non plus que vous n'êtes adoreurs de ce que j'adore (3) ni moi adoreur de ce que vous aurez adoré (4) ni vous adoreurs de ce que j'adore (5) A vous votre religion, la mienne à moi. ﴾⁶⁴³

Il est indubitable de constater que l'ensemble de cet extrait coranique consolide, d'une manière minutieuse, le capital fondamental que présente la religion musulmane par rapport à celles des dénégateurs, un capital qui se réfère intégralement à une Différence d'ordre substantiel. Elle consiste au principe qu'« *il n'est de dieu que Dieu et Muhammad est l'envoyé de Dieu.* »⁶⁴⁴ En guise d'interprétation explicative, Ibn Kathîr ajoute que, ce principe veut dire, qu'« *il n'y a pas d'adoré en dehors de Dieu, et il n'y a pas de voie d'adoration en dehors de celle apportée par l'Envoyé (ﷺ)* »⁶⁴⁵, tout en sachant que le terme Dieu assure, ici, un sens univoque de celui d'Allah.

Par ailleurs, le dernier verset rassemble les diverses formes de Différence en une synthèse aphoristique, faisant équitablement la part des choses : L'unicité de dieu ne peut, en aucune forme ni lieu, s'assembler à l'*associance*⁶⁴⁶. Autrement dit, c'est la franche distinction entre le monothéisme et le polythéisme. Ainsi, cette distinction caractéristique met en avant l'écart distinctif à partir duquel s'identifie l'Autre, au sens du non-semblable, pour ainsi dire, le non-musulman. Mais parallèlement s'affiche, devant cette franche catégorisation distinctive, une ambiance transparente et, visiblement allégée malgré le contraste diagonalement opposé entre les deux partis, les croyants et les dénégateurs. La raison rationnelle de cet état d'ambiance réside, d'une part, dans la reconnaissance de la Différence en tant que principe général dans le monde, et d'autre part, dans la façon nettement respectueuse avec laquelle est aménagée la Différence, à savoir, le cas, notamment, le plus antagoniste, le dénégateur. De cette manière, il est utile de retenir, de ce

⁶⁴³ - In I. IBN KATHÎR, *op. cit.*, p. 1587.

⁶⁴⁴ - *Ibid.*

⁶⁴⁵ - *In Ibid.*

⁶⁴⁶ - L'*associance* renvoie au sens de polythéisme. Celui-ci caractérise certaines doctrines ou religions qui admettent l'existence de plusieurs dieux, à l'image du paganisme grec ou romain. L'Islam rejette catégoriquement toute forme d'associance et proclame l'Unicité d'Allah (tawhîd), « *Dis : " Il est Dieu, Il est Un (1) Dieu de plénitude (2) qui n'engendra ni ne fut engendré (3) et de qui n'est l'égal pas un(4)."* », Sourate, La Religion foncière, In I. IBN KATHÎR, *L'Exégèse Du CORAN*, p. 1591. Par ailleurs, les islamologues utilisent le terme *associationnisme*, qui désigne « *Le fait d'associer à Allah d'autres divinités que lui-même, la chariqalah' (Il n'a pas d'autres dieu comme associé) fait partie des conduites hérétiques attentatoires à l'Unicité divine, crédo élémentaire de la foi islamique* », In M. CHEBEL, *op. cit.*, p. 59.

texte coranique que, la Différence n'est, en aucun cas, une raison pour une quelconque forme de dénigrement ou de rejet d'autrui.

D'une manière générale, on déduit qu'en Islam, la Différence détient un statut assez solide, qui se voit ostensiblement préservée en ce qui concerne l'affinité religieuse, qui s'inscrit dans la sphère conscientielle, pour ainsi dire, intellectuelle. Ce positionnement se distingue en lettres d'or au compte de la pensée musulmane, qui affiche, dès lors, un inestimable gisement de tolérance. Cette dernière fait résonner de plus en plus le refrain d'un état de Différence au sens positif, à partir duquel s'est établi conséquemment une coprésence pacifique. Cette dernière configure explicitement un état d'arborescence de tolérance, pour ainsi dire, une tolérance de tendance, à la fois, ethnique, religieuse et sociale.

Avec ce statut de reconnaissance et de respect qu'affiche la communauté musulmane envers la Différence des diverses autres religions ainsi que leurs dérivées sectaires, Baldassare expose donc, une figure concrète du croisement entre l'Orient et l'Occident, d'une part et d'autre part, du monothéisme musulman et de la trinité chrétienne. À propos de ce croisement, ce Génois en est bien conscient car, il acquiesce, « *nous avons été parmi les tout premiers croisés à arriver, nous fûmes les derniers à partir. Et encore, nous ne sommes pas tout à fait partis. N'en suis-je pas la vivante épreuve ?* »⁶⁴⁷ Notons que la présence des Génois au niveau de la rive orientale du Levant s'est étalée sur plus d'un demi-millénaire. A la suite de la première croisade, des vagues de migrants de la Seigneurie de Gênes, fuyant les affronts avec Venise, la voisine rivale, décident de s'installer définitivement dans les Échelles orientales de la Méditerranée, bien que celles-ci soient sous la dominance des Turcs.⁶⁴⁸ La conjoncture, qu'expose ce mouvement migratoire, dénote, explicitement, la présence d'une atmosphère, visiblement favorable à un point que ces émigrants sont convaincus à quitter leurs semblables, qui sont leurs voisins occidentaux, pour vivre parmi des non-semblables, qui sont, particulièrement, les orientaux musulmans.

Ajoutons à cet égard que, le terme " *turc*", désignant actuellement le gentilé des habitants de l'actuelle Turquie, signifie, dans les textes européens de l'époque médiévale, « *un musulman de toute origine ethnique, souvent de la Méditerranée*

⁶⁴⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.* p. 46.

⁶⁴⁸ - D'après *Mémo Larousse*, p. 427.

orientale, mais également des Arabes, des musulmans des Balkans, voire des Berbères. »⁶⁴⁹ Cependant, la coprésence non belliqueuse sur les terres du Levant des émigrants occidentaux et des musulmans, provenant de diverses races et ethnies, s'avère une vive expérience de Différence, dont le fruit est un état de tolérance de toute évidence. À l'inverse des guerres de religions répandues sur les terres de la chrétienté, les Génois, à l'image des aïeux des Ambriaci, trouvent dans les villes musulmanes frontalières telles que Tripoli et Gibelet, l'abri et le refuge, tout en conservant l'intégralité de leurs écarts ethniques et confessionnels caractéristiques. Ainsi, c'est la confirmation par les fait de la vocation de la religion musulmane qui, selon le philosophe algérien, N. Koribaa⁶⁵⁰,

*« [...] à la différence des autres messages religieux, l'Islam est venu légiférer dans le social en structurant la cité terrestre, à laquelle ont contribué tous les peuples, où se sont manifestées toutes les branches du savoir, et qui a profité au reste de l'humanité. »*⁶⁵¹

C'est dire que, la pensée musulmane s'affine dans la construction savante d'un monde collectif et sans frontières où chacun est appelé à donner et à recevoir équitablement, sans la moindre forme de partialité ou de ségrégation.

Cette figure de tolérance semble principalement fondée par l'hospitalité du sujet accueillant, qui ne fait qu'exercer une conviction ancrée en tant qu'idée. Cette idée est, au prisme religieux, la croyance qui, conceptuellement, consiste à un « *acte ou opération de l'esprit par lequel l'esprit adhère à une proposition, à un raisonnement, à une doctrine.* »⁶⁵² De la sorte, s'attache la composante religieuse à la faculté intellectuelle et, du coup, à la sphère conscientielle. D'où, la dite hospitalité, issue de la reconnaissance de la Différence, s'insère corrélativement dans le raisonnement logique, voire philosophique, de la religion musulmane. De ce fait, le musulman croit d'abord au principe de la Différence, c'est pourquoi il parvient à la comprendre. Aussi, en saisissant l'ampleur significative, finira-t-il, de même, par y croire, en fin de compte. Saint Augustin a remarqué tôt cet étroit croisement et a affirmé qu'« *il faut croire pour comprendre et comprendre pour*

⁶⁴⁹ - N. MELIS. « Tripoli vu par les Ottomans », *Hypothèses*, vol. 16. no. 1, 2013, Éd. Éditions de la Sorbonne, Paris, pp. 365-373.

⁶⁵⁰ - Né en 1918 à Ouled-Djellal, Biskra (Algérie), docteur ès-lettres, universaliste et professeur de philosophie à l'université d'Alger. Son essai *Les quatre sages de la palmeraie* a reçu le prix des intellectuels français en 1953 et son recueil *Complaintes de l'Arabe* le prix de l'Académie française en 1954. D'après <http://dounyazad.com/culture/qui-connaît-nabhani-koribaa/>, consulté le 28.04.2018.

⁶⁵¹ - N. KORIBAA, *L'homme en Islam (Historicité et ouverture)*, Éd. Zyriab, Alger, 2001, p. 30.

⁶⁵² - D'après L.-M. MORFAUX, *op. cit.*, p. 70.

croire. »⁶⁵³ De toute façon, ce musulman, ayant cru et compris, finira par devenir tolérant, non pas par application superficielle, mais par intention et en toute conscience. Dès lors, la croyance, devenu un état de conscience se greffe dans le comportement individuel du sujet, et se répercute, conséquemment, dans l'attitude sociale en tant que norme et composante de l'inconscient et de l'imaginaire collectifs.

Du reste, c'est de cette manière que le protagoniste maaloufien bénéficie d'un bon voisinage à Gibelet et d'agréable commerce, notamment, avec ses compères marchands et libraires, qui « *sortent de leurs échoppes et me barrent [...] la route, mais pour des embrassades sonores, et pour m'offrir à chaque pas café et sirops frais.* »⁶⁵⁴ Ce comportement, de la part des marchands, vient d'une grande part, semble-t-il, en réponse raisonnable, voire automatique, à la conduite que manifeste le négociant génois. Celui-ci souligne la mutualité de l'égard aimable en précisant à ce propos, « *je dois ajouter que je suis également pour eux un collègue compréhensif et le meilleur des clients.* »⁶⁵⁵

S'agissant de la deuxième composante de la condition individuelle du protagoniste, au sein de laquelle se manifeste la différence, cette composante s'attache à l'activité professionnelle du bibliothécaire. Cette activité n'est autre que le négoce des curiosités ou, selon la dénotation moderne, le commerce des objets antiques. En effet, tel que c'est présenté dans la deuxième section du premier chapitre (pp. 35-47), Baldassare est un brillant négociant d'anciens articles artistiques, de livres et de manuscrit rares. Donc, il est aussi libraire ; le titre duquel s'établit, en conséquence, le projet du périple. Au prisme du dépistage de la Différence, on peut dire que, ce périple se décide, principalement, à la suite d'une opération commerciale où, cette dernière met en avant une conjoncture de différences.

À vrai dire, cette conjoncture tresse étroitement trois filaments visiblement distincts l'un de l'autre. D'abord, c'est le hajj Idriss, un vieux démuné musulman dont l'origine est inconnue, qui présente le premier propriétaire du manuscrit de l'érudit musulman, al-Mazandarani. Ensuite, cet ouvrage est offert à Baldassare, négociant génois de confession chrétienne. La raison de ce don est juste l'expression de la reconnaissance de ce vieux Idriss envers ce Baldassare, notamment pour son honnêteté de revendeur. Enfin, apparaît le cavalier Hugues de Marmontel,

⁶⁵³ - *Dictionnaire des Notions*, p. 482.

⁶⁵⁴ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 47.

⁶⁵⁵ - Ibid.

émissaire de la cour de France qui, moyennant une fortune, reprend ledit livre, contre le gré du Génois. Ainsi, en fraction de quelques heures seulement, le livre change de propriétaire entre trois personnes, d'origine ethnique différente, de rang social divers et de tendance confessionnelle distincte. Aussi, Baldassare, en un temps record, affiche-t-il une diversité de postures. D'un revendeur sur titre, il se retrouve le possesseur du livre légendaire, le plus convoité à l'époque. Néanmoins, ce possesseur, pris par le devoir envers sa clientèle, recouvre, bien que contrarié, son statut de revendeur avant de se réjouir de ce trophée, nullement envisagé. Après coup, ledit possesseur devient le quêteur dévoué, sensé récupérer le livre intentionnellement égaré. Ces états de changements résultent, en effet, de certains écarts survenus ; la retombée de ces derniers aménage, néanmoins, des cas de figures aussi distincts que, parfois antagonistes, conformément à la situation de Baldassare, basculé entre son statut de vendeur, de revendeur, de possesseur, d'acheteur et de quêteur du livre mythique.

Ainsi, faisant cheville ouvrière de la force perturbatrice de la structure narrative, cette séquence expose clairement l'imbrication constitutive du trait de la Différence dans l'exercice du négoce, particulièrement, et du commerce d'une manière générale. Laquelle imbrication semble dépasser, en profondeur, la strate du statut du sujet exerçant ladite activité, le commerce. En se référant toujours à ce qui est déjà avancé, à propos de la pratique commerciale de ce Génois d'Orient, on constate que l'exercice de cette profession étend, en filigrane, une toile de diaprure. Cette dernière se dresse substantiellement à base des écarts qui, d'une part, motivent la dynamique commerciale, et de l'autre, aiguïssent la qualité comportementale du sujet commerçant. Ainsi, le facteur de Différence s'expose comme le maître-meneur du fait qu'il suscite, par définition, la modalité de l'échange. D'ailleurs, que serait l'échange dans l'absence des différences ? Pour résumer toutes les éventuelles réponses, on dit seulement que, nul échange n'est possible en présence des similitudes. Donc, le commerce, étant la modalité par excellence des échanges, s'avère, conjointement, une sphère actionnelle de la manifestation de la différence.

Pour Baldassare, cette sphère d'action se meuble par un large rayon d'initiation qui s'active, d'une part, par l'attitude réceptive du négociant, et d'autre part, par l'interaction communicative, déclenchée en marge des transactions marchandes. Dans cette perspective, l'activité commerciale met ce Génois dans une situation d'interaction avec des clients, dont le profil expose une pluralité ethnique, sociale, idéologique et religieuse. Faisant constat de cet aspect polychrome, Baldassare acquiesce, explicitement, « *j'ai vu défilé dans mon magasin toute sorte de*

personnage, un carme déchaux, un alchimiste de Tabriz, un général ottoman, un kabbaliste de Tibériade. »⁶⁵⁶ Devant cette palette de caractères, de sensibilités, de représentations et d'affinités s'engage une communication qui, pour le marchand génois, semble-t-elle, balisée aux limites de zone médiane entre le profil propre au marchand et celui de ses clients, particulièrement, du profil de chacun d'entre eux.

Ce fait apparaît, à découvert, lors de la rencontre de Baldassare avec le Moscovite, Evdokime Nicolaïevitch. Orienté par la bonne réputation du magasin des Ambriaci, ce dernier, pèlerin en route vers Al-Qouds⁶⁵⁷, « *la Terre Sainte* »⁶⁵⁸, vient chercher certains livres, portant sur l'imminent Apocalypse et le nombre de la Bête. Le marchand précise que, la communication verbale est marquée par un « *échange hésitant, mal assuré [...], du fait que, lui parlant à un papiste apostat et moi à un schismatique égaré.* »⁶⁵⁹ Ainsi, les écarts distinctifs entre les deux interlocuteurs se répercutent sur leur rapport locutoire, qui prend une courbe, potentiellement, subjective. Chacun considère l'autre selon sa propre grille d'identification, pour ainsi dire, la somme des éléments différents de soi. Comme ces écarts, pour le Génois et son client, s'apparentent aux affinités confessionnelles, les deux interlocuteurs échangent des propos, de charge sémantique neutre et avec des tournures simples et directes. C'est dire que, chacun d'eux avance des propos sans, toutefois, heurter les limites de la convenance vis-à-vis de l'autre, notamment qu'il s'agit de la foi au moment où toutes les tendances religieuses s'agitent à cause de l'approche de la sinistre date présumée. Baldassare ne manque pas de faire allusion à ce fin détail car, il ajoute, en guise d'une logique justification, « *nous avions à cœur de ne prononcer aucune parole qui pût froisser les croyances de l'autre.* »⁶⁶⁰ Un tel comportement traduit, ostensiblement, un respect réciproque à la Différence que présente chacun des deux interlocuteurs.

Seulement, le pèlerin ne tarde pas à s'irriter suite à la neutralité du marchand par rapport au livre légendaire, dont l'intitulé est « *Dévoilement du nom caché.* »⁶⁶¹ Pourtant, Baldassare préserve son calme par égard à la susceptible dévotion que manifeste le Moscovite. Par cette réaction, le bibliothécaire se rapproche du sens

⁶⁵⁶ - *Ibid.*, p. 18.

⁶⁵⁷ - Selon l'appellation arabe « القدس », cette ville est la capitale de l'actuelle Palestine, toujours en conflit de colonisation par les juifs israéliens. La langue française adopte le nom « Jérusalem », d'origine hébraïque. D'après, Y. THORAVALL, *op. cit.*, p. 152.

⁶⁵⁸ - *Ibid.*, 1, p. 12.

⁶⁵⁹ - *Id.*, p. 13.

⁶⁶⁰ - *Id.*, p. 13.

⁶⁶¹ - *Id.*, p. 17.

dénoté par l'expression proverbiale, disant : « *Tant que tu ne peux pardonner à autrui d'être différent de toi, tu es loin du chemin de la sagesse.* »⁶⁶² Par son détachement de l'engouement de ses clients, dans les différents types de situation, Baldassare réussit, en effet, à faire figure d'un commerçant habile par le fait de reconnaître à autrui le droit à la Différence sans toutefois cultiver, ni de la rancune, ni de la haine. Cela met en exergue un fond de bon sens et de réflexion raisonnable, qui dominant l'Être baldassarien en le rendant, à la fois, bienveillant et intègre.

Toutefois, la capacité de pardonner n'est aucunement innée car, elle se cultive au fur et à mesure de la croissance de la conscience. Cette dernière, en face des erreurs, des préjudices et des vexations, s'engage à résoudre les perturbations en cherchant les moyens les plus adéquats. Sur ces entrefaites, le pardon s'affiche comme une réaction positive à l'encontre d'un dommage causé. Le pardon, manifeste, chez les psychanalystes contemporains, une intention active qui se réalise à travers un processus conscient dirigé, généralement, vers une entité externe (l'Autre).⁶⁶³ Du coup, on en déduit qu'on ne peut pardonner passivement, mais au contraire, on ne pardonne qu'avec conviction et consistance de connaissance, le fait qui génère la compréhension. À cet égard, Mme De Staël affirme, concisément mais joliment, que, « *Comprendre, c'est pardonner.* »⁶⁶⁴ Cela veut dire qu'en présence du savoir, on parvient à déterminer les foyers pulsateurs du préjudice, qui n'est, en réalité, que la somme des écarts contestés par l'auteur de ce préjudice. Ainsi, cette détermination génère un état de compréhension qui traduit, singulièrement, de la reconnaissance vis-à-vis desdits écarts. Autrement dit, étant un phénomène purement conscient pour Freud⁶⁶⁵, le fait de pardonner résulte d'une appréhension positive de la différence, foncièrement semblable à l'action de tolérer. Du point de vue opérationnelle, on peut dire que pardonner équivaut donc à l'acte de tolérer. Dès lors, le pardon baldassarien fait preuve d'une démarche intellectuelle, qui étale un étoilement de tolérance.

Notons que, cet état de figure, de compréhension, de pardon et de tolérance, se manifeste tout au long des diverses séquences de transaction marchande. Notamment avec le client Marmontel, le commissaire de Chio, le Chapelain anglais

⁶⁶² - Proverbe chinois, disponible sur <http://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-44199.php>, consulté le 20.09.2017.

⁶⁶³ - H. F. Smith, « Acte de foi, le pardon est-il un concept utile ? », *L'Année psychanalytique internationale*, no. 1, 2009, Éd. In Press, Paris, pp. 107-129.

⁶⁶⁴ - Disponible sur, <https://www.citation-du-jour.fr/citation-madame-de-stael/comprendre-pardonner-29384.html>, consulté le, 18.11.2017.

⁶⁶⁵ - H. F. SMITH, *op. cit.*

ainsi que les compères libraires, Baldassare préserve un comportement de compréhension, de pardon et, conséquemment, de tolérance. Pour toute description, le diariste affirme : « *J'ai toujours été un commerçant honnête, et plus que cela, un homme de bien.* »⁶⁶⁶ Ce fait se traduit, ostensiblement, à titre illustratif, par l'égard que montre le négociant envers l'émissaire français, en considération au profil de celui-ci. Ce Français est, d'une part, un client loyalement fidèle au magasin des Embriaci, et d'autre part, c'est un aristocrate politique, dont le pouvoir risque d'altérer le commerce dudit marchand.

Une conduite quasi-identique se répète avec l'officier chiot, qui s'acharne en tant que xénophobe contre le bibliothécaire Génois. Seulement, le savoir-faire de commerçant de celui-ci, interprété par « *c'est quand on commence à fixer un prix que je retrouve la parole* »⁶⁶⁷, réussi à atténuer l'hostilité du policier et à établir une issue aussi favorable pour l'un que pour l'autre. Par sa réplique, « *je saurais me montrer reconnaissant* »⁶⁶⁸, faisant apparence de soumission, le bibliothécaire propose, en revanche, un prix pour sa liberté sans, toutefois, enfreindre les convenances vis-à-vis d'un représentant de la loi. Au terme de leur arrangement, le bibliothécaire scelle la sinistre séquence par un acte d'entente qui sous-entend le remerciement et l'absence de toute forme de rancune. Pour mieux saisir cet acte, on le reprend tel qu'il est relaté dans le journal du diariste :

« *A vrai dire, l'officier me demanda simplement de poser ma bourse sur la table. Ce que je fis sans rechigner, et je lui tendis aussitôt la main comme font les marchands lorsqu'ils veulent sceller un accord. Il hésita un moment, puis accepta de la serrer.* »⁶⁶⁹

Le plus saillant dans cette séquence est le geste qu'avance le marchand, malgré son épineuse situation. En tendant la main vers son dénigreur, Baldassare neutralise l'antipathie de celui-ci, et du même coup, surpasse l'état de dénigrement au moyen d'une courageuse invitation au respect réciproque et à la reconnaissance mutuelle. Par le biais de cette conduite, le Génois fait figure vivante d'une personne substantiellement tolérante. Notamment que, la tolérance, dans cette situation, est celle d'un sujet, victime d'une injustice discriminatoire, mais en contrepartie, détenant une puissance matérielle. Il est très important de préciser qu'en dépit de l'humiliante situation d'extorsion dont il est sujet, Baldassare, ne laissant pa-

⁶⁶⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, 169.

⁶⁶⁷ - *Ibid.*, p. 286.

⁶⁶⁸ - *Id.*

⁶⁶⁹ - *Id.*

raître aucun dédain ni mécontentement, maintient une attitude neutre, mais surtout, respectueuse. Par ce fait, le marchand Génois démontre que « *le négoce est la seule activité respectable, et les marchands sont les seuls êtres civilisés* »⁶⁷⁰ ; une devise issue, sans doute, de sa propre expérience dans l'école du négoce. Par ailleurs, l'adjectif qualificatif, *civilisé*, sous-entend, ouvertement, la posture de réciprocité du perpétuel respect en présence dominante des distinctions et des Différences.

Toujours dans le même sillage, la rencontre de Baldassare avec le chapelain anglais met en relief une singulière figure de Différence, qui s'insère sensiblement dans le corps de l'exercice du négoce de Baldassare Embiriaco. Entre ce dernier et ledit Chapelain s'affiche prestement une franche distinction par rapport à la ferveur religieuse, très ardente chez le prêtre, mais quasi-insignifiante pour le marchand commerçant sceptique. Néanmoins, ces deux profils antagonistes se rencontrent dans la quête d'un livre qui traite la thèse apocalyptique suivant la pensée de la religion musulmane. Cette religion est celle des sarrasins, étant les ennemis de l'Église, notamment à la suite de l'époque de la série des huit croisades, étalée sur une période de trois siècles, précisément de 1096 jusqu'à 1272.⁶⁷¹

Par ailleurs, la strate marchande met en surface l'intervention du facteur de la différence à travers le rapport d'intérêt qui renverse le statut des deux chrétiens, le Génois et l'Anglais. Étant le propriétaire du livre convoité, le chapelain, à défaut de déchiffrer la langue arabe, n'est en conséquence qu'un humble gardien dudit manuscrit. En revanche, le négociant Embiriaco, bibliothécaire, par affiliation généalogique et par un long exercice, se retrouve juste un client, imprévu, non pas dans un magasin, mais au sein de la demeure d'un chapelain. En raison de son travail de traducteur de l'arabe à l'anglais, Baldassare réussit à s'approprier une seconde fois dudit livre mythique. Cette appropriation qui, en réalité, n'est qu'une formule d'achat, prend à tort la forme d'un don. Comme le montre les propos du Chapelain : « *Prenez-le, il est à vous, vous l'avez mérité. Je vous l'avais promis, contre votre engagement de le traduire, et j'en sais maintenant assez sur ce qu'il dit. Sans vous, je ne saurai rien de plus.* »⁶⁷² Il a été convenu que le manuscrit fasse l'objet d'échange contre un ensemble d'efforts intellectuels, que présentent la lec-

⁶⁷⁰ - *Id.*, p. 408.

⁶⁷¹ - D'après *Encyclopédie Larousse en ligne*, disponible sur, http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/les_croisades/389613, consulté le 19.11.2017.

⁶⁷² - A. MAALOUF, *op. cit.* p. 438.

ture et la traduction du contenu dans la langue latine, celle qu'appréhende le propriétaire, le chapelain. Un tel échange n'est, en fin de compte, qu'une modalité marchande, dans laquelle le respect de l'engagement s'avère la devise requise.

Ainsi, la rencontre entre les deux bonhommes s'achève, comme toute transaction honnête, par la satisfaction des deux partenaires, le vendeur et le client. Pour le cas présent, la satisfaction insinue une mutuelle reconnaissance des dissemblances de chacun. Ce fait explique, d'une part, la fine impression que garde, finalement, le chapelain, et d'autre part, la vive émotion du Génois qui, en s'acquérant du livre, dit : « *Je le remercie avec des mots émus, et lui donnai l'accolade.* »⁶⁷³ Cependant, entre le moment de leur rencontre et celui de leurs adieux, l'étrangeté initiale est remplacée par une familiarité, une entente, et un mutuel respect. On peut donc dire que, la résultante prend une allure de tolérance, dont la consistance est progressivement construite par l'entente et le respect réciproque.

Il en demeure que, c'est seulement chez ses compères, les bibliothécaires, que Baldassare se sent agréablement à son aise. Sans le moindre doute, c'est là où le Génois respire le plus pur oxygène car, affirme le bibliothécaire de Gibelet, c'est « *le seul endroit où je me sois senti en confiance, [...]. Au près d'eux, je n'étais plus un étranger, je n'étais plus un papiste, j'étais un confrère et un client.* »⁶⁷⁴ Certes, ce fait n'est, ni un hasard, ni un coup de cœur. C'est dû, principalement, à la nature du rapport que partagent les marchands entre eux. Sous l'effet de l'exercice journalier du commerce et de l'interaction avec la clientèle, les marchands se forment, s'instruisent et apprennent à s'accommoder avec la diverse pluralité de leur clientèle ; ce qui les rend, à la fois, affables, courtois, et surtout, tolérants. A cet égard, les marchands illustrent parfaitement le cher vœu valéryen, « *mettons en commun ce que nous avons de meilleur et enrichissons-nous de nos mutuelles différences.* »⁶⁷⁵ Baldassare approuve ce vœu au compte de ses confrères et atteste que :

« *Quand je ne viens pas m'approvisionner [...], ce sont eux qui m'expédient, de leur propre initiative, les pièces qui pourraient m'intéresser et ne sont pas de leur ressort, c'est-à-dire, pour l'essentiel, les reliques, les icônes et les vieux livres de la foi chrétienne.* »⁶⁷⁶

⁶⁷³ - *Ibid.*

⁶⁷⁴ - *Id.*, p. 408.

⁶⁷⁵ Disponible sur, <https://www.citation-du-jour.fr/citation-paul-valery/mettons-commun-nous-avons-meilleur-112869.html>, consulté le 20.09.2017.

⁶⁷⁶ - *Id.*, 669, p. 47.

Sans oublier, tout de même, que ces marchands « [...] sont pour la plupart musulmans ou juifs »⁶⁷⁷, ajoute-t-il. Un autre point se rapporte à la loyauté des commerçants, à l'image de Baldassare, qui avoue « *jamais je ne me suis approprié les biens des plus faibles, ni n'ai humiliés ceux qui dépendaient de moi pour leur subsistance.* »⁶⁷⁸ Cette figure de philanthropie est mise en scène par la conduite dudit marchand avec le vieux hajj Idriss, à Gibelet. En raison de cette confrérie, indomptable devant les écarts distinctifs et les sensibilités partiales, le bibliothécaire Génois pense sérieusement que « *ce ne sont point les marchands que Jésus aurait dû chasser du Temple, mais les soldats et les prêtres !* »⁶⁷⁹, pour ainsi dire, respectivement, les auteurs des massacres et les instigateurs des conflits.

3.3.2.2.2 La condition aventurière

À vrai dire, cette strate s'attache, singulièrement aux sinuosités de l'expérience aventurière du protagoniste. Étroitement greffée aux méandres événementiels, la Différence prend une considérable envergure dans les successives étapes dudit périple. Dès l'affranchissement des confins de son univers familial de Gibelet, Baldassare se met en vive interaction avec l'Ailleurs, espace dont l'aménagement est différent, et dont l'habitant est l'Autre, le Différent. À cet égard, la mouvance viatique, déclenchant la mise en altérité, affiche, cependant conjointement, une expérience de la Différence. À l'image de Baldassare, c'est cette strate de Différence qui sustente le potentiel initiatique pour le calibre de l'altérité ainsi que celui de la mouvance viatique. Ainsi, cette assertion véhicule, ouvertement, un rapport de transitivité entre les trois pôles : voyage, altérité et Différence. Au moyen du syllogisme aristotélicien, on peut traduire ce rapport transitif comme suit : le voyage met en scène l'altérité ; l'altérité s'édifie à base de la Différence (les écarts) ; donc, le voyage s'avère une expérience de Différence. Autrement dit, la mouvance viatique entraîne, par l'immersion dans l'Ailleurs, une mise en altérité ; laquelle ne s'établit que par une interaction continuellement animée en conséquence des écarts distinctifs, stimulant, à la fois, l'étonnement et la curiosité. Rappelons à cet égard que, l'intervention de toute forme d'écart implante infailliblement la Différence.

⁶⁷⁷ - *Id.*

⁶⁷⁸ - *Ibid.*, p. 170.

⁶⁷⁹ - *Id.*, p. 408.

De ce fait, en empruntant le langage des mathématiciens, on peut dire que, le voyage expose, bel et bien, une équation différentielle du paradigme de la mouvance. Le trait particulier de ce type d'équation, dite différentielle⁶⁸⁰, consiste à ce que les coefficients ainsi que les variables soient des fonctions et des dérivées de fonctions. Mais, au fond, la notion de *fonction* exprime « l'idée intuitive d'associer, selon une certaine règle, certains objets avec d'autres ou avec eux-mêmes. »⁶⁸¹ Autrement dit, c'est une mise en relation entre deux ou plusieurs termes, variant corrélativement, d'où ils exposent conséquemment une interdépendance d'ordre structural. Eu égard à ces entrefaites tout en suivant la même logique syllogistique, le voyage devient une résultante d'une combinaison de fonctions telle que l'illustre la formule suivante :

$$F(x) = \sum f'(x) * f''(x) * f'''(x)$$

Quant à la lecture latérale de cette expression, elle met en égalité la fonction principale, $F(x)$, avec la somme des fonctions dérivées de la principale ; la dérivation atteint jusqu'au troisième niveau, chose qu'illustre le nombre d'accents affectés au symbole de la fonction (f). En traduisant respectivement ces quatre termes algébriques, la même formule devient :

$$- \text{Le Voyage} = \sum [\text{le Mouvement} * \text{l'Altérité} * \text{la Différence}]$$

Par substitution lexicale, cette même équation prend la forme suivante :

$$- \text{Le Voyage} = \sum [\text{l'Ailleurs} * \text{l'Autre} * \text{l'Écart}]$$

Néanmoins, on a déjà étayé ci-dessus que, les deux premiers termes, (Ailleurs/Autre), exposent le couple moteur de l'activité viatique, bien que leur fonctionnement ne se conçoive qu'en directe dépendance des états des Écarts. Cela mène à penser que, du point de vue opérationnel, les sinuosités de tout voyage peuvent, effectivement, correspondre à la variance de la trame des Écarts. De ce fait, si on désigne le vecteur actif du couple (Ailleurs/Autre) par la fonction $f(x)$, et par $d(x)$, le facteur des variations que présentent la fonction des Écarts, il en résulte que le voyage s'avère, ostensiblement, une fonction dont l'agent modulateur n'est autre que l'élément de la Différence. Cet état d'interdépendance met en relief une

⁶⁸⁰ - « Les équations différentielles sont des équations dont les coefficients et les variables sont eux-mêmes des fonctions, et dont les termes contiennent les dérivées de cette fonction ainsi que la fonction elle-même », *In Dictionnaire des Notions*, p. 410.

⁶⁸¹ - Le mot *fonction* est introduit, pour la première fois, par Gottfried Wilhelm Leibniz en 1692. Toute fonction prend la forme scripturaire suivante : $y = f(x)$, d'après *Ibid.*, p. 484.

structure profonde, régissant la pratique viatique, dont l'expression s'avère mathématiquement comme suit :

$$- \text{Le Voyage} = f(x) * d(x)$$

Ce qui mène à déduire que, l'activité pérégrine peut être considérée comme une expérience, voire une aventure, de Différence.

Pour sa part, le périple baldassarien empile, dans les plis de ses successifs épisodes, diverses séquences principales, lors desquelles s'affiche une déterminante intervention de la Différence. D'ailleurs, une recomposition des instances pérégrines offre une figure d'une suite d'engrenage, dont le noyau dynamique résulte, pertinemment, d'un état de Différence. Dans ce qui suit, on essaie de restreindre l'échantillonnage et de n'évoquer que les articulations jugées nodales par rapport au relief événementiel dudit périple.

La première manifestation de l'état de différence apparaît pendant le premier tronçon du périple, celui de Gibelet jusqu'à Constantinople, où Baldassare, en route vers Alep, fait la connaissance du bijoutier juif, Maïmoun. Cette rencontre présente un grand soutien pour le Génois, tiraillé entre son scepticisme cartésien, d'une part, et les échos apocalyptiques, d'autre part. Contre son gré mais, soumis par devoir filial, Maïmoun, sereinement sage, se retrouve embarqué aussi par les fiévreuses rumeurs des dates fatidiques, bien que, dans son for intérieur, il rejette catégoriquement « *l'esprit de l'année de la Bête*. »⁶⁸² Cependant, en raison de leur apparente affinité cartésienne, Baldassare et Maïmoun, fraîchement rencontrés, se lient d'une amitié d'ordre intellectuel tel que révèlent les propos du diariste voyageur : « *Il y avait dans nos chuchotements cette connivence d'esprit qu'aucune religion ne peut faire naître, et qu'aucune ne peut anéantir.* »⁶⁸³ Toutefois, le plus saillant dans cette amitié, c'est que cette dernière aménage, parallèlement, une franche figure de Différence.

D'emblée, les deux amis, un Génois chrétien et un Aleppin juif, se retrouvent à la quête d'un manuscrit d'un érudit musulman, le livre du Centième Nom. Ce fait met en surface non seulement la nécessité du rapport avec l'Autre, mais surtout la palpable rentabilité d'un tel rapport. En outre, cette rentabilité réside dans la singulière distinction de cet Autre, pour ainsi dire sa Différence. Pour le cas de ces deux amis, le but de leur quête consiste à connaître l'explication de l'idée

⁶⁸² - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 88.

⁶⁸³ - *Ibid.*, p. 88.

du Centième Nom de Dieu et, par conséquent, savoir que serait ce Nom, si toutefois il existe évidemment. Selon les données contextuelles, ledit manuscrit présente l'ultime recours pour épargner l'universel cataclysme fatal. Ainsi, les deux amis dépassent leurs sensibilités confessionnelles et prennent la peine de tant de déplacements et de mésaventures rien que pour élargir les connaissances et apprendre le positionnement des érudits de profil mystique distinct.

Par ailleurs, il semble que la recherche d'une réponse tangible dans les autres religions ne pose aucun souci pour ces deux amis. Certainement, pour Baldassare qui, par l'exercice du négoce des curiosités, est tenu à contracter fréquemment divers livres, particulièrement ceux considérés rares, portant sur les différentes tendances religieuses. C'est également le cas pour le bijoutier juif, qui expose une richesse informationnelle dont les limites s'étalent au-delà de la religion hébraïque. Cette remarquable richesse, singulièrement qualitative, attire l'attention du diariste qui atteste : « *Je m'étonnais de l'étendue de ses connaissances concernant une religion qui n'est pas la sienne.* »⁶⁸⁴ Ce fait, mène à déduire que, la Différence ne présente aucune entrave dans le processus de l'acquisition et de l'élargissement du savoir. Au contraire, elle aiguise la strate qualitative dudit processus initiatique par la mise en contraste de la Mêmeté et de l'Altérité, pour ainsi dire, respectivement, l'uniformité et la diversité. Michaïl Bakounine⁶⁸⁵, évoque ledit contraste en tranchant sentencieusement que, « *l'uniformité, c'est la mort. La diversité, c'est la vie.* »⁶⁸⁶ Ainsi, ce philosophe confirme, en marge de son discours panégyrique sur la liberté de l'homme parmi ses semblables, que la différence cultive la construction consciente de l'Être par l'affirmation de ses propres singularités par rapport à celles d'autrui.

Par ailleurs, le cas de figure qu'illustre Maïmoun Toleitli, met en évidence le fait que, la culture productive de la Différence n'est véritablement féconde qu'en terrain d'une intellection, à la fois, entreprenante et active. En effet, ce bijoutier est élevé dans une ambiance familiale excessivement fervente quant à la thèse de l'imminente Résurrection. Mais, comme les présumées dates se succèdent sans qu'aucun avènement ne se produise, le jeune Toleitli perd, progressivement, toute crédibilité en ces prophéties jusqu'à ce qu'il se rende compte de leur égarement superstitieux. Son rejet se consolide au fur et à mesure de ses lectures, à propos desquelles, il souligne, non sans modestie, « *j'ai juste lu quelques livres pour limiter*

⁶⁸⁴ - *Ibid.*, p. 90.

⁶⁸⁵ - Michaïl Aleksandrovitch BAKOUNINE, (1814-1876), est un philosophe révolutionnaire russe.

⁶⁸⁶ - F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 187.

mon ignorance »⁶⁸⁷, plus particulièrement, « *j'avais lu quelques livres sur diverses religions actuelles, comme sur les anciennes croyances des Romains et des Grecs* »⁶⁸⁸, ajoute-t-il. Cette variété de lecture, présentant une interaction de Différences, assiege l'harmonieuse entente entre le bijoutier et le bibliothécaire quand ils discutent sur les différentes tendances religieuses. À ce sujet, Baldassare précise « [...] nous arrivâmes à comparer leurs mérites respectifs, sans qu'aucun de nous ne critiquât, bien entendu, la religion de l'autre. »⁶⁸⁹ Ce respect mutuel illustre, d'une part, une objectivité cartésienne, qui remet en surface l'attitude intellectuelle des deux interlocuteurs. D'autre part, il avance une figuration scénique de l'attitude et du comportement tolérants manifestés conjointement par les deux intellectuels, amis et compagnons de voyage.

Ainsi, sur un fond d'un esprit raisonnable, à l'image de celui desdits amis, « *le respect invite donc à une attitude non pas passive mais active et proactive, envers autrui : être curieux de sa présence et de son être et chercher à le connaître après l'avoir reconnu* »⁶⁹⁰, affirme le philosophe T. Ramadan. Opérationnellement, c'est ce que propulse, en effet, la rencontre du chrétien, Baldassare, avec le juif, Maïmoun qui, lors de leurs moments de discussions, ils parviennent à conclure que l'« *un des plus beaux préceptes du christianisme était " Aime ton prochain comme toi-même"* ». »⁶⁹¹ Cette reconnaissance vient en conclusion à de longs échanges, du coup, elle est dépourvue de toute trace de partialité de l'un ou de dénigrement de l'autre. Cette forme d'harmonie, bâtie à base de différences, se construit par une conscience active, dont le Moi considère l'Autre non pas « *un accidentel danger* [mais] *une positive nécessité*. »⁶⁹² Dans son analyse, intitulée *Tolérance et respect*, T. Ramadan précise explicitement la portée initiatique qui doit, en toute circonstance, échafauder le rapport avec l'Autre car, « *on ne naît [...] pas ouvert, respectueux et pluraliste, on le devient par un travail sur soi, l'éducation, la maîtrise et la connaissance*. »⁶⁹³ Par conséquent, ledit philosophe, connu beaucoup plus par sa spécialité d'islamologue, reprend le précepte biblique comme une maxime universelle, dénotant un idéal qui révèle trois dimensions :

« *D'abord, il est bien question d'amour, à savoir d'une disposition du cœur ; ensuite, l'amour de l'autre passe par une attention particulière donnée à*

⁶⁸⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 90.

⁶⁸⁸ - *Ibid.*

⁶⁸⁹ - *Ibid.*, p. 90.

⁶⁹⁰ - T. RAMADAN, *op. cit.*, p. 77.

⁶⁹¹ - *Ibid.*, 684.

⁶⁹² - *Ibid.*, 685, p. 70.

⁶⁹³ - *Ibid.*, p. 71.

l'amour de soi ("comme toi-même") qui doit se vivre et s'approfondir inlassablement, comme un souffle vers l'extérieur et non une prison ; enfin, s'aimer, c'est-à-dire trouver la paix en soi, est une condition implicite de l'amour et de l'accueil d'autrui dans la paix de son cœur. »⁶⁹⁴

S'agissant des deux amis, Baldassare et Maïmoun, leur rapport est le produit d'une attitude d'ouverture d'esprit qui a raisonnablement assimilé le lot des écarts et, du coup, ingénieusement géré les sensibilités, façon de *ménager la chèvre et le chou*⁶⁹⁵. Un tel comportement est indubitablement l'œuvre de l'esprit qui, selon la pensée nietzschéenne, est « *la vie qui tranche dans sa propre chair.* »⁶⁹⁶ Ainsi, tout en menant la quête pour un manuscrit, évoquant la vision d'une religion autre que les siennes, les deux compagnons établissent déjà une sorte de convergence entre leurs croyances respectives. Reconnaisant son trouble par rapport à la sérénité de son ami, le Génois finit par se convaincre à rejoindre le camp de la logique, ne serait-ce qu'en attente de ce que révélera le livre recherché. Vis-à-vis de l'assurance du bijoutier juif, Baldassare fait le constat : « *Lui est parti sur les routes par piété filiale, et sans rien changer à ses convictions ; alors que je me suis laissé gagner par la déraison qui m'entoure.* »⁶⁹⁷ Au fur et à mesure des multiples débats et discussions avec Maïmoun, le marchand de Gibelet développe, en guise de déduction, la réflexion suivante : « *Pourquoi insister sur ce qui nous distingue quand lui-même [Maïmoun] ne cesse de mettre en avant les choses qui nous rapprochent.* »⁶⁹⁸ À vrai dire, cet état d'esprit est principalement suscité par la présence de l'Autre, qui n'est pour cette fois-ci que le bijoutier juif. Ce qui remet en surface l'idée que l'interaction avec autrui construit la conscience du Moi. Également dit, selon T. Ramadan, « *on ne naît [...] pas ouvert, respectueux et pluraliste, on le devient par un travail sur soi, l'éducation, la maîtrise et la connaissance.* »⁶⁹⁹ En d'autres termes, en pastichant Aristote, c'est par l'expérience que progressent les savoirs et les connaissances.⁷⁰⁰

Toutefois, cette figuration de tolérance, singulièrement religieuse, à la fois réfléchie et raisonnable, est reproduite, à différent calibre, lors de la traversée maritime de Gênes vers Amsterdam. Partant de la similitude de leurs profils intellectuels et en dépit de leurs distinctes appartenances ethniques et confessionnelles, les

⁶⁹⁴ - *Id.*, pp. 71-72.

⁶⁹⁵ - Expression idiomatique.

⁶⁹⁶ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 245.

⁶⁹⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 90.

⁶⁹⁸ - *Ibid.*,

⁶⁹⁹ - T. RAMADAN, *op. cit.*, p. 72.

⁷⁰⁰ - « *C'est par l'expérience que progressent la science et l'art* », disait ARISTOTE dans *Métaphysique*, In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 264.

deux passagers, le marchand génois et le prince persan, ne tardent pas à devenir de bons amis à bord du bateau, Sanctus Dionisus. Outre le souci pour le recul de la pensée raisonnable au niveau des masses communautaires, les deux nouveaux amis partagent le même attrait pour le livre légendaire, susceptible de dévoiler le centième non de Dieu. Toujours est-il que, le mobile pour le persan, ne dépasse pas la curiosité d'un érudit qui « [...] ne voyageait pas pour affaires, [...], mais pour observer le monde, et pour se mettre au fait des choses étranges qui s'y produisent. »⁷⁰¹, consigne le Génois. De ce fait, en cette compagnie, ce dernier trouve l'occasion propice pour affermir ses connaissances et, du coup, rasséréner le tumulte de ses doutes. Constatant l'équilibre intellectuel du Persan, semblable à celui du bijoutier juif, Baldassare avoue ouvertement, « j'ai grande envie de partager sa sérénité »⁷⁰², et ajoute, en comparant le prince persan avec le bijoutier juif : « j'éprouve en sa compagnie le même malaise que j'éprouvais naguère en conversant avec Maïmoun. »⁷⁰³ En réalité, l'origine du malaise baldassarien ne se rapporte point aux écarts ethniques ni confessionnels, mais plutôt à la manifeste distinction intellectuel. La sérénité du prince Ali Esfahani actualise, chez le Génois, sa crise de doute et de son embarquement aveuglé derrière les raisonnements superstitieux. Pour ainsi dire que, dans certaines circonstances, la présence de l'Autre détermine les périlleuses failles du Moi, notamment quand ce dernier porte la toge cartésienne, communément dite, intellectuelle. Pour son malheur, Baldassare se retrouve explicitement dénoté par le tercet du Chants de l'Edda, daté du XIIIe siècle, disant : « Il n'est pire tourment/ pour l'homme intelligent/ que d'être de soi mécontent. »⁷⁰⁴

Néanmoins, la présence dudit Esfahani affiche, tout de même, une thérapie qualitative pour Baldassare. Loin de la manière archaïque, voire dogmatique, cette thérapie se dresse, successivement, au fur et mesure des échanges discursifs avec les gens rencontrés durant les séquences pérégrines. Avec le prince persan, musulman et sereinement cultivé, le bibliothécaire fait le point à propos de la thèse apocalyptique ainsi que de celle du centième nom de dieu. Il acquiert cependant une explication étalée sur le point de vue de la religion musulmane, logiquement soutenue et raisonnable, par rapport à la logorrhée des dogmatiques religieux et des despotes superstitieux. Manifestement attachée au texte coranique, où est mentionnée l'idée des Meilleurs-Attributs d'Allah, à l'image du huitième verset de la

⁷⁰¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, pp. 347-348.

⁷⁰² - *Ibid.*, p. 350.

⁷⁰³ - *Id.*, p. 350.

⁷⁰⁴ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 354.

sourate Ta-Ha (n° 20) : « *Allah, Point de divinité que Lui ! Il possède les noms les plus beaux* »⁷⁰⁵. Toutefois, l'exégèse coranique n'évoque aucun état de convergence, ne serait-ce qu'illusoire, avec les tendances superstitieuses. En revanche, la dite exégèse incite, intensément, sur la méditation réflexive par rapport aux différents phénomènes, qu'ils soient d'ordre humain, animal, végétal ou cosmique. C'est parce que, selon l'affirmation de Abdelkader Hassaïn-Daouadji :

« L'univers, nous dit le Coran, est un grand livre plein de symboles ou "Ayâtes"⁷⁰⁶ destinés à ceux qui sont doués d'entendement. Les signes se trouvent dans tous les systèmes organiques et inorganiques et peuvent être déchiffrés par ceux qui les comprennent. »⁷⁰⁷

À cet égard, étant conforme à l'enseignement coranique, le persan Esfahani, « *ne voit pas du tout les choses de la même manière* »⁷⁰⁸, à savoir que ladite manière renvoie à celle qu'avance la horde des millénaristes. Tel que révèle le prince Esfahani dans un long discours, le positionnement de la pensée musulmane est nettement loin de l'affolante frénésie d'aveuglement et d'obscurantisme, répandue dans les quatre coins du monde, à l'approche de l'année 1666. Dans un raisonnement solidement judicieux, vacillant entre l'énoncé coranique et la réflexion logique, Baldassare se voit transposé d'une confusion déroutante et opaque vers une paisible clarté lumineuse. Explicitement, il concède : « *Ayant ainsi transformé, en quelque sorte, le doute en certitude et l'obscurité en clarté.* »⁷⁰⁹ Cependant, mis à part le contenu du sujet en question, on constate que, quand la perception change d'angle, les données s'agencent autrement, le fait qui débouche sur des conclusions visiblement distinctes, voire inédites. C'est ce que met en exergue, sans ambages, l'impact de la rencontre avec le Persan qui, sans évoquer l'avènement apocalyptique, parvient à omettre l'hypothèse de l'existence d'un nom divin suprême, notamment que le surnommé, Mazandarani, ne figure pas parmi les érudits, dont la renommée scientifique est reconnue et approuvée⁷¹⁰. Cette omission entraîne, par conséquent, le rejet catégorique d'un éventuel pouvoir surnaturel, d'une part et

⁷⁰⁵ - *Le saint Coran*, (trad. M. E.-M. OULD BAH), Éd. Dar Al Coran Al-Karim, Beyrouth, 2012, p. 312.

⁷⁰⁶ - Le terme ayât (plur. Ayât), est un mot arabe renvoie au « *Verset intégré dans une sourate coranique. Symbolise le Coran dans son ensemble car la ayâ, qui évoque les miracles de la divinité, est elle-même miracle aux multiples ramifications symboliques et allégoriques* », In M. CHEBEL, *op. cit.*, p. 63.

⁷⁰⁷ - A. HASSAÏN-DAOUADJI, *Pour une Lecture Universelle du Coran*, Éd. Ibn-Khaldoun, Tlemcen, 2000, p. 16.

⁷⁰⁸ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 354.

⁷⁰⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 356.

⁷¹⁰ - D'après *Ibid.*, p. 356.

d'autre part, l'affaiblissement considérable de la teneur fonctionnelle des superstitieuses hérésies.

Au prisme de la Différence, cette séquence avec le prince persan incarne, d'une manière indéniable, la strate formatrice qui émerge instantanément à l'encontre de la singularité distinctive de l'Autre. Ajoutons également que cette strate n'est activée que sur une piste d'intellection et de réflexion actives, tout à fait semblable à celle des deux passagers, le Génois et le Persan. À vrai dire, ce n'est pas le positionnement de la pensée musulmane qui doit manquer à Baldassare, habitant à Gibelet, au voisinage d'une mosquée dont l'Imam est lui aussi un aimable voisin ; il s'agit du cheikh Abdel-Bassit. Cependant, c'est plutôt l'agencement dans lequel s'annonce ladite pensée, prise en ses coordonnées de mouvance contextuelle. D'ailleurs, le prince comme l'Imam, s'accordent sur le profil contestable du présumé érudit de Baghdad, Abou Maher al-Mazandari, l'auteur du manuscrit, dévoilant explicitement le centième nom de Dieu.

En outre, devant l'éventuel prodigieux pouvoir du nom suprême, l'Imam rejette toute probabilité par l'argument du contre-exemple. Evidemment, ce contre-exemple est bel et bien le vieux Idriss. À propos des prodiges dudit manuscrit, le cheikh Abdel-Bassit réplique, calmement et sans le moindre doute ni trouble, « *quels prodiges ? Idriss possède ce livre depuis des années, quel prodige a-t-il accompli en sa faveur ? L'a-t-il rendu moins misérable ? Moins décrépît ? De quel malheur l'a-t-il préservé ?* »⁷¹¹ À ce moment, impatient de parcourir le contenu du livre mythique qu'il tient entre ses mains, Baadassare ne s'attarde pas sur la réflexion de son voisin car, celui-ci, semble-t-il, présente juste le familier, pour ainsi dire, le *déjà connu* et non pas le Différent ni l'inconnu. Manifestement, l'état de l'inattention continue jusqu'à la veille du départ du bibliothécaire qui rencontre l'Imam Abdel-Bassit et lui annonce son imminent voyage. Le cheikh ne manque pas de souligner que, « *pour connaître le monde, il suffit de l'écouter. [...] Les routes et les pays ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà, rien que nous ne puissions écouter en nous dans la paix de la nuit ?* »⁷¹² Or, Baldassare semble déjà épris par l'aura du voyageur qui, selon la sagesse hindoue, « *[...] doit frapper à toute les portes avant de parvenir à la sienne, il faut avoir erré à travers tous les mondes extérieurs pour atteindre enfin au tabernacle très intime.* »⁷¹³

⁷¹¹ - *Ibid.*, pp. 28-29.

⁷¹² - *Ibid.*, pp. 28-29.

⁷¹³ - Rabindranāth TAGORE, *In* F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 132.

À comparer la réflexion du cheikh avec l'aveu Baldassarien, à la fin dudit périple : « *Ultime superstition [...]. Le Centième Nom est à mes côtés, [...]. Je l'ai désiré, je l'ai trouvé, je l'ai repris [...]. Désormais, je ne l'ouvrirai plus. Demain, j'irai l'abandonner* »⁷¹⁴ ; on remarque que c'est quasiment la même conception mentale. Seulement, le voyageur génois, ne s'en rend compte qu'après avoir d'abord effectué son Odyssée viatique où, il atteint sa génoise Ithaque et y jette, en fin de compte, les amarres de sa caravelle, en abandonnant définitivement ses contraignants soucis et doutes. En empruntant un des sages apophtegmes de Confucius, C'est dire que, « *la lanterne de l'expérience n'éclaire que celui qui la porte* »⁷¹⁵, ce qui explique la pertinence de l'exercice et de la mise en épreuve.

Il paraît qu'entre la réflexion du départ, avancée par l'Imam, et celle de l'arrivé, développée par le Génois, un seul élément a changé, c'est le sujet voyageur. Le changement de celui-ci, au sens de l'écart entre Baldassare avant le périple et Baldassare après le périple, renvoie congrûment à l'ensemble des expériences entreprises et, donc, au taux des connaissances acquises aux méandres des multiples sinuosités pérégrines. Il en découle clairement que l'Odyssée baldassarienne expose une entreprise de construction de savoir, dans laquelle, « *l'épine de l'expérience vaut toute une brousse d'avertissements* »⁷¹⁶, affirme James Russel Lowell. Ajoutons par ailleurs que, pour Baldassare, ladite entreprise est diagonalement traversée par l'interaction avec la pluralité de l'Autre qui, d'une part, apaise l'Être, et de l'autre, favorise et renforce l'extension de la conscience de soi. Ce fait est ostensiblement appuyé par Helen Keller⁷¹⁷, attestant que, « *ce ne fut pas le sens du toucher qui m'apporta la connaissance ; la connaissance du monde ne peut se construire que dans le va-et-vient du moi à l'autre.* »⁷¹⁸ Toujours est-il utile de rappeler que, cette exigence, portée à la coprésence du Moi avec l'Autre, accentue l'intérêt sur la teneur des singularités et des d'écarts. Ces derniers, mis en mouvance par les diverses formes de relations, débouchent sur un fructueux état d'échange et de partage, régi par le respect mutuel. Lequel état accrédite ostensiblement une atmosphère de tolérance fonctionnelle, conjointement, d'Être et de Faire.

⁷¹⁴ - *Ibid.*, pp. 502.

⁷¹⁵ - Note de lecture.

⁷¹⁶ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 264.

⁷¹⁷ - Helene Adams KELLER, (1880-1968), conférencière et militante politique américaine. Etant aveugle et sourde, elle est la première personne handicapée à obtenir un diplôme universitaire.

⁷¹⁸ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 129.

Dans le même sillage, à bord du Sanctus Dionisius et non loin du prince persan, une autre forme de Différence se présente ostensiblement à travers un relief de pluralité, d'hétérogénéité, et de dissemblances. Il s'agit du petit groupe de passagers à qui adhère le bibliothécaire, lors de sa navigation maritime allant de Gênes vers Londres. Il s'agit d'une rencontre polychrome, issue de la coïncidence, dont le facteur instigateur principal n'est autre que la coprésence en temps et en lieu. En effet, à bord de la même caravelle en pérégrination d'une traversée dépassant les deux mois, quatre compagnons, préalablement étrangers les uns pour les autres, se retrouvent réunis autour de la même table, partageant le même repas du soir et discutant amicalement à propos de plusieurs sujets. Outre le prince persan, Ali Esfahani et son traducteur français, le père Ange, ledit cercle d'amitié, restreint, regroupe aussi un chirurgien et un négociant vénitien, Girolamo Durrizi.

En résonnance à l'historique rivalité *veniso-génoise*, Baldassare souligne, non sans stupeur, « *jamais je n'aurais cru que je deviendrais l'ami d'un Vénitien* »⁷¹⁹, le fait qui traduit, sans détour, l'héritage actif de l'aversion génoise vis-à-vis de tout ce qui est vénitien. A titre opérationnel, cette aversion n'est que de l'ordre d'une représentation foncièrement figée, pour ainsi dire, nullement actualisée ni contextuellement raisonnée. En revanche, elle est, selon Edgar Morin, « *animée par la peur de l'autre, le mépris de l'autre, la haine de l'autre.* »⁷²⁰ Néanmoins, le niveau intellectuel du bibliothécaire, raffiné, d'un côté, par la pratique marchande, et de l'autre, par l'aventure viatique, incite la réflexion non seulement à surpasser l'attitude archétypique, mais à cultiver un lien plus ou moins amical. Au sujet dudit Vénitien, Baldassare atteste délibérément :

« Il est vrai qu'en mer, lorsque deux négociants se rencontrent au cours d'une longue traversée, une conversation s'installe. Mais les choses avec lui sont allées au-delà, nous avons trouvé dès les premières phrases tant de préoccupations communes que j'en oubiai aussitôt toutes les préventions que mon père m'avait inculquées. »⁷²¹

Ainsi, l'attraction des affinités communes renverse, sur le plan contextuel, toute forme de rigidité xénophobe, notamment pour un sujet dont la verve réflexive est vivace. Par cette transgression positiviste, le Génois fait preuve de la pertinence de la présence de l'Autre conformément au sens garaudyen, qui réintègre les autres dans le Moi, parce que « [...] *les autres ne m'aident pas seulement*

⁷¹⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 339.

⁷²⁰ - E. MORIN & T. RAMADAN, *Au péril des idées*, Éd. Presse du Châtelet, Paris, 2014, p. 154.

⁷²¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 339.

à me connaître moi-même, mais [...] je n'existe que par eux et avec eux. »⁷²² Quant au rejet de l'Autre, il entraîne la réduction du Moi à la stérile platitude de l'*idem*. T. Ramadan considère ce rejet comme un phénomène de dégénérescence du fait que, « *sectoriser, c'est déjà perdre un peu de vie dans la façon de régénérer la pensée.* »⁷²³ Mais, à la longue, le peu de mal devient un fléau. Cependant, en face de l'écrasant morcèlement qui domine les diverses traditions humaines, notamment à l'heure actuelle, Edgar Morin déclame : « *Relier, relier, relier ! Relier les connaissances, relier les êtres, relier les membres d'une même société, relier les sociétés les unes aux autres* »⁷²⁴, d'autant plus que, « *sur terre, il y a place pour tous* »⁷²⁵, rétorque judicieusement Friedrich von Schiller.

Pour sa part, Baldassare parvient non seulement à se détacher de son joug ancestral, mais surtout à justifier son comportement par la force du contexte, d'une part et d'autre part, par l'exercice de la même profession, le négoce. Par ailleurs, tout en entretenant sa nouvelle amitié avec le passager vénitien, le bibliothécaire génois découvre la raison profonde, semble-t-il, de cette entente, à la fois, limpide et fluide. Il s'agit d'un autre point commun entre lui et le Vénitien, qui s'avère de profil pluriel ; il est Vénitien d'origine, mais il n'est point sédentaire tout au long de sa vie à Venise. En termes précis, Baldassare exprime son constat :

« *Sans doute le contact entre nous a-t-il facilité par le fait que Girolamo bien que né à Venise, mais a vécu depuis l'enfance sous divers cieux d'Orient [...] à Candie, puis à Tsaritsyne, [...], à Moscou même, où il semble bénéficier d'un grand prestige. Il réside au Faubourg des Etrangers [...]. On y trouve des traiteurs français, des pâtisseries viennois, des peintres italiens ou polonais, des militaires danois ou écossais, et bien entendu, des négociants et des aventuriers de toutes origines. On a aménagé, à l'extérieur de la ville, un terrain où des équipes de joueurs s'affrontent, ballon au pied, à la façon d'Angleterre. Le comte de Carlisle, ambassadeur du roi Charles, y assiste parfois en personne.* »⁷²⁶

À l'image de Baldassare, qui est d'origine génoise mais de naissance Gibeletin, de confession chrétienne mais de voisinage musulman, Girolamo est, pour sa part, Vénitien portant une redingote dont les fils de tissage appartiennent à plusieurs contrées d'Orient et d'Occident. Du coup, les deux amis se ressemblent dans leur pluralité potentielle. Laquelle pluralité n'est en fait qu'un entassement d'écarts, instantanément amplifiés à chaque campement et à chaque port. Seulement, tout en recueillant ces écarts par l'interaction avec l'Autre et l'Ailleurs, le sujet amplifie,

⁷²² - R. GARAUDY, *Parole d'homme*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1975, p. 145.

⁷²³ - E. MORIN & T. RAMADAN, *op. cit.*, p. 161.

⁷²⁴ - *Ibid.*

⁷²⁵ - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 674.

⁷²⁶ - A. MAALOUF, *op. cit.*, pp. 339-340.

certes, son Moi, mais en contrepartie, il s'éloigne de ses semblables, sans atteindre toutefois l'entité de ses dissemblables. Ainsi, une épaisseur de Différence s'affirme de plus en plus, faisant émerger ostensiblement, de part et d'autre, le statut d'étranger, qui s'avère « *la métaphore de la distance que nous devrions prendre par rapport à nous-mêmes pour relancer la dynamique de la transformation idéologique et sociale.* »⁷²⁷ En effet, cette distanciation, requise à l'échelle individuelle, remet en surface l'état d'écart que présente le sujet par rapport à son état d'être antérieur. Ce qui évoque la pertinente résonnance de la strate initiatique qui confectionne potentiellement l'écart en fine corrélation avec le changement, positivement présumé, progressif et évolutif, du sujet. Conséquemment, il en découle, encore une fois, l'étroite relation joignant la Différence et l'initiation sur le même axe syntagmatique, où la première expose l'épaisseur substantielle de l'altérité, alors que la seconde véhicule le volet de la mouvance, en qualité d'activité, à la fois, motrice et génératrice.

Cependant, la fraîche amitié véniso-génoise, entre Girolamo et Baldassare, bâtie sur un fond de sensibilité hostile, assiege, par-dessus le marché, une convergence effective en ce qui concerne l'étrangéité ; pour admettre, sans conteste, la conclusion de l'auteur suédois Hajlamar Bergman, « *il n'y a qu'un lien éternel et durable qui nous unisse : notre qualité d'étranger.* »⁷²⁸ Ce fait le confirme la plume du diariste qui, devant la chaleureuse invitation du Vénitien pour le rejoindre en Moscovie et habiter le département réservé aux étrangers, transcrit le vœu non pas d'un voyageur mais d'un étranger, disant : « *Si j'avais encore le cœur flottant et les jambes légères, je me serais peut-être détourné de ma mère natale pour rejoindre ce Faubourg des Étrangers dont le seul nom me tente.* »⁷²⁹ En somme, la qualité d'étranger devient, pour les deux pérégrins, le premier chaînon de la rencontre, à partir de laquelle se confirme, de plus en plus, une relation, quoique de voyage mais, tout de même, amicale.

Néanmoins, le parcours, que prend cette présente figuration de la Différence, allant de l'hostilité xénophobe à l'homogénéité amicale, dévoile un état de transformation, élaboré aux essieux d'une conscience active, en perpétuelle construction, voire reconstruction de ses ressources savantes. En effet, ce potentiel de savoir intervient, à bon escient, en amortissant l'aigreur de l'hostilité par la reconnaissance de la singularité de l'Autre. Ne manquant pas toutefois de souligner sur

⁷²⁷ - J. KRISTEVA, *op. cit.*, p. 196.

⁷²⁸ - Dans son œuvre *Nous les Book, les Krok, les Rotb*, éditée en 1912, *Note de lecture*.

⁷²⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 341.

son carnet de voyage, « *je continue à hésiter et à sourire d'embarras chaque fois que j'écris " mon ami vénitien ", mais je continuerai à le faire, et un jour je m'y habituerai* »⁷³⁰, Baldassare fait d'abord preuve de prise de conscience de son tort sectaire, et, par la suite, procède à une remédiation réflexive et comportementale. Cette remédiation est traduite, d'une part, par le respectueux égard vis-à-vis des diverses composantes de l'Autre car, « *le sujet constitue son identité dans la différence* »⁷³¹, et d'autre part, par l'accueil actif via le dialogue et l'échange dans le dessein d'une présence partagée, du fait que, « *la vraie rencontre n'aura lieu entre nous que si chacun parcourt tout le chemin vers l'autre.* »⁷³² En d'autres termes, ce fait présente la tolérance en termes de pensée, d'acte et de comportement ; pour ainsi dire, c'est cet « *élan généreux d'une fraternité humaine, par-delà les différences des mœurs et des croyances.* »⁷³³ Ainsi, par le biais de son acte de remise en question et de sa mouvance envers l'Autre, le Génois met en scène le fait que « *la pensée fait l'expérience de l'humanité.* »⁷³⁴

Conjointement à ce rapport dyadique, Baldassare présente l'élément charnière du quadruple groupe de passagers. Vu la manifeste réserve du prince persan, l'hypersensibilité du prêtre français, notamment devant la volubilité langagière du négociant vénitien, le bibliothécaire génois se retrouve, à plusieurs reprises, au beau milieu d'une atmosphère de susceptibilités, parfois, excessives. C'est le cas, en effet, de la séquence, regroupant les quatre passagers, où un fructueux échange s'établit entre le vénitien et le persan. À défaut d'une langue commune entre eux, la présence du traducteur français, le père Ange, s'avère pertinemment utile. Seulement, en expliquant les reproches du patriarche moscovite au pape, Durrazzi avance clairement que, « *[...] les moscovites, comme les Anglais, se plaisaient à appeler le Saint-Père "antéchrist".* »⁷³⁵ L'ecclésiastique dudit groupe rejette brutalement cette expression, et rétorque à l'attention du Vénitien : « *Vous feriez mieux d'apprendre le persan pour dire ces choses de vous-même, moi je ne désire souiller ni ma bouche ni l'oreille du prince.* »⁷³⁶

⁷³⁰ - *Ibid.*, p. 340.

⁷³¹ - C. SAHEL, (sous la dir.), « Conscience de l'altérité », *La tolérance*, Éd. Autrement, no. 5, Série Morales, Paris, 1996, p. 19.

⁷³² - David GROSSMAN, *In* F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 598.

⁷³³ - N. CRONK, (sous la dir.), *Etudes sur le traité sur la tolérance de Voltaire*, Éd. VIF, Oxford, 2000, p. 6.

⁷³⁴ - C. SAHEL, *Ibid.* 726.

⁷³⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 348.

⁷³⁶ - *Ibid.*

Le conflit s'identifie par une double défaillance. En premier lieu, d'une ma-ladresse langagière, dépourvue de toute forme d'égard pour le corps religieux, est émise par un sujet dont la ferveur confessionnelle est quasiment remplacée par un pragmatisme cartésien. En second lieu, on trouve, en contrepartie, de la part du prêtre, une hargneuse réaction verbale, accompagnée d'une impétuosité gestuelle, dont le trouble précipite ouvertement la fin de l'entrevue, supposée amicale. Toutefois, au prisme du standard de la décence, on peut dire que la part du tort dans la présente altercation est plutôt du côté de l'ecclésiastique qui, en tant qu'homme de religion, doit faire preuve de plus de contenance, de maîtrise de soi-même et, surtout, de sage éloquence verbale et comportementale. Toute forme de violence n'est en fait qu'une carence de bon sens. En outre, le statut que présente, le tra-ducteur, Ange, présente, selon les données contextuelles, celui de l'instruction, à la fois, savante et sagace. Or, le comportement manifesté évoque beaucoup plus une sorte d'intransigeance.

Dans ce sillage, il est pertinent de faire allusion au texte coranique, qui com-mande solennellement, « ﴿ Appelle au chemin de ton Maître par la sagesse et l'édi-fication belle. Discute avec les autres en leur faisant la plus belle part ﴾ »⁷³⁷, – sou-rate, *Les Abeilles*, verset, 125 – (An-Nahl, n° 16). Ce qui est commenté par exégèse qu'Allah ordonne au prophète, Mohammed (ﷺ), d'appeler les gens à l'adoration du Dieu Unique, par la belle parole, qui insinue, sans conteste, la mesure, le bon sens, et surtout le ménage avec gentillesse et bon escient du verbiage de l'audi-toire.⁷³⁸ Ceci est conforme aux propos d'Alain, qui atteste : « *Un sage se distingue des autres hommes [...] par plus de raison.* »⁷³⁹ Notamment pour l'homme de reli-gion, présumé être foncièrement sage, au verset 63 de la sourate *Le Critère* (Al-Furqân, n° 21), la même référence coranique ajoute, en guise de caractérisation distinctive des croyants, que : « ﴿ Les adoreurs du tout miséricordieux sont ceux qui vont par terre modestement – si des ignorants les interpellent, ils disent : "Salut" ﴾ »⁷⁴⁰ Selon l'exégèse, cela signifie que, les adoreurs d'Allah se reconnaissent os-tensiblement par la modestie, la sérénité et la dignité, entièrement exempte de toute forme d'orgueil. En plus, dans le cas où ces adoreurs sont affrontés par une manifestation verbale malveillante, ils sont appelés à ne répondre que par des pa-roles de bien, sinon à garder le silence, le fait qui les aide opérationnellement à

⁷³⁷ - In I. IBN KATHÎR, *op. cit.*, p. 754.

⁷³⁸ - D'après *Ibid.*, p. 755.

⁷³⁹ - A. CHARTIER, *Idées. Introduction à la philosophie*, Éd. Flammarion, Paris, 2010 [1939], sp.

⁷⁴⁰ - In I. IBN KATHÎR, *op. cit.*, p. 981.

pardonner car, la belle parole et les propos de bienveillance sont à l'image « *﴿ du bon arbre dont la racine est ferme, la ramure dans le ciel ﴾ et qui donne ses nourritures en toute saison ﴾* », – Sourate Abraham, versets, 24-25 – (Ibrâhîm, n° 14). De la sorte, même dans un contexte, dominé par les diverses formes de Différence, allant jusqu'à l'ordre antagoniste, on sera, tout de même, en mesure de dresser des ponts de reconnaissance, de respect et d'échange. Pour n'en dire qu'un seul mot, on sera bel et bien dans le luxe de l'atmosphère tolérante.

Du reste, il est hors de tout doute que, l'instigateur principal dudit épisode conflictuel, entre le sceptique vénitien et le religieux français, réside, d'une part, dans l'absence du respect de la part du Vénitien, dont le scepticisme ne justifie aucunement le dénigrement de la confession de l'Autre, et d'autre part, dans la déchéance des mœurs de la bonne conduite envers l'Autre, le Différend, en conséquence des jugements stigmateurs de la part du vicaire. Ces deux volets de carence expriment ouvertement le cas de figure d'une instance d'intolérance, nourrie essentiellement par le non-respect et la non-bienveillance vis-à-vis des Différences.

Quant à Baldassare, par souci d'éviter tout incident de maladresse, voire d'offense avec ses compagnons, il opte alors pour la circonspection. De la sorte, il pense que le mieux serait à ce que : « *Je les fréquenterai [...] séparément, à moins qu'ils ne se rencontrent d'eux-mêmes, sans mon intermédiaire.* »⁷⁴¹ Cependant, à l'inverse de la loquacité de Girolamo et de la susceptibilité d'Ange, le Génois adopte la stratégie de la mesure, autant que, selon le Maître Sénèque, « *toute vertu est fondé sur la mesure.* »⁷⁴² Bien ancrée dans l'attitude sceptique, Baldassare s'est bien nourrie de cette devise suite à son entourage arabo-musulman qui prône, comme sagesse ancestrale, que « *le meilleur réside dans la modération et le pire dans l'extrême.* »⁷⁴³ Par ce faire, Baldassare, au moyen de sa compétence langagière multiple, parvient à remplacer, en toute aisance, le traducteur français. Outre la fluidité des échanges, le Génois réussit, manifestement, à maintenir une ambiance allégée entre les interlocuteurs, sans manquer, toutefois, à tirer profit de l'occasion. En effet, la discussion et l'échange présentent une opportunité pour affermir ses connaissances. À ce propos, Baldassare avoue clairement, à la suite de la demande du Persan, « *le prince espérait que je pourrais le [traducteur] remplacer. Je n'y vis aucun inconvénient, bien au contraire. J'étais tout aussi intéressé que lui par ce que*

⁷⁴¹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 348.

⁷⁴² - In F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 435.

⁷⁴³ - Note de lecture.

pourrait nous dire cet homme. »⁷⁴⁴ Ainsi, avec son savoir, son savoir-être et son savoir-faire, Baldassare réussit à installer une atmosphère ambiante de tolérance et de respect mutuel, du coup, favorable pour le partage et l'échange pluriel.

Par surcroît, la palette illustrative de la manifestation de la Différence ne peut faire litière de l'aventure affective qui traverse diagonalement le périple du jeune Ambriaco à la quête de la panacée livresque, *Le Centième Nom*. En plein méandres du risque et du hasard, Orphée fait figure à travers un paradigme féminin, que présentent successivement, mais d'une manière croisée, Marta et Bess. Sous la résonnance des agencements événementiels, d'une part et d'autre part, des agissements individuels de chacune de ces deux dames, se dresse un profil de vive passion émotionnelle, dont la densité n'est point semblable pour les deux sujettes. Entre Marta et Bess une matrice différentielle dresse deux reliefs d'effet ostensiblement distingués. C'est respectivement le cas d'un premier amour, non avoué par la force des circonstances mais retrouvé importunément dans les plis des routes, et une émotion, fruit d'un fortuit passage, préalablement dédaignée et qui n'est reconnue qu'une fois perdue. Autrement dit, l'affection prend une nouvelle signification dont l'impact n'est aucunement proportionnel aux moments partagés ni à l'attraction charnelle, mais plutôt à une dimension purement humaine qui émeut profondément la réflexion.

À vrai dire, Baldassare, considérant Marta sa « *boussole* »⁷⁴⁵, n'en accueille en fin de compte que peines et trahison. En revanche, en ce qui concerne l'Anglaise, il trouve « *au voisinage de cette femme une tribu.* »⁷⁴⁶ En termes de la dyade, Moi/Autre, on trouve que Marta appartient au cercle du voisinage gibelet du bibliothécaire, le fait qui dénote d'emblée que, le taux des similitudes est relativement élevé entre eux. Tandis que pour Bess, c'est bel et bien le cas d'une étrangère, chose qui met en scène une ample figure d'altérité. Autant que « *Du commerce des cœurs les esprits s'enrichissent* »⁷⁴⁷, cette Autre, étrangère par rapport à la voisine, initie opérationnellement Baldassare à l'expérience émotionnelle. D'où, il apprend que « *Aimer n'est pas un projet/ c'est l'instant qui nous éclaire.* »⁷⁴⁸ En effet, cet instant se présente pour le Génois lors de son départ précipité de Londres, le lendemain du fameux incendie de 1666. Au moment où, malgré les longues flammes

⁷⁴⁴ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 369.

⁷⁴⁵ - *Ibid.*, p. 183.

⁷⁴⁶ - *Id.*, p. 489.

⁷⁴⁷ - Jean François MARMONTEL, *In* F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 341.

⁷⁴⁸ - *Ibid.*, p. 342.

du feu, « *Bess avança quand même, sans se retourner, et sans trop se presser, et je la suivis au même rythme. [...] Bess avait su choisir le chemin le plus sûr.* »⁷⁴⁹ Particulièrement, quand, elle assure au Génois une place dans l'embarcation, et se retire aussitôt, en faisant « [...] *non de la tête, et de la main un signe d'adieu.* »⁷⁵⁰ Cette acte d'altruisme ne cesse de hanter l'esprit du bibliothécaire, parce que, dit-il, « [...] *je l'ai quitté comme une étrangère, alors qu'elle m'a donné en quelques jours ce que des êtres bien plus proches ne me donneront pas en toute une vie.* »⁷⁵¹

En somme, selon les propos du diariste, exprimant les résultats partiels de cette expérience, on trouve qu'au sujet de la voisine, Marta, il conclut tristement : « *J'ai rêvé d'une femme qui m'a préféré un brigand* »⁷⁵², quant à l'Anglaise, Bess, il en parle avec tant d'émotion à un point qu'il aspire « *si j'étais Dieu, c'est pour Bess que j'aurais sauvé Londres.* »⁷⁵³ La portée sémantique de ces propos de synthèse traduit une classification hiérarchique, allant du négatif vers le positif, présentant respectivement, la voisine et l'Anglaise. C'est dire, à la manière virgilienne, il est des amours qui avilissent et d'autres qui honorent. En outre, une fois arrivé à bon port, Baldassare décerne que sa fougue émotionnelle a qualitativement enrichie sa conscience perceptive. Ainsi, en dépit de son double drame orphique, l'action de la Différence du profil du partenaire finit par générer du sens en présence, bien entendu d'un intellect pensant. En termes précis, extraits de *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, « *l'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement.* »⁷⁵⁴ En effet, la trahison de Marta et la perte par inadvertance de Bess, mettent l'état d'esprit du page amoureux à son ultime épreuve.

Tout en recensant ses mésaventures avec l'énumération de ses lourdes pertes de temps et d'être chers, Baldassare préserve, au moyen de son pragmatisme opérationnel, l'étincelle de sa joie de vivre tel que traduit son vœu, « *Pourtant, je ne suis pas malheureux.* »⁷⁵⁵ Certes, cela ne veut pas dire qu'il n'y a aucune retombée de tristesse, seulement, son aménagement semble aussi efficace que le Moi

⁷⁴⁹ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 441.

⁷⁵⁰ - *Ibid.*

⁷⁵¹ - *Id.*, p. 442.

⁷⁵² - *Id.*, p. 495.

⁷⁵³ - *Id.*, p. 500.

⁷⁵⁴ - HEGEL, (trad. J. HYPPOLITE), *La Phénoménologie de l'esprit*, Éd. Mouton, Paris, 1941, pp. 22-23.

⁷⁵⁵ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 495.

raisonneur se voit dominant, et du coup, il se charge des rênes. Par ce faire, Baldassare acquit de l'expérience, en rendant la mésaventure, une séquence d'apprentissage, ce qui appuie, par action, l'assertion du philosophe hollandais, Spinoza, déclarant que, « *qui se sert de son entendement ne peut succomber à aucune tristesse.* »⁷⁵⁶ En effet, ladite réaction du Génois dénote un aménagement, à la fois, ingénieux et sage. D'une part, le sujet s'en préserve de la déception et de l'amertume, et d'autre part, il en gagne la paix avec lui-même afin de pouvoir poursuivre, en premier lieu, sa vie en harmonie individuelle, et conséquemment, familiale et sociale.

À la suite de cet éventail illustratif, on constate qu'effectivement multiples séquences, mettent en lumière l'imbrication organique de la Différence dans la trame de fond du récit narré. Conjointement à la situation viatique, qui déclenche le débit évènementiel, se greffe un processus initiatique, dont la source est, bien entendu, l'activité pensante. Cette dernière dénote, sans ambages, une conscience en œuvre d'extension de son capital d'information au moyen de la perception et de la construction, voire reconstruction. Agissant en tant qu'une dyade de réception et de restructuration d'informations, la dite dyade affiche, cependant, un relief d'apprentissage, qui se voit dominant dans toutes les postures du protagoniste, Baldassare. Depuis son départ de Gibelet, ce marchand génois est continuellement en écoute des idées, des explications et des démonstrations, portant sur divers sujets, entre autres, celui des dates apocalyptiques présumées. Lors d'une de ces séquences, il reconnaît, sans détour, qu'« *avant de l'écouter, je croyais savoir des choses [...] ; à présent je sais que je ne savais rien.* »⁷⁵⁷

Notons bien qu'il ne se résigne pas seulement aux échos, ni des tenants, ni de leurs adversaires, plutôt il se construit ses propres raisonnements et synthèses en intime compagnie de son *calame*⁷⁵⁸ et de son carnet de voyage, dont les pages sont « *la chair de mes jours, et surtout mon ultime compagnon.* »⁷⁵⁹ Albert Bandura⁷⁶⁰ confirme cette modalité d'initiation qui relève de l'apprentissage social.

⁷⁵⁶ - Baruch SPINOZA, In HEGEL, *op. cit.*, pp. 22-23.

⁷⁵⁷ - A. MAALOUF, *op. cit.* p. 410.

⁷⁵⁸ - « *le Calame est une section du roseau, une tige taillée en longueur et apprêtée en vue de son usage dans le domaine de la calligraphie arabe. Il symbolise les emplois intellectuels dont se servaient les anciens pour écrire sur le papyrus ou le parchemin* », In M. CHEBEL, *op. cit.*, p. 80.

⁷⁵⁹ - *Ibid.*, 1, p. 384.

⁷⁶⁰ - Psychologue canadien, né en 1925, précurseur du courant de la psychologie sociale et auteur de la théorie sociale cognitive, en 1986. Actuellement il est professeur émérite à l'université Stanford (USA).

Fondé sur les interactions continues entre les déterminants cognitifs, comportementaux et environnementaux, cet apprentissage, propulsant la théorie cognitive sociale, corrobore que « *c'est la logique de la pensée qui fournit un moyen de vérifier la validité du raisonnement.* »⁷⁶¹ À cet égard, il serait bien évident que, « *la connaissance peut être produite aussi bien qu'évaluée en utilisant des règles d'inférence.* »⁷⁶² C'est précisément ce qui arrive à Baldassare, qui répète à maintes reprises : « *je suis constamment en train de me tourner et de me retourner sur moi-même, dans ma tête comme dans mon lit, à me demander ce que je dois croire, qui je dois croire.* »⁷⁶³

Par ailleurs, la trame des diverses aventures et rencontres, entreprises par le héros, déploie un étoilement du phénomène de la Différence, qui se manifeste en tant que facteur stimulateur de l'activité pensante et, du coup, du processus d'apprentissage. Par ses deux essieux substantiels, l'altérité et le mouvement, la Différence s'avère clairement revigorée par l'agencement viatique, qui dresse, à chaque déplacement et à chaque rencontre, une mise en scène d'interaction et d'échange avec autrui. Singulièrement, le marchand génois, en circonstance de quête de connaissance, réussit à récolter une épaisse instruction, tout en raffermissant ses connaissances par le biais des rencontres, à la fois, variées et plurielles. Cette extension de savoir est le fruit des instances de rencontres et d'échanges avec des gens inconnus et, surtout, différents. En effet, pour ce Génois, la similitude ne figure point sur le relief de ses opérateurs initiatiques. En revanche, la Différence ethnique, confessionnelle, sociale et philosophique, régénère ostensiblement son intellect et l'incite à tisser de nouvelles connexions. Ces dernières traduisent l'assimilation de nouvelles connaissances, voire la compréhension approfondie et affermie d'autres connaissances antérieures.

Le plus saillant dans l'agissement aventurier de Baldassare consiste à son aménagement du flux des Différences, rencontrés tout au long de ses déambulations. Entre des écarts de langues, de provenances, de culte, de confessions, de profession et de terre, Baldassare se retrouve, se procrée des repères propres à lui sur des terres lointaines et au milieu des gens inconnus. Il parvient, en outre, à dresser des ponts de contacts, de liens et de relations aussi fertiles que celles d'amitié et d'alliance. En caravane ou en bateau, le Génois d'Orient s'ouvre sur son

⁷⁶¹ - A. BANDURA, (trad. J.-A. RONADAL), *L'apprentissage social*, Éd. Mardaga, Bruxelles, 1980, p. 167.

⁷⁶² - *Ibid.*

⁷⁶³ - A. MAALOUF, *op. cit.*, p. 194.

entourage, non pas avec une attitude hautaine ni dénigrante, mais affable et bien respectueuse. C'est ainsi qu'il s'entend harmonieusement avec le tailleur aleppin, le bijoutier juif, le greffier constantinopolitain, les capitaines des bateaux, avec qui il voyage, ainsi que leurs matelots, les anglais à l'image du collectionneur Cornelius Wheeler, du Chapelain et de Bess, les passagers rencontrés tels que le Vénitien, le prêtre français, sans oublier ses voisins de Gibelet, qui « *m'adulaient plus qu'ils ne me jalouaient* »⁷⁶⁴, avoue clairement Baldassare.

Le mot d'or résumant cette entente n'est autre que la Tolérance. A vrai dire, au beau milieu de ses aventures, plus particulièrement, ses mésaventures, Baldassare fait preuve d'un comportement raisonné. En dépit de sa crise de doutes et son embarcation pour une aventure odysseenne, ledit Baldassare ne cesse de manifester le respect envers la Différence de l'Autre. Cette attitude, quoique initialement présente en germes chez lui, en raison de l'exercice de la pratique marchande, elle se voit, néanmoins, remarquablement renforcée par l'interaction des écarts tout au long des pérégrinations. A voir l'ampleur des écarts, il n'est pas du tout aisé de maintenir une attitude, à la fois, réceptive et compréhensive, notamment devant l'avalanche aléatoire des imprévus. Or, « *les différences rendent nécessaire la tolérance.* »⁷⁶⁵ Le cas du Génois s'explique, singulièrement, par la dominance de la strate intellectuelle, notamment qu'il se caractérise par un scepticisme ouvertement cartésien. Ce fait favorise déjà la culture de l'attitude tolérante, surtout que, chez Locke, « *la tolérance est liée à une attitude sceptique.* »⁷⁶⁶ En guise d'explication des propos dudit philosophe anglais, William Walwyn précise que, « *la conscience n'est assujettie qu'à la raison telle qu'elle est réellement, ou telle qu'elle paraît à celui qui la consulte, et elle ne peut être convaincue et persuadée que par-là.* »⁷⁶⁷ Cependant, pour une conscience raisonnante, toute perception de nouveaux phénomènes active instantanément un élargissement de connaissance à la manière d'une extension du Moi par la distinction de l'Autre. De la sorte, génère la reconnaissance du Différent dans toutes ses formes.

En somme, si la Différence stimule l'activité pensante afin de déterminer l'inconnu du Différent, de l'Autre, en tant que possible à conquérir, elle échafaude au fond la substance vivante d'un *Nous* qui englobe le Moi et l'Autre, dans une

⁷⁶⁴ - *Ibid.*, p. 11.

⁷⁶⁵ - M. WALZER, (trad. C. HUTNER), *Traité sur la tolérance*, Éd. Gallimard, Paris, 1998, p. 10.

⁷⁶⁶ - J. LOCKE, (trad. J. LE CLERC & J.-F. SPITZ), *Lettre sur la tolérance et autres textes*, Éd. Flammarion, Paris, 2007 [1992], p. 186.

⁷⁶⁷ - *In Ibid.*, p. 34.

construction mutuelle ostensiblement dynamique. Une telle construction n'est certes autre que la tolérance de l'attitude, la tolérance du comportement et la tolérance de l'esprit. Selon Baldassare, le pattern de la présente œuvre, la forme explicite de cette construction est la rencontre plurielle et le partage sans réserve ni sanction. Pour ainsi dire que, l'étoilement de la Différence, déployé par la conscience activement réflexive, édifie sans ambages une réalité tolérante, de faits, de ressentis et de faire.

Conclusion

En termes de conclusion, on peut dire que, tout le long du périple baldassarien, une seule caractéristique semble dominer la mouvance événementielle (viatique, aventurière et scripturaire) ; il s'agit du processus intellectuel. En effet, la trame structurelle du récit, amassant une pluralité de strates opérationnellement entrecroisées, est minutieusement régentée, au niveau du plan de surface, par l'activité de la conscience dynamique de l'élément protagoniste. Cette conscience, mise dans un agencement de cataclysme naturel et, surtout, d'absurdité logique, s'embarque dans une quête thérapeutique, dont l'objectif fondamental est la récupération de l'équilibre de la pensée raisonnable et logique. Pour ce faire, le mouvement insistant de la conscience en crise, figuré par Baldassare déchu par les doutes, se traduit par une mouvance géographique sur les traces d'une source d'informations, de savoirs et de sens logiques : ceci est alors le livre du centième nom de dieu.

À cet égard, le périple baldassarien confectionne, en marge des aventures, une entreprise de construction de savoirs du fait que, « *Le conflit d'idées attaque de façon dynamique la structure cognitive.* »⁷⁶⁸ Toujours est-il utile de préciser que ladite *attaque* n'est pas une forme d'altération de l'organisation, elle signifie plutôt la stimulation du mouvement de la réflexion dans l'optique d'une réorganisation. Si la cognition est « *l'acte d'apprendre* »⁷⁶⁹ au sens du processus d'acquisition de la connaissance, l'acte en question consiste impérativement à « *changer le niveau d'organisation des informations.* »⁷⁷⁰ De cette manière, on déduit que, le fait de réorganiser les informations établit une nouvelle connaissance.

Dans ce sillage, on constate sans conteste que, la pratique viatique du marchand génois s'affine beaucoup plus à une entreprise intellectuelle qu'à un simple

⁷⁶⁸ - A. GIORDAN, *op. cit.*, p. 182.

⁷⁶⁹ - *Dictionnaire des Notions*, p. 191.

⁷⁷⁰ - M. WALZER, *op. cit.*, p. 168.

programme de pérégrinations. L'épaisseur signifiante du périple baldassarien réside dans l'envergure, manifestement constructive, que déploie l'agissement dudit marchand. D'une trame purement viatique, bifurque un amas de reliefs aventuriers, chacun de ces reliefs met en scène un gisement d'apprentissage et d'initiation. Selon l'étude du profil du sujet-protagoniste, des composantes principales de son histoire (voire les deux premiers chapitres de la présente étude), lesdits reliefs se segmentent en une structure de fond, triadique. Cette structure se compose d'abord du relief aventurier, ensuite, du relief charriant le rapport interactionnel entre le Moi et l'Autre, et enfin, du relief de l'épreuve de la différence. Le fonctionnement de cette structure s'alimente mutuellement à la manière d'un engrenage en boucle dont la résultante est la conception maaloufienne de la tolérance.

Cependant, comment parvient-on à passer d'une texture de type viatique à une construction vraisemblablement philosophique et singulièrement humaniste telle que la tolérance ? A vrai dire, *Le périple de Baldassare* abrite une chaîne d'éléments thématiques qui s'imbriquent fonctionnellement en ourdissant une toile d'un thème cadre, celui de la tolérance. En premier lieu, c'est l'aventure qui s'annonce sous la couverture du voyage qui, outre son qualificatif d'école, se voit ostensiblement renforcée par l'ampleur du risque et de l'imprévu, traits distinctifs de l'élan aventurier. Cet assemblage amplifie tellement l'envergure des faits vécus qu'ils deviennent de l'expérience car, cette dernière se définit essentiellement par l'articulation étroite d'un subir et d'un faire, ainsi que par la fusion d'une passivité et d'une activité.⁷⁷¹ La singularité de l'aventure du marchand s'amplifie par l'ajout d'un double statut, celui du témoin et du diariste narrateurs, le fait qui consolide le vécu des circonstances par plus d'implication de la part de la conscience du sujet aventurier. De ce fait, l'aventure baldassarienne s'avère, constructivement initiatique, au sens d'une pertinente continuité du processus réflexif et cérébral.

En second lieu, ce relief initiatique, établi en marge de l'activité pérégrine baldassarienne, s'affine à une intense interaction entre le Moi et l'Autre. Tellement opérationnels, ces deux éléments assiègent le couple fondamentalement fonctionnel dans la présente aventure viatique. Agissant en interdépendance, lesdits composants, (Moi/Autre), établissent un gisement de construction d'ordre interne et externe ; chacun des deux composants détermine l'autre, le nourrit, le soutient et l'équilibre. Par ce faire, ces derniers déferlent un éventail, à la fois, dynamique et

⁷⁷¹ - D'après A. OGIER & L. QUÉRÉ, *op. cit.*, p. 40.

polychrome, d'une altérité substantiellement positive, qui s'exprime dans un vecteur, simultanément, individuel et social. Autrement dit, l'interaction, qu'entreprend la structure binaire, Moi/Autre, déploie un étroit entrecroisement à dessein constructif. Les procédés modaux de ce dessein s'avèrent, notablement, l'ouverture d'esprit, d'une part, et de l'échange communicationnel, d'autre part. D'où, la strate initiatique du périple se voit consolidée par une équation de construction croisée entre le Moi et l'Autre. Ce qui met en exergue, encore une fois, la dominance de l'activité cérébrale.

En dernier lieu, un autre niveau de construction s'imbrique au soubassement des deux premiers niveaux précédents, respectivement, celui de l'aventure ainsi que celui de l'Altérité. Ce troisième palier expose le phénomène de la *Différence* en tant que foyer actif et modérateur de l'expérience de l'altérité et, conséquemment, de l'aventure viatique. L'analyse dudit phénomène explique, d'une manière scénique que, le périple baldassarien amasse, au sein de l'entreprise aventurière, une mise à l'épreuve de la différence. Dans le même sillage, la pratique viatique, qui déclenche indubitablement l'interaction avec autrui, s'avère un processus régenti par l'écart, alors que celui-ci est l'assise référentiel de la *différence*. Pour Baldassare, la gestion réflexive, et conséquemment comportementale de l'écart, arbore une toile d'un vivre-ensemble, singulièrement sustenté par la rencontre plurielle et l'échange de teneur, simultanément, diaprée et formatrice. Ce fait est explicitement approuvé par J. Locke, qui considère que, « *La tolérance rend possible les différences ; les différences rendent nécessaire les différences.* »⁷⁷²

A cet égard, on déduit que, par une pratique viatique, annonçant l'immersion dans l'Ailleurs, se greffe une strate aventurière qui met en action une construction croisée du Moi et de l'Autre. Ce croisement constructif n'est, à vrai dire, qu'une gestion réfléchie de l'écart, autrement dit, de la Différence. La résultante de cet engrenage expose un relief d'extension de connaissance vers l'inconnu, l'inhabituel et le différent. L'appréhension intellectuelle, inconditionnelle et non sélective de ces derniers, assiège, sans doute, l'état de tolérance. Baldassare en est bien une preuve illustrative.

Quant au plan profond, il s'attache à la conscience auctoriale, qui se manifeste à travers la texture scénique ainsi que de ses différentes composantes. Notons que tout texte n'est que l'enfantement en mots de la conscience de son auteur,

⁷⁷² - M. WALZER, *op. cit.*, p. 10.

élément générateur de la fiction. Selon Marcel Proust, cette conscience est « *une puissance qui joue "des secrètes harpes qu'elle s'est faites du langage". Elle exprime ainsi l'unité profonde du Moi.* »⁷⁷³ De ce fait, par l'entremise de son protagoniste, visiblement intellectuel, Amin Maalouf échafaude son propre positionnement vis-à-vis des frénétiques turbulences, notamment celles qui sont issues des diverses formes de dogmatisme. Ainsi, la condensation intellectuelle du Génois, traduit une vive invitation à la pratique de la réflexion logique et de la pensée raisonnable. De la sorte, Baldassare expose l'image de l'intellectuel sartrien, qui « *prend conscience de l'opposition, en lui et dans la société, entre la recherche de la vérité pratique (avec toute les normes qu'elle implique) et l'idéologie dominante (avec son système de valeurs traditionnelles).* »⁷⁷⁴ Autrement dit, tout individu est censé se prendre en charge par sa faculté réflexive afin qu'il puisse atteindre l'état de conscience de son individualité, active, opérante et intègre, au sein de son groupe sociétal. Edward Saïd, pour sa part, explique d'une manière claire et précise ledit profil en disant :

« *L'intellectuel n'est ni un pacificateur, ni un bâtisseur de consensus mais quelqu'un qui s'engage et risque tout son être sur la base d'un sens constamment critique, quelqu'un qui refuse quel qu'en soit le prix les formules faciles, les idées toutes faites, les confirmations complaisantes des propos et des actions des gens de pouvoir et autre esprits conventionnels.* »⁷⁷⁵

De ce fait, le trait intellectuel relève de la force, à la fois, génératrice et régissante du calibre narré. L'objectif de cette dernière n'est nullement réduit à une attraction par l'artefact langagier, ni fictionnel, que présente la dimension dénotative du texte. En revanche, le dessein de la dite force est l'édification d'un pattern de rencontre pacifique et plurielle, non sélective ni discriminatoire, qui prône l'échange et le partage. Autrement dit, C'est promouvoir un état de vivre-ensemble, présentant d'un côté une ouverture d'esprit, et de l'autre, une bienveillante reconnaissance. Sans l'ombre d'un doute, cet état n'est autre que de la *tolérance*, où le Moi et l'Autre se construisent mutuellement et se complètent harmonieusement tout en préservant leurs singularités respectives. Cela met en relief, par conséquent, la construction d'un *Nous* d'ordre humain et d'étendue universelle ; un *Nous* tellement diapré qu'il renferme les diverses tendances et sensibilités : ethniques, confessionnelles, idéologiques et civilisationnelles. Cependant, il est indubitable qu'une telle envergure exige une rigide infrastructure de savoir, de savoir-

⁷⁷³ - J. VASSEVIERRE, & N. TOURSEL, *op. cit.*, p. 66.

⁷⁷⁴ - J.-P. SARTRE, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Éd. Gallimard, Paris, 1972, pp. 40-41.

⁷⁷⁵ - F. MONTREYNAUD, *op. cit.*, p. 354.

être et de savoir-faire car, telle qu'atteste un représentant de la sagesse hindoue, Ramakrishna, seule « *la connaissance conduit à l'unité, comme l'ignorance mène à la diversité* »⁷⁷⁶ : le verbe, *connaître*, demeure alors le facteur fondamental de l'union et de la formation, en macrostructure, du groupe, de la communauté et de la nation, bref, de la famille humaine.

Pour ce faire, Amin Maalouf s'appuie sur l'intellect et sur l'entendement en tant que facultés singulièrement spécifiques de l'être humain dans le but de donner forme, par l'entremise de la fiction, à un monde possible, indubitablement meilleur. La particularité majeure de ce monde consiste à ce qu'il préserve et reconnaisse les singularités de tous, en assurant la dignité pour tout un chacun, sans étiquette, ni classification. Ainsi, c'est au moyen de la connaissance et du savoir qu'on peut édifier, selon Maalouf, le meilleur des mondes, un monde régit par le dialogue, l'entente, et le partage. En d'autres termes, l'agent moteur de cet état de figure n'est autre qu'une entreprise, particulièrement, intellectuelle, du fait qu'elle aménage l'amas des singularités dans un processus d'enrichissement mutuel. Évidemment, cette entreprise n'est autre que la pensée tolérante qui abrite et parraine les différences en les dotant d'un dynamisme de convergence et de construction. En effet, fléchir les pointes acérées des diversités et, endoctriner la divergence des écarts pour établir des foyers de rencontre, ne sont certes que les manifestes œuvres d'une consciente conscience, proprement dit, d'un intellect actif et d'un esprit pensant.

⁷⁷⁶ - *Ibid.*, p. 129.

Conclusion générale

En guise de conclusion générale, la présente étude, inscrite dans le sillage d'une lecture critique, s'ambitionne à déterminer, en termes opérationnels, la portée sémantique de la tolérance au prisme du calibre fictionnel de la trame narrative intitulée, *Le périple de Baldassare*. C'est également, et par voie de conséquence, l'identification du positionnement de l'auteur, Amin Maalouf, par ce qu'il est le concepteur structural et le régisseur langagier de ladite trame. A cet égard, il est question de reconnaître l'objet afin de dévoiler les traits distinctifs de la main artisanale, pour ainsi dire, appréhender le sens de la notion de tolérance selon le glossaire notionnel, voire conceptuel, maaloufien.

D'après l'agencement contextuel et événementiel que recèle *Le périple de Baldassare*, l'intérêt est porté simultanément sur le volet de l'ampleur des épreuves endurées, d'une part, et d'autre part, sur la consistance individuelle du protagoniste. La mise en contraste de ces deux éléments, répandue tout au long du relief narratif, accentue le rapport entre l'attitude et le faire déployés par le personnage principal. La conjugaison de ce rapport débouche, cependant, sur un état résultant qui se dévoile progressivement et s'avère, en fin de compte, celui de la tolérance. Néanmoins, un trait révélateur affiche sa dominance dans les plis des méandres de l'aventure narrée : il s'agit du trait réflexif et intellectuel, démarquant conjointement l'agencement contextuel ainsi que l'état d'être et de faire du protagoniste. Du coup, se dresse une contiguïté causale entre la strate intellectuelle, dont la variante indicielle est le sujet protagoniste, et la notion de la tolérance.

Ce cas de figure fait l'objet d'étude de la présente analyse qui s'anime principalement par l'objectif de délimiter le fonctionnement du gisement que déploie le rapport problématique entre l'activité intellectuelle et l'exercice de la tolérance. Ce fait met en surface le franc désaccord entre les deux éminents philosophes français, Voltaire et Descartes. Descartes déclare sentencieusement que c'est plutôt l'intolérance qui est la nature de l'être humain, alors que Voltaire qualifie la tolérance par l'apanage de l'Homme⁷⁷⁷. Par l'entremise de ladite trame narrative, la présente analyse pointe le gouvernail sur le couple, intellect/tolérance, dans le dessein d'interroger l'envergure opérationnelle de sa ligature structurelle. A cet égard, *Le bruissement intellectuel dans l'écriture de la tolérance*, intitulé de la présente lecture, prend en charge ledit questionnement en faisant de l'énoncé textuel, *Le périple de*

⁷⁷⁷ - « L'homme n'est pas naturellement tolérant », In J. LAFFITTE & N. BARAQUIN, *Dictionnaire des philosophes*, Éd. Armand colin, Paris, 2007, p. 257.

Baldassare, à la fois, le corpus d'étude et l'étalon expérimental de l'acte scripturaire, dont l'objet est la tolérance.

Dans le but d'élucider la manifestation procédurale dudit couple, une démarche analytique est mise au point. Cette démarche se résume en deux versants, dont le premier assiège la strate des composantes, alors que le second présente celle de l'état abouti, voire résultant. En termes méthodologiques, ces versants présentent successivement les trois chapitres auxquels est segmentée l'entité de cette analyse. Notons que, dans le texte maaloufien, la tolérance n'apparaît ni, par un vocable récurrent, ni par l'objet de la quête viatique ; c'est plutôt par l'entremise d'un phénomène qui prend corps dans la toile de fond que dresse l'interaction entre l'état d'être et de faire du personnage principal avec son contexte environnemental et aventurier.

De ce fait, le premier chapitre prend en charge, à titre particulier, l'identification des composantes de la matrice de l'*Être* baldassarien. Ces composantes renvoient, évidemment aux caractéristiques saillantes du protagoniste-voyageur, qui est de même le meneur du périple. Au nombre de trois, lesdites caractéristiques s'attachent, respectivement, aux traits ethnique et confessionnel, à la profession exercée et à la compétence communicationnelle. La manifestation en concert de ces composantes avance un profil d'ensemble, démarqué par la pluralité. Ce fait justifie l'état de la dynamisante ouverture d'esprit et l'agissement mesuré du protagoniste.

Baldassare se distingue, sommairement, par son ascendance génoise, bien qu'il vive dans une des échelles⁷⁷⁸ de la rive méditerranéenne orientale, particulièrement la ville de Gibelet. Conjointement à cette origine se greffe la sensibilité confessionnelle du Génois qui demeure fidèle à la papauté chrétienne. En dépit de sa franche distinction avec les membres de son entourage local et territorial, à dominance arabo-musulmane, Baldassare, en jésuite chrétien, mène une vie sociale en fine intégrité, c'est-à-dire, sans aucune contrainte ségrégative, ni hégémonique. Ce fait met en scène une gestion positive de la différence, soit de la part du régime politique et social en place, faisant image parlante de la constitution musulmane, soit de la part du Génois, qui reconnaît consciencieusement la différence de son identité par rapport à celle de son voisinage. Un tel aménagement dénote un état

⁷⁷⁸ - En référence au roman, *Les Échelles du Levant*, d'Amin MAALOUF, édité par Le Livre de Poche, en 1998, à Paris.

d'esprit raisonnablement équilibré, amplement apte pour le partage sans aucune atteinte aux limites de la bienveillante reconnaissance mutuelle.

S'ajoute ensuite la pratique du négoce comme deuxième distinction, appuyant de plus en plus le trait de la pluralité. Certes, on n'exerce guère le commerce à titre solitaire, mais indubitablement avec une communauté d'autres commerçants, de revendeurs et de clients. De ce fait, l'interaction avec autrui s'avère tellement inhérente à l'exercice du négoce qu'elle en est, elle-même, le fond substantiel. Outre le mouvement des marchandises, le commerce, gravitant autour d'un intérêt mutuel entre le vendeur et le client, assiège une mise en rapport, au-delà du paradigme du semblable (identitaire, confessionnel et ethnique). L'objectif est l'édification d'une crédibilité mutuelle, susceptible de devenir, notamment pour le commerçant, le capital d'affaires. A cet égard, par l'exercice de cette profession, Baldassare acquiert de la consistance dans son comportement avec des clients dont le profil est aussi multiple que varié. De la sorte, s'accomplit, pour ledit Génois, le raffermissement de son esprit ainsi que celui de son ouverture, à la fois accueillante et intègre. Ainsi, prospère l'héritage familial et s'épanouit, conséquemment, le commerce et la bourse budgétaire du bibliothécaire, dans une ambiance de réciprocité d'entente, de respect et de bienveillance.

En dernier lieu, c'est la compétence langagière multiple qui vient consolider le trait de pluralité caractérisant les deux premières composantes. Issu de la différence entre la terre d'origine et celle du vécu, Baldassare grandit dans une atmosphère familiale bilingue et, avec la pratique marchande, son bilinguisme devient un plurilinguisme de plus en plus affirmé. L'objet de son commerce consiste en plus, dans le négoce des curiosités, c'est-à-dire, tout ce qui est objets exceptionnels et artistique, sans oublier les manuscrits rares des éminents érudits. Ainsi, Baldassare, dont le commerce est la revente des œuvres artistiques et savantes, s'avère indubitablement imprégné, d'une manière ou d'une autre, par la qualité distinctive de sa marchandise car, tel que souligne l'adage populaire arabe, celui qui manipule le parfum, n'a pas besoin de se parfumer. Cependant, en plus des connaissances proprement dites, ledit négociant parvient à maîtriser les diverses langues dans lesquelles sont exprimées les divers savoirs, contenus dans les plis des ouvrages commercialisés. Cet interaction livresque permet, par conséquent, à Baldassare de tonifier simultanément le capital de ses savoirs ainsi que celui de ses relations commerciales et, du coup, sociales. D'ailleurs, c'est par cette singulière compétence que ce dernier parvient, après tant d'aventureuses pérégrinations, à se réapproprier le livre recherché, à résoudre également les instances, difficilement tendues, et

surtout, à ourdir une large trame de relations à différents profils et à divers degrés d'amitié et d'affectivité.

À la suite de cet éventail, analysant les composantes du profil caractéristique du protagoniste, on constate la dominance explicite du trait de la pluralité qui s'insère en tant qu'élément substantiel dans la constitution de la dimension individuelle et sociale chez le personnage principal. L'habileté du Génois en négoce ainsi qu'en communication plurilingue expose l'activité dynamique du trait intellectuel, qui régit, en filigrane, le gisement des faits et des effets des composantes caractéristiques de l'Être. Ces dernières Agissant en amas et/ou distinctivement, construisent la cheville ouvrière de l'attitude ouverte et respectueuse du Baldassare, plus précisément dit, de l'*Être baldassarien*. Il en découle, cependant que la matrice plurielle construit l'attitude tolérante. Plus succinctement, disons que, *la pluralité prédispose la tolérance*.

Quant au second chapitre, il interroge les éléments saillants du parcours aventuriers que rapportent les carnets de voyage du diariste, Baldassare. Ce parcours est fonctionnellement segmenté en trois méandres d'épreuves à dense calibre exposant, à l'image du héros virgilien, une figure de descente aux enfers. Pour ledit Génois, la chaîne des épreuves s'inaugure par le surgissement d'un paradoxe d'ordre purement intellectuel, à la suite duquel Baldassare sombre dans une crise de doute, où la superstition prend l'égide en écrasant toute trace de la raison. Refusant d'adhérer entièrement à la folie de la déraison, le marchand s'accroche à son scepticisme et fait appel aux savoirs livresques afin de pouvoir dissiper l'imminent orage apocalyptique. Pour ce faire, ledit Baldassare entreprend un odysséen périple afin de retrouver un livre, susceptible de détenir dans le creux de ses pages la panacée universelle. Du coup, c'est le doute qui génère le mouvement pérégrin et l'oriente, à contrecourant, à la quête de la raison. Ce portrait évoque celui de l'auteur du *Discours de la méthode*, René Descartes, qui passe par une expérience de doute avant de parvenir au fameux cogito, « *Je pense donc, je suis* »⁷⁷⁹. Ainsi, il serait plausible de pasticher la formule cartésienne en disant : *je doute donc, je pense*. Pour ainsi conclure que, le doute baldassarien est la dénotation explicite d'une conscience active, d'une réflexion pensante et d'un intellect en construction de savoirs. Cela favorise, conséquemment, une disposition inconditionnée pour

⁷⁷⁹ - R. DESCARTES, *Discours de la méthode*, Éd. Grands Écrivains, Paris, 1987, p. 69.

l'apprentissage, au sens d'une ouverture pour le partage et l'échange. C'est ainsi que, selon Locke, la tolérance se lie étroitement à l'attitude sceptique.⁷⁸⁰

Par ailleurs, le parcours viatique baldassarien est envahi à deux reprises par la flèche de Cupidon, le fait qui greffe à la quête livresque un épisode de tendance orphique. En effet, cet épisode expose la deuxième épreuve pour Baldassare, qui s'éprend successivement des attraits de son cœur. Entre un amour antérieur, aventureusement renouvelé, et un amour rencontré accidentellement, ledit Génois fait l'expérience qualitative du sentiment amoureux en mettant ce dernier au crible de la réflexion intellectuellement émotive. A la grande surprise, c'est l'amour hâtif mais altruiste de l'étrangère Bess, qui démarque profondément la conscience du page amoureux, Baldassare, à l'inverse de l'ex-voisine, Marta, dont l'émotion, excessive au début, ne tarde pas à se fragiliser par l'indifférence et la trahison. Sans abattement, le marchand de Gibelet se ressaisit en concevant l'enseignement d'une telle épreuve. Devant cette distinction, c'est l'intellect qui (re)prend les rênes en soulignant dans la conscience émotionnelle que l'éventail initiatique s'étend aussi, sans encombre, sur le rayon de l'affect.

Concernant le troisième palier d'épreuve, il s'attache au projet viatique dans son ensemble. Lequel projet commence par l'unique objectif apparent, celui de récupérer un livre égaré par inadvertance ; néanmoins, au fil des sinuosités aventurières, notamment d'imprévus, d'autres objectifs s'ajoutent. De ce fait, l'itinéraire parcouru s'étend au fur et à mesure des aléas rencontrés, et finit par ne point ressembler à celui prévu au départ. La chaîne aventureuse du périple s'annonce déjà dès la première traversée et se poursuit jusqu'à la fin. D'abord, c'est la compagnie intrusive de Marta qui surgit juste avant la perte de toute trace du livre recherché suite à la mort en mer de son propriétaire Marmontel. Ensuite, c'est l'escroquerie de Morched Agha à Constantinople qui précède la dramatique humiliation de Baldassare au village de Katarraktis, (île de Chio), recherchant Sayaf, le mari volage de Marta. Par conséquent, la perte définitive de cette dernière, entraîne, pour le Génois, une déception émotive à profonde envergure. A ces mésaventures s'ajoutent de nombreux déplacements, traversés par des instances phénoménales : le défilé spectaculaire du faux messie, Sabbataï Tsevi (à Constantinople), la détention par l'armée hollandaise, l'affreux incendie de Londres, les navigations maritimes à grands risque et certaines rencontres singulièrement hostiles. De cette

⁷⁸⁰ - D'après J. LOCKE, *op. cit.*, p. 86.

manière, il s'avère indubitable que le périple baldassarien est une forme actualisée de l'*Odyssée* d'Ulysse.

Par ailleurs, l'entreprise viatique achevée par Baldassare dresse, en fin de compte, non pas un retour au point de départ, qui est la ville de Gibelet, mais un retour du Génois d'Orient à sa ville d'origine occidentale, Gênes. Ce fait affiche ostensiblement un second trait qui consolide, de plus en plus, la parenté entre ledit héros homérique et le protagoniste Maaloufien. Ce dernier, en revenant à l'Ithaque génoise, accomplit un regain de ses ressources ancestrales après avoir traversé une longue expérience d'altérité positive et d'intégration socio-culturelle dans la sphère orientale. Autrement dit, le marchand de Gibelet regagne sa ville natale, la *Superba*, en étant un être pluriel, densément construit par son assimilation des strates constructives de ses nombreuses expériences. De ce fait, la décision consistant à jeter les amarres définitivement au berceau génois, traduit un choix qui joint harmonieusement l'affectif à l'intellectuel dans une équation palliative, équilibrant le sentiment d'étrangeté de naissance par une interaction, à la fois, initiatique et nourrissante de la différence de l'Autre.

En somme, ce palier aventureux met en exergue le *faire* baldassarien, qui déferle, conjointement aux flux des épreuves, un relief de conduites raisonnables et ingénieusement adéquates par rapport aux excès des sensibilités superstitieusement dogmatiques de l'époque en question. Ce fait exprime la référence intellectuelle qui pilote le comportement en l'aiguissant vers des actions et des réactions tendant vers l'ouverture envers autrui en toute rectitude et intégrité. Dès lors, s'étale, de plus en plus, le profil d'un vivre-ensemble, dont le pattern actif est la manière d'agir et de réagir du protagoniste, qui ne cesse d'estamper, à chaque instance narrative, une dominance intellectuelle. Bref, les épreuves ne font que construire la conscience et, du coup, elles façonnent l'esprit et forgent le caractère.

Concernant le troisième chapitre, il met en connexion les fibres moteurs, issus consécutivement du relief actionnel de l'*être* et du *faire* baldassariens, d'où émerge l'équation opérante reliant l'intellect à la tolérance. Le premier niveau de cette équation consiste au rapport substantiel entre l'aventure et l'apprentissage. Par l'entremise du relief évènementiel du périple entrepris par le marchand de Gibelet, on constate que l'aventure s'imbrique en tant que strate dynamisante et, du coup, génératrice de l'initiation dans le paradigme du voyage. Baldassare revigore donc, l'ampleur initiatique par la conscience du sceptique qu'il est, notamment que l'expérience, pour lui, est la meilleure façon d'apprendre. En plus, avec

son statut de témoin et de diariste, le marchand voyageur se retrouve en situation de percevoir des informations et, par l'acte scripturaire, d'en construire de nouveaux savoirs. Au demeurant, le contenu du journal intime du diariste, exposant le débit narratif, n'est aucunement une passive description ni, des faits vécus ni, des aléas rencontrés. En revanche, les pages des quatre carnets présentent une série de synthèses d'informations, interrogées, réfléchies et raisonnablement reliées. Par ce faire, Baldassare remet quotidiennement ses sensibilités et ses découvertes au crible de la pensée raisonnable et de la réflexion argumentée. D'où résulte l'affermissement de sa nature débonnaire et de son aptitude de bienveillance et d'ouverture d'esprit.

Concernant le second niveau de ladite équation, reliant l'activité intellectuelle à la tolérance, ce dernier appuie le regard sur l'effet de la mouvance viatique qui, en marge de l'insertion dans l'Ailleurs, déclenche impertinemment une interaction entre le Moi et l'Autre. Cette interaction relève de la complémentarité constructive entre l'un et l'autre. Au prisme des aventures du bibliothécaire de Gibelet, l'Autre est plutôt une embase de valeur et un fond de ressourcement. Défini par sa distinction du Moi, le rapport avec l'Autre équilibre la délicatesse du Moi au sens de faiblesse, d'inconsistance et d'ignorance. De la sorte, l'assemblage du couple, Moi/Autre, suscite un processus de construction croisée, où la formation de chacun s'établit indubitablement au moyen de l'autre.

Plus particulièrement, la présente trame romanesque fait figure de deux formes de l'Autre : la première se manifeste à l'intérieur du Moi tandis que la seconde se déploie à l'extérieur du Moi ; ceci pour dire, respectivement, un Autre-interne et un Autre-externe. Pour Baldassare, qui est en mouvance, cet *Autre-externe*, appartenant au monde, présente un large éventail de profils, aussi multiple que divers. Quant à l'*Autre-interne*, il expose un Moi altéré dans le temps, pour ainsi dire, un Moi changé en raison de l'extension de la conscience sous l'effet du rapport avec l'autre, l'Autre pour le Moi et, le Moi pour l'Autre. Pour le Génois, ce croisement affiche l'élaboration d'un écart distinctif, simultanément, d'un état antérieur du Moi et de celui d'un autre Moi - l'Autre - ; lequel état est *semblable mais nettement distinct du Moi*.⁷⁸¹ Une telle allure d'interaction, à la fois, communicationnelle, constructive et initiatique, révèle l'activité ininterrompue d'un intellect qui ne cesse d'organiser et de réorganiser le capital des informations perçues. Dans cette mesure, il est évident que, la résultante à une coprésence entre le Moi

⁷⁸¹ - Définition générale de l'Autre.

et l'Autre s'avère pacifique, conciliatrice et, singulièrement, enrichissante de part et d'autre.

Quant au troisième et dernier niveau de ladite équation, il agence la tolérance et de la différence dans le même axe syntagmatique, dans la perspective de mettre en exergue le rapport fonctionnel reliant l'une à l'autre. Le trait d'union, entre ces dernières, n'est autre que le fait de penser et de réfléchir, ce qui renvoie à la faculté spécifique du genre humain. La toile aventurière de Baldassare met l'accent, en effet, sur l'activité réflexive en tant que facteur dynamogène de toute forme d'extension de la conscience, dont la modalité singulière est l'initiation. D'ailleurs, c'est cette activité pensante qui, d'une part, motive le rapport du Moi et de l'Autre, et d'autre part, l'aménage. Cependant, si la distinction entre ces deux derniers se résume à l'écart entre l'un et l'autre, c'est justement cet écart qui, par ailleurs, définit, installe et active la différence. Malgré son statut relativement péjoratif, la différence s'expose, tout au long du périple baldassarien, en un pertinent stimulateur de l'activité cérébrale car, c'est devant l'écart qu'expose l'Autre que, le Moi s'interroge, s'autocritique, *se ré-organise*, *se re-construit* et *se r-établit*. Ce fait génère spontanément une ambiance de partage et de vivre-ensemble, qui assure la reconnaissance et le respect pour toutes les singularités du genre humain.

Dans cette perspective et au prisme de l'écart, constaté dans les fines strates du présent débit narratif, l'exploration de la différence se déchaîne via les deux versants capitaux de la pratique viatique, l'altérité et la mouvance, agissant en opérateurs fonctionnels. L'activité de ses derniers s'imbrique dans un étroit dynamisme de complémentarité, dans le dessein de frayer l'accomplissement pérégrin. D'une part, au sortir des limites de l'espace du familier, le sujet s'expose aux effets de l'Ailleurs, déchaînés principalement par l'écart distinctif, autrement dit, par la différence. Cela veut dire que, toute immersion dans l'Ailleurs déclenche, forcément, une expérience d'altérité au sens d'une interaction continue avec la singularité de l'Autre, chose qui met à l'épreuve celle du Moi. L'agent déclencheur de cette instance d'endurance n'est sans nul doute que l'ampleur de l'écart, ce qui mène à déduire que l'épreuve s'avère certainement d'ordre intellectuel.

D'autre part, il est explicitement clair que, c'est seul au moyen du mouvement que se réalise cet affranchissement de l'Ailleurs et, par conséquent, l'accomplissement de l'expérience de l'altérité. En d'autres termes, le déplacement d'un lieu à un autre établit l'écart géographique, voire contextuel, duquel se déclenche

l'altérité. Sinon, la mouvance prend le fond potentiel au sein du changement substantiel qu'opère l'altérité, du fait que, toute forme de changement est, conceptuellement, le mouvement d'un point initial vers un autre point, différent et relativement lointain. Selon la référence temporelle, c'est également l'altération d'un état antérieur vers un autre état postérieur. Cette altération est l'écart qui, d'un côté, attise l'engrenage fonctionnel de la dyade, altérité/mouvance, et de l'autre, éperonne l'activité perceptive et réflexive.

Dès lors, on peut dire que, l'exercice de la mouvance viatique baldassarienne étend les pans de l'aventure au sens de l'immersion dans l'Ailleurs, ce qui affine le profil aventurier à une expérience de l'altérité, pour ainsi proprement dire, une expérience de la différence. Cette dernière, d'après le récit du diariste, Baldassare, étale une toile de découvertes traversées par plusieurs situations : rencontres plurielles, variant de la camaraderie à la fine amitié, séquences d'enrichissement de connaissances expérimentales, circonstances d'hostilité, voire d'incarcération arbitraire, actes de soutien socio-économique, et enfin, des instances d'attractions affectives. Cet amas de faits, vécus et endurés, déploie un changement qualitatif sur la personne dudit protagoniste ainsi que sur sa perception des choses et du monde. En dépit des pages de malheurs et d'humiliation dont il est victime, Baldassare ne perd pas la boussole de la bonne conduite. En revanche, il raffermi, sous l'effet des échanges croisés, la consistance de sa pluralité, qui prend de l'ampleur en déployant une conscience consciemment réceptive envers les diverses singularités d'autrui. Ce qui justifie, par ailleurs, l'image d'intégrité, de pardon et de bienveillance, preuves du comportement dudit bibliothécaire, ce par quoi s'achève l'équation maaloufienne entre la tolérance et l'activité intellectuelle. Autrement dit, A. Maalouf envisage la tolérance comme une expérience positive de la différence ; c'est alors une construction d'ordre intellectuel dans laquelle l'élément générateur n'est autre que nos différences.

Vue d'ensemble, la trame narrative, relatant un périple odysséen, s'agence, en fin de compte, en trois paliers catégoriels ; chacun de ces paliers expose une manifestation bien distincte. Le premier palier, à travers la matrice plurielle du protagoniste, affiche le profil de l'*Être baldassarien*. Présentant l'attitude projetée par l'auteur, cet *Être* est explicitement dominé par le caractère intellectuel, qu'il soit du contexte socio-ethnique, de l'exercice professionnel ou de la compétence communicative. Ce fait installe chez le sujet une prédisposition affirmée envers l'interaction positive avec autrui, épargnant, cependant, toute relation pernicieuse ou contact véhément.

Quant au second palier, il amonçèle le *Faire baldassarien*, qui se traduit par l'entremise des épreuves endurées, métaphoriquement dit, la descente aux enfers. En comparant l'ampleur des aventures entreprises avec la qualité actionnelle et réactionnelle de l'agissement du Génois, on constate que l'aménagement initiatique aiguise les diverses couches d'endurance. Dès lors, la phase d'épreuves du périple prend l'allure d'une école formatrice, conformément à l'adage populaire disant que, *le voyage forme l'esprit*. Néanmoins, la formation initiatique pour Baldassare consiste, particulièrement, à la culture du sens de la modération, notamment, en ce qui concerne les sensibilités individuelles et les singularités d'autrui. De ce fait, se forge chez le Génois d'Orient une attitude xénophile, c'est-à-dire accueillante et respectueuse à l'égard de l'étrangeté d'autrui, ce qui veut dire, une attitude tolérante.

Le troisième palier présente la catégorie du *Devenir baldassarien*, élaboré, bien entendu, en conséquence des deux premiers paliers. Ce devenir est progressivement frayé par le foisonnement d'*être* et de *faire* pour développer, en fin de compte, une construction affirmée d'une conscience à densité pensante, à la fois, touffue et élargie. En effet, tout au long des méandres événementiels, la consistance réflexive et comportementale de Baldassare ne cesse de prendre de l'épaisseur : ses doutes s'atténuent graduellement à l'inverse de ses connaissances qui s'amplifient et s'affirment de plus en plus, alors que, ses sensibilités pointues s'adoucissent cédant la place à une aire de compréhension et de pardon. Ce fait renforce éminemment l'envergure de la réceptivité de l'esprit et de l'âme, pour ainsi dire le calibre de la pensée et de l'agir tolérant chez la conscience dudit Génois car, toute action est d'abord une pensée, perçue, raisonnée et, enfin, approuvée.

En termes de résultante définitive, on peut résumer succinctement *Le périple de Baldassare* par l'assemblage fonctionnel d'un état d'*Être*, entraîné vers un état de *Faire*, au sens d'actions et de réactions à certaines données contextuelles, singulièrement spécifiques. Dès lors, s'établit, par voie de conséquence aux interactions du sujet avec son environnement, un état de Devenir, amassant un profil de changement aux mesures des composantes propres du sujet en question. Ainsi, selon la présente lecture, on peut synthétiser la trame narrative dudit périple par la formule générale suivante : Un Être + Un Faire → Un Devenir.

Plus profondément, cette équation correspond, respectivement, à : *Pluralité + Initiation* → *Tolérance*. Ce qui équivaut à dire que, un Être pluriel, donc à

dominance intellectuelle, une fois inséré dans un contexte d'épreuves, voire à tendance paradoxale, s'avère en mesure de rendre l'endurance, une aire d'apprentissage. Ainsi, dans le but de généraliser le cas du parangon baldassarien et par substitution conceptuelle, on écrit la précédente formule comme suit : *Pensée + Action* → *Tolérance*. A l'image de toute pensée, la tolérance se développe, donc se cultive et s'apprend. Cependant, l'apport substantiel de l'activité cérébrale dans l'élaboration de la tolérance devient ostensiblement clair. Certes, c'est un apport qui s'active dans les profondeurs, à la manière d'un foyer irradiant, ou en tant qu'assise principale, qui est autant fonctionnelle qu'opératoire. En d'autres termes, c'est, proprement dit, le bruissement intellectuel dans la construction de l'entreprise de la tolérance.

Néanmoins, ces équations déchaînent d'autres réflexions qui interrogent les essieux normatifs afin d'atteindre un devenir tolérant, le fait qui pointe le gouvernail critique sur l'allure de la pensée. Il faut souligner que, cette même pensée est issue de la nature et de la consistance de la connaissance, susceptibles de déterminer la portée des actions conséquentes. D'ailleurs, c'est ce qui affiche, dans un sens, la fragilité de la conception de la tolérance.

Par ailleurs, une autre piste, à soulever ultérieurement, consiste au rapport organique, repéré entre la différence et la tolérance, le fait qui octroie la possibilité d'avancer vers de nouvelles problématiques. Étant donné que la tolérance se dresse sur un gisement actif de la différence ; cette tolérance, n'abritera-elle pas une philosophie de la différence ? Plus profondément, ne serait-elle pas une phénoménologie de la différence ? Ces questionnements supposent une nouvelle détermination du paradigme de la tolérance, et suscitent, conséquemment d'autres études et recherches.

Références bibliographiques et sitographiques

1. Corpus

MAALOUF, Amin, *Le périple de Baldassare*, Éd. Grasset & Fasquelle, Paris, 2000.

Ouvrages de référence

A BEL, Olivier & POREE, Jérôme, *Le vocabulaire de Paul Ricœur*, Éd. Ellipse, Paris, 2007.

Achour, Christiane, *Convergence critique*, Éd. OPU, Alger, 2009.

ALAIN, *Aventures du cœur*, Éd. P. Hartmann, Paris, 1945.

ALAIN (CHARTIER, Émile), *Idées. Introduction à la philosophie*, Éd. Flammarion, Paris, 2010 [1939].

AÏSSANI, Yacine, *Psychologie sociale*, Éd. Armand Colin, Paris, 2003.

ALBAN, Claude, *1000 Citations littéraires indispensables*, Éd. Ellipses, Paris, 2001.

AL-BOUKHARI in *Al-Adab Al-Moufrad*, authentifié par cheikh ALBANI dans *Sahih Al-Adab Al-Moufrad*, disponible sur,

<http://www.hadithdujour.com>, consulté le 07.08.2017.

AMOSSY, Ruth, (sous la dir.), *Image de soi dans le discours*, Éd. Delachaux & Niestlé, Paris, 1999.

ARKOUN, Mohammed, *Humanisme et Islam. Combats et Propositions*, Éd. Barzakh, Alger, [2005] 2007.

—, *La construction humaine de l'islam*, Éd. Hibr, Alger, 2013 [2012].

ARISTOTE, *Poétique*, Éd. Livre de Poche, Paris, 2016 [1990].

ATTALI, Jacques, *La confrérie des Éveillés*, Éd. Fayard, Paris, 2004.

B ACHELARD, Gaston, *La formation de l'esprit scientifique*, Éd. Vrin, Paris, 2011 [1938].

BANDURA, Albert, (trad. Jean-A. RONADAL), *L'apprentissage social*, Éd. Mardaga, Bruxelles, 1980.

BARTHES, Roland, *Mythologie*, Éd. Seuil, 1957.

—, *Essais critiques*, Éd. Seuil, Paris, 1964.

—, *Le degré zéro de l'écriture*, Éd. Seuil, Paris, 1972 [1953].

—, *Le plaisir du texte*, Éd. Seuil, Paris, 1973.

—, *Le bruissement de la langue*, Éd. Seuil, Paris, 1984.

—, *L'aventure sémiologique*, Éd. Seuil, Paris, 1985.

—, *L'aventure sémiologique*, Éd. Seuil, Paris, 1985.

- BARTHES, Roland, KAYSE, Wolfgang & HAMONM Philippe, *Poétique du récit*, Éd. Seuil, 1977.
- BATAILLE, Georges, *L'Expérience intérieure*, Éd. Gallimard, Paris, 1943.
- BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Éd. Gallimard, Paris, 1955.
- BEAUD, Miche, *L'art de la thèse*, Éd. Casbah, Alger, 2005.
- BEKKAT, AMINA, *Edward Saïd, variation sur un poème*, Éd. Chèvre Feuille étoilée, Montpellier, 2006.
- BELORGEY, JEAN-MICHÈLE, *La vraie vie est ailleurs*, Histoires de ruptures avec l'Occident, Éd. Lattès, Paris, 1989.
- BENMAKHLOUF, ALI, *Le vocabulaire de : Averroès*, Éd. Ellipses, Paris, 2007.
- , *Pourquoi lire les philosophes arabes ?*, Éd. Sédia, Alger, 2016.
- BENNABI, Malek, *Les conditions de la renaissance*, Éd. El Borhane, Alger, 2009.
- BERGEZ, Daniel, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, (sous la dir.), Éd. Dunod, Paris, 1996.
- BERGSON, Henri, *L'énergie spirituelle*, Éd. PUF, Paris, 1982 (1919).
- BERQUE, Jacques, *Relire le Coran*, Éd. Albin Michel, Paris, 2012 (1993).
- BERTRAND, Denis, *Précis de Sémiotique littéraire*, Éd. Nathan HER, Paris, 2000.
- BONALD, Louis-Ambroise Vicomte de, *Essais analytiques sur les lois naturelle de l'ordre social*, Éd. Bibliothèque Impériale, Paris, 1800, p. 224, disponible sur, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56844327/f229.image>, consulté le 24.02.2018.
- BOUDON, Raymond, & al., *Cognition et sciences sociales*, Éd. PUF, Paris, 1997.
- BOUKROUH, Noureddine, *L'islam sans l'islamisme*, Éd. Samar, Alger, 2006.
- BOSSUET, Jacques-Benigne, *Œuvres complètes*, v. 6, p. 18, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=ObdDAAAaAAJ>, consulté le, 28.01.2015
- BOURGEOIS, Bernard, *Le vocabulaire de Hegel*, Éd. Ellipses, Paris, 2000.
- BOUTEMEN, LARBI, *L'épopée andalouse (Histoire de l'Andalousie musulmane)*, Éd. Alpha, Alger, 2013.
- BRUNEL, Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Éd. PUF, Paris, 1992.
-  BUSON, Frédéric de, & KAMBOUCHNER, Denis, *Le vocabulaire de Descartes*, Éd. Ellipses, Paris, 2002.
- ARATINI, Roger, *L'aventure littéraire de l'humanité*, Éd. Bordas, Paris, 1970.
- CHARLES Zarka & al., (sous la dir.), *Les fondement philosophiques de la tolérance*, Éd. PUF, Paris, 2002.

- Chartes, F. de, *Recueil des historiens des croisades, historiens occidentaux*, T. III, Éd. Académie des inscriptions et Belles Lettres, 1841, p. 468, disponible sur, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k51573t/f537.item>. La version en français moderne est prise de la traduction de *The Politically Incorrect Guide to Islam (and the Crusades)* de ROBERT SPENCER, disponible sur, <https://gpil.precaution.ch/?p=58#comments>, consultés le, 02.02.2018.
- CHAUTARD, Sophie, *Conflits au Proche et au Moyen-Orient*, Éd. Maxi-Livres, Paris, 2003.
- CHITOUR, Chems Eddine, *L'islam et l'Occident chrétien*, Éd. Casbah, Alger, 2001.
- , *L'islam du XXI^e siècle*, Éd. OPU, Alger, 2013.
- COCTEAU, Jean, *Poésie critique*, Éd. Gallimard, Paris, 1959.
- COHN, Dorrit, *Le propre de la fiction*, (trad. HARY-SCHAEFFER, Claude), Éd. Seuil, Paris, 2001.
- COLLAS, René, *Pensées graves et burlesques*, vol. 3 : *Pensées d'autrui*, Éd. Publibook, Paris, 2015.
- COLLET, Gérard, *Langage et modélisation scientifique, Le verbe, levier de l'apprentissage*, Éd. CNRS, Paris, 2000.
- COMPAGNON, Antoine, *Le démon de la théorie*, Éd. Seuil, Paris, 1998.
- CORMANN, Grégory et al., (éds.), *Différence et identité. Les enjeux phénoménologiques du pli*, Éd. OLMS, Zürich, 2006.
- COUPRIE, Alain, *Voyager et exotisme: thèmes et questions d'ensemble*, Éd. Haitier, Paris, 1986.
- CRONK, Nicholas, (sous la dir.), *Etudes sur le traité sur la tolérance de Voltaire*, Éd. VIF, Oxford, 2000.
- CROS, Edmond, *Le sujet culturel. Sociocritique et psychanalyse*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2005.
- DALGALIAN, Gilbert, *Enfances plurilingues : témoignages pour une éducation bilingue et plurilingue*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2000.
- DELACROIX, Henri, *Le langage et la pensée*, Éd. Librairie Félix Alcan, Paris, 1924.
- , *De la genèse à l'apocalypse*, Éd. Maxi-livres, Union européenne, 2001.
- D**ELCROIX, MAURICE & HALLYN, FERNAND, (s/dir), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Éd. Duculot, Paris, 1987.
- DELLEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Éd. PUF, Paris, 1993 [1968].
- , *Critique et clinique*, Éd. Minuit, Paris, 1993.
- DELEUZE, Gilles & FELIX Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie, Mille Plateaux*, Éd. Minuit, Paris, 1980.
- DEMORAND, Nicolas, *Le roman d'apprentissage*, Éd. PUF, Paris, 1995.

DENIS, Henri, *Histoire de la pensée économique*, Éd. Presses Universitaires de France, Paris, 1971 (1966).

DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Éd. Seuil, Paris, 1967.

–, *Marges de la philosophie*, Éd. Minuit, Paris, 1972.

DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Éd. Grands Écrivains, Paris, 1987.

DESSINGUE, Alexandre, *Le polyphonisme du roman*, Éd. P.I.E Petre Lang, Bruxelles, 2012.

DINET, Etienne & BEN IBRAHIM, Sliman, *L'Orient vu de l'Occident*, Éd. Alem El Afkar, Alger, 2008.

DOIRON, Normand, *L'art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Éd. Klincksieck, Paris, 1995.

DUMOULIE, Camille, *Littérature et philosophie*, Armand Colin, Paris, 2002.

DURVYE, Catherine, *Le roman et ses personnages*, Éd. Ellipses, Paris, 2007.

DEWEY, John, *Reconstruction en philosophie*, (trad. Di MASCIO, Patrick), Éd. Gallimard, Paris, 2014, (1920).

E VERAERT-DEMEDT, Nicole, *Sémiotique du récit*, Éd. De Boeck & Larcier, Bruxelles, 2000.

F AVRET-SAADA, Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts*, Éd. Gallimard, Paris, 1977.

FAYOLLE, Roger, *La critique*, Éd. Armand Colin, Paris, 1978,

FISCHER, Gustave-Nicholas, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Éd. Dunod, Paris, 1996 (1987).

FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique du Discours*, Éd. PULIM, Limoges, 2016 (1999).

FOUCAULT, Jean, (s/dir.), *Imaginaire du jeune méditerranéen*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2002.

G ARAUDY, Roger, *L'avenir : mode d'emploi*, Éd. Vent du Large, Paris, 1998.

–, *Parole d'homme*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1975.

GRAMONT, Jérôme DE, *La littérature comme expérience*, Éd. Corlevour, Paris, 2015.

GENETTE, Gérard, *Figures I*, Éd. Seuil, Paris, 1966.

–, *Figures II*, Éd. Seuil, Paris, 1969.

–, *Figures III*, Éd. Seuil, Paris, 1972.

–, *Nouveau discours du récit*, Éd. Seuil, Paris, 1983.

GIDE, André, *Journal*, T. 2, Éd. Gallimard, Paris, 1997 (1933).

–, *Les Faux-Monnayeurs*, Éd. Gallimard, Paris, 1925.

GLAUDES, Pierre & REUTER, Yves, *Personnage et didactique du récit*, Éd. Centre d'analyse Syntaxique de l'Université de Metz, sl, 1996.

GIORDAN, André, *Apprendre !*, Éd. Belin, Paris, 2016 (1998).

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, *Pour lire le roman*, Éd. De boeck-Duculot, Bruxelles, 1988.

GRAMONT, Jérôme De, (dir.), *La littérature comme expérience*, Éd. Corlevour, Paris, 2015.

GRAZIANI, Antoine-Marie, *Histoire de Gênes*, Éd. Fayard, Paris, 2009.

GREVISSE, Maurice, *Le bon usage*, Éd. Duculot, Paris-Gembloux, 1980.

GRIMARD, Édouard, *Une échappée sur l'infini : vivre, mourir, revivre*, Éd. Laymarie, Paris, 1889, p. 51, disponible sur,

[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54847514/f65.image.r="Eurydice morte me fit trouver la vérité"](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54847514/f65.image.r=), consulté le 28.03.2016.

GRIVEL, Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, Éd. Mouton, Paris, 1973.

GUENOM, René, *La grande triade*, Éd. Gallimard, Paris, 1957.

GUIDERE, Mathieu, *Méthodologie de la recherche*, Éd. Ellipses, Paris, 2004.

GUILLAND, L. *L'aventure mystique*, Éd. CEFAL, Liège, 1993.

HAMILTON, Edith, *La mythologie*, Éd. Marabout, Alleur, 2011.

HHANSENNE, Michel, *Psychologie de la personnalité*, Éd. De Boeck, Bruxelles, 2007.

HASSAÏN-DAOUADJI, Abdelkader, *Pour une Lecture Universelle du Coran*, T. 1, Éd. Ibn-Khaldoun, Tlemcen, 2000.

HASSAÏN-DAOUADJI, Abdelkader, *Pour une Lecture Universelle du Coran*, T. 2, Éd. Ibn-Khaldoun, (IDIK), Tlemcen, 2002.

HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*,

(trad. HYPPOLITE, Jean), Éd. Montaigne, Paris, 1941.

(trad. LEFEBVRE, Jean-Pierre), Éd. Flammarion, Paris, 2012.

–, *L'odyssée de la conscience*, Éd. Seuil, Paris, 1955.

HUME, *Enquête sur l'entendement humain*, Éd. Flammarion, Paris, 1983.

IBN'ARABI, Muhyi-D-Din, *La Sagesse des Prophètes*, (trad. BURCHHARDT, Titus), Éd. Albin Michel, Paris, 2008 (1995).

IBN KATHIR, *L'exégèse du Coran*, (trad. ABDOL, Harkat), Éd. Dar al-Kotob al- Ilmyah, Beyrouth, 2006.

JACQUARD, Albert, *Eloge de la différence. La génétique et les hommes*, Éd. Seuil, Paris, 1978.

JASPERS, Karl, *Les grands philosophes. 3/Kant*, (trad. HERSCH, Jeanne), Éd. Plon, Paris, 1990.

JANKELEVITCH, Vladimir, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Éd. Montaigne, Paris, 1963.

JOSSERAND, Philippe & TOLAN, John, *Les relations entre le monde musulman et le monde latin (milieu du Xe - milieu du XIIIe siècle)*, Éd. Bréal, Paris, 2000.

JOUVE, Vincent, *La littérature selon Barthes*, Éd. Minuit, Paris, 1986.

JUNG, C.Arl Gustave, *L'Âme et la vie*, (trad. COEN, Roland & LE LAY, Yves), Éd. Le livre de Poche, Paris, 1995.

KANT, Emmanuel, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite », In *ŒUVRES COMPLETE*, Éd. Gallimard, Paris, 1986.

KHAWAM, *Les aventures de Sindbad le marin*, (trad. RIZQALLAH, René), Éd. Phébus, Paris, 1985.

KORIBAA, Nabahani, *L'homme en Islam (Historicité et ouverture)*, Éd. Zyriab, Alger, 2001.

–, *L'homme universel*, Éd. Entreprise nationale du livre, Alger, 1989.

KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Éd. Librairie Arthème Fayard, Paris, 1988.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Éd. Gallimard, Paris, 1986.

LA FONTAINE, Jean De, *Fables*, T. 1 & 2, Éd. Nouvelle Librairie de France, Paris, 1999.

LEBRET, Jean-Louis, *L'Apocalypse*, (trad. LEMAITRE DE SACY, Louis), Éd. L'Harmattan, Paris, 2007.

LE CLEZIO, Jean-Marie Gustave, *L'extase Matérielle*, Éd. Gallimard, Paris, 1969.

LE GALLIOT, Jean, *Psychanalyse et langage littéraire*, Éd. Fernand Nathan, Paris, 1977.

LEMAIRE, Patrick, *Abrégé de psychologie cognitive*, Éd. De Boeck, Bruxelles, 2006.

Le saint Coran, (trad. Mohamed EL-Mokhtar OULD BAH), Éd. Dar Al Coran Al-Karim, Beyrouth, 2012.

LEVINAS, Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Éd. Martinus Nijhoff, La Haye, 1974,

LOCKE, John, *Lettre sur la tolérance et autres textes*, (trad. LE CLERC, Jean & SPITZ, Jean-Fabien), Éd. Flammarion, Paris, 2007 [1992].

MAALOUF, Amin, *Les Échelles du Levant*, Éd. Livre de Poche, Paris, 1998.

–, *Les identités meurtrières*, Éd. Grasset, Paris, 1998.

MACHEREY, Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Éd. Maspéro, Paris, 1966.

MANNONI, Octave, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Éd. Seuil, Paris, 1969.

MAREAU, Charlotte & VANEX DREYFUS, Adeline, *L'indispensable de la psychologie*, éd. Studyrma, Paris, 2015.

- MAUREL, Anne, *La critique*, Éd. Hachette, Paris, 1998 [1994].
- MEERSCH, Maxence Van Der, *Invasion 14*, Éd. Le Livre de Poche, Paris, 1965
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Éd. Gallimard, Paris, 1945.
- , *Les aventures de la dialectique*, Édit. Gallimard, Paris, 1955.
- , *Le visible et l'invisible*, Éd. Gallimard, Paris, 1964.
- , *L'Œil et l'Esprit*, Éd. Gallimard, Paris, 1964.
- , *La Prose du monde*, Éd. Gallimard, Paris, 1969.
- MICHEL, Franck, *Désirs d'Ailleurs*, Éd. Presse de l'université de Laval, Canada, 2004 (2000),
- MIRAUX, Jean-Philippe, *Le personnage de roman (genèse, continuité, rupture)*, Éd. Nathan, Paris, 1997.
- MONTALBETTI, Christine, *Le personnage*, Éd. Flammarion, Paris, 2003.
- MONTAIGNE, Michel De, *Les Essais*, T. 1, 2 & 3, Éd. Gallimard & Librairie Générale Française, Paris, 1965.
- MORIN, Edgar & RAMADAN, Tariq, *Au péril des idées*, Éd. Presse du Châtelet, Paris, 2014.
- MOSCOVICI, Serge (s/d), *Psychologie sociale*, Éd. PUF, Paris, 1997.
- MUSSET, Alfred De, *Œuvres complètes*, T. 3, Comédies I, Éd. Charpentier, Paris, 1888.
- , *Poésies Nouvelles*, Éd. Charpentier & E. Fasquelle, Paris, 1891.
- N**ERVAL, Gérard De, *Le voyage en Orient*, Éd. ENAG, Alger, 1994.
- N**ITZSCHE, *Humain, trop humain*, (trad. A.-M. DESROUSSEAUX & H. ALBERT), Éd. Le Livre de Poche, Paris, 1995.
- O**BIN, Geoffrey, *L'Autre Jabès, Une lecture de l'altérité dans " Le livre des Questions"*, Éd. Annales Besançon, 2002.
- O**GIEN, Albert & QUERE, Louis, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Éd. Ellipses, Paris, 2005.
- OULD RABAH, Mohamed El-Mokhtar, *Le Saint Coran et la traduction du sens de ses versets en langue française*, Éd. Dar al-Coran al- Karim, Beyrouth, 2012.
- P**AGEAUX, Daniel-Henri, *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994.
- P**PAGES, Max, *La vie affective des groupes*, Éd. Dunod, Paris, 1997.
- PARIAS, Loui-Henri, (dir.), *Histoire universelle des explorations*, T. 1, Éd. Saint'Andréa, Paris, 1955.
- PASCAL, Blaise, *Pensées*, Éd. Librairie générale, Paris, 1972.
- PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Éd. Seuil, Paris, 1988.

PIEGAY-GROS, Nathalie, *Le roman*, Éd. Flammarion, Paris, 2005.

PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, Éd. Seuil, Paris, 1970 [1965].

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Éd. Gallimard, Paris, 1913.

RAMADAN, Tariq, *Islam : la réforme radicale*, Éd. Archipoche, Paris, 2008.
 —, *L'autre en nous*, Éd. Presse du château, Paris, 2009.
 —, *Mon intime conviction*, Éd. Presse du château, Paris, 2009.

REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Éd. Nathan/VUEF, Paris, 2003 [2000].

RICARDOU, Jean, *Problèmes du Nouveau Roman*, Éd. Seuil, Paris 1967.

RICŒUR, Paul, *Histoire et Vérité*, Éd. Seuil, Paris, 1967.

—, *Le conflit des interprétations*, Éd. Seuil, Paris, 1969.

—, *La sémantique de l'action*, Éd. CNRS, Paris, 1977.

—, *Du texte à l'action*, Éd. Seuil, Paris, 1986.

—, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éd. Seuil, Paris, 2000.

—, *Parcours de la reconnaissance*, Éd. Gallimard, Paris, 2005.

ROGER, Jérôme, *La critique littéraire*, Éd. Nathan/VUEF, Paris, 2001 [1997].

ROTH, Suzanne, *Aventures et aventuriers au XVIII^e siècle : essais de sociologie littéraire*, Éd. Presse Universitaires de Lille, Lille, 1980.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, Éd. Garnier Frères, Paris, 1954.

—, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Éd. Flammarion, Paris, 1992 [1971].

ROUSSET, Jean, *Forme et signification*, Éd. José Corti, Paris, 1964 [1962].

SAÏD, Edward Wadie, *L'orientalisme*, Éd. Seuil, Paris, 1980.

SAINT-ARNAUD, Yves, *La personne qui s'actualise*, Éd. Gaëtan Morin, Québec, 1982.

SAINT-EXUPÉRY, Antoine de, *Citadelle*, Éd. Gallimard, 2000 (1948).

SARTRE, Jean-Paul, *La Nausée*, Éd. Gallimard, Paris, 1938.

—, *Critiques littéraires*, Éd. Gallimard, Paris, 1947.

—, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Éd. Gallimard, Paris, 1948.

—, *L'existentialisme est un humanisme*, Éd. Nagel, Paris, 1962.

—, *Les mots*, Éd. Gallimard, Paris, 1964. (version électronique).

—, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Éd. Gallimard, Paris, 1972.

—, *L'Être et le Néant*, Éd. Gallimard, 1976 [1943], (version électronique).

SERRES, Michel, *Le Tiers-instruit*, Éd. Françoise Bourin, Paris, 1991.

SIMMEL, Georg, *La philosophie de l'aventure*, (trad. GUILLAIN, Alix), Éd. L'Arche, Paris, 2002.

SOLLERS, Philippe, *L'écriture et l'expérience des limites*, Éd. Seuil, Paris, 1968.

–, *Logique de la fiction et autres textes*, Éd. Cécile Defaut, Nantes, 206.

SPINOZA, *Traité de l'amendement de l'intellect*, (trad. PAUTRAT, Bernard), Éd. Allia, Paris, 2009 (1999).

STAËL, Madame de, *Écrits sur la littérature*, Éd. Librairie générale Française, Paris, 2006.

STAROBINSKI, Jean, *La relation critique*, Éd. Gallimard, Paris, 2001 (1970).

STENDHAL, (BEYLE, Henri), *Le Rouge et le Noir*, Éd. Levasseur, Paris, 1830, (version électronique).

TADIE, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Éd. Belfond, Paris, 1987.

–, *Le roman d'aventure*, Éd. P.U.F, Paris, 1996.

TASSIN, Etienne, (sous la dir.), *Hannah Arendt, L'humaine condition politique*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2001.

TODOROV, Tzvetan, *Littérature et significations*, Éd. Librairie Larousse, Paris, 1967.

–, *Nous et les autres - la réflexion française sur la diversité humaine*, Éd. Seuil, Paris, 1989.

VALLET, Bernard & MATHIEU, Gérald, *Toute la littérature française du Moyen Âge au XXIe siècle*, Éd. Ellipses, Paris, 2003.

VASSEVIERRE, Jacques & TOURSEL, Nadine, *Littérature : 140 textes théoriques et critiques*, Éd. Armand Colin, Paris, 2012 (2011).

VAYSSE, Jean-Marie, *Le vocabulaire de Kant*, Éd. Ellipses, Paris, 1998.

VYGOTSKI, Lev, *Pensée & langage*, Éd. La Dispute/SNEDIT, Paris, 1997.

VIRGILE, *L'Énéide*, (trad. BELLESSORT, André), Éd. Synphonie, Beirut, 2011.

VOLTAIRE, *Contes philosophiques*, Éd. ENAG, Alger, 1994.

–, *Lettres philosophiques*, Éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1964.

WALZER, Michael, *Traité sur la tolérance*, (trad. HUTNER, Chaïm), Éd. Gallimard, Paris, 1998.

WEIS, Daniel, *Fragments de sagesse*, Éd. Publibook, Paris, 2010.

ZIMA, Pierre V, *La déconstruction, une critique*, Éd. L'Harmattan, Paris, 2007 [1994].

WELLEK, René & WARREN, Austin, *La théorie littéraire*, Éd. Seuil, Paris, 1971 [1942].

2. Dictionnaires

- ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis & VIALA, Alain, *Le dictionnaire du Littéraire*, Éd. PUF, Paris, 2002,
- BAUMGARTNER, Emmanuèle & MENARD, Philippe, *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Éd. Librairie générale française, Paris, 1996.
- BRUNEL, Pierre, (sous la dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Éd. Rocher, Paris, 1988.
- CHEBEL, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éd. Albin Michel, Paris, 1995.
- Dictionnaire des Idées*, Éd. Encyclopædia Universalis, Paris, 2005.
- Dictionnaire des Notions*, Éd. Encyclopædia Universalis, Paris, 2005.
- Dictionnaire des synonymes, nuances et contraires*, Éd. Le Robert-SEJER, Paris, 2005.
- Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie*, T. 1, Éd. Humblot, 1777, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=1vhaAAAaAAJ>, consulté le, 03.02.2018.
- DUCROT, Oswald et SCHAEFFER, Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Éd. Seuil, 1995 [1972].
- ELIADE, Mircea & COULIANO, Ioan Petru, *Dictionnaire des religions*, Éd. Plon, Paris, 2003.
- Encyclopédie des gens du monde, Répertoire universel*, T. 12, Éd. Librairie de Truttel & Würtz, 1839, disponible sur, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k215532b>, consulté le 31.05.2016.
- Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, T. 3, Éd. B.D.L.D, Paris, disponible sur, <https://books.google.dz/books?id=zkkJxqFkC-AC>, consulté le, 14.12.2014.
- Encyclopédie Larousse en ligne*, disponible sur, www.larousse.fr/encyclopedie.
- FEDIDA, Pierre, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Éd. Larousse, Paris, 1974.
- GARDES-TAMINE, Joëlle, *Dictionnaire de critique littéraire*, Éd. Armand Colin, Paris, 2002 [1993].
- GREIMAS, Algirdas Julien & COURTES, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Éd. Hachette, Paris, 1979.
- GUIRAND, Félix & SCHMID, Joël, *Mythologie générale*, Éd. Larousse-Bordas, Paris, 1996.
- LAFFITTE Jacqueline & BARAQUIN Noëlla, *Dictionnaire des philosophes*, Éd. Armand colin, Paris, 2007.
- LEGRAND, Gérard, *Dictionnaire de philosophie*, Éd. Bordas, Paris, 1983.
- Le petit Larousse Illustré 2016*, Éd. Larousse, Paris, 2015.
- LE ROBERT & NATHAN, *Vocabulaire*, Éd. Nathan, Paris, 1995.

- Le Robert illustré & son dictionnaire internet 2015*, Éd. Le Robert-SEJER, Paris, 2014.
- LITRE, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, T. 1, Éd. Gallimard/Hachette, Paris, 1963 [1873].
- Mémo Larousse*, Éd. Larousse, Paris, 1990.
- MONTREYNAUD, Florence, *Dictionnaire de citations du monde*, Éd. Le Robert, Paris, 2008 [1993].
- MORFAUX, Louis-Marie, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Éd. Armand Colin, Paris, 1980.
- OSTER, Pierre, *Dictionnaire de citations françaises*, Éd. Le Robert, Paris, 2006.
- REY, Alain, (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, T. 1, 2 & 3, Éd. Le Robert, Paris, 2005.
- , (sous la dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, T. 1, 2 & 3, Éd. Le Robert, Paris, 2012.
- REY-DEBOVE, Josette, *Le Robert, Dictionnaire du français*, Éd. Le Robert & CLE international, Paris, 1999.
- SILLAMY, Nobert, *Dictionnaire de la psychologie*, Éd. Larousse, 1967.
- TORAVAL, Yves, *Dictionnaire de Civilisation Musulmane*, Éd. Larousse, Paris, 1995.
- VOLTAIRE, *La raison par alphabet*, vol. 2, disponible sur, <https://www.books.google.dz/books?id=4ZOAAAQAAJ>, consulté le 2.04.2018.
- WAILLY, Mm. De, *Nouveau Vocabulaire Francois*, Éd. Rémond et Fils. Paris, 1818.

3. Thèses & Mémoires

- BEAUBIEN, Luc, *L'expérience mystique selon C. G. Jung, La voie de de l'individuation du Soi*, Thèse de doctorat (Ph.D) en Philosophie, Université Laval, Québec, 2009, p. 28, disponible sur, www.theses.ulaval.ca/2009/26182/26182.pdf, consulté le 5.07.2017.
- HAMDI ABDELAZIM, Abdelmaksoud Abdelkader, *L'Égypte dans Voyage en Orient de Gérard de Nerval et la France dans L'Or de Paris de Rifaat Al-Tahtawi*, Exigence partielle du doctorat en études littéraires, université du Québec, 2008, disponible sur, www.archipel.uqam.ca/1004/1/D1659.pdf, consulté le 14.10.2012.
- OUAMANE, Nadjette, *Pour une lecture du voyage initiatique dans Le Périple de Baldassare*, mémoire de magistère, université Mohamed Khider de Biskra, 2010, disponible sur, https://scholar.google.fr/citations?user=_vYVj90AAAQ&hl=fr, consulté le 2.04.2018.

4. Revues & Articles

- AL-BOUKHARI in *Al-Adab Al-Moufrad*, n° 594 et authentifié par cheikh ALBANI dans *Sahih Al-Adab Al-Moufrad*, n° 462, disponible sur, <http://www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-Faites-vous-des-cadeaux1808.asp>, consulté le 07.08.2017.
- CAILLE, Alain, « Qu'est-ce que le religieux ? », revue du *Mauss*, no. 22, 2003, pp. 5-30, disponible sur, <http://www.revuedumauss.com.fr/media/P22.pdf>, consulté le 27.07.2014.
- CHORON-BAIX, Catherine, « Le vrai voyage. L'art de Dinh Q. Lê entre exil et retour », in *Revue des Migrations Internationales*, vol. 25, no.2, 2009, pp. 51-68, disponible sur, <https://remi.revues.org/4948>, consulté le 18.06.2016.
- COLIN, Patrick, « Identité et altérité », *Cahiers de Gestalt-thérapie*, no. 9, 1/2001, PP. 52-62, disponible sur, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2001-1-page-52.htm>, consulté le 06.03.2017
- DELORME, Suzanne, « Orphée, cet analyste », *Insistance*, vol. 2, no. 1, 2006, pp. 153-169, disponible sur, <http://www.cairn.info/revue-insistance-2006-1.htm>, consulté le 17.03.2016.
- DEWEY, John, « La réalité comme expérience », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, no. 9, 2005, pp. 83-91, disponible sur, <http://journals.openedition.org/traces/204>, consulté le 30.03.2014.
- DUPOND, Pascal, « La Question du temps chez Aristote », disponible sur, www.philopsis.fr/IMG/pdf/temps-aristote-dupond.pdf, consulté le 16.07.2017
- GUILLON-LEGEAY, Daniel, « Jean-Paul Sartre : Conscience de soi et conscience d'autrui », disponible sur, <http://iphilo.fr/2016/12/03/jeanpaul-sartre-conscience-de-soi-et-conscience-dautrui-daniel-guillon-legeay/>, consulté le 11.09.2017.
- HEYBERGER, Bernard, « Histoire des chrétiens d'Orient (XVIe-XXIe siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses*, T. 124 (2015-2016), pp. 227-232, disponible sur, <http://journals.openedition.org/asr/1622>, consulté le 18.02.2018.
- JODELET, Denise, « Formes et figures de l'altérité », disponible sur, www.classiques.uqac.ca/contemporains/jodelet_denise/forme_figure_alterite/forme_figure_alterite.pdf, consulté le 19.07.2017.
- JESSUS, Paulo, « Autrui-en-moi dans la phénoménologie de l'intersubjectivité : Sartre, Merleau-Ponty, Levinas et la reconnaissance instable », In *Reconnaissance, Identité*

- et intégration sociale, Éd. Presse Universitaire de Paris Nanterre, Nanterre, 2012, pp. 123-141, disponible sur,
<http://books.openedition.org/pupo/738>, consulté le, 10.03.2017.
- JULLIEN, François, « L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », *FMSH-WP*, février 2012, disponible sur,
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232/document>, consulté le, 25.08.2017.
- LALLOZ, Jean-Pierre, « Élément pour une théorie de l'aventure », disponible sur,
<http://www.philosophie-en-ligne.com/page47.htm>, consulté le, 25.03.2014
- LETOURNEAU, Charles Jean Marie, « Le commerce primitif », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, IVe Série, T. 7, 1896, pp. 204-210, disponible sur,
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0301-8644_1896_num_71_5635, consulté le 13.12.2014.
- LOJKINE, Stephane, « La tolérance voltairienne, une conjuration de spectres », disponible sur,
<http://sites.univ-provence.fr/pictura/Voltaire/VoltaireTolerance.php>, consulté le, 22.10.2010.
- MACHEREY, Pierre, « L'Université à l'épreuve de la littérature », disponible sur,
<http://philolarge.hypotheses.org/493>, consulté le 23.02.2018.
- MORO, Marie Rose, « Éloge de l'altérité. Nourrir, penser et agir », *L'Autre*, vol. 1, n° 1, 2000, p. 5-9, disponible sur, , <http://www.cairn.info/revue-l-autre-2000-1-page-5.htm>, consulté le, 05.07.2017.
- MELIS, Nicola, « Tripoli vu par les Ottomans », *Hypothèses*, vol. 16, n° 1, 2013, Éd. Éditions de la Sorbonne, Paris, pp. 365-373.
- MELLIANDRO, Mendes Gallinari, « "La clause auteur" : l'écrivain, l'éthos, et le discours littéraire », *Argumentation et Analyse du discours*, n° 3, 2009, disponible sur,
<http://journal.openedition.org/aad/docannexe/image/663>, consulté le, 17.03.2018.
- PERRENOUD, Philippe, « Qu'est-ce que apprendre ? », *Enfance & Psy*, n° 24, 2004, Éd. ERES, Toulouse, pp. 9-17.
- SAHEL Claude, (sous la dir.), « Conscience de l'altérité », *La tolérance*, Éd. Autrement, n° 5, Série Morales, Paris, 1996.
- SMITH, Henry-F., « Acte de foi, le pardon est-il un concept utile ? », *L'Année psychanalytique internationale*, n° 1, 2009, Éd. in Press, Paris, pp. 107-129.
- VERSAILLE, André, « Après Charlie : Voltaire, le retour », *Le magazine littéraire*, n° 553, 2015, pp. 38-53.

5. Sitographie

- www.agora.qc.ca
- www.aminemaalouf.net
- www.audiberti.com
- www.btb.termiumpius.gc.ca
- www.cairn.info
- www.citation-du-jour.fr
- www.cnrtl.fr
- www.crlv.org
- www.dicocitations.lemonde.fr
- www.dounyazad.com
- www.evolution-101.com
- www.fabula.org
- www.fr.encarta.msn.com
- www.gallica.bnf.fr
- www.googlebooks.dz
- www.gpii.precaution.ch
- www.larousse.fr
- www.lexilogos.com
- www.littre.org
- www.nabulsi.com
- www.pensees-citations.com
- www.presse.louvre.fr
- www.profidecatholica.com
- www.proverbes-francais.fr
- www.psychomedia.qc.ca
- www.qantara-mEd.org
- www.theses.ulaval.ca
- www.toutelapoesie.com
- www.universalis.fr